

# BISU

Études japonaises

---

*Dossier*

## L'après-guerre des intellectuels japonais

coordonné par Nicolas MOLLARD

---

*Varia* | **LEE Ju-Ling** – Quand la nudité féminine dit la sauvagerie : la représentation des aborigènes taiwanais dans la photographie coloniale japonaise (1895-1945)

---

Livres à lire

---

54

2017

# EBISU

## 54

2017

*Directrice de la publication* : Cécile SAKAI

*Comité de rédaction* : Sylvie BEAUD, Sophie BUHNIK, Jean-Michel BUTEL, Mathieu CAPEL, Guillaume CARRÉ, Nicolas MOLLARD, Cécile SAKAI, Rémi SCOCCIMARRO

*Co-rédacteurs en chef* : Nicolas MOLLARD, Sophie BUHNIK, Mathieu CAPEL

*Secrétaire de rédaction* : Sylvie BEAUD

*Comité de lecture* : Sylvie BROSEAU (U. Waseda), Isabelle GIRAUDOU (U. de Tokyo), François LACHAUD (EFEO), Brendan LE ROUX (U. Teikyō), Franck MICHELIN (U. Teikyō), Morvan PERRONCEL (U. Chūkyō), Nicolas PINET (LCSP), Marianne SIMON-OIKAWA (U. de Tokyo)

*Comité scientifique* : Natacha AVELINE (CNRS), Patrick BELLEVAIRE (CNRS), Augustin BERQUE (EHESS), Robert BOYER (CEPREMAP), Laurence CAILLET (U. Paris Ouest), William CLARENCE-SMITH (U. de Londres), Florian COULMAS (IN-EAST), Alain DELISSEN (EHESS), Nicolas FIÉVÉ (EPHE), Harald FUESS (U. de Heidelberg), Carol GLUCK (U. de Columbia), Jacques GRAVEREAU (HEC), HIROTA Isao (U. Teikyō), Annick HORIUCHI (U. Paris-Diderot), ISHIDA Hidetaka (U. de Tokyo), Jacques JAUSSAUD (U. de Pau), Paul JOBIN (Academia Sinica), KAWADA Junzō (U. de Kanagawa), Christophe MARQUET (EFEO), MIURA Nobutaka (U. Chūō), Jacqueline PIGEOT (U. Paris-Diderot), Karoline POSTEL-VINAY (CERI), Massimo RAVERI (U. Ca'Foscari), Jean-François SABOURET (CNRS), Éric SEIZELET (U. Paris-Diderot), Pierre-François SOUYRI (U. de Genève), Bernard THOMANN (Inalco), Yves TIBERGHEN (U. British Columbia), Elisabeth WEINBERG DE TOUCHET (U. Lille I), Pierre-Étienne WILL (Collège de France), Claudio ZANIER (U. de Pise)

*Relecture et traduction en japonais* : MIKASA Maki, NAKAJIMA Miki

*Relecture et traduction en anglais* : Karen GRIMWADE

*Mise en pages* : Sylvie BEAUD

*Éditeur et propriétaire du titre* : Bureau français de la Maison franco-japonaise © 3-9-25, Ebisu, Shibuya-ku, Tokyo 150-0013, Japon © Tél : (03) 5421-7641 © Fax : (03) 5421-7651 © E-mail : [ebisu@mfi.jp](mailto:ebisu@mfi.jp) © Site web : <http://ebisu.revues.org>



Revue soutenue par  
l'Institut des Sciences Humaines  
et Sociales du CNRS

La revue *Ebisu*, fondée à la Maison franco-japonaise en 1993, publie des textes en langue française dans le domaine des études japonaises. Elle est classée B par l'AERES depuis 2008.

#### *En ligne*

Depuis 2014, les nouveaux numéros d'*Ebisu* sont en accès libre dès parution sur Revues.org : <http://ebisu.revues.org>. Retrouvez les anciens numéros d'*Ebisu* sur le portail Persée : [www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/ebisu](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/ebisu).

#### *Soumission des articles*

Voir les instructions aux auteurs sur le site web : <http://ebisu.revues.org/1057>.

#### *Indexations, référencements*

AERES, Bibliography of Asian Studies, Ebsco Academic Search, International Political Science Abstract, *Le Monde diplomatique*, Réseau Asie.

#### *Avertissement*

Les articles sont publiés sous la responsabilité scientifique de leurs auteurs après évaluation anonyme par des experts extérieurs que nous remercions pour leur collaboration.

#### *Note sur les transcriptions*

La transcription du japonais en *rōmaji* adoptée dans *Ebisu* suit le système Hepburn modifié. Les voyelles longues sont indiquées par un macron.

Les mots d'origine japonaise tombés dans l'usage courant en français (c'est-à-dire les mots répertoriés dans les dictionnaires de langue française généraux et dont la signification est sans équivoque pour tout locuteur français non japonisant) sont orthographiés comme des mots français lorsqu'ils apparaissent dans une phrase française (on écrira ainsi : des judokas, Tokyo, saké, etc.).



# Sommaire

## DOSSIER

### L'après-guerre des intellectuels japonais

#### Introduction

Nicolas MOLLARD ..... 7

#### Maruyama Masao : mythe et réalités

du « champion de la démocratie de l'après-guerre »

OGUMA Eiji ..... 13

Sur les origines de la nouvelle gauche et des mouvements de contre-culture : Nakai Masakazu et la « pensée contemporaine »

Michael LUCKEN ..... 47

Le « champ littéraire » japonais en lutte : l'après-guerre et le discours sur la responsabilité des écrivains

Simone MÜLLER ..... 79

Le différend : la question des responsabilités de guerre et de la réorientation chez Yoshimoto Takaaki entre 1955 et 1958

Éric DUMONT & Vincent MANIGOT ..... 113

« Nous sommes tous nihilistes » : l'engagement politique chez Mishima et la nouvelle gauche estudiantine

Thomas GARCIN ..... 147

Terao Gorō au nord du 38<sup>e</sup> parallèle : une analyse de ses récits  
de voyage en Corée du Nord

Adrien CARBONNET . . . . . 177

**Varia**

Quand la nudité féminine dit la sauvagerie : la représentation  
des aborigènes taiwanais dans la photographie coloniale japonaise  
(1895-1945)

Ju-Ling LEE . . . . . 213

**Livres à lire**

Comptes rendus . . . . . 251

Ouvrages reçus . . . . . 289

Résumés 要旨 Abstracts . . . . . 291



# Dossier

L'après-guerre  
des intellectuels japonais



## Introduction

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les autorités d'occupation engagent une série de réformes démocratiques – participation des femmes à la vie politique, liberté d'association syndicale, démilitarisation de l'éducation, etc. – et se donnent comme priorité de démanteler le shintō d'État, les conglomérats financiers et la grande propriété terrienne, qui ont soutenu l'impérialisme. Les intellectuels, ayant recouvré dans une large mesure leur liberté d'expression, cherchent à analyser la trajectoire prise par le pays depuis sa modernisation ainsi que les causes des dérives militaristes et impérialistes qui l'ont mené à la guerre totale. Un bilan nécessaire pour pouvoir appréhender ce nouveau Japon démocratique et pacifique voulu par l'occupant. Il faut alors tout remettre à plat et repenser les rapports de l'individu à l'État, à la société ou à la famille.

Les approches, forcément, ne sont pas homogènes. Entre la pensée conservatrice des « vieux libéraux », partisans d'une révision minimale de la Constitution et du maintien de l'empereur au sommet de l'État, et les positions plus radicales défendues par les communistes récemment sortis de prison, dont l'intégrité morale prend un poids particulièrement important dans l'immédiat après-guerre, émerge une gauche dite moderniste qui dominera le champ de la pensée politique. Son analyse est la suivante : le développement rapide d'un système de production capitaliste a transformé le Japon en un État moderne, certes, mais qui a glissé sur la voie impérialiste en raison des fragilités de la société civile. Les mentalités seraient restées à moitié « féodales » et les libertés individuelles auraient été brimées par

un système patriarcal centré sur l'empereur. C'est là que ces penseurs décèlent le « retard » de la modernisation japonaise, mesurée à l'aune de la trajectoire occidentale. Ils cherchent ainsi à analyser les conditions d'une démocratisation susceptible d'achever la modernisation « incomplète » du Japon<sup>1</sup>.

Mais l'écart entre l'idéal d'une société pacifique et démocratique et la réalité n'est pas mince, et plaide pour un rapprochement entre discours et contexte. Car, dans les faits, c'est une ligne pragmatique qui s'impose sur fond de guerre froide : répression anti-communiste, libération des anciens cadres purgés, soutien à la guerre en Corée (1950-53) pour relancer la croissance économique, « système de 55 » qui assoit durablement la domination du Parti libéral démocrate et échec des mouvements contre le renouvellement du Traité de sécurité nippo-américain (Anpo) en 1960. Se consolident ainsi les fondements d'un ordre politique national et international qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

La différence de perception des enjeux et des contextes creuse un autre écart, non moins significatif, entre les générations. Car chacun n'a pas eu le même rapport au conflit : les plus anciens (*senzenha* 戦前派) qui ont pu facilement s'appuyer sur leur formation d'avant-guerre pour reformuler des analyses après la défaite sont critiqués par la génération la plus touchée par l'idéologie impériale (*senchūha* 戦中派), qui condamne leur manque d'introspection dans l'examen des responsabilités, mais qui se voit à son tour houspillée par celle plus jeune encore (*sengoha* 戦後派), qui lui reproche de s'abîmer dans la repentance.

En ce sens, 1960 marque une première rupture. Nombre d'intellectuels qui ont connu la guerre, parfois déçus de leurs engagements sans lendemain, se retirent des grands débats publics pour se concentrer sur des travaux plus personnels. La pensée moderniste perd sa position dominante, notamment au profit d'approches culturalistes (*nihonjinron* 日本人論) inspirées de la sociologie et de l'anthropologie américaines, ou d'une nouvelle gauche post-Anpo, plus radicalisée et révolutionnaire. Les sciences sociales, renouvelées par divers courants postmodernes, proposent dès lors une rupture radicale

---

1. Sur cette question dans une perspective plus générale, voir le numéro spécial dirigé par Christine Lévy, « La modernisation du Japon revisitée. Que reste-t-il de l'approche moderniste ? », *Ebisu*, n° 44 (automne-hiver), 2010.

avec les discours modernistes critiqués notamment pour leur parti-pris bourgeois (oubli du prolétariat), leur élitisme (oubli du peuple), leur occidentalisme eurocentré (oubli de l'Asie), leur individualisme (oubli de la tradition communautaire), ou leur vision négative du Japon (oubli du génie national). Les critiques issues des études sur le nationalisme, le genre ou le postcolonialisme dans les années 1990 contribuent à marginaliser l'héritage intellectuel des années 1945-1960. Avec la mort de Katō Shūichi en 2008, de Yoshimoto Takaaki en 2012 et de Tsurumi Shunsuke en 2015, se sont éteintes à jamais les voix qui avaient alors façonné le discours public.

Faut-il pour autant reléguer la pensée de cette période au rang d'un simple objet d'histoire détaché d'enjeux pour le présent ? Ce serait ignorer quelques faits. L'actuel gouvernement a placé au cœur de son agenda la sortie du régime d'après-guerre, dont la révision de la Constitution forme la pierre angulaire, entraînant de vifs débats au sein de la société civile, comme à l'étranger. La résurgence de problèmes endémiques (visite d'officiels au sanctuaire Yasukuni, homologation de manuels scolaires révisionnistes, etc.) suscite invariablement des vagues d'indignation hors du pays et les médias étrangers reprennent souvent, faute d'informations suffisamment étayées, l'idée que ce Japon n'aurait pas accompli son devoir de mémoire, confondant les positions de certains politiciens très présents dans les médias avec celles de la majeure partie du monde académique et de l'opinion publique. Des litiges territoriaux au rôle constitutionnel de l'empereur, les questions brûlantes de l'actualité japonaise tirent précisément leur origine de la gestion des suites du conflit. Il est ainsi plus que jamais nécessaire de revisiter aujourd'hui les fondements de cette démocratie d'après-guerre, de se replonger dans les débats qui accompagnèrent sa mise en place, pour mieux appréhender les enjeux géopolitiques dans l'Asie orientale du XXI<sup>e</sup> siècle.

La « pensée d'après-guerre » garde toutefois des contours mal définis. Le terme est tardif, l'extension temporelle du concept ne fait pas consensus, pas plus que l'ensemble des individus censés s'y rattacher. Au Japon, de grandes entreprises collectives ont cherché successivement à baliser ce champ d'étude, et après les premières tentatives de synthèse<sup>2</sup>, le tournant

---

2. Kuno Osamu 久野収, Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔, Fujita Shōzō 藤田省三, *Sengo Nihon no shisō* 戦後日本の思想 (La pensée du Japon d'après-guerre), Tokyo,

postmoderne en a encore une fois modifié la perception. Des recherches communes nippon-américaines ont exploré de nouvelles pistes, on a proposé de nouvelles anthologies, replacé au cœur de la pensée les hommes, et surtout la perspective asiatique<sup>3</sup>.

Si ce numéro n'a pas l'ampleur de ces synthèses, il s'inscrit néanmoins dans une série de travaux qui ont pour ambition de faire mieux connaître la pensée japonaise au public francophone. De l'incontournable recueil de sources *Cent ans de pensée au Japon* au plus récent collectif *Le Japon après la guerre*<sup>4</sup>, les précédents ne manquent pas. Mais ce numéro doit son impulsion à une série de séminaires initiés en 2011 par un groupe d'une dizaine de chercheurs et doctorants associés à l'université de Genève, qui a débouché en 2014 sur la publication d'un premier recueil de traductions d'essais critiques sur le colonialisme<sup>5</sup>. Un second volet consacré à quatre intellectuels des années 1950 – Katō Shūichi, Hashikawa Bunsō, Tsurumi

---

Chūōkōron-sha 中央公論社, 1959 ; Hidaka Rokurō 日高六郎 *et al.*, *Sengo Nihon shisō taikai* 戦後日本思想大系 (La pensée japonaise d'après-guerre), 16 vol., Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房, 1968-1974.

3. Sur ces différentes tendances, voir respectivement : Tatsuo Najita, Maeda Ai 前田愛, Kamishima Jirō 神島二郎 (dir.), *Sengo Nihon no seishin-shi : sono saikentō* 戦後日本の精神史: その再検討 (Histoire revisitée des mentalités dans le Japon d'après-guerre), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1988 ; Iwasaki Minoru 岩崎稔, Ueno Chizuko 上野千鶴子, Narita Ryūichi 成田龍一 (dir.), *Sengo shisō no meicho 50* 戦後思想の名著50 (50 classiques de la pensée d'après-guerre), Tokyo, Heibon-sha 平凡社, 2006 ; Izuhara Masao 出原政雄 (dir.), *Sengo Nihon shisō to chishikijin no yakuwari* 戦後日本思想と知識人の役割 (Le rôle des intellectuels dans la pensée japonaise d'après-guerre), Kyoto, Hōritsu bunka-sha 法律文化社, 2015 ; Cho Kyeongdal 趙景達, Harada Keiichi 原田敬一, Murata Yūjirō 村田雄二郎, Yasuda Tsuneo 安田常雄 (dir.), *Samazama na sengo : Nihon haisen - 1950 nendai* さまざまな戦後 : 日本敗戦~一九五〇年代 (Multiples après-guerres : de la défaite du Japon aux années 1950), coll. « Higashi-Ajia no chishikijin » 東アジアの知識人 (Les intellectuels de l'Asie orientale), vol. 5, Tokyo, Yūshi-sha 有志舎, 2014.

4. Collectif, *Cent ans de pensée au Japon*, 2 vol., Arles, Philippe Picquier, 1997-1998 ; Michael Lucken, Anne Bayard-Sakai, Emmanuel Lozerand (dir.), *Le Japon après la guerre*, Arles, Philippe Picquier, 2007.

5. Pierre-François Souyri (dir.), *Le Japon colonial (1880-1930). Les voix de la dissension*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Shunsuke, Takeuchi Yoshimi – suivra prochainement<sup>6</sup>. Cette étude sur les textes originaux avait suscité l'envie d'engager un dialogue avec les chercheurs japonais. C'est ainsi que nous avons organisé en 2015, avec Miura Nobutaka, un colloque à la Maison franco-japonaise : *70 ans après la Seconde Guerre mondiale. Ombres et lumières de la pensée japonaise d'après-guerre*, dont les actes sont parus en japonais<sup>7</sup> et les enregistrements disponibles via le portail des conférences organisées à la Maison franco-japonaise sur la chaîne Youtube<sup>8</sup>. L'appel à contribution pour ce numéro visait à apporter d'autres éclairages sur d'autres personnages. En proposant de relire quelques figures connues ou moins connues du débat des années 1945-1960 – Maruyama Masao, Nakai Masakazu, Yoshimoto Takaaki, Mishima Yukio, Terao Gorō –, les articles suivants témoignent de la vivacité d'un domaine de recherche qui, face à une historiographie américaine toujours hégémonique et alors que les spécialistes japonais continuent de revisiter leur héritage, prend de l'ampleur en France.

Nicolas MOLLARD

---

6. Nicolas Mollard (dir.), *La trajectoire du Japon moderne. Regards critiques des années 1950*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

7. Miura Nobutaka 三浦信孝 (dir.), *Sengo shisō no hikari to kage. Nichifutsu kai-kan - Sengo 70nen kinen shinpojiumu no kiroku* 戦後思想の光と影一日仏会館・戦後70年記念シンポジウムの記録, Tokyo, Fūkōsha 風行社, 2016.

8. <https://www.youtube.com/user/conferencemfj/playlists>.



# Maruyama Masao

## Mythe et réalités du « champion de la démocratie de l'après-guerre »

OGUMA Eiji\*

Je ne suis pas un élève de Maruyama Masao, je ne suis pas non plus spécialiste de son œuvre<sup>1</sup>. Mais je l'ai beaucoup lu, comme j'ai lu beaucoup de ses contemporains, suffisamment pour avoir quelques réflexions à proposer sur son parcours.

### Maruyama avant Maruyama

Pour commencer, je voudrais parler de Maruyama pendant les années de guerre. Trois choses me semblent importantes. La première, c'est qu'il était le fils d'un journaliste, Maruyama Kanji 丸山幹治 (1880-1955)<sup>2</sup>, et qu'il

---

1. Cet article est traduit de « Maruyama Masao no shinwa to jitsuzō » 丸山眞男の神話と実像, in *Maruyama Masao : botsugo jūnen, minshushugi no « shinwa » o koete* 丸山眞男:没後十年、民主主義の「神話」を超えて (Dix ans après la disparition de Maruyama Masao. Dépassez le « mythe » de la démocratie), Tokyo, Kawade shobō shinsha, 2006 : 2-19. L'expression « démocratie de l'après-guerre » fait référence à la fois aux institutions mises en place par la Constitution de 1946 et aux mouvements ou courants d'idées qui l'accompagnèrent. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Après avoir travaillé notamment au journal de Kuga Katsunan 陸羯南 (1857-1907), *Nihon* 日本, dans les années 1900, il entra à l'*Ōsaka Asabi shinbun* 大阪朝日新聞 (1909),

---

\* Université Keiō.

avait lui-même la fibre journalistique. Deuxièmement, son expérience de la prison et son expérience de l'armée ont été déterminantes. Enfin, il y a son attachement à la faculté de droit de l'université de Tokyo (Tōdai), où il fut recruté comme assistant à l'âge de 23 ans et promu maître-assistant trois ans plus tard.

Je reviendrai plus loin sur le premier point parce que je voudrais commencer par évoquer son arrestation, en 1933. Il avait 19 ans et il était encore lycéen quand il s'est rendu à la conférence que l'Association de recherches sur le matérialisme (Yūibutsu-ron kenkyūkai 唯物論研究会) organisait pour fêter ses six premiers mois d'existence<sup>3</sup>. Dans un des carnets retrouvés et publiés après sa mort sous le titre *Dialogue intérieur* (*Jikonai*

dont il démissionna lors d'une affaire liée aux émeutes du riz (1918). À partir de 1928, il fut éditorialiste pour l'*Ōsaka Mainichi* 大阪毎日, où il travailla jusque dans les années 50. Libéral et ouvert aux questions sociales, comme son ami Hasegawa Nyozeikan (voir note suivante), Maruyama Kanji semble avoir évolué jusqu'à considérer, dans la seconde moitié des années 30, que la position de « libéral » n'était plus tenable. En l'absence d'une étude approfondie sur son parcours, il reste toutefois difficile d'évaluer son degré de ralliement au régime (An.yōji Nobutoshi 安養寺信俊, « Maruyama Kanji no Nihonshugi » 丸山幹治の日本主義 [Le nipponisme de Maruyama Kanji], *Nihon rekishi* 日本歴史, 781, 2013 : 72-79). C'est lui qui aurait dissuadé son fils d'entrer dans une agence de presse, en 1936, alors que Masao s'apprêtait à quitter l'université (*Maruyama Masao zadan* 丸山真男座談 [Maruyama Masao. Débats], vol. IX, Tokyo, Iwanami shoten, 1998 : 154-157).

3. Groupe de recherche créé par des intellectuels communistes à l'automne 1932 et présidé par Hasegawa Nyozeikan 長谷川如是閑 (1875-1969). Il publia une revue jusqu'en février 1938 qui totalisa 65 numéros. Le choix de Hasegawa comme président devait notamment servir à convaincre les autorités qu'il ne s'agissait pas d'une organisation politique. Socialiste, auteur de *Critique du fascisme japonais* (*Nihon fashizumu hiban* 日本ファシズム批判, 1932), Hasegawa n'était pas marxiste et n'avait pas de liens avec le Parti communiste. Pour cette raison et parce qu'il fut bientôt inquiété par la police, sa collaboration avec l'Association ne dura pas plus d'un an, après quoi il cessa de s'opposer à la fascisation du régime et à sa politique extérieure, lui apportant même un soutien à certains égards. Il se trouve en outre qu'il était très proche de la famille Maruyama, ce qui a pu inciter le jeune Masao à se rendre à cette conférence de mars 1933, laquelle n'eut d'ailleurs pas vraiment lieu puisqu'elle fut interrompue par la police avant que Hasegawa ait achevé sa première phrase (Andrew Barshay, *State in Intellectual in Imperial Japan: The Public Man in Crisis*, Berkeley, University of California Press, 1988 : 204-207 ; Karube Tadashi, *Maruyama Masao and the Fate of Liberalism in Twentieth Century Japan*, trad. David Noble, Tokyo, International House of Japan, 2008 : 39).

*taiwa* 自己内対話)<sup>4</sup>, il raconte : « Dans cette cellule du poste de police où je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je n'ai pu me retenir de pleurer. J'ai été forcé d'admettre que mon "intellect" ordinaire ne m'était là d'aucun secours. [...] Cette expérience n'a pas eu dans ma vie moins d'importance que celle de l'armée » (Maruyama 1998 : 180-181). Il n'a pu dormir, dit-il, ni retenir ses larmes alors même qu'il devait savoir qu'on ne le garderait pas plus de quelques jours étant donné le peu qu'on pouvait lui reprocher. Plein de confiance dans son « intellect », il se croyait brave en allant assister à cette conférence, mais ce fut pour découvrir sa lâcheté. Cette expérience, j'en reparlerai, devait avoir une influence profonde sur ses prises de position et sur la manière dont il devait s'engager plus tard.

Il faut expliquer, ensuite, pourquoi il a tant aimé la faculté de droit de son université. Là encore, les notes publiées après sa mort sont instructives. Après sa nomination comme maître-assistant à Tōdai, il écrit qu'il vit sa réputation changer du jour au lendemain, au point qu'il fut vite écœuré par toutes les propositions de mariage qu'il reçut alors. À quelqu'un qui le félicitait pour sa promotion, il aurait répondu sèchement qu'il « ne voyai[t] pas ce qu'il y avait de si réjouissant dans le fait d'être maître-assistant à Tōdai » (Maruyama 1998 : 186). S'il a tant aimé malgré tout cette faculté de droit, c'est que dans le Japon militariste des années de guerre, elle fut pour lui le seul espace de liberté ; ou, pour reprendre ses mots, parce qu'elle lui offrit « un lieu d'exil à l'intérieur du Japon » (Maruyama 1998 : 176).

Devenu étudiant à Tōdai peu de temps après l'affaire de la conférence, il choisit la filière des sciences politiques. En 1936, il participe à un concours organisé par une association étudiante avec un texte intitulé « Le concept d'État dans les sciences politiques » (*Seijigaku ni okeru kokka no gainen* 政治学における国家の概念), inspiré par le thème alors très à la mode de la critique de la modernité. On sait que ce thème fut repris pendant la guerre sous la

---

4. Recueil établi à partir du contenu de trois carnets, dans lesquels Maruyama a noté ou recopié des réflexions, plus ou moins longuement développées, parfois de simples citations. Il y est question de ses lectures, de musique, d'événements contemporains ou de souvenirs, les passages qui concernent des aspects purement privés n'ayant pas été inclus. Ces carnets couvrent la période 1943-1987, mais la plupart des fragments ne sont pas datés et beaucoup paraissent avoir été écrits entre la fin des années 60 et le début des années 70.

forme de l'appel au « dépassement de la modernité<sup>5</sup> » (*kindai no chōkoku* 近代の超克), mais il faut rappeler aussi que dès avant la guerre, comme après, tous les marxistes s'en prenaient à « la démocratie bourgeoise *moderne* » ou au « capitalisme *moderne* ». L'idée qu'il fallait « critiquer la modernité » était devenue pour les intellectuels de cette époque une sorte de doxa. Maruyama subissait donc lui aussi l'influence du marxisme. La répression idéologique ne lui permettait bien sûr pas d'être trop explicite mais, si on lit attentivement son texte de 1936, cette influence paraît évidente.

Maruyama aurait dit alors à un ami que si son texte n'était pas mal reçu, dans ce cas il resterait volontiers à la faculté de droit (Maruyama 1998 : 176). À l'origine, pourtant, il n'avait aucunement l'intention de s'attarder à l'université. Il rêvait de devenir journaliste et de se faire embaucher par une agence de presse qui l'enverrait à l'étranger. C'est par hasard qu'il aurait vu l'annonce pour le poste d'assistant et y aurait répondu. Son arrestation et son article teinté de marxisme lui valaient d'être surveillé par la police politique et par la police militaire. « S'ils ont le cran de recruter un type comme moi, alors je veux bien rester à Tōdai ». Voilà sans doute le raisonnement que faisait le jeune homme de 22 ans, avec la présomption de son âge. Or son directeur de recherche, Nanbara Shigeru 南原繁 (1889-1974)<sup>6</sup>, à qui les allusions du texte de Maruyama n'avaient pas échappé, qui de plus était au courant de son arrestation, choisit de le recruter, gagnant ainsi pour longtemps l'estime et la confiance de son élève.

Alors que Maruyama venait d'être nommé maître-assistant, l'historien Tsuda Sōkichi 津田左右吉 (1873-1961) devint la cible d'une campagne de

---

5. C'est notamment le titre d'un colloque tenu à Tokyo en juillet 1942. Pour une présentation analytique en français, voir Araki Tōru, « Tokyo, 1942. Le colloque maudit », *Ebisu. Études japonaises*, 6, 1994 : 75-95.

6. Nanbara Shigeru était spécialiste de philosophie politique européenne, notamment allemande. Diplômé de la faculté de droit de Tōdai en 1914, il y fut nommé maître-assistant en 1921 puis professeur en 1925, après un séjour d'études en Europe, et exerça la fonction de président de l'université de 1945 à 1951. Il entra également à la Chambre des pairs, en mars 1947, quelques semaines avant son abolition. S'il est vrai qu'il incarne une forme de résistance intellectuelle au régime ultranationaliste, celle-ci ne s'exerça toutefois que dans des limites très étroites. Après la guerre, et en dépit d'un patriotisme dont l'expression mit parfois Maruyama mal à l'aise, il appartient néanmoins à ce que celui-ci devait appeler la « communauté du remords » (*kaikon kyōdōtai* 悔恨共同体), dans laquelle il s'incluaient d'ailleurs lui-même.

l'extrême-droite, qui organisa même un meeting à Hibiya pour demander rien moins que « la destruction de la faculté de droit de l'université impériale de Tokyo »<sup>7</sup>. Derrière cette hostilité se cachaient « la jalousie et la haine envers une classe privilégiée qui jouissait de la culture occidentale », dont les tenants de la quintessence japonaise voyaient justement le symbole dans cette faculté de droit de Tōdai. Même après avoir été recruté comme assistant, Maruyama continua d'être surveillé, ce qui l'obligeait à subir périodiquement les interrogatoires de la police militaire. C'est à l'occasion de ces interrogatoires qu'il comprit de quelle suspicion acharnée sa faculté était l'objet. Dans les autres facultés, toujours selon ses carnets, la situation était différente. À la faculté des lettres, Hiraizumi Kiyoshi 平泉澄 (1895-1984)<sup>8</sup> donnait un cours d'histoire du Japon inspiré par un nationalisme arrogant. La faculté d'économie était « dans un état lamentable ». Les sciences et l'ingénierie avaient été organisées de manière à ce qu'elles collaborent étroitement avec l'armée, dont elles recevaient des budgets.

---

7. Spécialiste de l'histoire de l'Asie orientale et pionnier dans l'histoire de la pensée au Japon, Tsuda Sōkichi enseignait à l'université Waseda. Ayant publié plusieurs ouvrages consacrés aux anciennes chroniques japonaises, il fut attaqué par l'extrême-droite, notamment par la revue *Genri Nihon* 原理日本 (Le Japon fondamental), pour avoir mis en question l'historicité de certains empereurs mentionnés dans ces textes (automne 1939), et dut bientôt abandonner le cours dont il avait été chargé à Tōdai, puis son poste à l'université Waseda (janvier 1940), sur la demande du ministère de l'Éducation, qui fit par ailleurs interdire quatre de ses livres. On sait que les affaires de cette sorte furent nombreuses au cours des années 30. Dans le cas de Tsuda, la campagne le visant fut déclenchée précisément par le fait qu'il venait d'être chargé d'un cours à la faculté de droit de l'université impériale (voir *infra*, note 12), son recrutement servant de prétexte aux attaques contre celle-ci. Parmi les ouvrages incriminés, le plus récent datait de 1933. (Maruyama Masao 丸山真男 et Fukuda Kan.ichi 福田歓一 (dir.), *Kikigaki Nanbara Shigeru kaiko-roku* 聞き書南原繁回顧録 [Souvenirs de et sur Nanbara Shigeru], Tokyo, Tōkyō Daigaku shuppan 東京大学出版, 1989 : 236-255).

8. Spécialiste du Moyen Âge japonais, défenseur d'une vision de l'histoire insulaire centrée sur la Maison impériale, il fut nommé maître-assistant à Tōdai en 1926, professeur en 1935. Le cours auquel fait allusion Maruyama (et qu'il avait dû suivre, sur l'insistance de Nanbara) fut créé en 1938 à la demande du ministère de l'Éducation, qui aurait aimé que la faculté de droit propose quelque chose d'équivalent (voir *infra*, note 12). Hiraizumi démissionna de l'université impériale en 1945 et le cours de « histoire de l'esprit japonais » fut supprimé (*ibid.* : 296-297).

D'après Maruyama, donc, la faculté de droit restait le seul endroit où il était possible d'exprimer des idées libérales. « Si l'axe l'emporte, ce sera la fin de la civilisation dans le monde », auraient dit Nanbara et Tanaka Kōtarō 田中耕太郎 (1890-1974) peu après Pearl Harbor<sup>9</sup>. « Dans cette faculté », écrit Maruyama, « on était sur une autre planète. J'y ai passé les années de guerre en respirant avidement son atmosphère libérale, comme quelqu'un qui ne peut trouver ailleurs l'oxygène dont il a besoin » (Maruyama 1998 : 177). Voilà pourquoi il l'a tant aimée.

Ni Nanbara ni Tanaka n'étaient marxistes. C'étaient des libéraux de tendance conservatrice, qui vénéraient l'empereur. Toutefois, ils se montrèrent plus cohérents que les marxistes qui se convertirent alors au nationalisme les uns après les autres et mirent leur plume au service de la guerre. C'est cela aussi qui impressionna durablement Maruyama. Dans un texte publié juste après la guerre, en 1947, il écrit à propos du journaliste Kuga Katsunan 陸羯南 (1857-1907) : « En paroles, bien des hommes du Mouvement pour la liberté et des droits du peuple étaient sans doute plus hardis que Kuga. Pourtant, cela ne les empêcha pas de mettre un beau jour leur main, comme si de rien n'était, dans la main de ces politiciens des clans qu'ils avaient jusqu'alors traités en ennemis jurés. Kuga, au contraire, dans ses prises de position critiques sur des problèmes concrets, ne se départit jamais du progressisme qui était celui de ses positions théoriques » (Maruyama 1947)<sup>10</sup>.

---

9. Le parcours de Tanaka Kōtarō, spécialiste de droit commercial et de philosophie du droit, est très similaire à celui de Nanbara (diplômé de la faculté de droit en 1915, maître-assistant en 1917 puis, après un séjour en Europe, professeur en 1923). Ils avaient de plus en commun d'être devenus chrétiens, « sans église », sous l'influence d'Uchimura Kanzō 内村鑑三 (1861-1930), à l'époque où ils étaient élèves au Premier lycée de Tokyo, Tanaka devenant catholique par la suite. Ministre de l'Éducation en mai 1946, nommé à la Chambre des pairs peu après, puis élu à la Chambre des conseillers (1947-1950), il fut président de la Cour suprême du Japon (1950-1960) et juge à la Cour internationale de justice de La Haye (1961-1970). La phrase à laquelle Oguma fait allusion, dans le cas de Tanaka, est rapportée par Maruyama, qui l'avait entendue non pas à Tōdai mais lors d'un interrogatoire de la police militaire (Maruyama Masao, *Jikonai taiwa* [Dialogue intérieur], Tokyo, Misuzu shobō, 1998 : 183). L'information est moins douteuse dans le cas de Nanbara, puisqu'il s'agissait d'une conversation entre celui-ci et Maruyama (Maruyama Masao et Fukuda Kan.ichi (éd.), *op. cit.* : 457).

10. Trad. fr. tirée de Morvan Perroncel, « Kuga Katsunan. L'homme et sa pensée », *Cipango*, 20, 2013 : 319-338.

Au moment de choisir les membres de la Conférence sur le problème de la paix<sup>11</sup>, Maruyama se disait qu'« une certaine sorte de conservateurs vaudrait mieux qu'une certaine sorte de marxistes » (*MMZ*, IX : 115-116). Entre les marxistes, qui avaient tourné casaque pendant la guerre pour se mettre au service du régime, et des libéraux conservateurs comme Nanbara ou Tanaka, qui n'avaient pas abjuré, et qui l'avaient protégé, on devine aisément où allait sa sympathie.

Derrière ces considérations, il faut certainement voir le souvenir de son arrestation et ce que cette expérience lui avait appris de sa propre faiblesse : il n'est pas difficile d'être brave en paroles, mais pour affirmer quelque chose, il faut être déterminé à le maintenir quoi qu'il arrive. Autrement dit, il ne faut rien écrire qu'on ne soit prêt à défendre en toute circonstance. Dans ses prises de position après la guerre, Maruyama se montre beaucoup plus modéré que les marxistes, qui appellent alors à faire la révolution et abattre le système impérial. Mais du moins il ne recule jamais une fois qu'il a affirmé quelque chose.

C'est sur le conseil de Nanbara qu'il se mit à étudier les classiques japonais et chinois, pour lesquels il n'avait initialement aucun intérêt. Il aurait souhaité se consacrer à la pensée européenne. Or le ministère de l'Éducation voyait d'un mauvais œil qu'une faculté de l'université impériale s'intéresse exclusivement à la pensée occidentale et avait ordonné la création d'un « cours sur l'essence nationale » (*kokutai kōza* 国体講座). Personne, à la faculté de droit, ne travaillait dans un domaine qui aurait pu coïncider avec cette perspective. Voilà pourquoi Nanbara lui suggéra de s'orienter vers l'histoire de la pensée politique orientale et le chargea bientôt d'un cours sur le sujet<sup>12</sup>.

---

11. Voir *infra*, note 21.

12. D'après le témoignage de Nanbara, la création de ce cours avait été envisagée avant la demande du ministère. Elle permit de répondre à celle-ci en apparence, mais sans donner satisfaction sur le fond. Il n'y était d'ailleurs pas question exclusivement de la pensée japonaise (la faculté de droit estimant que l'histoire des idées politiques au Japon était trop pauvre pour justifier la création d'un cours à elle seule). Nanbara confia d'abord le cours à Tsuda Sōkichi, qui dut l'abandonner après un semestre, puis à Muraoka Tsunetsugu 村岡典嗣 (1884-1946), et enfin à Maruyama, à partir d'octobre 1942 (Maruyama Masao et Fukuda Kan.ichi (dir.), *op. cit.* : 236 sqq).

Il commença donc ses recherches sur l'histoire de la pensée japonaise sans grand enthousiasme. Peu à peu, cependant, il en vint à s'y intéresser sérieusement, s'imprégnant d'auteurs comme Ogyū Sorai 荻生徂徠 (1666-1728) et Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1834-1901). Ces lectures devaient l'amener, après la guerre, à s'en prendre au culte des idées occidentales et affirmer qu'il existait dans l'histoire des idées au Japon les prémices d'un développement autonome ou, pour reprendre une formule qu'il eut plus tard, qu'un progrès endogène y était déjà à l'œuvre.

Malgré son poste à l'université, il est mobilisé une première fois en 1944. On l'incorpore à une unité stationnée en Corée, mais il est bientôt démobilisé parce qu'il a contracté le bérubéri. De nouveau mobilisé en 1945, il se trouve à Hiroshima lors du bombardement atomique, auquel il survit. Pour Maruyama, l'expérience de l'armée semble avoir été humiliante. Il n'a pratiquement rien écrit sur cette période. Lors d'un débat, il a raconté qu'il avait eu l'impression d'être « un valet », constamment obligé de s'aplatir devant ses supérieurs et les vétérans. On raconte aussi qu'il aurait été battu à coups de brodequin par un vétéran, mais c'est à peu près toute l'information dont on dispose. Son expérience de l'armée, en fait, s'est condensée dans les analyses de « Logique et psychologie de l'ultranationalisme » (*Chōkokkashugi no ronri to shinri* 超国家主義の論理と心理), le texte qui l'a rendu célèbre après la guerre.

## Maruyama au lendemain de la guerre

En janvier 1946, Maruyama publie un très court article intitulé « La modernité dans la pensée » (*Kindaiteki shii* 近代的思惟), qui vaut la peine d'être cité un peu longuement :

L'esprit moderne était devenu infâme, on en parlait comme s'il était la source ultime de tous les maux contemporains, comme si nous n'avions d'autre problème que de le « dépasser ». Telle était, il y a quelques années, l'opinion qui dominait même parmi les savants, les écrivains, les critiques les plus respectables. Aujourd'hui, nous en sommes à réapprendre du général MacArthur le b.a.-ba de la civilisation moderne. On ne peut qu'avoir le cœur soulevé quand on compare ces deux situations, en voyant la tragicomédie à laquelle nous avons été mêlés. Faute d'avoir cette

« autonomie culturelle » dont parle Sōseki<sup>13</sup>, les intellectuels japonais se sont laissé posséder par l'illusion de l'historicisme vulgaire, qui consiste à croire que ce qui est nouveau représente nécessairement un progrès sur tout ce qui a précédé, et qui les a conduits à s'incliner devant le sens « historico-mondial » du fascisme. Aujourd'hui perplexes devant la victoire d'une démocratie bourgeoise dont ils croyaient l'idée depuis longtemps dépassée, ils se demandent quel sens « historico-mondial » il convient de lui donner. Mais bientôt sans doute les philosophes reviendront-ils, une fois de plus, nous casser les oreilles de leur gazouillis sur la *nécessité historique*. Pareille « philosophie de l'histoire » n'a pourtant jamais donné lieu à un progrès de l'histoire. (Maruyama 1946a)

Comme je l'ai déjà dit, Maruyama gardait une dent contre les intellectuels marxistes qui s'étaient convertis et mis au service de la guerre. Lorsqu'il parle de « philosophie de l'histoire », il pense bien sûr au thème agité pendant la guerre du « dépassement de la modernité » et à la « philosophie de l'histoire mondiale<sup>14</sup> », mais il pense également, sans aucun doute, au marxisme dogmatique. Avec ce petit texte de janvier 1946, il voulait donc se démarquer nettement de tous ces courants. Lui aussi, dix ans plus tôt, avait suivi l'air du temps et parlé de critique de la modernité, mais il ne suivrait pas la pente facile sur laquelle il avait vu glisser tous ceux qui, pendant la guerre, avaient naïvement proclamé que la modernité était désormais *dépassée*.

Il nous faut apprendre de Kant qui, pour assurer les fondements de l'humanité moderne, commença cette tâche immense par la critique du jugement contenu dans l'équation  $3 + 2 = 5$ . Il nous faut apprendre de Marx, qui établit sa vaste théorie des structures de la société capitaliste sur l'analyse d'une marchandise. Il faut nous

---

13. Voir sa conférence de 1911, « Gendai Nihon no kaika » 現代日本の開化. Présentation et traduction française par Élisabeth Suetsugu, « La civilisation japonaise moderne », in Yves-Marie Allieux (dir.), *Cent ans de pensée au Japon*, Arles, Philippe Picquier, 1996, t. 1 : 127-156.

14. Voir *supra*, note 5, et Takahashi Tetsuya, « Philosophie de l'histoire mondiale. Logique du nationalisme philosophique japonais », in Marie-Louise Mallet (dir.), *Le Passage des frontières. Autour du travail de Jacques Derrida*, Paris, Galilée, 1994 : 105-110. Sur les justifications philosophiques du nouvel ordre mondial en lien avec ce thème, voir aussi les textes de Nishida Kitarō 西田幾多郎 (1870-1945) traduits et présentés en français par Pierre Lavelle, « L'Essence nationale du Japon » [« Kokutai » 国体, 1944], in Yves-Marie Allieux (dir.), *op. cit.*, t. 2 : 81-114 ; et *La Culture japonaise en question [Nihon bunka no mondai 日本文化の問題, 1940]*, Paris, POF, 1991.

inspirer de leur persévérance, de leur obstination. Telle est la voie dans laquelle je veux m'appliquer de toutes mes forces et m'obstiner.

Ce qu'il proclamait, c'est bien la réhabilitation de ce qu'il appelle « la personnalité moderne » (*kindaiteki jinkaku* 近代的人格)<sup>15</sup>. Mais, dans ce même texte, il entendait réhabiliter aussi la pensée japonaise :

Il est absolument faux qu'aucune pensée de type moderne n'ait autrefois commencé de se développer au Japon. Toutefois, cette thèse, en un sens diamétralement opposée à celle du « dépassement de la modernité », trouve aujourd'hui une situation des plus favorables dans le désastre et l'accablement où la guerre nous a laissés. Or, en affirmant ainsi que la modernité n'avait pas de racines au Japon, l'on s'expose au retour de la facile et périlleuse équation « pensée moderne = pensée occidentale », de nature à faire perdre aux Japonais toute confiance dans leur propre capacité à penser. Il faut donc travailler à mettre en lumière le processus moderne qui est bel et bien à l'œuvre dans la pensée au Japon. Pour cela, je suis convaincu qu'il faut accorder plus d'attention à l'époque des Tokugawa ainsi qu'à l'ère Meiji.

Les études rassemblées plus tard dans *Recherches sur l'histoire de la pensée politique au Japon* (*Nihon seiji shisōshi kenkyū* 日本政治思想史研究, 1952) avaient été publiées initialement pendant la guerre<sup>16</sup>. Maruyama y affirmait justement que la « personnalité moderne » avait commencé d'émerger au Japon dès l'époque d'Edo. On lui a reproché de forcer l'interprétation des textes, on a soupçonné sa lecture d'arrière-pensées nationalistes, mais je crois que ces critiques font trop peu de cas du contexte dans lequel travaillait alors Maruyama. Pendant la guerre, quand on parlait de « pensée japonaise », c'était pour vanter « l'âme du Yamato » (*Yamato gokoro* やまとごころ) qui transcendait la modernité occidentale. Affirmer, comme le faisait Maruyama, que la pensée de l'époque d'Edo contenait les prémices d'une modernité comparable à celle de l'Occident, c'était une manière de résister à la propagande ultranationaliste. Plus tard, dans les décombres de la défaite, alors que les Japonais avaient perdu toute confiance en eux, alors que l'économie et la société étaient dans un état catastrophique, ce n'est pas

---

15. Maruyama utilise ce concept pour développer l'idée selon laquelle la modernité ne peut se réduire à un ensemble d'idées ou d'institutions, mais doit s'incarner aussi dans un *ethos*, notamment dans un sens de la responsabilité individuelle.

16. Ces trois études furent publiées entre 1941 et 1944. La première, consacrée à Ōgyū Sorai et à son influence sur le courant nativiste, a été traduite en français par Jacques Joly sous le titre *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Paris, PUF, 1996.

par nationalisme que Maruyama disait qu'il ne suffirait pas de se prosterner devant les Lumières occidentales. Il affirmait seulement que le développement supposait une autonomie intellectuelle et que, par conséquent, la nation devait avoir confiance dans « sa propre capacité à penser ».

Voilà, en résumé, quelles étaient ses positions fondamentales au lendemain de la guerre, à partir desquelles il entra dans l'après-guerre.

## Maruyama et le système impérial

L'article paru en mai 1946 dans la revue *Sekai* 世界, « Logique et psychologie de l'ultranationalisme<sup>17</sup> », rendit Maruyama célèbre du jour au lendemain (Maruyama 1946b). Il venait d'être présenté par Tanaka Kōtarō au rédacteur en chef de cette revue, Yoshino Genzaburō 吉野源三郎 (1889-1981), qui fut assez audacieux pour placer en tête de numéro ce texte d'un auteur encore jeune et absolument inconnu sur la scène des idées. Maruyama était également membre du comité de recherche mis en place par le juriste Miyazawa Toshiyoshi 宮沢俊義 (1899-1976) pour réfléchir à une réforme de la Constitution<sup>18</sup>. Enfin, il était l'élève de Nanbara, dont j'ai déjà évoqué la vénération fervente pour l'empereur. Bref, il évoluait alors parmi les libéraux conservateurs.

D'autre part, il n'avait que de l'antipathie ou du mépris pour les marxistes qui avaient de nouveau retourné leur veste au lendemain de la guerre et qui, après s'être mis au service du régime, appelaient désormais à faire la

---

17. Une traduction de cet article et des deux autres principaux textes de Maruyama sur le fascisme japonais (voir *infra*) doit paraître prochainement dans la collection Japon aux Belles Lettres.

18. Ce Comité de recherche de l'université impériale de Tokyo sur la Constitution (Tōkyō teikoku daigaku kenpō kenkyū iinkai 東京帝国大学憲法研究委員会) fut créé en février 1946, à l'initiative de Nanbara Shigeru, et dirigé par le constitutionnaliste Miyazawa Toshiyoshi. Comme Oguma l'écrit plus loin, le comité n'aurait d'abord envisagé qu'une révision de la Constitution de 1889. Il fut cependant consulté sur le projet de nouvelle Constitution élaboré par le gouvernement suivant les indications du Grand quartier général américain. Son rapport, qui date de mars 1946, fut rédigé par Maruyama (Matsuzawa Hiroaki 松沢弘陽, Uete Michiari 植手通有 et Hiraishi Naoaki 平石直明 (éd.), *Maruyama Masao kaiko-dan* 丸山真男回顧談 [Souvenirs de Maruyama Masao], vol. 1, Tokyo, Iwanami shoten, 2016 : 314, 401-402).

révolution et renverser le système impérial. En 1967, dans une discussion sur l'après-guerre avec Tsurumi Shunsuke 鶴見俊介 (1922-2015)<sup>19</sup>, il dit à propos de ces années qu'il ressentait alors « une très grande gêne vis-à-vis de l'extrême-gauche ». Et plus loin il ajoute : « Ceux envers qui je ne ressentais sûrement aucune gêne, mais pour qui j'avais de la haine et du mépris, c'étaient les intellectuels qui avaient tenu le haut du pavé jusqu'en 1945. Je m'en souviens et, en même temps, ce sentiment était tellement violent que je ne parviendrais plus aujourd'hui à ressaisir l'état d'esprit dans lequel j'étais à cette époque » (*MMZ*, VII : 104-105).

Maruyama n'était pas quelqu'un qui, la guerre à peine terminée, aurait pu lancer intrépidement des brûlots comme ceux de l'extrême-gauche. Même dans « Logique et psychologie de l'ultranationalisme », il ne parle pas d'en finir avec le système impérial. Dans ce texte, en revanche, il écrit que la société japonaise se caractérise par un « transfert de l'oppression », qui prend la forme d'explosions en chaîne se propageant du haut vers le bas de la société, et que cette chaîne d'oppression s'observe typiquement à l'armée, dans les brimades que les anciens font subir aux conscrits (écho, naturellement, de son récent passage dans l'armée). Et dans les dernières lignes du texte, il exhorte « la nation » à reprendre courage en ces termes : « La carrière du militarisme japonais a pris fin le 15 août 1945, en même temps que l'État impérial, sur lequel reposait l'ensemble du système ultranationaliste, a perdu son caractère absolu. Le destin de la nation japonaise a ainsi été remis entre les mains des Japonais, devenus libres et autonomes pour la première fois de leur histoire ».

Dans ce texte, répétons-le, il ne s'aventure pas à proposer de renverser le système impérial. Néanmoins, il est clair que c'est bien l'État impérial qu'il critique, au moins tel que celui-ci avait fonctionné, quand il décrit comme une chaîne d'oppression cette « structure hiérarchique de l'autorité avec l'empereur au sommet ». Et pour lui, c'était déjà un pas très important.

En effet, Maruyama n'était pas seulement proche des libéraux conservateurs. Lui aussi vénérait l'empereur. Jusque peu après la défaite, il semble avoir pensé que monarchie et démocratie n'étaient pas contradictoires et

---

19. Sur Tsurumi, voir *infra*. On trouvera une présentation synthétique de son œuvre et la traduction d'un texte très représentatif par Jacques Laloz dans Yves-Marie Allieux (dir.), *op. cit.*, t. 2 : 225-252.

que, une fois la guerre terminée, c'est une monarchie constitutionnelle qui conviendrait pour le Japon. Or voici ce qu'il écrivit en 1989, après la mort de l'empereur Shōwa, au sujet de son article de mai 46 :

Avec ce texte, j'ai mis fin à la « dévotion silencieuse » que j'avais eue depuis le collège pour Hirohito et le système impérial moderne. Quelle qu'ait été sa valeur objective, ce texte a donc représenté une rupture également dans mon histoire personnelle. Après la défaite, j'ai longuement réfléchi, et il m'a fallu environ six mois pour parvenir enfin à la conclusion que le système impérial constituait l'obstacle décisif qui empêchait les Japonais d'accéder à l'autonomie de la subjectivité moderne, c'est-à-dire à cette personnalité définie par la capacité de juger et d'agir selon sa conscience, et d'assumer les conséquences de ses actes au lieu d'escompter systématiquement l'« indulgence ». Tandis que j'écrivais « Logique et psychologie de l'ultranationalisme », cent fois j'ai dû me répéter en moi-même : « C'est un article scientifique. Tu n'as aucune raison d'employer les formules de respect, même pour parler de l'empereur ou de la Maison impériale ». Par la suite, les gens ont pu croire que ce texte était l'expression *naturelle* de « mes idées », alors qu'en vérité j'ai dû batailler à chaque ligne et affronter chaque jour celui que j'étais encore la veille. (Maruyama 1946c)

Dans un article un peu ultérieur, paru en mai 1949, Maruyama décrit la personnalité de ceux qui avaient dirigé le Japon pendant la guerre en montrant qu'elle était justement à l'opposé de cette subjectivité moderne qui « agit selon sa conscience et assume les conséquences de ses actes ». Le fascisme japonais qu'ils avaient mis en place, explique-t-il, formait au contraire un vaste « système d'irresponsabilité » (Maruyama 1949). Mais je crois que pour lui, le type humain diamétralement opposé à celui qui « juge et agit selon sa conscience » et qui « assume les conséquences de ses actes », n'était pas représenté seulement par les dirigeants du temps de guerre. Il me semble que Maruyama pensait aussi bien, voire d'abord, à ces marxistes qui avaient collaboré pendant la guerre et de nouveau viré de bord en 1945, car il avait certainement vu plus souvent, et de plus près, ces intellectuels que les hommes naviguant dans les hautes sphères du pouvoir.

En 1996, année de la disparition de Maruyama, Yonetani Masafumi 米谷匡史 (1967-) a donné une conférence dans laquelle il reproche à Maruyama de ne pas avoir engagé la critique du système impérial dès la fin de la guerre (Yonetani 1997). D'après lui, quand il participait aux travaux du comité Miyazawa, Maruyama se contentait de discuter d'une révision de la Constitution de 1889. Ce n'est pas le 15 août 1945, mais seulement en février 1946, c'est-à-dire après avoir eu connaissance du projet élaboré par

l'occupant américain, qu'il serait devenu partisan d'une démocratie fondée sur la souveraineté du peuple et qu'il aurait commencé à écrire « Logique et psychologie de l'ultranationalisme ». D'ailleurs, ajoute Yonetani, dans cet article Maruyama ne critique pas explicitement le système impérial en tant que tel. C'est seulement dans les années 1950 qu'il a commencé à évoquer son abolition. Autrement dit, lorsque Maruyama écrivait que les Japonais étaient « devenus libres et autonomes » le 15 août 1945, il « fabriquait un mythe ». Il « falsifiait "l'origine" de la démocratie de l'après-guerre ». Autrement dit encore, Maruyama ne pouvait faire commencer cette « démocratie de l'après-guerre » qu'en suivant et en ratifiant la démocratisation apportée par l'occupant.

Selon Yonetani, on peut dater la fin de la guerre soit du 14 août, c'est-à-dire du jour où le Japon accepta officiellement la déclaration de Potsdam, soit du 2 septembre, c'est-à-dire du jour où fut signé l'acte de capitulation. Le 15 août, en revanche, serait seulement le jour où fut diffusée la fameuse allocution de l'empereur, que Yonetani analyse comme « la mise en scène d'un "espace cérémoniel" organisé autour de la figure impériale, destiné à permettre le passage à l'après-guerre et le redressement du Japon » (Yonetani 1997). Cette idée que la défaite ne date pas du jour de l'allocution impériale a été développée depuis par Satō Takumi, qui montre comment les médias ont fait de ce jour celui de la défaite du Japon (Satō 2005)<sup>20</sup>.

Quant aux faits, on ne peut que donner raison à Yonetani. Mais son interprétation, me semble-t-il, ne tient pas suffisamment compte du contexte historique. D'une certaine façon, je dirais qu'elle surestime Maruyama.

Étant donné le milieu de libéraux conservateurs auquel Maruyama était lié, on l'imagine mal, en effet, appelant dès le lendemain de la guerre à renverser le système impérial. La critique de Yonetani paraît d'ailleurs d'autant moins pertinente que, pour être cohérent, il lui aurait fallu simultanément applaudir les intellectuels du Parti communiste et ceux qui en

---

20. On pourra lire également la mise au point de Satō sur les malentendus concernant le sens que Maruyama donnait au 15 août 1945 (Satō Takumi, « Maruyama Masao "hachi jūgo kakumei" setsu saikō » 丸山真男「八・一五革命」説再考 [Retour sur Maruyama Masao et la « révolution du 15 août 1945 »], in *Maruyama Masao : botsugo jūnen, minshushugi no « shinwa » o koete* 丸山真男: 没後十年、民主主義の「神話」を超えて [Dix ans après la disparition de Maruyama Masao. Dépasser le « mythe » de la démocratie], *op. cit.* : 20-23).

étaient proches, puisqu'ils étaient alors nombreux à prôner des mesures plus radicales que celles de l'occupant américain.

À mon avis, Maruyama jugeait que la fin de la guerre n'était pas une raison suffisante pour se lancer du jour au lendemain dans un discours aussi radical. D'abord, parce qu'il aurait trouvé ça éhonté. Ensuite, parce qu'il gardait le souvenir de son arrestation et de son incapacité à faire face, de cette expérience qui lui avait appris qu'on ne doit rien faire sans être capable d'en assumer la responsabilité, donc, par exemple, qu'on ne doit rien publier dont on ne soit parfaitement convaincu. Il avait passé plus de six mois dans la perplexité après la fin de la guerre, avant de se battre contre « celui qu'[il] étai[t] encore la veille ». On peut dès lors comprendre ce choix qu'il avait fait de n'avancer qu'un pas après l'autre, quitte à passer pour un tiède.

Il est tout à fait exact que l'article de mai 46 n'avance aucune conclusion pratique au sujet du système impérial. Il faut attendre 1952 pour trouver quelque chose d'explicite sur ce point. Cette année-là, Maruyama déclare en effet qu'il a « fini par trancher », et qu'il considère désormais que c'est bien le système impérial qui entrave « l'autonomie intellectuelle et morale du peuple japonais » (Katsuta *et al.* 1952 : 55). Or il précise qu'il n'est parvenu à cette conclusion « que depuis deux ou trois ans ». Yonetani n'a donc pas tort quand il dit que Maruyama ne s'en est pas pris au système impérial avant les années 50.

À mon avis, au moment où il écrit « Logique et psychologie de l'ultranationalisme », Maruyama hésite encore. Quand il dit, en 1989, qu'avec cet article il avait mis fin à sa dévotion silencieuse envers le système impérial, on peut penser que sa mémoire lui joue un tour. Et même en admettant que ce souvenir soit exact, je ne crois pas pour autant que sa position ait été aussi nette dès 1946, sans quoi l'indication chronologique donnée dans le débat de 1952 n'aurait aucun sens.

Je vois deux éléments (mais là encore, ce ne sont que des hypothèses) pour expliquer son évolution vers une position plus nette. Le premier est lié à son activité au sein de la Conférence sur le problème de la paix (Heiwa mondai danwakai 平和問題談話会)<sup>21</sup>, créée en 1948 et présidée par Abe

---

21. Ce groupe de discussion et de recherche fut créé en réponse à la « Déclaration relative aux conflits menaçant l'entente internationale » du comité des sciences sociales

Yoshishige 安倍能成 (1883-1966)<sup>22</sup>. Il se trouve qu'Abe n'aimait pas beaucoup Nanbara, qui n'y a donc pas participé. De plus, Tanaka Kōtarō et Tsuda Sōkichi s'en sont retirés peu après. Ils étaient partisans d'un traité de paix séparé avec les États-Unis et leurs alliés, alors que la Conférence, dans sa deuxième déclaration, en janvier 1950, se prononça pour un traité unique incluant notamment l'Union soviétique et la Chine. Ainsi Nanbara et Tanaka, ces deux hommes envers lesquels Maruyama se sentait redevable mais qui étaient très attachés à l'empereur, devenaient moins présents autour de lui. Il pouvait donc plus facilement parler contre le système impérial.

Le deuxième élément, c'est la « chasse aux rouges », qui commença vers 1947. Les purges visant les communistes, dans les médias et les ministères, eurent certes pour effet de rendre plus difficile un discours critique sur le système impérial. Mais Maruyama, de son propre aveu, ne faisait rien comme tout le monde et avait l'esprit de contradiction. Il n'avait pas suivi le courant et crié « Vive la démocratie ! À bas le système impérial ! » quand c'était la mode. Toutefois, puisque ce n'était plus la mode, puisque c'était même devenu risqué, maintenant il voulait bien s'en prendre au système impérial. Sa « Lettre à un libéral » (*Aru jiyū shugisha e no tegami* ある自由主義者への手紙), où il défend la raison d'être du Parti communiste, dont il ne partageait pourtant pas les idées, date précisément de 1950 (Maruyama 1950a).

Il faut évoquer ici une petite affaire qui s'est produite à la même époque, en août 1950, et qui le concerne plus directement. La maison d'édition Jiji tsūshin 時事通信 avait le projet de publier une *Histoire culturelle du Japon au XX<sup>e</sup> siècle* (*Nijū seiki Nihon bunka shi* 二十世紀日本文化史). On avait confié à Maruyama la rédaction du volume consacré à la pensée sociale, qui aurait dû être son premier livre. Or le responsable du projet fut licencié entretemps, victime de la chasse aux communistes. Maruyama écrivit alors à l'éditeur pour protester et lui annoncer qu'il ne rédigerait pas le

---

de l'Unesco (Paris, juillet 1948). Regroupant essentiellement des universitaires, la Conférence se proposait notamment de réfléchir aux moyens d'assurer la paix en Asie orientale.

22. Spécialiste de philosophie occidentale, diplômé de l'université impériale de Kyoto, professeur à l'université impériale de Séoul (1926) puis directeur du Premier lycée de Tokyo (1940), ministre de l'Éducation (janvier-mai 1946).

volume pour lequel il s'était engagé : « Moi qui ai étudié la Constitution et les sciences politiques, moi qui suis aujourd'hui en position d'enseigner, je serais infidèle à mon propre discours si je restais silencieux devant cette violation patente des droits de l'Homme et cette atteinte publique au Code du travail » (*Journal des étudiants de l'université de Tokyo*, 21 septembre 1950)<sup>23</sup>.

Il est bien connu que ces purges ont fait craindre aux intellectuels un retour de l'oppression et du contrôle des opinions qui avaient sévi jusqu'en 1945. On comprend facilement que Maruyama, dans cette affaire, n'ait pas pu rester indifférent et qu'il ait jugé qu'il devait se battre pour de bon. Il suffit d'y réfléchir un instant pour comprendre que parler contre le système impérial demandait plus de courage en 1952 qu'en 1946. Cependant, si à mon sens il n'y a pas vraiment discussion quant au fait que Maruyama n'a pris clairement position sur le sujet qu'à partir de 1950, on peut en revanche se demander jusqu'où allait cette critique et si elle était vraiment radicale.

## Le « champion de la démocratie de l'après-guerre » ?

Maruyama était-il véritablement le représentant de la « démocratie de l'après-guerre » qu'on fait souvent de lui aujourd'hui ?

Il est vrai que son article sur l'ultranationalisme fut applaudi dans les journaux et les comptes rendus de l'époque. Maruyama y gagna une large sympathie, notamment chez les jeunes lecteurs. Beaucoup, parmi ces derniers, avaient subi les mêmes avanies que lui à leur incorporation dans l'armée, et la majeure partie des échos que le texte reçut tournait autour de l'analyse que Maruyama proposait de cette expérience commune.

Si Maruyama a trouvé des admirateurs fervents parmi ceux qui avaient connu la conscription militaire, je n'ai pratiquement rien trouvé, en revanche, qui permette d'avoir une idée de l'admiration éventuellement suscitée chez des lecteurs plus âgés. Il y a bien ce commentaire un peu vague, dans le compte rendu de l'*Asahi shinbun*, qui loue « un style nouveau, suggérant la valeur que peut revêtir le fait d'être jeune », mais c'est à peu

---

23. Maruyama ne fut sans doute pas le seul à protester de cette façon. Alors que la série devait compter une dizaine de volumes, quatre au moins n'ont pas été publiés.

pès tout. Je ne vois pas d'ailleurs là de quoi s'étonner puisque Maruyama, comme je l'ai déjà dit, n'était alors qu'un jeune inconnu, autant qu'Asada Akira 浅田彰 (1957-) quand il publia *Structure et puissance* (*Kōzō to chikara* 構造と力) en 1983, voire plus encore<sup>24</sup>.

Ajoutons que, même si l'article paru dans *Sekai* en mai 46 a reçu un grand écho, il n'en va pas forcément de même des autres textes importants publiés par Maruyama au cours de ces années. « La pensée et les mouvements fascistes au Japon » (*Nihon fashizumu no shisō to undō* 日本ファシズムの思想と運動) était d'abord un cours, donné dans un institut de recherches (Maruyama 1948), et l'article de mai 49 sur la psychologie des dirigeants japonais pendant la guerre fut publié dans *Chōryū* 潮流, une revue relativement mineure (Maruyama 1949)<sup>25</sup>. C'est pourquoi je ne suis pas sûr que Maruyama ait été aussi lu qu'on le dit.

Pour savoir dans quelle mesure Maruyama était déjà connu et respecté, il peut être utile de regarder comment la presse a traité les trois déclarations faites par la Conférence sur le problème de la paix. On ne trouve rien dans les grands journaux comme l'*Asahi*, qui étaient alors imprimés, il est vrai, sur un format réduit de moitié en raison de la pénurie de papier. Dans le *Journal des étudiants de l'université de Tokyo*, la deuxième déclaration a fait l'objet d'un petit article qui mentionne quelques participants. En dehors d'Abe Yoshishige et Ōuchi Hyōe 大内兵衛 (1888-1980), on trouve les noms de gens qui avaient déjà tous une certaine réputation avant ou pendant la guerre : Amano Teiyū 天野貞祐 (1884-1980), Tsunetō Kyō 恒藤恭 (1888-1967), Watsuji Tetsurō 和辻哲郎 (1889-1960), Hani Gorō 羽仁五郎 (1901-1983), Suekawa Hiroshi 末川博 (1892-1977), Rōyama Masamichi

---

24. *Structure et puissance* est resté dans les annales comme un phénomène de librairie. Plus de 150 000 exemplaires auraient été vendus de cette présentation synthétique de la pensée structuraliste et post-structuraliste, essentiellement à partir d'auteurs français (Foucault, Derrida, Deleuze, Lacan). Voir Sasaki Atsushi 佐々木敦, *Nippon no shisō* 日本思想 (La pensée au Japon), Tokyo, Kōdansha, 2009 : 28, 55.

25. Cours donné en juin 1947 au Centre de recherche sur la civilisation orientale (rattaché à la faculté de droit de Tōdai), dans lequel Maruyama analyse les mouvements et organisations d'extrême-droite entre 1931 (incident de Mandchourie) et 1936 (tentative de coup d'État du 26 février). Sur l'article de mai 49, voir *supra*. Maruyama y interprète les difficultés du procès de Tokyo à établir les responsabilités des décisions ayant conduit à l'invasion de la Chine puis au déclenchement de la guerre du Pacifique.

鱒山政道 (1895-1980), Shimizu Ikutarō 清水幾太郎 (1907-1988), Yoshino Genzaburō et Wakimura Yoshitarō 脇村義太郎 (1900-1997). Maruyama n'est pas mentionné, ni aucun autre représentant de sa génération. Les rédacteurs de ce journal étudiant, quant à eux, devaient appartenir à la génération de ceux qui étaient encore adolescents et avaient autour de 15 ans pendant la guerre. On peut donc supposer que contrairement à ceux qui, un peu plus âgés, avaient connu l'armée, ils n'avaient pas été particulièrement émus en lisant l'article de mai 46, et que leur perception reflétait davantage la sensibilité moyenne des intellectuels.

On raconte que les éminences comme Abe ou Suekawa servaient de têtes d'affiche à la Conférence, mais que les textes des déclarations ou les synthèses étaient rédigés par des membres plus jeunes comme Shimizu Ikutarō, Maruyama ou Tsuru Shigeto 都留重人 (1912-2006). Maruyama était tout au plus un « jeune espoir » dont le nom apparaît à l'occasion ou, pour le dire moins gentiment, une « petite main » à laquelle on ne permet pas encore de signer ce qu'elle écrit. C'est pourquoi j'ai du mal à croire qu'il ait pu alors être considéré comme une figure majeure parmi ceux qui soutenaient cette « démocratie de l'après-guerre ». D'ailleurs, mais je vais l'expliquer un peu plus loin, l'expression même n'existait pas encore.

C'est Maruyama qui rédige les deux premières parties de ce très long texte qu'est la troisième déclaration sur le problème de la paix (*Mitabi heiwa ni tsuite* 三たび平和について ; Maruyama 1950b)<sup>26</sup>. Comme le suggère son implication dans les travaux de la Conférence, il ne se ménageait pas. Ce travail l'épuise à tel point qu'il finit par contracter la tuberculose. Il est hospitalisé une première fois en 1951, puis de nouveau et régulièrement

---

26. Le déclenchement de la guerre de Corée avait provoqué des tensions au sein de la Conférence, entre libéraux conservateurs et marxistes, ce qui explique que Maruyama ait eu le plus grand mal à dégager une position commune, laquelle, selon lui, ne pouvait consister qu'à refuser l'alignement du Japon sur les États-Unis et, plus généralement, à faire valoir tout ce qui contredisait la vision d'un monde partagé en deux blocs antagonistes. La déclaration de décembre 1950 fut cependant la dernière. Quelques mois plus tard, le traité de San Francisco (8 septembre 1951), auquel ne participèrent ni la Chine ni l'Union soviétique, confirma l'ancrage du Japon dans le camp américain. Sur l'histoire de la Conférence et l'implication de Maruyama dans ses travaux, voir Matsuzawa *et. al.*, *Maruyama Masao kaiko-dan...*, vol. 2 : 200-212, et *Maruyama Masao zadan...*, vol. IX : 94-164.

jusqu'en 1956. En fin de compte, il n'aura écrit sur des questions d'actualité que pendant une courte période de cinq années à peine, de 1946 au début de 1951, date de sa première hospitalisation. L'expérience de la guerre, les purges anti-communistes et la guerre de Corée, le problème des traités de paix, tout cela lui donnait alors le sentiment qu'il avait un rôle à jouer dans la société. En 1953, un répit de la maladie lui permet d'écrire un petit essai dans lequel on peut lire ceci : « Ceux qui nous répètent à tout propos, et toujours avec la même formule, qu'un savant ne se mêle pas de politique, ceux-là, qu'ont-ils donc appris du fascisme ? Ont-ils réfléchi sérieusement sur le passé et sur la place des savants au Japon ? » (Maruyama 1953).

C'est ce sentiment d'avoir une mission à remplir qui a inspiré ses textes sur l'actualité ou le passé immédiat. Pourtant, ceux-ci se concentrent sur une période très brève : quand Maruyama se remet à écrire après sa guérison, dans la seconde moitié des années 50, ses productions ont alors pour la plupart un caractère universitaire et portent sur l'époque d'Edo ou sur l'ère Meiji. Parmi les rares textes portant sur l'actualité publiés dans la seconde moitié des années 50, on peut mentionner « Le point aveugle dans les débats sur la responsabilité de la guerre » (*Sensō sekinin-ron no mōten* 戦争責任論の盲点) et « Critique de la "déstalinisation" » (« *Sutārin hiban* » *no hiban* 「スターリン批判」の批判), ainsi que la seconde partie de « La pensée japonaise » (*Nihon no shisō* 日本の思想), qui date de 1957 mais sent un peu le réchauffé de ce que Maruyama écrivait une dizaine d'années plus tôt. Bref, cette veine s'épuise peu à peu.

Je vois plusieurs raisons à cette évolution. Dans un débat de 1958, il évoque les années de maladie, le déclin de ses forces depuis qu'il a passé l'âge de 40 ans. Moralement, il se sent dans un creux. Son énergie, explique-t-il, venait fondamentalement d'une envie de combattre ces deux autorités immenses que constituent le système impérial et le marxisme, mais à présent il ne s'y intéressait plus (Maruyama 1958). C'est aussi l'époque : le Japon est entré dans une période de forte croissance économique, les troubles se sont dissipés, le danger que le fascisme ressurgisse paraît désormais moindre, en tout cas sous la forme qu'il avait eue jusqu'en 1945 ; le Parti communiste voit son autorité décliner après le renoncement à la lutte armée voté en 1955 par le VI<sup>e</sup> congrès.

« Si l'université a une raison d'être, dit-il en 1967, c'est de former de manière approfondie à l'étude » (*MMZ*, VII : 122). Il critique alors « La

science des idées » (*Shisō no kagaku* 思想の科学)<sup>27</sup>, ce groupe de recherche auquel il avait lui-même appartenu, en expliquant qu'« on y a perdu le sens de la formation, on ne comprend plus la nécessité de s'exercer à une discipline ». Il ajoutait ceci : « Je dirais qu'aujourd'hui "La science des idées" ne fait plus que suivre le mouvement de l'époque. [...] Pour ceux qu'on a pris le temps de former, le fait d'avoir publié sous le label "Science des idées" est devenu un moyen d'accéder rapidement aux médias » (*MMZ*, VII : 123).

« La science des idées », selon lui, formait désormais des gens écrivant pour le grand public et n'ayant plus rien à voir avec le modèle intellectuel que l'université avait promu jusque-là. Elle ne servait plus qu'à dorloter ceux dont le rêve était d'écrire pour les médias de cette société de masse portée par la haute croissance. On voit que Maruyama n'avait pas perdu son esprit de contradiction : à une époque où tout le monde pouvait écrire, il estimait maintenant devoir travailler et diriger les étudiants dans le sens le plus universitaire et ne pensait plus à intervenir dans l'actualité. Entre l'après-guerre et le milieu des années 60, sa posture a donc totalement changé.

Il retrouva toutefois ce sentiment de devoir s'engager en 1960, au moment du renouvellement du traité de sécurité avec les États-Unis, puisqu'il donna alors de nombreuses conférences et des interviews dans lesquelles il parlait abondamment de problèmes d'actualité. La phrase restée fameuse, où il invitait à « revenir au 15 août 1945 », provient d'ailleurs d'une conférence de cette année-là (Maruyama 1960)<sup>28</sup>. Il évoque justement cette période dans le débat de 1967 :

On me considère parfois comme un penseur qui depuis la fin de la guerre n'aurait cessé de dire aux intellectuels ce qu'ils doivent faire. Mais ceux qui me connaissent me voient plutôt comme une sorte d'ermite, comme quelqu'un qui répugne à se

---

27. Groupe de recherche fondé en 1946 par Tsurumi Shunsuke, Maruyama Masao et quelques autres intellectuels, tous nés dans les années 1910, représentant plusieurs disciplines (philosophie politique, économie, sociologie, sciences physiques). L'objectif initialement donné aux travaux était de comprendre pourquoi les Japonais avaient accepté de se laisser entraîner dans la guerre. La revue du même nom a existé jusqu'en 1996.

28. Maruyama fit cette conférence le 12 juin 1960, peu de temps après que la Diète eut ratifié le nouveau traité de sécurité nippo-américain en dépit d'un immense mouvement d'opposition. Il reprochait notamment aux journaux qui avaient critiqué les moyens employés par le gouvernement (à la Diète et dans la rue) de s'être brusquement détournés du problème sitôt la ratification votée.

mettre en avant. Beaucoup de gens étaient stupéfaits, au moment de l'opposition au traité de sécurité, quand les journaux citaient bêtement mon nom sans arrêt. Autrement dit, j'agissais alors contre mon tempérament, mais c'était tout à fait exceptionnel. (*MMZ*, VII : 105-106)

Un décalage est donc apparu à cette époque, dans les années 60, entre la manière dont Maruyama se percevait et l'image que le public avait de lui.

## La « démocratie de l'après-guerre »

J'ai expliqué plus haut pourquoi j'avais du mal à croire que Maruyama ait pu être considéré dès l'après-guerre comme le « champion de la démocratie ». Il faut donc se demander à partir de quand cette image s'est imposée.

À mon avis, il y a un premier tournant vers 1957 avec la publication chez Miraisha 未来社 des deux tomes de *Pensée et action dans la politique aujourd'hui* (*Gendai seiji no shisō to kōdō* 現代政治の思想と行動). Il est alors devenu possible de lire les principaux textes de la fin des années 40 réunis dans un même livre, notamment ceux qui concernent l'ultranationalisme, alors qu'ils étaient dispersés jusque-là et plus difficiles à trouver. Puis une édition augmentée est parue en 1964, en un seul volume, dont la lecture est vite devenue incontournable pour les étudiants. C'est à partir de là que les gens ont commencé à lire de façon groupée tous ces textes qui portaient sur l'actualité, et à partir de là aussi, je pense, que Maruyama a pris une stature nouvelle.

Mais un autre fait y a contribué. C'est que la génération de ceux qui avaient entre 20 et 25 ans pendant la guerre arrivait vers 1960 à un âge, entre 35 et 40 ans, où l'on accède à des postes de décision, notamment dans les médias. Ceux qui, ayant connu l'armée, avaient lu avec le plus de ferveur « Logique et psychologie de l'ultranationalisme », pouvaient enfin solliciter l'auteur qu'ils avaient lu avec émotion dans leur jeunesse. Or Maruyama n'avait alors plus envie d'écrire sur l'actualité. À défaut, on le conviait à toutes sortes de tables rondes et de débats, où son goût pour la discussion faisait de lui l'invité idéal. Si, à partir de 1956, après sa guérison, ses écrits furent de plus en plus exclusivement de facture universitaire, il s'exprima donc très librement à l'oral sur des questions contemporaines. Ainsi, me semble-t-il, c'est entre la fin des années 50 et le début des années 60 que s'est mise en place l'image du champion de la démocratie de l'après-guerre.

Environ 60 % des échanges rassemblés dans les neuf volumes des discussions auxquelles il a participé se concentrent d'ailleurs sur la période 1957-1968 (*MMZ*). Je voudrais profiter de ce constat pour revenir sur la formule « démocratie de l'après-guerre », et essayer de cerner le moment où elle est apparue.

Comme je l'ai écrit dans mon livre « *Démocratie* » et « *Patriotisme* » (« *Minshu* » to « *aikoku* » 〈民主〉と〈愛国〉), après 1945 et pendant une dizaine d'années environ, les intellectuels et les militants politiques « démocrates » étaient trop divisés pour qu'il existe un terme servant à désigner ce qu'ils pouvaient avoir en commun (Oguma 2002). Il y avait d'un côté les fidèles du Parti communiste, de l'autre les libéraux conservateurs. Il y avait aussi des gens comme Maruyama, qui se tenaient à distance de ces deux ensembles, des gens comme Tsurumi, qui venait du pragmatisme et s'intéressait à la pensée véhiculée par la culture de masse. Personne, alors, n'aurait songé à embrasser d'un seul mot une telle diversité.

Dans mes recherches, la plus ancienne occurrence que j'aie pu découvrir remonte à un article publié en 1958 par un jeune spécialiste de sciences politiques, Matsushita Keiichi 松下圭一 (1929-2015) (Matsushita 1958). Âgé de 15 ans au moment de la défaite, Matsushita n'était pas conscient de la diversité des idéologies qui avait dominé l'immédiat après-guerre, et c'est précisément parce qu'il était d'une génération plus jeune qu'il pouvait ainsi, avec cette formule englobante, saisir l'après-guerre comme un seul bloc. Précisons que Matsushita cherchait simplement à désigner le processus de démocratisation et tous les mouvements qui visaient à transformer le système, et qu'on ne sent pas chez lui la nuance de moquerie que cette formule a prise par la suite. L'utilisation dans un sens ironique ou négatif date plutôt de la seconde moitié des années 1960.

On voit ainsi que la carrière de cette formule coïncide presque parfaitement avec celle du livre de Maruyama, qui paraît une première fois en 1956-57, juste avant l'article de Matsushita, et connaît une nouvelle édition augmentée en 1964, c'est-à-dire peu de temps avant que « démocratie de l'après-guerre » ne devienne une expression de moquerie. On a vu aussi que la période où se concentrent les interventions publiques de Maruyama correspond justement aux années 1956-1968. Il y a donc tout lieu de penser que c'est là que s'est mise en place l'équation « Maruyama = champion de la démocratie de l'après-guerre ». Or, puisqu'à ce moment-là

Maruyama est au contraire absorbé dans ses recherches, on peut dire que c'est aussi l'époque où le fossé s'est creusé entre mythe et réalité.

## Maruyama et les étudiants du Front unitaire

Je ne commenterai pas ici l'histoire des mouvements connus sous le nom de « Front étudiant unitaire de lutte » (*Zenkyōtō* 全共闘)<sup>29</sup>. Il suffira de rappeler que pour ceux qui y prirent part, « démocratie de l'après-guerre » n'avait qu'un sens négatif.

Il me semble que la signification concrète de cette formule leur échappait à peu près complètement, ce qui n'a rien de surprenant étant donné que pour avoir 20 ans alors il fallait être né en 1948 ou 49. Il était encore plus naturel que pour Matsushita de ne pas connaître la diversité des idées et des mouvements qui avaient marqué les dix premières années de l'après-guerre. Le fait est cependant qu'ils prirent pour cible la « démocratie de l'après-guerre », dont ils virent des symboles à la fois dans le Parti communiste et dans Maruyama.

Le Parti communiste était visé bien sûr à cause de la rivalité qui l'opposait à la Nouvelle gauche et parce que la puissante Alliance démocratique de la jeunesse (*Nihon minshu seinen dōmei* 日本民主青年同盟) lui était liée. Mais Maruyama ? Dans son cas, c'est parce qu'on l'associait mécaniquement à l'après-guerre depuis que *Pensée et action* était devenu une lecture obligée pour les étudiants. Très attaché à la faculté de droit de Tōdai, se consacrant à ses recherches et prêchant l'importance du travail universitaire, Maruyama avait tout pour déplaire aux étudiants du Front unitaire et il était sans doute inévitable qu'il apparaisse comme l'homme à abattre.

---

29. Mouvement né en 1966 du rapprochement de trois factions apparues au début des années 60 (scissions de la Fédération étudiante *Zengakuren* 全学連 consécutives à l'échec de l'opposition au renouvellement du traité de sécurité nippo-américain de 1960), également connu sous le nom de « Sanpa Zengakuren » 三派全学連 (*Zengakuren* des trois factions). Il fut particulièrement actif à Tōdai en 1968-69, menant toutes sortes d'actions (perturbation des cours, des examens, des cérémonies de fin d'études, séquestrations, occupations et saccages de locaux) auxquelles la direction de l'université réagit en faisant plusieurs fois appel aux unités anti-émeutes de la police.

De son côté aussi, Maruyama était absolument critique à leur endroit. Les remarques que contiennent ses carnets permettent de voir à quel point il les méprisait : « Avant d'utiliser des mots ronflants comme "auto-négation", il faut étudier assez pour avoir dans la tête quelque chose qui vaille la peine d'être nié » (Maruyama 1998 : 232). « Ils pensent devenir libres en détruisant les formes existantes mais ils sont eux-mêmes d'un conformisme à peine croyable avec leurs casques, leurs bâtons, leurs foulards sur le visage » (Maruyama 1998 : 197). À ceux qui venaient l'empêcher de faire ses cours, il répondait : « Pourquoi êtes-vous incapables de discuter en tête à tête ? Pourquoi êtes-vous incapables de venir sans être sûrs d'avoir la force du nombre ? » (Maruyama 1998 : 139). « Je ne pense pas que j'agirais pour votre bien en étant indulgent avec vous » (Maruyama 1998 : 137). Je suppose que, fort de son expérience de la guerre, Maruyama se disait que parmi ces étudiants qui parlaient fièrement de « révolution » ou d'« auto-négation », presque aucun sans doute n'avait une conviction assez forte pour être capable d'y croire encore vingt ou trente ans plus tard.

« Bon, on lui casse la figure ? » ou « Un savant qui écoute du Beethoven ! C'est louche ! » Voilà le genre de choses que Maruyama put entendre lorsque les étudiants du Front unitaire l'entraînèrent dans un amphithéâtre pour y être accablé par la foule de questions et de prises à partie<sup>30</sup>. Le jour où ils

---

**30.** Ces citations ne donnent pas forcément une idée juste de l'étrange séance du 24 février 1969, qui dura près de deux heures et au cours de laquelle Maruyama préféra le plus souvent garder le silence, mais répondit parfois, expliquant surtout qu'il refusait de répondre étant donné qu'il avait été conduit là par la force (Maruyama Masao, *Jikonai taiwa...* : 132-135). Sur cet épisode et ceux qui émaillèrent les semaines suivantes, on pourra lire la tentative d'éclaircissement et les commentaires de Shimizu Yasuhisa, qui confirment l'impression donnée par les carnets, à savoir qu'il y eut aussi des moments de dialogue entre Maruyama et certains des étudiants liés au mouvement, qui espéraient de lui notamment une condamnation du recours à la police (Shimizu Yasuhisa 清水靖久, « Gin.nan namiki no mukō no janguru » 銀杏並木の向こうのジャングル [La jungle au bout de l'allée des ginkgos], *Gendai shisō* 現代思想, 42-11, 2014 : 200-219). Par ailleurs, les carnets contiennent plusieurs passages montrant que Maruyama perçut dans les méthodes violentes du mouvement étudiant une résurgence de ce qu'il avait connu dans les années 30. En 1939, il était auprès de l'historien Tsuda Sōkichi (dont il a été question plus haut), lorsqu'un groupe d'étudiants d'extrême-droite fit irruption dans la salle des professeurs de Tōdai pour le presser de questions et de menaces (Matsuzawa *et. al.*, *Maruyama Masao kaiko-dan...*, vol. 1 : 232-235).

occupèrent son bureau, il leur aurait lancé : « Je n'ai pas de haine envers vous, je n'ai que du mépris ! » Comment voir dans cette rencontre autre chose qu'une tragédie ? Par son attitude, Maruyama exaspéra l'hostilité des étudiants, qui le haïrent d'autant plus qu'il leur tenait tête. Il s'épuisa dans cet affrontement et finit par démissionner de Tōdai.

Par la suite, même les médias se mirent à le traiter comme une « idole déchue ». Maruyama le relève dans ses carnets, à moitié par autodérision :

À quoi peut encore servir un intellectuel dont la mission, ou le rôle, est terminé ? Quand on avait besoin de moi, je trouvais le moyen de me libérer alors que mon emploi du temps était déjà chargé. [...] Ils cherchaient à m'entraîner dans le journalisme alors qu'ils savaient très bien que je n'aime pas ça. Ils avaient l'air de dire qu'en n'écrivant ou en ne parlant pas dans la presse je fuyais mes responsabilités, et aujourd'hui, tout d'un coup, ils n'ont pas peur d'écrire que l'époque est révolue où les intellectuels et les universitaires menaient le mouvement civique. Quelle délicatesse ! Je ne peux plus voir ces gens. Dorénavant, je refuserai tous les services qu'on me demandera. Il est temps de revenir à un « égoïsme studieux ». (Maruyama 1998 : 269)

Après 1968, Maruyama ne participa plus que rarement à des débats : une fois en 1972, une autre en 1976, après quoi il coupa toute relation avec la presse pendant dix ans.

« Géologie de la conscience historique au Japon » (*Rekishi ishiki no « kosō »* 歴史意識の「古層」) fut publié en 1972 (Maruyama 1972)<sup>31</sup>. D'après ce qu'il écrivait alors dans ses carnets, on peut penser que ce texte est le fruit du désespoir profond qu'avait provoqué sa rencontre avec les étudiants du Front unitaire, ces étudiants qui n'étudiaient guère, qui n'agissaient que dans le bruit et l'émotion, qui vandalisaient les bâtiments de l'université sans jamais se sentir responsables, qui n'avaient pas le courage de discuter face à face, qui s'en remettaient immanquablement au nombre et à la force physique. Quelle différence avec les xénophobes de la fin de l'époque d'Edo ou avec l'extrême-droite pendant la guerre ? Même empire de l'émotion. Maruyama, par ses écrits, avait cherché à susciter au Japon l'apparition

---

31. Paru un an et demi environ après sa démission de Tōdai (mars 1971), et après trois années pendant lesquelles Maruyama n'a presque rien écrit, ce texte est le premier d'une série sur la question des invariants de la culture japonaise, qui forme un des versants les plus originaux et les plus discutés de son œuvre.

d'individus modernes et responsables. Il se demandait à présent si cette espérance n'était pas illusoire. L'ouverture à la civilisation, le fascisme, la démocratie : tout cela, en réalité, ne faisait-il pas que planer un instant au-dessus d'un socle immuable qui s'était perpétué depuis qu'il y avait au Japon une société ? Voilà, je crois, comment il voyait désormais les choses. Toujours dans ses carnets, il note : « Au Japon, la relation entre le politique, soumis à l'influence des émotions (telles qu'elles s'expriment dans la littérature), et les cérémonies religieuses [...] a déterminé des caractères originaux qui s'observent depuis le système impérial antique jusque dans le mouvement étudiant du Front unitaire » (Maruyama 1998 : 119).

Maruyama ne pouvait écrire son article de 1972, dans le prolongement de cette réflexion, qu'après avoir perdu tout espoir. Sa lecture, du reste, donne un sentiment pénible. Cette idée d'une « couche profonde échappant à l'histoire » se trouvait déjà dans la postface et les notes de *Pensée et action*. Il en est question également dans les cours des années 60. Toutefois, même si ces prémices existent, je pense que c'est bien le désespoir que Maruyama a ressenti devant les étudiants du Front unitaire qui a déclenché la rédaction de ce texte.

## Les critiques de Maruyama depuis les années 1990

Maruyama n'a pas été visé seulement par les étudiants du Front unitaire. Dès les années 60, il a été critiqué par le courant dit de l'histoire populaire (*minshūshi* 民衆史) pour sa vision élitiste de l'histoire de la pensée. Depuis les années 90, on s'en prend à lui d'un point de vue postmoderne, en lui reprochant par exemple d'avoir essentialisé le Japon dans son texte sur la conscience historique, ou bien de ne pas avoir abordé le problème du colonialisme japonais. Il y a des choses très justes dans ces critiques, avec lesquelles je ne peux pourtant pas être tout à fait d'accord.

Premièrement, je ne sais plus si c'est Maruyama lui-même ou quelqu'un d'autre qui disait que les pires critiques de livres sont celles qui reprochent à l'auteur de ne pas avoir parlé de telle ou telle question : au lieu de prendre le livre pour ce qu'il veut être, avec la problématique de l'auteur, on se plaint seulement de ne pas y retrouver ses propres préoccupations ou ce dont on est soi-même spécialiste. Il est certain que Maruyama n'a presque rien écrit ni sur le colonialisme ni sur le problème du statut des Coréens

et des Chinois résidant au Japon. Mais, dans la mesure où ces questions n'étaient pas au cœur de sa problématique, il y a quelque chose de déloyal à en faire aujourd'hui un sujet de reproche. Imaginons que dans cinquante ans quelqu'un écrive par exemple à propos de la sociologue féministe Ueno Chizuko 上野千鶴子 (1948-) : « Certes, elle a écrit beaucoup de livres, mais elle n'a presque jamais parlé des problèmes d'environnement alors qu'elle faisait elle-même partie des pollueurs puisqu'elle utilisait l'air conditionné et se déplaçait en voiture. » À ce degré de facilité, pourrait-on encore parler de « critique » ?

Je comprendrais à la rigueur quelqu'un qui dirait : « Je me sers de Maruyama et de sa célébrité pour attirer l'attention sur l'importance de problèmes comme celui des minorités ou du colonialisme. C'est juste une stratégie, mon but n'est pas de mettre en cause Maruyama. » Mais je ne peux pas comprendre ceux qui croient sérieusement « critiquer » Maruyama en lui faisant des reproches comme celui-là.

On peut, soit dit en passant, se demander pourquoi Maruyama est devenu la cible privilégiée des critiques de cette sorte. Dans les tracts du Front unitaire non plus, en 1968, il n'était guère question du colonialisme ni des minorités étrangères au Japon. Ce qui restait du Front unitaire et la Nouvelle gauche n'ont commencé à évoquer ces questions qu'à partir de la polémique autour des lois sur l'immigration, en 1969, et l'ont fait surtout après les critiques formulées par le Comité de lutte de la jeunesse chinoise du Japon (Kakyō seinen tōsō inkai 華僑青年闘争委員会) contre la Nouvelle gauche en juillet 1970. Mais la prise en compte de ces problèmes suffit-elle pour affirmer que la « révolution de 1968 » a ainsi dépassé les limites de la « démocratie de l'après-guerre » que représentait Maruyama ? Si quelqu'un s'avisait de le prétendre, il verserait dans la « mythologie », pour parler comme Yonetani, et se livrerait à une « falsification de "l'origine" ».

Autre exemple : Yoshimoto Takaaki 吉本隆明 (1924-2012) n'a presque rien écrit, lui non plus, sur le colonialisme et les minorités étrangères du Japon<sup>32</sup>. De plus, sa théorie de l'imagination collective ou ses essais sur les

---

32. Très apprécié dans le mouvement étudiant des années 60 et considéré comme un père spirituel de la Nouvelle gauche, Yoshimoto s'en prenait lui aussi au Parti communiste et à la démocratie de l'après-guerre. Dès 1962-63, il avait consacré à Maruyama un essai féroce. Voir les deux articles consacrés à Yoshimoto dans ce numéro d'*Ebisu*.

îles du Sud ne peuvent-ils pas être considérés comme essentialistes au même titre que certains textes de Maruyama ? Il est donc injuste que les critiques fondées sur ces arguments soient adressées presque exclusivement à celui-ci.

Deuxièmement, comme l'écrivait le sociologue Mita Munetake 見田宗介 (1937-), « dans la rébellion d'un jeune homme contre un père fort, il y a de la beauté. Mais lorsque le même, vingt ans plus tard, s'acharne sur un père âgé, c'est laid. La "démocratie de l'après-guerre" est aujourd'hui ce père âgé de la scène des idées, qui reçoit de droite et de gauche les coups de pieds de jeunes gens pleins de vigueur » (Mita 1987). Aux étudiants de 1968, il fallait sans doute encore un certain courage pour s'attaquer à Maruyama. En ce sens, il y avait une forme de beauté dans leur acte de rébellion. Mais une vingtaine d'années plus tard, dans les années 80, lorsque des adultes de plus de 30 ou 40 ans se mettaient à plusieurs pour s'acharner sur le vieil homme, il n'y avait plus que de la laideur. Et encore dix ou vingt ans après, dans les années 1990 et 2000, critiquer Maruyama est devenu un jeu d'enfant sans le moindre risque. Je veux bien admettre qu'il faille une forme de courage pour s'attaquer à des intellectuels influents qui sont aujourd'hui en activité, que cela ait du sens ou non. En revanche, si l'on croit qu'en s'en prenant à Maruyama aujourd'hui on affronte encore une autorité, ou qu'à travers lui on atteindrait le champ intellectuel dominant, on n'est pas seulement laid : on se trompe d'époque.

## Cinq années de chance

Pour conclure, je voudrais souligner le fait que Maruyama aura vécu écartelé entre son tempérament et son inclination naturelle, d'une part, et son époque, d'autre part.

Maruyama se présente lui-même comme un universitaire, au moins à partir des années 60. Il aurait sans doute été incapable d'enchaîner les chroniques, à la manière d'un Shimizu Ikutarō. C'est en suivant son inclination naturelle qu'il a écrit sur la pensée de l'époque d'Edo, sur celle de l'ère Meiji, ou encore sur la conscience historique. Pourtant, ce que je retiens parmi tous ses écrits, ce n'est pas l'essai sur la conscience historique mais bien plutôt « Logique et psychologie de l'ultranationalisme » ou « Profil psychologique des dirigeants du temps de guerre ».

Comme je l'ai dit au tout début, Maruyama était fils de journaliste. Il avait d'abord pensé devenir journaliste lui-même et il avait la fibre pour ce métier. Dans « *Démocratie* » et « *Patriotisme* », même si je ne lui ai pas consacré plus que la moitié d'un chapitre, j'ai souvent été amené à le citer, de sorte qu'il est présent un peu partout dans le livre. Or je ne l'ai pas fait délibérément ni même consciemment. Ces citations fragmentaires de Maruyama se sont accumulées simplement parce que chacune contenait une observation terriblement juste sur telle situation, tel moment particulier dans l'histoire de l'après-guerre. J'y vois la preuve de ce merveilleux sens qu'il avait pour saisir avec acuité le cours des événements ou les structures sociales de son époque. J'y vois aussi la raison pour laquelle on continue de lire ses textes sur l'actualité, si brillants et pourtant publiés en l'espace de quelques années seulement, et considérés aujourd'hui encore comme représentatifs de son œuvre. *Pensée et action* a déjà connu près de 160 impressions. Quand je fais lire ce livre aux étudiants de mon séminaire de licence, ils le trouvent passionnant alors même, ce qui est vraiment extraordinaire, qu'ils ne connaissent rien ni à Maruyama ni à l'histoire de l'après-guerre !

Il me semble cependant que la vie de Maruyama aura été une sorte de tragédie. Mis à terre par la maladie dans les années 50, puis tiraillé entre ses projets de recherche et son tempérament journalistique dans les années 60, adulé comme le champion de la démocratie par des médias irresponsables et par les lecteurs, décrié peu après comme le symbole de cette même démocratie de l'après-guerre et traité comme une idole déçue, il réplique finalement, en affirmant avec force qu'il est avant tout un savant et que, pour écrire sur l'actualité comme il l'avait fait entre 1946 et 1951, il avait dû s'écarter de son vrai travail.

Je ne veux pas dire, bien entendu, que Maruyama n'ait pas été un véritable universitaire. Ses capacités d'analyse et de synthèse théoriques ne font aucun doute. Mais quand il écrit sur l'histoire de la pensée, je dirais que c'est presque trop bien ordonné. Le schéma semble tellement évident qu'on n'a même pas besoin de lire jusqu'au bout pour connaître la conclusion. Il a sans doute été un universitaire excellent, mais je ne pense pas qu'il ait été exceptionnel de ce point de vue. S'il le devient par moments, c'est lorsqu'il met en lumière quelque chose dans la structure de son époque ou dans l'histoire en cours. Le jugement qu'on peut porter sur l'universitaire est forcément mitigé si l'on considère que *Pensée et action dans la politique*

*aujourd'hui* se vend mieux que les *Recherches sur l'histoire de la pensée politique au Japon* et touche davantage ceux qui le lisent.

Maruyama n'était probablement pas très heureux de cette situation. Il devait même rougir intérieurement en constatant qu'on louait ses textes sur l'actualité mais qu'on ne lisait pas celui de 72 sur la conscience historique, pour lequel il s'était donné tant de mal. Son cas rappelle un peu celui de Conan Doyle, qui n'a cessé de dire qu'il voulait écrire de vrais romans et non des histoires de détective pour le grand public, mais qui est passé à la postérité comme le père de Sherlock Holmes.

Si les textes fameux que Maruyama a écrits après la guerre sont passés à la postérité, c'est que son talent et son inclination personnelle ont rencontré alors une situation exceptionnellement favorable. De la guerre mondiale au traité de paix en passant par la chasse aux communistes et la guerre de Corée, il a eu, pendant cinq années environ, cette chance de pouvoir écrire avec le sentiment d'accomplir une mission. Même à cette époque, sans doute se disait-il *aussi* qu'il était fait pour l'étude et qu'il n'avait pas de goût pour l'agitation sur la scène médiatique. Mais ce sentiment d'avoir une mission l'a poussé à orienter son talent vers la société. Il s'est astreint à écrire sur son époque, à faire l'analyse du fascisme. Il s'est épuisé à jouer les petites mains pour la Conférence sur le problème de la paix. Pendant ces quelques années, son talent journalistique et son sens de l'actualité ont parfaitement trouvé à s'employer. Et c'est ce qu'il a écrit pendant ces années de chance que l'on continue de lire aujourd'hui.

J'ai dit que la suite de sa vie ressemblait à une tragédie. Que Maruyama ait eu ou non du génie, la vie de ceux qu'on appelle des génies est le plus souvent tragique. On dit que Burt Bacharach a composé en l'espace de seulement trois ans les airs qui sont considérés comme ses chefs-d'œuvre, après quoi, malgré tous ses efforts, il n'a plus produit que des choses médiocres. Le reste de sa vie fut donc une tragédie. Un instant de gloire, suivi de longues ténèbres, d'autant plus obscures que l'instant fut plus beau, telle est la vie d'un génie.

Il est curieux que les meilleurs textes laissés par un historien soient ceux dans lesquels il a analysé son époque. Qu'il s'agisse de réfléchir sur la société japonaise, sur la démocratie, sur la modernité, sur le libéralisme, ou bien de se demander comment mettre en œuvre ces idéaux dans la société japonaise, les textes de Maruyama, même s'ils parlent des années 40 et 50, ont encore de quoi stimuler, de quoi ébranler le lecteur d'aujourd'hui. Ils ont

une profondeur et une universalité qui transcendent l'époque pour laquelle ils ont été écrits.

Les auteurs et les savants sont aussi nombreux que les étoiles dans le ciel, mais peu sont capables de cette réussite. Et les moments où ils en sont capables ne durent qu'un instant. Ces cinq ou six années, qui permirent au talent unique de Maruyama de s'exprimer et de laisser en langue japonaise un précieux héritage, furent véritablement la chance de sa vie, et en même temps, ce qui en fit une tragédie.

*Traduit et annoté par Morvan Perroncel*

## Bibliographie

**KATSUTA Shuichi** 勝田守一 *et al.* 1952  
« Nihonjin no dōtoku » 日本人の道徳 (La morale des Japonais), *Kyōiku* 教育, 2 (3) : 39-55.

### MMS

*Maruyama Masao shū* 丸山真男集  
(Recueil d'œuvres de Maruyama Masao), I-XVI, Tokyo, Iwanami shoten, 1995-1997.

### MMZ

*Maruyama Masao zadan* 丸山真男座談  
(Maruyama Masao. Débats), I-IX, Tokyo, Iwanami shoten, 1998.

**MARUYAMA Masao** 丸山真男 1946a  
« Kindaiteki shii » 近代的思惟 (La modernité dans la pensée), *MMS*, III : 3-5.

**MARUYAMA Masao** 1946b  
« Chōkokkashugi no ronri to shinri » 超国家主義の論理と心理 (Logique et psychologie de l'ultranationalisme), *MMS*, III : 17-36.

**MARUYAMA Masao** 1946c  
« Shōwa tennō o meguru kiregure no kaisō » 昭和天皇をめぐるきれぎれの回想 (Divers souvenirs autour de l'empereur Shōwa), *MMS*, XV : 3-10.

**MARUYAMA Masao** 1947  
« Kuga Katsunan. Hito to shisō » 陸羯南一人と思想 (Kuga Katsunan. L'homme et sa pensée), *MMS*, III : 93-106.  
[Trad. fr. Morvan Perroncel, *Cipango*, 20, 2013 : 319-338.]

**MARUYAMA Masao** 1948  
« Nihon fashizumu no shisō to undō » 日本ファシズムの思想と運動 (La pensée et les mouvements fascistes au Japon), *MMS*, IV : 259-302.

**MARUYAMA Masao** 1949  
« Gunkoku shihaisha no seishin keitai » 軍国支配者の精神形態 (Profil psychologique des dirigeants du temps de guerre), *MMS*, IV : 97-142.

**MARUYAMA Masao** 1950a  
« Aru jiyū shugisha e no tegami » ある自由主義者への手紙 (Lettre à un libéral), *MMS*, IV : 313-335.

**MARUYAMA Masao** 1950b  
« Mitabi heiwa ni tsuite » 三たび平和について (Troisième déclaration sur la paix), *MMS*, V : 7-37

**MARUYAMA Masao** 1952  
*Nihon seiji shisō shi kenkyū* 日本政治思想史研究 (Recherches sur l'histoire de la pensée politique au Japon), Tokyo, Tōkyō Daigaku shuppan.  
[Trad. fr. partielle de Jacques Joly, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Paris, PUF, 1996.]

**MARUYAMA Masao** 1953  
« "Shinpo" no seiji kankaku » 「進歩派」の政治感覚 (Le sens politique des « progressistes »), *MMS*, VI : 63-70.

**MARUYAMA Masao** 1958  
« Sensō to dōjidai » 戦争と同時代 (La guerre et son époque), *MMZ*, II : 199-235.

**MARUYAMA Masao 1960**

« Fukusho no setsu » 復初の説 (Pour un retour au commencement), *MMS*, VIII : 351-358.

**MARUYAMA Masao 1972**

« Rekishi ishiki no "kosō" » 歴史意識の「古層」(Géologie de la conscience historique au Japon), *MMS*, X : 3-64.

**MARUYAMA Masao 1998**

*Jikonai taiwa* 自己内対話 (Dialogue intérieur), Tokyo, Misuzu shobō みすず書房.

**MATSUSHITA Keiichi 松下圭一 1958**

« Wasurerareta teikōken. Gendai Nihon ni okeru soshikiron no shisōteki zentei » 忘れられた抵抗権—現代日本における組織論の思想的前提 (Un droit oublié : le droit de résistance. Les présupposés de la théorie des organisations dans le Japon contemporain), *Chūō kōron* 中央公論, novembre.

**MITA Munetsuke 見田宗介 1987**

*Shiroi o shiro to hana saku nohara : gendai Nihon no shisō no zenkei* 白いお城と花咲く野原—現代日本の思想の全景 (Château blanc et plaine en fleurs. Panorama de la pensée japonaise actuelle), Tokyo, Asahi shinbunsha 朝日新聞社.

**OGUMA Eiji 小熊英二 2002**

« *Minshu* » to « *aikoku* » 〈民主〉と〈愛国〉 (« Démocratie » et « Patriotisme »), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**SATŌ Takumi 佐藤卓巳 2005**

*Hachi-gatsu jūgo-nichi no shinwa : shūsen*

*kinenbi no media-gaku* 八月十五日の神話：終戦記念日のメディア学 (Le mythe du 15 août 1945 . Les médias et l'anniversaire de la fin de la guerre), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房.

**YONETANI Masafumi 米谷匡史 1997**

« Maruyama Masao to sengo Nihon. Sengo minshu shugi no "hajimari" o megutte » 丸山真男と戦後日本—戦後民主主義の「始まり」をめぐって (Maruyama Masao et le Japon de l'après-guerre. À propos du « commencement » de la démocratie de l'après-guerre), *Jōkyō* 情況, 8 (1) : 36-57.

# Sur les origines de la nouvelle gauche et des mouvements de contre-culture

Nakai Masakazu et la « pensée contemporaine »

Michael LUCKEN\*

Nakai Masakazu 中井正一 (ou Nakai Shōichi, 1900-1952) est un philosophe dont la pensée travaille secrètement la culture japonaise depuis plus d'un demi-siècle. Associé à l'aile gauche de l'école de Kyoto, il n'a jamais été célèbre, mais il n'a jamais non plus été oublié. Quelle que soit l'époque, il se rencontre toujours des intellectuels et des artistes qui s'appuient sur son œuvre pour ouvrir de nouvelles pistes. C'est comme s'il était étranger au phénomène de la mode, comme s'il était toujours d'aujourd'hui sans jamais l'être vraiment.

*La critique du Japon moderne (Kindai Nihon no hihyō 近代日本の批評)* est un livre d'entretiens publié en 1997 dont l'objectif était d'interroger l'héritage des intellectuels du xx<sup>e</sup> siècle. Dans un passage consacré aux années de guerre (1930-1945), le sémiologue et critique de cinéma Hasumi Shigehiko 蓮實重彦 (né en 1936) revient à plusieurs reprises sur le rôle historique de Nakai, l'originalité de sa réflexion sur l'art et les médias, les limites de son concept de subjectivité collective. Il y souligne notamment la proximité entre ce que dit Nakai de la société de consommation de masse, où les gens n'achètent en guise d'objets que des images dont ils ne comprennent pas le sens, et ce que soutiendra Baudrillard près d'un demi-siècle plus tard (Karatani 1997 : 147). Hasumi en conclut plus loin : « On peut même dire que Nakai anticipe tout ce qu'on appelle couramment la "pensée

---

\* INALCO.

contemporaine” » (Karatani 1997 : 256)<sup>1</sup>. Cette remarque constitue mon point de départ : à quoi renvoie ici l’expression « pensée contemporaine » ? Quelles en sont les bornes, les valeurs, les dynamiques ? En quoi l’œuvre de Nakai fournit-elle un modèle de contemporanéité ?

Ce qui est contemporain à un moment donné ne l’est plus quelques générations plus tard. C’est comme une règle pochoir qui glisse vers le présent au rythme du temps biologique. Toutefois, ce glissement n’est pas linéaire, il se fait généralement par à-coups. Au quotidien, la chaîne de mouillage se dévide automatiquement. Jusqu’au jour où un vent violent fait lâcher l’ancre qui dérape brusquement. Depuis plusieurs décennies, 1945 sert de principal point d’ancrage. Mais en dépit de tous les efforts pour maintenir vivant le souvenir de cette date, la tension, inexorablement, se fait de plus en plus forte sur la chaîne. Alors on prospecte et l’on essaie de jeter d’autres ancres pour soulager la première. Tel est l’horizon de cet essai : contribuer à redéfinir l’origine de la contemporanéité tout en conservant une place fondatrice à la fin de la Seconde Guerre mondiale, autrement dit chercher une manière de refonder le présent autrement que par l’arrachement et la violence.

Cet article, écrit dans un mouvement essentiellement rétrospectif, part de la réception de l’œuvre de Nakai dans les années 1960, période qui a bouleversé les mœurs, l’esthétique et les rapports sociaux. Cette première partie se poursuit par une exploration des liens entre Nakai et les philosophes qui ont marqué l’époque, à commencer par Marx et les penseurs de l’école de Francfort. Ramenés par ce biais jusque dans les années 1930, nous terminerons par une analyse du concept de *ki* 気 / 機 chez Nakai comme moment d’embrayage entre théorie et praxis, entre conscience historique et action individuelle.

## Nakai et les années 1960

Hasumi Shigehiko, formé en littérature française à l’université de Tokyo, a été l’un des premiers traducteurs de Deleuze, Derrida et Barthes en japonais. Il fut aussi un important théoricien du cinéma et contribua à former

---

1. 中井は俗にいう「現代思想」を全部先取りしているとさえ言える。

toute une génération de réalisateurs, à commencer par Kurosawa Kiyoshi 黒沢清 (né en 1955) et Aoyama Shinji 青山真治 (né en 1964). Comme il le rapporte dans un entretien, il eut la chance de rencontrer Nakai juste avant la mort de ce dernier à l'occasion d'une réception où ses parents étaient invités. Le philosophe, qui était alors vice-président de la bibliothèque de la Diète<sup>2</sup>, lui donna à cette occasion le livre qu'il venait de publier, *Introduction à l'esthétique* (*Bigaku nyūmon* 美学入門), dont le cœur est une réflexion sur le cinéma (Nakai 1951 : 68-87)<sup>3</sup>.

Il existe plusieurs anecdotes de ce type. Nakai a profondément marqué de jeunes intellectuels qu'il a connus soit à Hiroshima entre 1945 et 1948, soit à Tokyo entre 1948 et sa mort en 1952. La réception de son œuvre dans les années 1960 s'est faite en premier lieu à travers des critiques, nées pour la plupart entre 1920 et 1935, qui ont été touchés par sa pensée et son action, mais aussi par son charisme (Yoshida 2003 : 8-10). Parmi ceux-ci, on citera Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔 (1922-2015), Hariu Ichirō 針生一郎 (1925-2010), Suzuki Tadashi 鈴木正 (né en 1928) et Kurita Isamu 栗田勇 (né en 1929). Mais il faut ajouter aussi les noms de ceux qui l'ont connu avant-guerre à Kyoto, et qui étaient encore actifs dans les années 1960, à commencer par le philosophe Kuno Osamu 久野収 (1910-1999), le linguiste francisant Shinmura Takeshi 新村猛 (1905-1992), le romancier Noma Hiroshi 野間宏 (1915-1991) et le critique de cinéma Imamura Taihei 今村太平 (1911-1986).

Il y a deux facettes à l'intérêt manifesté pour l'œuvre de Nakai dans les années 1960. La première est d'ordre politique, la seconde est plus spécifiquement esthétique, même si la dimension politique est là encore prégnante. C'est en 1959 qu'on peut faire débiter les études sur Nakai avec en particulier un texte de Tsurumi Shunsuke intitulé « La matrice de fermentation de la pensée » (*Shisō no hakkō botai* 思想の発酵母胎 ; Tsurumi 1959 :

---

2. Nakai fut nommé vice-président de la bibliothèque de la Diète en avril 1948, sur recommandation de Hani Gorō 羽仁五郎 (1901-1983). Il joua alors un rôle déterminant dans la rédaction de la Loi sur les bibliothèques (Satō 1992 : 7-20). Cette loi, adoptée en 1950, donna des usages communs à toutes les institutions concernées et permit de hiérarchiser les missions des bibliothèques, en subordonnant clairement la conservation des documents à l'information du public.

3. Anecdote rapportée par Hasumi lors d'un entretien public au Aoyama Book Center (Tokyo) le 8 septembre 2007.

30-39). 1959 fut au Japon une année charnière sur le plan politique et économique. En réaction au projet du gouvernement de reconduire le traité de sécurité nippo-américain, se cristallisa à partir de mars un puissant mouvement contestataire piloté par la Ligue des communistes (Kyōsanshugisha dōmei 共産主義者同盟), un groupe dissident du PCJ, d'obédience trotskiste, fondé en décembre 1958. C'est le début d'une période d'une douzaine d'années caractérisées par des manifestations violentes qui culmina en 1968-1969 avec les révoltes étudiantes et les actions contre la guerre du Vietnam. Mais elle correspond aussi au début de la période de très haute croissance qui court jusqu'en 1970. C'est notamment l'année où le PNB japonais a le plus progressé (+ 17,5%). Cette vitalité économique se traduit par de grands projets énergétiques (centrales nucléaires, barrages hydro-électriques), le lancement de vastes chantiers d'infrastructure ferroviaires et routiers ainsi que l'édification de grands ensembles d'immeubles standardisés pour loger les classes moyennes. Elle s'accompagna en outre de la diffusion rapide de la télévision qui non seulement bouleversa le rapport à l'information, mais eut des effets profonds sur la perception de l'espace. Le regain d'intérêt pour Nakai est profondément lié à ce contexte paradoxal, entre prospérité et révolte sociale.

Dans son article de 1959, Tsurumi Shunsuke développe sa réflexion à partir d'un texte de Nakai intitulé « La logique des comités » (*Inkai no ronri* 委員会の論理, 1936)<sup>4</sup> qu'il présente comme « sans doute l'une des grandes réalisations de l'histoire de la philosophie japonaise » (Tsurumi 1959 : 32)<sup>5</sup>. Dans ce texte, explique-t-il, Nakai a montré que l'idée d'une logique abstraite transcendant les phénomènes n'est rien d'autre qu'une construction humaine, autrement dit que la logique elle-même possède une histoire. La civilisation humaine a d'abord connu la logique *parlée*, avec notamment

---

4. « La logique des comités » parut pour la première fois dans la revue *Sekai bunka* 世界文化 (Culture du monde), 13, janvier 1936 : 2-17 ; 14, février 1936 : 16-33 ; 15, mars 1936 : 12-25. Une traduction annotée en français par l'auteur est parue dans *European Journal of Japanese Philosophy*, 1, 2016 : 289-357.

5. 日本哲学史上の一つの重大な達成であろう。On notera que « La logique des comités » est présenté en termes très proches dans *Nihon no meicho. Kindai no shisō* 日本の名著 : 近代の思想 (Les grands textes du Japon. La pensée moderne), un ouvrage de référence édité par le spécialiste de littérature française Kuwabara Takeo 桑原武夫 (1904-1988) (Kuwabara 1962 : 195).

les Grecs, avant que celle-ci ne se transforme pour devenir *écrite* avec les Romains, puis *technique* à la Renaissance, et enfin *industrielle* au XIX<sup>e</sup> siècle. À chaque phase correspond un média qui la caractérise : la joute oratoire pour la première, le manuscrit pour la seconde, l'imprimerie pour la troisième, le comité pour la dernière (Tsurumi 1959 : 33). Les commissions gouvernementales, les instituts de recherche industriels, les organisations financières et internationales sont autant de manifestations différentes de ce que Nakai appelle un comité.

Mais, observe Tsurumi, la défaite de 1945 a balayé les structures établies et le Japon s'est reconstruit par petits cercles, dans un geste de survie. Or ces petits cercles qu'on retrouve dans tous les domaines – et qui correspondent au niveau artistique à des groupes comme Jikken kōbō 実験工房 et Gutai 具体 – sont fondés principalement sur le dialogue et renvoient à un stade ancien de la culture. Ils sont donc incapables de faire face aux organisations complexes (réseaux politiques, consortiums économiques, mass-media) que les puissants ont reconstituées depuis la fin des hostilités. Dans un monde où, comme le dit Nakai, l'homme a perdu l'accès à la compréhension de la généralité des concepts des produits qu'il consomme du fait des mensonges inhérents à la logique marchande, les groupes disparates ne sont pas de taille à lutter, et les individus isolés encore moins (Nakai 1981a : 96-99).

Toutefois Tsurumi ne se contente pas de réclamer une restructuration des groupes existants au sein d'ensembles plus larges. Toujours en s'appuyant sur Nakai, il souligne que le principe de délégation (*futakusei* 付託性) sur lequel reposent les grandes organisations contemporaines constitue le point de fragilité du système qui se corrompt nécessairement si un contre-pouvoir critique n'est pas établi. Ce qui est à l'origine une *mission* confiée à des représentants se naturalise et devient un *privilege*. Il ne s'agit donc pas pour la gauche de choisir entre l'affiliation à un parti ou la constitution de structures plus horizontales comme des fédérations, il faut au contraire que les deux formes d'organisations, qui correspondent historiquement à la classe ouvrière et à la classe moyenne, coexistent et s'aiguillonnent mutuellement pour le bénéfice de tous (Tsurumi 1959 : 34-35).

L'intérêt de Tsurumi pour la pensée de Nakai s'accompagne d'une réappréciation de son rôle historique dans les années 1930, période au cours de laquelle ce dernier s'est impliqué activement dans le mouvement antifasciste (Tsurumi 1963 : 84-89). Au début des années 1960, Nakai émerge donc non seulement comme un théoricien, mais aussi comme un homme

qui a mis en pratique ses idées en menant la lutte contre l'éviction du professeur Takigawa Yukitoki 瀧川幸辰 (1891-1962) de l'université de Kyoto en 1933, et surtout en publiant *Doyōbi* 土曜日 (Samedi) et *Sekai bunka* 世界文化 (Culture du monde), deux revues qui, jusqu'à son incarcération fin 1937<sup>6</sup>, ont défendu, par le biais de l'information culturelle, la création d'un front populaire pacifiste et internationaliste au Japon (Baba 2009 : 121-195 ; Lucken 2015 : 153-162)<sup>7</sup>. Il a d'autant plus suscité l'intérêt qu'il n'a jamais été communiste, ce qui faisait de lui un possible modèle pour tous les étudiants et intellectuels qui cherchaient alors à développer une « nouvelle gauche » (*shin-sayoku* 新左翼).

Le deuxième aspect de la réception de Nakai dans les années 1960 concerne le volet plus spécifiquement esthétique de son œuvre. Ce sont dans les domaines du cinéma et de l'architecture que ses travaux ont été les plus remarquables, ce qui n'est pas surprenant puisque la question du cinéma est très présente chez lui, et qu'il s'est par ailleurs beaucoup interrogé sur le rapport de l'homme à l'espace. Le critique Kawazoe Noboru 川添登 (1926-2015), l'un des fondateurs du mouvement Métabolisme メタボリズム qui a bouleversé l'histoire de l'architecture japonaise, écrit par exemple : « Lorsque je voulais réfléchir un tant soit peu sérieusement à ce qu'était l'architecture, je commençais toujours par essayer de relire les textes de Nakai Masakazu » (Kawazoe 1981 : 12)<sup>8</sup>.

Kawazoe semble surtout avoir retenu l'interprétation que le philosophe donne de la forme comme moment de retour au réel d'un ensemble de fonctions données. Comme il l'explique dans un livre de 1965, un marteau

6. Nakai fut incarcéré en novembre 1937. Hospitalisé au cours de l'hiver 1939, il attendit ensuite son procès en résidence surveillée. Reconnu coupable par la justice d'avoir enfreint la Loi sur l'ordre public et la sécurité, il fut condamné en 1940 à deux ans de prison et deux ans de travaux forcés avec sursis. Sa peine ayant été purgée en préventive, il ne retourna pas en prison.

7. Tsurumi a revendiqué à plusieurs reprises la filiation entre sa revue *Shisō no kagaku* 思想の科学 (La science des idées) et ces deux revues créées par Nakai. Cette filiation est incarnée par la présence parmi les sept fondateurs de *Shisō no kagaku* de Taketani Mitsuo 武谷三男 (1911-2000), physicien, philosophe des sciences et ami de Nakai, qui fut l'un des collaborateurs les plus actifs de *Sekai bunka* entre 1935 et 1937 (Tsurumi 2009 : 5).

8. 建築について少しでも深くつっこんで考えようとするときには、必ず中井正一氏の諸論文を読みかえてみることから始めた。

a toujours été composé d'un butoir et d'un manche, mais sa forme a évolué au cours des âges lui permettant d'acquérir de nouvelles fonctions (enlever les clous par exemple). À travers cet exemple, on voit que la forme ne se contente pas de *suivre* la fonction, elle la précise et l'enrichit dans un constant mouvement d'enrichissement mutuel. Elle ne lui est pas subordonnée, mais coordonnée (Kawazoe 1965 : 225-229). Nakai, qui est cité à plusieurs reprises, a donc aidé Kawazoe à sortir du fonctionnalisme rigide imposé par les modernistes à partir des années 1920.

Dans le domaine du cinéma, plusieurs metteurs en scène associés à la Nouvelle vague, comme Yoshida Kijū 吉田喜重 (né en 1933), Hani Susumu 羽仁進 (né en 1928) et Matsumoto Toshio 松本俊夫 (1932-2017), ont attentivement lu Nakai (Capel 2015 : 84-95). Dans « L'espace et le temps au cinéma » (1972), Yoshida revient longuement sur l'idée nakaïenne que la caméra, par sa capacité à refléter le réel encore mieux que l'œil humain, accentue un double sentiment d'attachement au monde (du fait que les choses *se montrent*) et de détachement du monde (du fait qu'il faut constamment couper les plans, c'est-à-dire cesser de *regarder*) (Yoshida 2006 : 264-280). Nakai lui a donc servi à mettre en tension la nouvelle objectivité du regard permise par la machine, et une subjectivité qui se découvre et se réalise dans la coupe et le montage. Autrement dit, il lui a fourni des outils conceptuels pour dépasser le réalisme du cinéma documentaire soviétique sans verser pour autant dans le cinéma-fiction et la théâtralité. Les exemples de Kawazoe et de Yoshida suggèrent que l'œuvre de Nakai fut avant tout féconde dans les années 1960 parce qu'elle a permis de réaffirmer l'importance de l'individu, du contingent, du phénomène, non pas *contre* le collectif, l'histoire ou la fonction, mais *avec* eux. Cette dialectique fut perçue alors comme l'une des clés possibles de la contemporanéité<sup>9</sup>.

Nakai ne fut cependant pas le seul à être lu dans cette perspective. Le succès de Marcuse à cette époque répond au même besoin de trouver une autre alternative au communisme que le compromis social-démocrate. La

---

9. On peut mentionner aussi le cas de Matsumoto Toshio qui, en 1964, écrit : « D'après [Nakai], le cinéma est non seulement l'authentique art "contemporain" que le contemporain devait inévitablement engendrer, mais il est, en tant que médium, le mieux à même d'exprimer le contemporain dans son essence » (Matsumoto 2006 : 238). Je reprends ici la traduction de Mathieu Capel (Capel 2012 : 229).

publication en japonais d'*Éros et civilisation* en 1958, texte qui analyse comment les individus intériorisent les normes répressives, contribua à faire éclore une forme de contestation sociale plus spontanée et plus directement libératrice pour les individus<sup>10</sup>. Plus encore, la traduction des textes du penseur allemand sur les *Manuscripts de 1844*<sup>11</sup> révélèrent, comme dit Howard, « un Marx “philosophe”, “hégélien”, “humaniste”, qui semble, de prime abord, avoir peu en commun avec l’auteur du Manifeste communiste et du Capital » (Howard 1970 : 97). Ce nouveau regard sur le marxisme fut non seulement véhiculé par Marcuse, mais aussi par toute l'école de Francfort dont les œuvres commencèrent à être diffusées en japonais dès la fin des années 1950 : *Société aliénée et société saine* de Fromm fut publié en 1958 ; *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* de Benjamin, en 1965 ; *Théorie et pratique* de Habermas, en 1969 ; *Éclipse de la raison* de Horkheimer, en 1970, etc<sup>12</sup>. Les années 1960 sont donc marquées par une pénétration forte de la théorie critique, autrement dit par une relecture dynamique de Marx permettant de rejeter à la fois le stalinisme et la social-démocratie, mais aussi d'apporter des réponses aux questions soulevées

---

10. Herbert Marcuse ヘルベルト・マルクーゼ, *Erosuteki bunmei* エロスの文明 (*Eros and Civilization* [*Éros et Civilisation*]), trad. Minami Hiroshi 南博, Tokyo, Kinokuniya shoten 紀伊国屋書店, 1958.

11. Herbert Marcuse, *Shoki Marukusu kenkyū* : Keizaigaku tetsugaku shukō ni okeru sogairon 初期マルクス研究『経済学・哲学手稿』における疎外論 (*Neue Quellen zur Grundlegung des Historischen Materialismus. Interpretation der neueröfentlichten Manuskripte von Marx* [*Étude sur le premier Marx : de l'aliénation dans les Manuscripts économique-philosophiques*]), trad. Rachi Chikara 良知力 et Ikeda Yūzō 池田優三, Tokyo, Miraisha 未来社, 1961.

12. Erich Fromm エーリッヒ・フロム, *Shōki no shakai* 正気の社会 (*The Sane Society* [*Société aliénée et société saine*]), trad. Katō Masaaki 加藤正明 et Sase Takao 佐瀬隆夫, Tokyo, Shakai shisōsha 社会思想社, 1958 ; Walter Benjamin ヴァルター・ベンヤミン, *Fukusei gijutsu jidai no geijutsu* 複製技術時代の芸術 (*L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*), trad. Kawamura Jirō 川村二郎 et al., Tokyo, Kinokuniya shoten, 1965 ; Jürgen Habermas ユルゲン・ハーバーマス, *Shakai tetsugaku ronshū* : seiji ni okeru riron to jissen 社会哲学論集 政治における理論と実践 (*Theorie und Praxis* [*Théorie et pratique*]) vol. 1, trad. Hosoya Sadao 細谷貞雄, Tokyo, Miraisha, 1969 ; Max Horkheimer マックス・ホルクハイマー, *Risei no fushoku* 理性の腐蝕 (*Eclipse of Reason* [*Éclipse de la raison*]), trad. Yamaguchi Masahiro 山口祐弘, Tokyo, Serika shobō せりか書房, 1970.

par la consommation de masse et les nouveaux médias<sup>13</sup>. Les ouvrages de réflexion socio-politique de Yoshimoto Takaaki 吉本隆明 (1924-2012) en sont les meilleurs exemples, à commencer par son *Karl Marx* de 1966 où les textes de jeunesse du penseur allemand occupent une place centrale (Yoshimoto 1966).

Je voudrais montrer à présent que la concomitance de la pénétration des idées de l'école de Francfort et de la redécouverte de Nakai, dont les œuvres complètes commencèrent à être publiées en 1964, n'est pas une coïncidence. Il y a en effet entre ces intellectuels des liens historiques et des références communes qui permettent de mieux comprendre l'origine de la nouvelle gauche et des mouvements de contre-culture au Japon.

## Nakai, penseur marxiste ?

Nakai commença ses études à l'université de Kyoto en 1922 où il reçut une solide formation en philosophie. Élève de Fukada Kōsan 深田康算 (1878-1928), il consacra ses premiers travaux de recherche à l'analyse de l'évolution du rapport entre esthétique et technique dans la *Critique du jugement* de Kant. Logiquement, il s'intéressa ensuite au fonctionnalisme

---

13. Dans *Japan's New Left Movements*, Takemasa Ando écrit : « *Considering that Marcuse's works were translated into Japanese in the 1970s and after, it is not reasonable to advocate that Japanese New Leftists read the works carefully in shaping their ideas* » (Ando 2013 : 13). Bien qu'Ando ait raison d'affirmer que la nouvelle gauche japonaise ne doit pas être réduite à un épigone des mouvements occidentaux, une demi-douzaine de titres de Marcuse étaient disponibles en japonais dès la fin des années 1960. Outre les ouvrages précités, on peut mentionner les traductions de *Reason and Revolution: Hegel and the rise of social theory* (*Risei to kakumei : Hēgeru to shakai riron no kōryū* 理性と革命 : ヘーゲルと社会理論の興隆, Iwanami shoten, 1961), *Das Ende der Utopie* (*Yūtopia no shūen : kajō, yokuatsu, bōryoku* ユートピアの終焉 : 過剰・抑圧・暴力, Gōdō shuppan 合同出版, 1967), *Psychoanalyse und Politik* (*Sei to shi no shōdō* 生と死の衝動, Gōdō shuppan, 1969) ou encore *Kultur und Gesellschaft* (*Bunka to shakai* 文化と社会, Serika shobō, 2 vol., 1969-1972). *L'Homme unidimensionnel* (*One-Dimensional Man*) ne fut traduit en entier qu'en 1974. Cette erreur factuelle, qui fragilise toute l'argumentation d'Ando, non seulement occulte l'immense travail de traduction fait par les intellectuels japonais depuis les années 1930, mais interdit une réflexion nécessaire sur le pourquoi de cet intérêt précoce pour l'école de Francfort.

de Cassirer que l'on découvrait alors (Lucken 2016 : 81-88). Entre 1928 et 1933 enfin, il fut marqué, comme la plupart des philosophes de sa génération, par la lecture d'*Être et Temps* de Heidegger dont il retint l'idée d'une priorité de l'espace intersubjectif de l'être sur l'espace mesurable et quantifiable de la science (Lucken 2014 : 60-65). Kant, Cassirer et, dans une moindre mesure, Heidegger sont dans son œuvre trois références majeures et explicites.

Le rapport de Nakai à Marx est en revanche beaucoup moins clair. Nakai n'a pas participé au mouvement prolétarien au cours des années 1920 et, après-guerre, il n'a pas adhéré au PCJ dont l'existence était pour la première fois légale. Il ne fait par ailleurs que très peu référence de manière explicite à Marx dans ses textes, et il ne s'est jamais affiché comme marxiste. En 1952, une enquête secrète du ministère de la Justice pour le Haut commandement des forces alliées (SCAP) conclut : « Rien n'indique que Nakai Shōichi ait des liens directs ou indirects avec le Parti communiste japonais » (Yoshikawa 1952 : 4)<sup>14</sup>. On sait par contre qu'il défendit avec Tosaka Jun 戸坂潤 (1900-1945) l'intérêt du marxisme au cours du débat qui eut lieu en 1929 au sein de l'école de Kyoto (Kōyama 1995 : 85, 167), qu'il participa activement au mouvement coopératif dans les années 1930<sup>15</sup>, qu'il fut condamné en 1940 pour des « actes conçus pour remplir les objectifs du Komintern et du parti communiste » (Baba 2009 : 206), qu'il a rejoint le parti socialiste en 1947 et que sa nomination en 1948 à la bibliothèque de

---

14. Le nom de Nakai apparaît dans les archives américaines dès 1948. Ce document de janvier 1952 est toutefois le seul rapport rédigé que nous ayons trouvé. Il montre que la contestation de la nomination de Nakai comme vice-président, ravivée par les « purges rouges » de 1949-1950, n'a jamais cessé au sein de la bibliothèque de la Diète (Pincus 2006 : 382-392).

15. La répression systématique des mouvements prolétariens à partir de 1928 a entraîné le développement des coopératives de consommation (*shōhi kumiai* 消費組合) qui furent entre 1930 et 1934 l'un des principaux espaces d'expression des sensibilités de gauche. Entre 1930 et 1932, Nakai dirigea la Coopérative familiale de Kyoto (*Kyōto katei shōhi kumiai* 京都過程消費組合) qui comprit jusqu'à 650 adhérents parmi lesquels de nombreux artistes et intellectuels, à commencer par Nishida Kitarō 西田幾多郎 (1870-1945), Tanabe Hajime 田辺元 (1885-1962), Tosaka Jun, Yanagi Muneyoshi 柳宗悦 (1889-1961), Kawai Kanjirō 河井寛次郎 (1890-1966), Tsuda Seifū 津田青楓 (1880-1978) et Suda Kunitarō 須田国太郎 (1891-1961) (Kyōdō kumiai-shi kenkyūkai 2003 ; Satō 2012 : 19-21).

la Diète fut décriée sur le mode : « Pas question d'un Rouge comme vice-président ! » (Baba 2009 : 307).

Les amis de Nakai et les critiques qui se sont intéressés à son œuvre donnent des interprétations tout aussi contradictoires. Tsurumi écrit en 1959 qu'il est « à peu près clair<sup>16</sup> » que « La logique des comités » a été conçue sous l'influence d'*Un pas en avant, deux pas en arrière* de Lénine (Tsurumi 1959 : 33). Plus que tout autre, il contribua à faire de Nakai un théoricien de la communication marxiste. Ueyama Shunpei 上山春平 (1921-2012) souligne quant à lui les liens entre ce même article et les textes théoriques de Mao et en particulier *De la pratique* (*Shijianlun* 實踐論), tout en faisant remarquer que le travail de Nakai est antérieur (Ueyama 1960 : 58-59). Kuno Osamu ajoute que la réflexion du philosophe, dont il a été très proche dans les années 1930, s'inscrit dans le prolongement d'*Histoire et conscience de classe* de Lukács (Nakai 1962 : 296). Plusieurs auteurs récents, de Monbe Masashi 門部昌志 à Leslie Pincus ont conservé cette image forgée autour de 1960 (Monbe 1998 : 69-74 ; Pincus 2002 : 177), celle d'un intellectuel qui a « assimilé sous une forme originale les principes de Marx et de Lénine<sup>17</sup> » pour reprendre la formulation du *Grand dictionnaire de la littérature moderne japonaise* (Nihon kindai bungaku-kan 1984 : 1032).

Il existe cependant d'autres interprétations. Le philosophe Mashita Shin.ichi 真下信一 (1906-1985), qui collabora activement à la revue *Sekai bunka*, affirme que Nakai n'a jamais été un théoricien matérialiste et le situe à mi-chemin entre positivisme et pragmatisme (Mashita 1975 : 30). La tendance à dissocier Nakai de Marx est particulièrement sensible depuis les années 1990, ce qui n'est pas surprenant. Yoshida Masazumi 吉田正純 par exemple met l'accent sur d'autres influences. Bien que mentionnant l'environnement marxiste dans lequel baignaient les intellectuels de l'époque, il insiste sur la dette du philosophe à l'égard de Heidegger, notamment en ce qui concerne sa manière de concevoir l'acte et la praxis (Yoshida 2004 : 45-50). Kinoshita Nagahiro 木下長宏, dans une monographie visant à dégager l'originalité propre de Nakai, réduit le marxisme à une référence parmi bien d'autres (Kinoshita 2002 : 91-121). Baba Toshiaki 馬場

16. ほぼあきらかである。

17. マルクス、レーニン主義を独自の形で咀嚼し。

俊明, dans la biographie très documentée parue en 2009, tente de montrer qu'il fut avant tout un humaniste bouddhiste qui n'avait aucun lien avec le Komintern (Baba 2009 : 104-195). Harry Harootunian, enfin, voit chez Nakai un penseur néo-kantien et le rattache à un « socialisme non marxien » (*non-Marxian socialism* ; Harootunian 2008 : 99).

Une étude approfondie de « La logique des comités » permet d'apporter de nouveaux éléments de réponse. Cet article, écrit à une époque de répression féroce du communisme, comprend plusieurs citations sans mention d'auteur. Jusqu'à présent celles-ci n'ont jamais été attribuées. On en trouve par exemple une à la fin du passage suivant dont la tonalité marxiste est évidente :

La quantité des moyens de subsistance, qui déterminent la survie de l'individu, doit être suffisante pour renouveler la force de travail. Ceci dit, les besoins naturels de l'homme – des vêtements, de la nourriture, un toit – diffèrent en fonction du climat et d'autres caractéristiques naturelles. L'étendue de ces besoins et les conditions de leur satisfaction sont donc elles-mêmes des données historiques, et déterminent le niveau culturel. Autrement dit, la *logique de la technique*, qu'on a explicitée comme étant simplement l'ordre humain des fins, en est venue à prendre une forme auto-aliénée à force de s'élargir concrètement et de se transformer. La *logique de la production* est née avec la mise au jour de la rationalité de ce processus. Elle possède la faculté d'auto-aliéner sa propre direction originelle, mais aussi d'évaluer la manière dont s'est réalisée cette possibilité.

Toutefois, nous ne devons absolument pas penser ces *divisions* sur la base d'un état originel imaginaire (celui d'une sociabilité primordiale par exemple). Car un tel état originel n'explique rien. « Il ne fait que repousser la question dans les brumes confuses et lointaines. [On] suppose comme un fait, comme un événement, ce qu'on doit déduire, à savoir le rapport nécessaire entre deux choses, par exemple entre la division du travail et l'échange. Ainsi le théologien explique l'origine du mal par le péché originel, posant comme un fait, comme un événement historique, ce qu'il doit lui-même expliquer » (Nakai 1981a : 94).

Cette dernière citation est en fait une traduction en japonais d'un passage des *Manuscrits de 1844*<sup>18</sup>. À cette date, ces notes de jeunesse de Marx, qui

---

18. Le texte original donne : « *Er schiebt bloß die Frage in eine graue, nebelhafte Ferne. Er unterstellt in der Form der Tatsache, des Ereignisses, was er deduzieren soll, nämlich das notwendige Verhältnis zwischen zwei Dingen, z.B. zwischen Teilung der Arbeit und Austausch. So erklärt die Theologie den Ursprung des Bösen durch den Sündenfall, d.h., er*

n'ont été rendues publiques pour la première fois qu'entre 1928 et 1932, étaient encore quasiment inconnues au Japon. Elles ne furent traduites qu'en 1964, en même temps que les commentaires de Marcuse<sup>19</sup>. Nakai a donc travaillé directement sur la version allemande. Cette découverte amène de plus à comprendre que le paragraphe qui précède – et en fait tout le chapitre 11 – s'inspire du passage intitulé « Le travail aliéné » (*Die entfremdete Arbeit*) des *Manuscrits de 1844*. Les exemples utilisés – « des vêtements, de la nourriture, un toit » – et plus encore le raisonnement suivent étroitement le texte de Marx, ce que personne n'avait imaginé jusqu'à présent, tous les auteurs qui situent Nakai dans une perspective marxiste considérant que ce dernier est arrivé à ces réflexions de façon indirecte, *via* Lénine, Lukács ou Miki Kiyoshi 三木清 (1897-1945). On comprend désormais que Nakai n'a pas « retrouvé » l'esprit du jeune Marx, il l'a lu et a même pris le risque de le citer afin de laisser une trace de son cheminement intellectuel.

Bien qu'en apparence anodine, cette citation n'a pas été choisie au hasard. Ce que Nakai retient avant tout des *Manuscrits de 1844*, c'est l'idée qu'il est impossible de donner une origine à la dialectique, qu'on ne peut pas la fonder dans la réalité historique. Car il n'est rien dans le monde qui soit « Un », sauf à retomber dans l'idéalisme hégélien dans lequel Nakai perçoit, malgré l'intérêt qu'il lui témoigne, « l'odeur du sang de la Germanie<sup>20</sup> » (Nakai 1981a : 62). En refusant, dans une logique radicalement matérialiste, que la logique ait un *point de départ*, il coupe à la racine tous les mythes fondateurs sur lesquels s'appuyaient à l'époque tant l'impérialisme que le communisme orthodoxe.

Un autre passage se révèle tout aussi passionnant. Situé un peu plus tôt dans l'article, à la fin d'un long développement sur la question du jugement négatif, il donne en français :

Lorsqu'on saisit la manifestation phénoménale d'une essence sous la forme d'un principe ou d'un modèle, ce modèle se retrouve indéfiniment placé face à la question : résiste-t-il ou non à l'examen sur le plan phénoménal d'autres aspects de l'essence ? Ainsi le modèle se rapproche-t-il éternellement de l'essence, tout en étant en

---

*unterstellt als ein Faktum, in der Form der Geschichte, was er erklären soll* » (Marx 1932 : 82). Je reprends ci-dessus la traduction de J.-P. Gougeon (Marx 1996 : 108).

19. Voir *supra*, note 10.

20. ゲルマニヤの血の臭い。

permanence brisé. « La pensée humaine pénètre sans cesse plus profond du phénomène à l'essence, de l'essence du premier ordre, pour ainsi dire, à l'essence du second ordre, etc., sans fin ». Ce qui importe ici, c'est que cette loi, ce modèle est « *un des degrés de la connaissance par l'homme de l'unité et de la liaison, de l'interdépendance et de la totalité du processus universel* ». (Nakai 1981a : 76)

Les deux citations, qui sont là encore anonymes, proviennent des *Cahiers philosophiques* de Lénine. La première – « La pensée humaine... » – est une citation tirée des notes sur les « *Leçons d'histoire de la philosophie de Hegel* » (1915) (Lénine 1971 : 239). La seconde – « *un des degrés de la connaissance...* » – est extraite quant à elle des notes sur la « *Science de la logique de Hegel* » (1914) (Lénine 1971 : 142). Les *Cahiers philosophiques* du théoricien russe, qui ont été publiés en japonais dès 1932-1933, n'étaient pas inconnus du cercle de Nakai, comme l'indique un article de Miki datant de 1929 (Miki 1967). Ils étaient cependant peu utilisés, non seulement pour des raisons évidentes de sécurité, mais parce qu'ils véhiculent l'image d'un Lénine philosophe et complexe peu conforme à la figure du révolutionnaire prolétarien.

Dans les *Cahiers philosophiques*, Lénine apparaît moins mécaniciste et dogmatique que dans *Matérialisme et Empirio-criticisme* (1909) ou *Un pas en avant, deux pas en arrière* (1904) auquel Tsurumi rattache Nakai. Des passages de Hegel qu'il recopie, et plus encore des notes qu'il prend en marge, se dégagent une réflexion sur la négation comme principe fondamental du matérialisme. On n'y trouve pas le caractère téléologique qui domine dans d'autres textes où le processus dialectique tout entier semble dirigé vers le but politique à atteindre (*i.e.* le monde comme lutte des contraires → la société comme lutte des classes → la révolution comme suppression des contradictions sociales). Lénine y trace les linéaments d'une description ontologique du monde comme « processus sans fin » où « chaque nouveau stade devient ancien avec le temps », où « chaque négation est elle-même le théâtre de nouvelles contradictions, le terreau d'une nouvelle négation qui conduit inexorablement vers un nouveau saut qualitatif » (Fryer 1957).

Or tel est précisément, ainsi qu'on l'a vu à travers Tsurumi, l'objectif de départ de Nakai dans « La logique des comités ». Montrer que non seulement l'histoire, mais la logique même est un processus sans origine et sans fin. Que chaque stade de la logique est déjà en soi historique (et inversement), et que chaque négation d'une logique donnée du fait de l'apparition d'un médium nouveau génère un saut vers un stade toujours plus profond

de développement qui la comprend, mais la transcende. « La *logique des comités*, écrit Nakai en conclusion de son article, ne pourrait-elle pas se schématiser comme un processus de développement à la fois récursif et infini ? » (Nakai 1981a : 106). Nakai a donc non seulement repéré et compris l'originalité des *Manuscrits de 1844*, mais il a rapproché les éléments qu'il en a tirés d'un texte de Lénine où ce dernier revient aux origines de la pensée de Marx, à savoir Hegel. Il y a là une cohérence remarquable qui montre bien que Nakai est au milieu des années 1930 un penseur qui s'inscrit dans une ligne assez précise du marxisme, un marxisme hétérodoxe, critique, radicalement immanent, qu'on retrouve, sous des formes diverses, mais convergentes, chez Lukács, Miki, Castoriadis et, bien sûr, chez Horkheimer, Marcuse, Benjamin, Adorno et nombre d'intellectuels qui se rattachent à la théorie critique.

Toutefois l'originalité de Nakai – et notamment par rapport à Miki dont il était proche – est d'avoir compris les implications esthétiques de la dialectique entendue non comme une « méthode » qu'il faut appliquer à un « système » pour le transformer, mais comme le « reflet du développement éternel du monde », pour reprendre une expression de Lénine (1971 : 108). Bien que « La logique des comités » ne soit pas un texte d'esthétique, sa forme était un enjeu important aux yeux de son auteur. Tout comme le caractère fragmentaire et composite des *Manuscrits de 1844* et des *Cahiers philosophiques* est indissociable du projet critique qui les fondent de remettre la logique hégélienne « sur ses pieds<sup>21</sup> », le penseur japonais, qui donne comme sous-titre à son texte « En guise de manuscrit » (*Hitotsu no sōkō to shite* 一つの草稿として), prend soin d'emblée de souligner le caractère inachevé, brouillon, bien-vivant de son essai qu'il espère immuniser ainsi contre les méfaits du regard contemplatif. De même, les schémas qu'il propose se présentent davantage comme des moments variants toujours plus élaborés, que comme les tableaux finalisés d'un système philosophique. D'ailleurs, en conclusion, il écrit de façon explicite :

---

21. Je reprends cette idée à Stathis Kouvelakis dans « Lénine lecteur de Hegel : hypothèses pour une lecture des “Cahiers sur la *Science de la Logique* de Hegel” ». Texte disponible sur le site du séminaire Marx au XXI<sup>e</sup> siècle : <http://www.marxau21.fr> (dernière consultation : 1<sup>er</sup> juin 2016). On peut évidemment étendre cette réflexion à *Minima Moralia* d'Adorno et à l'œuvre de Benjamin en général.

Ces *schémas* qui sont proposés ici pour rendre compte de la *logique des comités* se donnent eux-mêmes comme des *propositions*, en aucun cas ils ne trouvent leur achèvement sous une forme spéculative ; ne pourraient-ils pas trouver une continuité auto-expressive sur le plan du réel si on leur donnait une place à l'intérieur même de la praxis ? (Nakai 1981a : 106)

Chez Nakai, esthétique et politique sont par essence indissociables, ce qu'ont très bien perçu les critiques et les artistes des années 1960 qui se sont engagés dans les mouvements de contre-culture précisément pour vivre de façon concrète le rapprochement des mondes de l'art et de l'action sociale.

La cohérence de la position et du projet de Nakai (mais aussi celle de sa réception) apparaît encore plus nettement lorsqu'on découvre les liens qui l'unissent aux philosophes de l'école de Francfort. *Sekai bunka*, la revue qu'il dirigea entre février 1935 et octobre 1937 avec Kuno, Mashita, Shinmura, mais aussi avec le germaniste Wada Yōichi 和田洋一 (1903-1993) et l'historien Nezu Masashi 瀬津正志 (1908-1986), fut l'un des premiers lieux de la réception au Japon des travaux du groupe allemand. Karl Wittfogel servit de relais (Kuno 1986 : 88 ; Siebert 2007 : 40). Wittfogel, historien et économiste marxiste, était le principal spécialiste du monde chinois de l'Institut pour la recherche sociale fondé en 1923 à Francfort. Auteur de nombreux articles dont il tira l'ouvrage qui le rendit célèbre dans les années 1960, *Despotisme oriental* (1957), il s'installa à Pékin en 1934 pour fuir le régime nazi. Traduit en japonais dès la fin des années 1920 (Kirby 2006 : 57), il fit en 1934 un bref séjour sur l'archipel. Nezu Masashi le rencontra à cette occasion (Nezu 1935 : 9). À la suite de ce premier échange, Nezu écrivit directement à Horkheimer pour lui demander la permission de traduire ses essais en japonais. Horkheimer, comme il le rapporte dans une lettre à Wittfogel du 17 juin 1936, lui donna son autorisation, sous réserve de recevoir le texte avant publication afin de le faire relire par un collègue japonais<sup>22</sup>. Quoique ténue et déséquilibrée, une relation directe a donc existé entre les groupes japonais et allemand.

---

22. L'échange de courrier entre Nezu et Horkheimer, qu'on peut situer entre janvier et juin 1936, n'a pas été conservé. Il reste en revanche un échange de lettres entre Horkheimer et Wittfogel évoquant la demande de Nezu. Dans une lettre du 17 juin 1936, Horkheimer écrit à son correspondant à Pékin : « Le professeur Nezu

Masashi du département de littérature de l'université impériale de Kyoto est venu vers moi pour me faire la demande de lui donner la permission de traduire mes essais en japonais. Bien que M. Nezu me soit inconnu, je lui ai accordé mon autorisation de principe, toutefois je lui ai dit que j'aimerais voir une copie du texte avant impression. Je demanderai ensuite l'avis d'un des collègues japonais compétents sur la rigueur de la traduction fournie. Si vous savez vous-même quelque chose sur M. Nezu et pouvez me faire passer un message me disant qui il est, et ce que vous pensez de la question de la traduction, je vous en serais reconnaissant. » (*Herr Professor Masashi Nézu von Department of Literature der Kyoto Imperial University hat sich am mich mit der Bitte gewandt, ihm die Erlaubnis zur Uebersetzung meiner Aufsätze ins Japanische zu geben. Obgleich Herr Nézu mir selbst unbekannt ist, habe ich meine Genehmigung grundsätzlich erteilt, jedoch darum gebeten, ein Exemplar des Textes vor der Drucklegung sehen zu dürfen. Ich werde dann einen des Japanischen kundigen Kollegen darum bitten ein Urteil über die Sorgfältigkeit der Uebersetzung abzugeben. Sollten Sie selbst etwa Herrn Nézu kennen und mir eine Mitteilung darüber machen können um wen es sich handelt und was Sie über die Uebersetzungsfrage denken, so wäre ich Ihnen dankbar.*)

Wittfogel lui répond le 30 juillet : « En ce qui concerne la question de la traduction, ce que je peux affirmer, c'est que le Dr. N. est un jeune savant ayant reçu une formation universitaire scientifique qui pourra rendre votre travail avec autant de perspicacité qu'on peut en espérer. Je le connais personnellement. Grâce à ses travaux en sociologie et préhistoire, il s'est fait une bonne réputation parmi les jeunes savants les plus en pointe de son pays. Est-il capable de restituer dans sa langue toutes les subtilités de votre raisonnement ? Je ne le sais pas, je dirais même que c'est peu probable. Mais vous ne trouverez pratiquement personne capable de faire mieux que le Dr. N. Je pense donc qu'on doit le laisser restituer le canevas de base. Il est déterminé à le faire et le fera avec soin et une implication sincère. Que vous demandiez à voir [les épreuves] avant impression est tout à fait normal. Ceci dit, que cela puisse être effectué en un clin d'œil malgré les milliers de difficultés techniques, seul le Dieu du Temps et de l'Histoire peut en décider. » (*Was die Frage der Uebersetzung angeht, so kann ich grundsätzlich sagen, dass Dr. N. ein wissenschaftlich hochgeschulter junger Gelehrter ist, der Ihre Arbeit mit so viel Einsicht übertragen wird, wie man nur erwarten kann. Ich kenne ihn persönlich. Er hat sich durch seine soziologischen und prähistorischen Arbeiten einen guten Namen unter den jüngeren und fortgeschritteneren Gelehrten seines Landes gemacht. Ob er alle Feinheiten Ihrer Argumentation in seiner Sprache reproduzieren kann, das weiss ich nicht, ich möchte sogar sagen: es ist unwahrscheinlich. Doch werden Sie kaum jemanden finden, der das im Moment besser vermag als Dr. N. So meine ich, man soll ihn versuchen lassen, das Grundgefüge wiederzugeben. Es wird das bestimmt tun, und er wird es mit Achtung und ehrlicher Bemühung tun. Dass Sie um Einsicht vor der Drucklegung bitten, ist sicher richtig. Ob sich dies freilich im Augenblick wegen der tausend technischen Schwierigkeiten wird durchführen lassen, das kann nur der Gott der Zeit und der Geschichte entscheiden.*) Ces lettres sont consultables en ligne sur le site de l'université de Francfort (documents

Nezu n'avait sans doute pas prévu que Horkheimer exige de recevoir des épreuves et dut en être fort ennuyé. Entre février et mai 1936, *Sekai bunka* avait en effet publié un long article de Horkheimer, « À propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine », dans une traduction de Kuno Osamu (Horkheimer 1936)<sup>23</sup>. On peut en déduire que les rédacteurs japonais n'ont soit pas tenu compte des remarques de Horkheimer, ce qui serait étonnant, soit n'ont pas attendu sa réponse, ce qui paraît plus probable. Outre ce texte, la revue kyotoïte comprend plusieurs articles et comptes rendus sur les activités de l'Institut pour la recherche sociale<sup>24</sup>. *Sekai bunka*, mensuel diffusé à environ 1 000 exemplaires, joua ainsi un rôle pionnier, mais méconnu, dans l'introduction au Japon de Horkheimer, Löwenthal, Marcuse, Benjamin ou encore Mandelbaum (Erich Baumann).

« À propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » est considéré comme l'un des plus importants textes du théoricien allemand (Ferry & Renaut 2009 : 12-18). Horkheimer tente d'y dégager le matérialisme du couple dialectique que constituent depuis Descartes le rationalisme et l'irrationalisme en posant l'amélioration concrète des conditions de vie humaine comme le seul axe à partir duquel la pensée peut valablement s'orienter (Horkheimer 1934 : 50 ; 1936 : [5] 39). Il s'agit d'un texte dense de philosophie sociale qui comprend des attaques directes contre l'individualisme libéral, la glorification du sacrifice individuel et l'organisation du monde en nations. Les valeurs qu'il prône sont à l'opposé de celles qui dominent alors la politique japonaise.

Benjamin a reçu une attention bien moindre que Horkheimer. On ne trouve en effet que deux notules à son sujet, un bref compte-rendu paru

---

Max Horkheimer, « Korrespondenzen u.a. mit Friedrich Pollock und Karl August Wittfogel », Na 1, 599) :

<http://sammlungen.ub.uni-frankfurt.de/horkheimer/content/pageview/6549476>

<http://sammlungen.ub.uni-frankfurt.de/horkheimer/content/pageview/6549433> (dernière consultation : 1<sup>er</sup> juin 2016). Je remercie Nicolas Mollard de m'avoir signalé l'existence de ce fonds d'archives numériques.

23. Bien que la traduction de Kuno rende l'essentiel du raisonnement de Horkheimer, quelques phrases et segments sont omis. Il est difficile de savoir si ces omissions sont dues à la difficulté du texte ou à des choix éditoriaux, car elles ne correspondent pas toujours à des passages particulièrement difficiles.

24. Voir en particulier les numéros de novembre 1935 à décembre 1936.

en novembre 1935 de « La position sociale actuelle de l'écrivain français<sup>25</sup> » (Kijimoto 1935 : 46-47), et quelques lignes sur « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » en septembre 1936 : « L'article de Benjamin, peut-on lire au sujet de ce célèbre essai, traite de la civilisation mécanique depuis 1900 et montre en conclusion que la guerre est son aboutissement. Ce texte critique le manifeste de Marinetti sur la guerre d'Éthiopie et adresse des flèches contre l'exaltation romantique de la guerre<sup>26</sup> » (Nezu 1936 : 59). Rédigé par Nezu qui n'était guère sensible aux questions esthétiques, ce résumé passe hélas à côté de l'essentiel du texte. Ce sont néanmoins, à ma connaissance, les premières traces d'une lecture de Benjamin au Japon. En dehors de l'école de Francfort, on trouve aussi dans la revue des articles sur (ou traduits de) Heinrich et Thomas Mann, Karl Löwith, Alfred Kantorowicz, Louis Fischer, John Strachey, James Joyce, Romain Rolland, André Gide, Paul Nizan ou encore Antonio Gramsci, autant d'auteurs situés politiquement à gauche, mais souvent en conflit avec le PC (Lucken 2015 : 227-244). On y repère par ailleurs très souvent le nom de Marx, surtout dans les numéros de l'année 1935, et il n'est pas rare d'y rencontrer ceux d'Engels et de Lénine.

Nakai n'a rien écrit sur Horkheimer, ni sur aucun des auteurs liés à l'école de Francfort. Il ne semble pas non plus s'être appuyé sur eux, sauf peut-être dans « Le problème du rationalisme » (*Gōrishugi no mondai* 合理主義の問題, 1937), son dernier essai important avant son arrestation où, non seulement le titre, mais la tonalité générale et certains exemples rappellent le texte de Horkheimer traduit par Kuno quelques mois auparavant (Nakai 1981c). Une étude approfondie étant nécessaire pour étayer cette impression, je la réserve à un prochain article. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il s'intéressait à leurs travaux et sentait un parallélisme avec sa propre pensée. Il partage en effet avec eux, outre des références philosophiques (Kant, Cassirer, Heidegger...), une volonté d'étendre le champ d'application des concepts marxistes de contemplation, naturalisation et

---

25. L'article de Benjamin fut publié pour la première fois sous le titre « Zum gegenwärtigen gesellschaftlichen Standort des französischen Schriftstellers », *Zeitschrift für Sozialforschung* (Revue pour la recherche sociale), 3 (1), Paris, Alcan, 1934 : 54-78.

26. « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » de Walter Benjamin a été publié pour la première fois, en français, dans *Zeitschrift für Sozialforschung*, 5 (1), Paris, Alcan, 1936 : 40-66.

fétichisation pour les appliquer de façon critique à la construction même du discours scientifique, ce qui l'a amené à s'intéresser aux rapports entre *mesos* et *topos*, milieu et moyen, art et technique, média et communication (Lucken 2015 : 65-93). Il est donc tout à fait logique que nombre d'intellectuels des années 1960-1970, comme on le voit par exemple chez Hariu Ichirō et Tada Michitarō 多田道太郎 (1924-2007), se soient simultanément ou presque intéressés à Nakai et à Benjamin<sup>27</sup>.

## La logique du *ki*

La question du temps est centrale dans l'interprétation que Nakai fait de la logique. Toutefois ce n'est sans doute pas le marxisme qui l'a amené à développer une vision de l'histoire sans origine, sans fin et pourtant toujours susceptible d'être réorientée par l'action immédiate d'individus rassemblés. Des éléments antérieurs, à commencer par son éducation bouddhiste, ont préparé le terrain. Mais il est difficile de résumer l'influence du bouddhisme sur Nakai, car il a grandi à une époque de crise de la pratique religieuse et de transformation des religions existantes en des formes d'expérience intérieure à caractère mystique. Lui-même entra dans un monastère de la Terre pure à l'âge de dix-huit ans, avant de rejoindre au bout d'un an la voie académique. Il en a conservé un rejet de tout ce qui s'apparente à des conceptions magiques. Cependant, il utilise souvent des images et des paraboles bouddhiques. C'est pourquoi on peut considérer que la doctrine de la Terre pure, qui fait de la récitation mantrique le moyen immédiat de l'irruption du sacré, a malgré tout joué un rôle décisif dans sa perception du temps. On peut interpréter de la même manière l'intérêt qu'il porte entre 1928 et 1933 à la phénoménologie de Heidegger.

La réflexion que Nakai a menée tout au long de sa vie autour du concept de *ki* est un bon moyen de comprendre l'articulation qui existe chez lui

---

27. Hariu Ichirō est un critique d'art. Il a dirigé la publication des œuvres complètes de Nakai, ainsi que, parallèlement, celle du volume 8 des *Écrits de Walter Benjamin* (*Valutā Benjamin chosakushū* ヴァルター・ベンヤミン著作集, vol. 8, Shōbunsha 晶文社, 1981). Tada Michitarō est un philosophe et théoricien des médias. Nakai et Benjamin sont parmi les auteurs qui reviennent le plus régulièrement dans son œuvre (Tada 1994).

entre action et conscience historique. Le mot japonais *ki* possède une étymologie complexe. Il se rattache au chinois *qi*, mais il est possible que ce dernier terme se soit agrégé dès le VII<sup>e</sup> siècle à un syntagme préexistant en japonais ancien. Dans sa graphie la plus courante 気, il possède un sens très large. Il désigne de façon générale les six éléments primordiaux de la cosmogonie chinoise (le *yin*, le *yang*, le vent, la pluie, l'ombre et la lumière) (Nakai 1981b : 202). On le trouve par conséquent dans de nombreux composés désignant des réalités physiques, comme le climat ou la température. Mais il désigne aussi souvent une impression, tantôt concrète, tantôt subjective, qui se dégage des lieux, des êtres et des choses. Il apparaît ainsi dans des composés qui signifient l'ambiance, l'humeur, le charme et même la santé. Sa valeur n'est pas uniquement positive. En particulier lorsqu'on le note avec le caractère 奇, il renvoie à tout ce qui est étrange et mystérieux<sup>28</sup>. Pour résumer, le *ki* est le mouvement ou souffle interne du monde tel qu'il se donne spontanément, antérieurement à toute rationalisation. Comme le dit Nakai en substance, il désigne la qualité des rapports que les choses entretiennent nécessairement les unes avec les autres (Nakai 1981b : 207-210).

Ce qui est important sur le plan philosophique, c'est que ce concept fonde ontologiquement le sentiment. Le sentiment vu sous cet angle ne relève pas de la contingence, du hasard, voire de la « magie de l'instant », mais apparaît comme la déclinaison humaine d'une loi essentielle qui veut que tout *rapport* est nécessairement *qualitatif*. Il ne saurait par conséquent y avoir de connaissance purement quantitative. Les sciences qui mesurent, numérisent, classent, comparent ne peuvent prétendre à la vérité si elles ne prennent pas en compte le caractère fondamentalement mouvant et qualitatif des rapports qui existent entre les objets dans un champ donné. Ce qui est en jeu pour Nakai est d'abord de faire comprendre qu'il est impossible de dissocier l'objectif du subjectif ; la connaissance du sentiment ; l'espace du monde de l'espace de l'être ; la technique de l'art. Dans chacun de ces couples, l'un implique nécessairement l'autre. La connaissance scientifique s'articule toujours à un ressenti spécifique. Pour le dire de façon inversée, le ressenti, le rapport qualitatif que l'on établit avec les choses dans toute

---

28. Nakai mentionne aussi l'expression *mononoke* (esprit, fantôme) que l'on peut noter soit 物の怪 soit 物の気, ce qui montre une interchangeabilité des caractères 怪 et 気.

expérimentation n'est pas la part impure de la science qu'il s'agit d'évacuer, mais une donnée de base constitutive d'une vraie connaissance. C'est sans doute Heidegger qui l'amena en premier lieu à cette prise de conscience, mais les développements de Marx sur l'aliénation et la nature – « dès que j'ai un objet, cet objet m'a comme objet... Être matériellement sensible, c'est-à-dire réel, c'est être objet des sens, objet matériellement sensible » – y ont certainement participé aussi (Marx 1996 : 171).

Lorsqu'on considère la situation personnelle de Nakai à la fin des années 1930 et au cours des années 1940, une telle réflexion possède évidemment des implications profondes. Elle présuppose en premier lieu de reconnaître le caractère mouvant du rapport des individus à l'histoire. On ne peut comprendre et analyser des faits historiques qu'à partir de la perception que l'on en a à un moment donné. La peur, l'enthousiasme ou l'indifférence que l'on ressent face à une situation conditionnent l'analyse qu'on en fait. La subjectivité est une loi scientifique. Elle suppose aussi que, contrairement à l'orthodoxie marxiste, la société humaine ne soit pas uniquement orientée par des rapports de production qui évoluent lentement et par palier, mais qu'à chaque moment de crise la polarisation des consciences influe sur le sens des événements. Bien que la réflexion de Nakai sur le *ki* ait commencé au début des années 1930<sup>29</sup>, la poursuite de cette recherche entre 1940 et 1945, à une époque où il a peu écrit, est liée à l'expérience qu'il a faite de la prison et de l'endoctrinement. Parce que l'individu ne peut pas ressentir les choses de la même façon avant et après avoir été violenté, il ne peut pas les comprendre pareillement. Idem à l'échelle collective. Une société a une connaissance de son histoire et de son environnement forcément différente avant et pendant une guerre, parce que son regard sur les choses est modifié par l'évolution des sentiments qu'elle éprouve. Nakai rejette donc non seulement les visions téléologiques qui donnent à l'action une origine et une fin, mais il dit l'impossibilité d'une continuité purement rationnelle, la raison apparaissant toujours prise dans le pathos. On retrouve ici par un autre biais l'idée développée précédemment à propos de « La logique des

---

29. Le premier article de Nakai sur le concept de *ki*, intitulé « Katagi » 氣質 (Tempérament), parut dans le numéro de janvier 1932 (15) de la revue *Bi / Hihyō* 美・批評 (Beau / Critique) que le philosophe avait lancé en 1930 avec Tsujibe Masatarō 辻部政太郎 (1905-1988) et Nagahiro Toshio 長広敏雄 (1905-1990).

comités », à savoir que la logique étant fondamentalement historique, elle implique pour être comprise en elle-même d'être considérée *en rapport* avec le monde. Étant par essence *relative*, la vérité d'un moment ne peut jamais être pleinement retrouvée *a posteriori*, mais elle *existe* dans l'action présente et se reconnaît à son efficacité sociale.

Cette analyse peut laisser penser que Nakai a cédé au fatalisme qui caractérise une partie des élites intellectuelles japonaises pendant la guerre. Il y a toutefois chez lui une pensée de la liberté qui s'exprime dans sa réflexion sur le *ki*. Dans plusieurs textes, le philosophe explique en effet qu'en japonais classique et notamment à partir de l'époque d'Edo, là où on s'attendrait à rencontrer le caractère habituel *ki* 氣 se trouve parfois un homophone noté 機 (ch. *ji*)<sup>30</sup>. Or ce dernier sinogramme signifie un mécanisme ou une opportunité, mais il désigne aussi, dans la terminologie bouddhique, le moi en tant qu'entité propre qui n'a d'autre option que de réagir à la loi universelle. C'est pour Nakai une version asiatique du *topos* aristotélicien, de l'idée que la logique n'est logique qu'à partir du moment où elle prend appui sur une thèse pour basculer vers une autre. Le fait que ce dernier caractère soit devenu interchangeable avec le premier est l'expression d'une pensée qui est de plus en plus sensible aux moments de crise (*keiki* 契機, *kiki* 危機) et qui, à l'inverse, s'éloigne de l'idée que le monde serait animé par un souffle qui le traverserait de façon continue. En soulignant ce rapprochement, Nakai suggère l'émergence d'une modernité endogène puisque la modernité privilégie par essence les discontinuités, les ruptures, les surgissements. Mais c'est aussi une manière de dire que, si l'individu est soumis à des forces qui le dépassent, il ne peut rester indifférent à ces forces, qu'il réagit nécessairement dans un sens ou dans un autre. Il est par conséquent simultanément l'objet et le sujet de sa réaction, l'objet car il ne peut faire autrement que de réagir et donc de se transformer, et le sujet de celle-ci car à défaut de pouvoir s'y soustraire du moins peut-il l'orienter. C'est dans la capacité de l'homme à orienter à tout instant son rapport au réel que se trouve la liberté chez Nakai. La liberté n'existe pas de façon abstraite, mais dans l'exercice quotidien de ses propres réactions aux événements qui adviennent.

---

30. Nakai donne en particulier plusieurs exemples tirés du *Taiheiki* 太平記 (Chronique de la grande paix, XIV<sup>e</sup> siècle) (Nakai 1950 : 128).

Cette position n'est pas sans rappeler certains passages de Benjamin. Les convergences entre Nakai et le penseur allemand ont plusieurs fois été soulignées (Takashima 2000 : 52-74 ; Moore 2006 : 244-247). De nombreux points les rapprochent en effet : ils appartiennent à la même génération, ils n'ont pas fait de carrière universitaire, ils furent des pionniers de la réflexion sur la photographie et les nouveaux médias, ils ont attentivement lu Marx, notamment ses écrits de jeunesse, et ils ont été victimes de politiques répressives. La conception de l'histoire de Benjamin est bien connue : l'histoire ne doit pas se résumer à un discours visant à unifier des causes et des effets, non seulement parce que la reconstitution de la chaîne de causalité est forcément erronée, mais parce que cette méthode aboutit toujours à expliquer pourquoi on en est arrivé à telle ou telle configuration sociale. Ce point de vue surplombant qui aplatit les nœuds tend structurellement à aller dans le sens des vainqueurs et des puissants, quand bien même c'est le contraire qui serait dit (Benjamin 2000 : 431-432). Montrer tel un cheminement logique l'ascension et la ruine de Spartacus, c'est porter en définitive sur lui le même regard que ses bourreaux. C'est pourquoi Benjamin met l'accent sur les moments de tension et tout ce qui relève de la discontinuité. Pour lui, l'historien ne doit pas imaginer le temps comme un continuum, mais au contraire comme une constellation d'arrêts et de blocages (*ibid.* : 440-441). C'est sur ceux-là qu'il doit porter son attention, de sorte à « brosser l'histoire à rebrousse-poil » (*ibid.* : 433).

Nakai a une formation plus spécifiquement philosophique que Benjamin. Toutefois sa conception du temps témoigne d'un même souci de valoriser le présent comme un moment de tension qui porte en lui la possibilité d'une crise, d'une rupture, d'une réorientation du sens, et non pas comme une simple conséquence du passé, ce qui se ressent dans son écriture où alternent souvent développements structurés et images poétiques. À Benjamin, qui écrit en référence à la tradition hébraïque : « chaque seconde était la porte étroite par laquelle le Messie pouvait entrer » (*ibid.* : 443), Nakai répond comme en écho sur le thème de « l'unique occurrence sacrée » de l'histoire (*sei naru ikkaisei* 聖なる一回性<sup>31</sup>), formule dans laquelle

---

31. Le mot *ikkaisei* 一回生, néologisme forgé au début du xx<sup>e</sup> siècle pour traduire l'allemand *Einmaligkeit*, signifie littéralement l'« unique-occurrence », c'est-à-dire le « caractère de ce qui n'arrive qu'une fois ».

on sent l'héritage du bouddhisme de la Terre pure (Nakai 1981d : 171). L'engagement social et politique de Nakai, son souci de toujours traduire sa pensée en acte et de surmonter ses propres défaites sont à comprendre comme une réaction à la propension des hommes à se couler dans une histoire qui n'a pas été écrite pour eux. C'est la raison pour laquelle Tada voit dans son œuvre une « philosophie de l'échappement » (*dasshutsu no tetsugaku* 脱出の哲学) – l'échappement devant être ici entendu comme le geste de celui qui cherche à s'extraire d'un piège (Tada 1979 : 190). On comprend bien comment cette pensée entrait en résonance avec les préoccupations de jeunes intellectuels engagés que le PCJ, en 1959-1960, avait laissés seuls face à la police (Oguma 2009 : 196-217).

Il y a chez Nakai une forme de dialectique négative qui explique la cohérence de sa pensée. Son éducation bouddhique, son expérience de la prison et de la défaite ont ancré en lui l'idée que c'est sur le négatif que se construit la capacité de l'homme à mettre sa pensée en acte. Chez l'homme, dès l'adolescence, la conscience du négatif est tantôt ce qui stimule l'affirmation positive du moi, tantôt ce qui écrase toute velléité d'affirmation individuelle. Or, cette tension génère une réaction qui est aussi un dépassement : « Il arrive que les gens tout à coup se mettent à sourire au moment où ils souffrent le plus<sup>32</sup> », écrit Nakai qui voit dans ce sourire de vie au-delà de la défaite l'expression même du *ki* (Nakai 1948 : 10). Cette réaction est clairement dans son esprit post-traumatique, mais elle n'a rien d'extraordinaire (Kinoshita 2002 : 35). Elle est banale, spontanée et fugace : une « écume blanche » pourrait-on dire en reprenant ce que Bergson écrit dans *Le rire* (Bergson 1959 : 483). Elle n'est pas le signe de la découverte d'une vérité. Elle n'est qu'un acte ponctuel de lucidité, une réaffirmation transitoire de la force de l'homme, malgré tout. Par essence discontinue, elle n'oriente l'action qu'au moment où elle se manifeste. À l'instar du travail de coupe et de montage dans un film, c'est sa répétition qui fait véritablement sens.

---

32. 人々は一等苦しいときは、フト微笑することがある。

## Conclusion

Si Nakai est l'un des précurseurs de la pensée du Japon contemporain, c'est donc que la pensée contemporaine japonaise possède comme caractéristiques d'avoir des origines à la fois kantienne et marxienne, d'être immanente, autoréflexive, engagée, ouverte sur l'avenir, enfin, de concevoir la raison comme une réaction à la négativité du monde, autant d'éléments qui participent des fondements de la théorie critique.

Bien qu'elle ait été souvent et violemment décriée, la théorie critique a répandu son dégrippant dans tous les domaines de la pensée. Partout dans les pays industrialisés, ont été débusqués les mythes des origines, les horizons en carton-pâte, les pseudo-transcendances, les hypostases cachées, et jusqu'à la transformation de la rationalité et de ses outils en fétiches. Elle s'est même retournée contre sa propre famille : l'orthodoxie marxiste, précisément parce qu'elle était devenue orthodoxe, n'y a pas résisté. Bien qu'elle ait commencé à se manifester dès les années 1920-1930, elle s'est surtout imposée à partir des années 1960. En France, on en trouve la trace chez Foucault qui, bien qu'il ait toujours tenu Marx à distance, a compris comment il pouvait s'en servir pour décrire « le surgissement d'un champ social à travers des règles de pure immanence », sans téléologie, « sans qu'il y ait, comme dit Nigro, quelqu'un derrière le rideau » (Nigro 2001 : 444). Baudrillard dans la théorie des médias et de la consommation, Homi Bhabha dans les études post-coloniales, Judith Butler dans les études de genre ont contribué à poursuivre ce travail au sein de leur domaine respectif.

Plusieurs des grands intellectuels japonais des années 1960 s'inscrivent dans ce courant. Ils ont relu Kant, Hegel et Marx contre le communisme et les pensées mythologiques, et se sont volontiers appuyés sur les différentes traditions bouddhiques pour développer une vision radicalement immanente de l'histoire. Les mouvements protestataires en sont l'expression socio-politique. Ils transformèrent la société de l'intérieur à travers d'innombrables mouvements de libération – politique à Okinawa, sociale à Miike, sexuelle et artistique à Osaka, Tokyo et Fukuoka, environnementale à Narita, etc. –, mais ne purent se mettre d'accord sur une alternative globale. Ils ont ouvert une ère où ce qui compte n'est plus de *faire aujourd'hui* pour *être demain*, comme l'ont proposé toutes les pensées téléologiques, religieuses ou profanes, mais de *faire* de sorte que, du mouvement même, puisse apparaître une autre conception de l'être, rhizomique et instable,

libre et connectée. L'esthétique relationnelle qui s'est développée avec force au Japon dans les années 1970 à travers un groupe comme Mono-ha もの派 par exemple en est l'un des développements saillants.

Toutefois le paradoxe est le suivant. Alors que la théorie critique s'est construite dans le rejet de toutes les idéologies qui hypostasient une race, un territoire, des origines, mais aussi de la Science, de l'abstraction analytique et de toutes les formes de domination « logique », renvoyant dos à dos l'irrationalisme et le rationalisme, depuis les années 1960-1970 et la prise de conscience de l'échec des tentatives stalinienne et maoïstes, et plus encore depuis 1990 et la dissolution de l'empire soviétique, elle a perdu de son efficacité car le système économique aujourd'hui dominant n'a plus besoin de convoquer de grandes figures de vérité pour asseoir sa légitimité. La fluidité du capitalisme financier, sa nature puissamment opportuniste et mensongère le rendent quasiment insensible à la déconstruction critique.

La contemporanéité de Nakai réside en partie dans ce paradoxe. Nakai est contemporain parce que son œuvre permet de s'attaquer aux camps retranchés, aux fétiches, aux sanctuaires comme il l'a remarquablement fait lui-même avec la Loi sur les bibliothèques de 1950, mais il est contemporain aussi parce que la théorie critique dont il a été l'un des précurseurs non seulement est soluble dans la forme actuelle du capitalisme sur laquelle elle n'a pas de prise, mais fait porter la responsabilité de rebondir et de donner du sens sur les individus vaincus. Ce n'est peut-être pas un hasard si, à l'heure où la spéculation bat son plein dans le marché de l'art contemporain, les œuvres de Benjamin dominent le monde de la critique.

## Bibliographie

**ANDO Takemasa 2013**

*Japan's New Left Movements. Legacies for Civil Society*, Oxon, Routledge.

**BABA Toshiaki 馬場俊明 2009**

*Nakai Masakazu densetsu : nijūichi no shōzō ni yoru yūwaku* 中井正一伝説 : 二十一の肖像による誘惑 (La légende de Nakai Masakazu : une tentation en vingt et un portraits), Tokyo, Potto shuppan ポット出版.

**BENJAMIN Walter 2000 [1991]**

« Sur le concept d'histoire », *Œuvres*, 3, Paris, Gallimard : 427-443.

**BERGSON Henri 1959**

« Le rire », *Œuvres*, Paris, PUF : 383-483.

**CAPEL Mathieu 2012**

*Dans les coupures du monde. Cinéastes japonais face à la haute croissance 1956-1973*, thèse de doctorat, université Paris 3.

**CAPEL Mathieu 2015**

*Évasion du Japon. Cinéma japonais des années 1960*, Paris, Les prairies ordinaires.

**FERRY Luc & RENAUT Alain 2009**

« Présentation », in Horkheimer Max, *Théorie critique*, Paris, Payot : 7-32.

**FRYER Peter 1957**

« Lenin as Philosopher », *Labour Review*, 9/10.

<http://www.marxistsfr.org/archive/fryer/1957/09/lenin-phil.html>

**HAROOTUNIAN Harry D. 2008**

« Time, Everydayness and the Specter of Fascism: Tosaka Jun and the Philosophy's New Vocation », in Christopher Goto-Jones (ed.), *Re-Politicising the Kyoto School as Philosophy*, Oxon, Routledge : 96-112.

**HORKHEIMER Max 1934**

« Zum Rationalismusstreit in der gegenwärtigen Philosophie », *Zeitschrift für Sozialforschung*, 3 (1), Paris, Alcan : 1-53.

**HORKHEIMER Max 1936**

« Gendai tetsugaku ni okeru gōrishugi no ronsō » 現代哲学における合理主義の論争 (À propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine), trad. Kuno Osamu 久野収 (alias Matsuo Shirō 松尾史郎), *Sekai bunka* 世界文化, 2 : 34-41 ; 3 : 26-33 ; 4 : 21-30 ; 5 : 31-41.

**HOWARD Dick 1970**

« Fétichisme, aliénation et théorie critique : réflexion sur un manuscrit de Marx publié récemment », *L'homme et la société*, 17 (7) : 97-110.

**KARATANI Kōjin (dir.) 柄谷行人 1997**

*Kindai Nihon no hihyō* 近代日本の批評 (La critique du Japon moderne), 1, Tokyo, Kōdansha 講談社.

**KAWAZOE Noboru 川添登 1965**

*Nihon bunka to kenchiku* 日本文化と建築 (La culture japonaise et l'architecture), Tokyo, Shōkokusha 彰国社.

**KAWAZOE Noboru 1981**

« Shisō sensen no senkun toshite » 思想戦線の戦訓として (Les leçons du Front des idées), *Nakai Masakazu zenshū*, 3, livret annexe, Tokyo, Bijutsu shuppansha 美術出版社 : 12-15.

**KIJIMOTO Hiroshi 雉本浩 1935**

« Kaigai bunka shiryō : *Shakai kenkyū zasshi* ni tsuite » 海外文化資料「社会研究雑誌」について (Documents sur la culture à l'étranger : *La revue pour la recherche sociale*), *Sekai bunka* 世界文化, 11, Kyoto, novembre 1935 : 46-47.

**KINOSHITA Nagahiro 木下長宏 2002**

*Nakai Shōichi : atarashii "bigaku" no kokoromi - zōho* 中井正一 : 新しい「美学」の試み 増補 (Nakai Shōichi : la tentative d'une nouvelle « esthétique » - version augmentée), Tokyo, Heibonsha 平凡社.

**KIRBY E. Stuart 2006 [1954]**

*An Introduction to the Economic History of China*, London, Routledge.

**KŌYAMA Iwao 高山岩男 1995**

*Kyōto tetsugaku no kaisō. Kyūshi kyūyū no tsuioke to waga shisaku no kiseki* 京都哲学の回想 : 旧師旧友の追憶とわが思索の軌跡 (Retour sur la philosophie de Kyoto. Souvenirs de mes maîtres et amis, et linéaments de ma réflexion), Kyoto, Tōeisha 燈影舎.

**KUNO Osamu 久野収 1986**

*Fashizumu no naka no 1930 nendai* ファシズムの中の一九三〇年代 (Les années 1930 en plein fascisme), Tokyo, Riburopōto リブレポート.

**KUWABARA Takeo 桑原武夫 1962**

*Nihon no meicho. Kindai no shisō* 日本の名著 : 近代の思想 (Les grands textes du Japon. La pensée moderne), Tokyo, Chūō kōron sha 中央公論社.

**Kyōdō kumiai-shi kenkyūkai 協同組合史研究会 (éd.) 2003**

*Nose Katsuo to Kyōto (katei) shōhi kumiai* 能勢克男と京都(家庭)消費組合 (Nose Katsuo et la Coopérative familiale de Kyoto), Kyoto, Kurashi to kyōdō no kenkyūjo くらしと共同の研究所.

**LÉNINE Vladimir Ilitch 1971**

*Cahiers philosophiques, Œuvres*, 38, Paris, Éditions sociales.

**LUCKEN Michael 2014**

« Les limites du *ma* : retour à l'émergence d'un concept "japonais" », *Nouvelle revue d'esthétique*, 13 (1) : 45-67.

**LUCKEN Michael 2015**

*Nakai Masakazu. Naissance de la théorie critique au Japon*, Dijon, Presses du réel.

**LUCKEN Michael 2016**

*Les Fleurs artificielles. Création, imitation et logique de domination*, Paris, Presses de l'Inalco.

**MARX Karl & ENGELS Friedrich 1932**

*Historisch-kritische Gesamtausgabe: Werke, Schriften, Briefe*, Abt. 1, Bd. 3, Berlin, Marx-Engels-Lenin-Institut.

**MARX Karl 1996**

*Manuscrits de 1844*, trad. J.-P. Gougeon, Paris, Flammarion.

**MASHITA Shin.ichi** 真下真一 *et al.* 1975

« Zadankai : *Sekai bunka no koto* »  
 座談会『世界文化』のこと (Table ronde :  
*Culture du monde*), *Sekai bunka : fukkoku*  
 世界文化 復刻 (Culture du monde :  
 fac-similé), Tokyo, Shōgakukan 小学館 :  
 15-47.

**MATSUMOTO Toshio** 松本俊夫 2006  
[1967]

« Nakai Masakazu no eigaron » 中井正一  
 の映画論 (La théorie du cinéma de Nakai  
 Masakazu), *Hyōgen no sekai. Geijutsu  
 zen.ei tachi to sono shisō* 表現の世界—  
 芸術前衛たちとその思想 (Le monde de  
 l'expression. Les avant-gardes et leur  
 pensée), Tokyo, Seiryū shuppan 清流  
 出版 : 238-239.

**MIKI Kiyoshi** 三木清 1967

« Hēgeru no benshōhō to Rēnin »  
 ヘーゲルの弁証法とレーニン (La  
 dialectique de Hegel et Lénine), *Miki  
 Kiyoshi zenshū* (Œuvres complètes de  
 Miki Kiyoshi), 10, Tokyo, Iwanami shoten  
 岩波書店 : 77-82.

**MONBE Masashi** 門部昌志 1998

« Nakai Masakazu kenkyū to  
 media shakaigaku no shiten » 中井正一  
 研究とメディア社会学の視点 (Les études  
 sur Nakai Masakazu et le point de vue  
 de la sociologie des médias), *Shakai  
 kankei kenkyū* 社会関係研究, 4 (2),  
 Kumamoto gakuen daigaku 熊本学園  
 大学 : 69-95.

**MOORE Aaron** 2006

*The Technological Imaginary of Imperial  
 Japan, 1931-1945*, PhD dissertation,  
 Cornell University.

**NAKAI Masakazu** 中井正一 1948

« Gendai nihonga no hitotsu no kadai »  
 現代日本画の一つの課題 (Une question  
 qui se pose à la peinture contemporaine  
 de style japonais), *Sansai* 三彩, 1, Tokyo,  
 Nihon bijutsu shuppan 日本美術出版 :  
 8-12.

**NAKAI Masakazu** 1950

« Gengo wa ikite iru » 言語は生きてみる  
 (Les mots sont vivants), *Chuō kōron* 中央  
 公論, 742 (12) : 126-130.

**NAKAI Masakazu** 1951

*Bigaku nyūmon* 美学入門 (Introduction  
 à l'esthétique), Tokyo, Kawade shobō  
 河出書房.

**NAKAI Masakazu** 1962

*Bi to shūdan no ronri* 美と集団の論理  
 (Logique du beau et logique collective),  
 Tokyo, Chūō kōronsha.

**NAKAI Masakazu** 1981a

« linkai no ronri » 委員会の論理 (La  
 logique des comités), *Nakai Masakazu  
 zenshū* 中井正一全集, 1, Tokyo, Bijutsu  
 shuppan 美術出版 : 46-108.

**NAKAI Masakazu** 1981b

« Katagi » 気質 (Tempérament), *Nakai  
 Masakazu zenshū* 中井正一全集, 2, Tokyo,  
 Bijutsu shuppan 美術出版 : 199-210.

**NAKAI Masakazu** 1981c

« Gōrishugi no mondai » 合理主義の問題  
 (Le problème du rationalisme), *Nakai  
 Masakazu zenshū* 中井正一全集, 1, Tokyo,  
 Bijutsu shuppan 美術出版 : 123-142.

**NAKAI Masakazu 1981d**

« Kaiga no fuan » 絵画の不安 (L'angoisse de la peinture), *Nakai Masakazu zenshū* 中井正一全集, 2, Tokyo, Bijutsu shuppan 美術出版 : 169-178.

**NEZU Masashi 瀬津正志 1935**

« Wittfôgeru hakase no Nihon hōmon » ウィットフォーゲル博士の日本訪問 (Visite au Japon du Docteur Wittfogel), *Shinagaku* 支那學, 8 (1) : 9.

**NEZU Masashi 1936**

« Shinkan hihyō » 新刊批評 (Critique des nouvelles parutions), *Sekai bunka* 世界文化, 21, septembre 1936 : 59

**NIGRO Roberto 2001**

« Foucault lecteur et critique de Marx », in Jacques Bidet & Eustache Kouvélakis (dir.), *Dictionnaire Marx Contemporain*, Paris, PUF : 433-446.

**Nihon kindai bungaku-kan 日本近代文学館 (ed.) 1984**

*Nihon kindai bungaku daijiten* 日本近代文学大事典 (Grand dictionnaire de la littérature moderne japonaise), Tokyo, Kōdansha 講談社.

**OGUMA Eiji 小熊英二 2009**

1968 – *Wakamonotachi no hanran to sono haikai* 1968 若者たちの叛乱とその背景 (1968 – La révolte des jeunes et son contexte), 1, Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**PINCUS Leslie 2002**

« A Salon for the Soul: Nakai Masakazu and the Hiroshima Culture Movement », *Positions: Asia critique*, 10 (1), Duke University Press : 173-194.

**PINCUS Leslie 2006**

« Revolution in the archives of memory: the founding of the National Diet Library in Occupied Japan », in Francis X. Blouin & William G. Rosenberg (eds.), *Archives, Documentation and Institutions of Social Memory: Essays from the Sawyer Seminar*, Ann Arbor, University of Michigan Press : 382-392.

**SATŌ Shin.ichi 佐藤晋一 1992**

*Nakai Masakazu : "toshokan" no ronrigaku* 中井正一・「図書館」の論理学 (Nakai Masakazu : la logique des bibliothèques), Tokyo, Kindai bungeisha 近代文芸社.

**SATŌ Yuichi 2012**

*Kyoto Popular Front. Anti-fascist movement at a café in Kyoto during the 1930s*, Kyoto, Hokuto shobo books.

**SIEBERT Rudolf 2007**

« Introduction », in Michael R. Ott (ed.), *The Future of Religion: Toward a Reconciled Society*, Leiden, Brill : 1-70.

**TADA Michitarō 多田道太郎 1979**

*Teihon : Kanri shakai no kage* 定本管理社会の影 (L'ombre de la société sous contrôle : le livre de base), Tokyo, Nihon buritanika 日本ブリタニカ.

**TADA Michitarō 1994**

*Tada Michitarō chosakushū* 多田道太郎著作集 (Écrits de Tada Michitarō), 6 vol., Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房.

**TAKASHIMA Naoyuki 高島直之 2000**

*Nakai Masakazu to sono jidai* 中井正一と

その時代 (Nakai Masakazu et son temps), Tokyo, Seikyūsha 青弓社.

**TSURUMI Shunsuke 鶴見俊輔 1959**

« Shisō no hakkō botai » 思想の発酵  
母胎 (La matrice de fermentation de la  
pensée), *Shisō no kagaku* 思想の科学, 7,  
Tokyo : 30-39.

**TSURUMI Shunsuke et al. 1963**

« Zadankai : Nakai Masakazu to  
wareware no jidai » 座談会 中井正一と  
われわれの時代 (Nakai Masakazu et notre  
époque), *Shisō no kagaku* 思想の科学,  
14 (5), Tokyo : 71-89.

**TSURUMI Shunsuke 2009**

« Taïdo to chishiki : *Shisō no kagaku*  
shōshi » 態度と知識『思想の科学』小史  
(Comportement et savoir : brève histoire  
de *Shisō no kagaku*), *Shisō* 思想, 5, Tokyo,  
Iwanami shoten 岩波書店 : 2-6.

**UEYAMA Shunpei 上山春平 1960**

« Nakai Masakazu no "linkai no ronri" »  
中井正一の「委員会の論理」(Table ronde :  
« La Logique des comités » de Nakai  
Masakazu), *Shisō no kagaku* 思想の科学,  
23 : 55-60.

**YOSHIDA Kijū 吉田喜重 2006**

« Eiga ni okeru kūkan to jikan » 映画に  
おける空間と時間 (L'espace et le temps  
au cinéma), *Henbō no rinri* 変貌の倫理  
(Éthique de la métamorphose), Tokyo,  
Seidosha 青土社 : 257-280.

**YOSHIDA Masazumi 吉田正純 2003**

« Seikatsu ni taisuru yūki : zenhen »  
生活に対する勇氣 前編 (Le courage face  
à la vie : première partie), *Kyōto daigaku*

*shōgai kyōiku-gaku toshokan jōhō-gaku*  
*kenkyū* 京都大学生涯教育学図書館情報学  
研究, 2, Kyōto daigaku : 7-38.

**YOSHIDA Masazumi 2004**

« Seishin no meiseki : "Sekai bunka"  
shūdan no teikō to gakushū » 精神の明晰  
『世界文化』集団の抵抗と学習 (La lucidité  
de l'esprit : résistance et apprentissage  
du groupe Culture du monde), *Kyōto*  
*daigaku shōgai kyōiku-gaku toshokan*  
*jōhō-gaku kenkyū* 京都大学生涯教育学  
図書館情報学研究, 3, Kyōto daigaku :  
35-59.

**YOSHIKAWA Mitsusada 1952**

« From Mitsusada Yoshikawa / For GS,  
GHQ / On Nakai Shoichi », GHQ/SCAP  
Records, Government Section (GS),  
GS(B)03380, 30/01/1952.

**YOSHIMOTO Takaaki 吉本隆明 1966**

*Kāru Marukusu* カール・マルクス (Karl  
Marx), Kōriyama, Shikō shuppanbu  
試行出版部.

# Le « champ littéraire » japonais en lutte

## L'après-guerre et le discours sur la responsabilité des écrivains

Simone MÜLLER\*

« Quel est, pour vous, le point essentiel de la responsabilité de guerre ? »  
« Santayana dit que ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter. Afin de ne pas répéter l'expérience qui fut la nôtre, il nous est nécessaire, je pense, de déterminer qui a commis des erreurs et sur quel point. Notre approche devra être impartiale<sup>1</sup>. » (Maruyama 1996c [1956] : 299)

En 1946, peu après la capitulation, les intellectuels japonais commencèrent à réfléchir à leur négligence et à leur passivité pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce furent notamment les écrivains et les critiques littéraires qui s'emparèrent de ce thème. En premier lieu se posait la question de savoir pourquoi ils ne s'étaient pas opposés plus activement au système fasciste, en retraçant les causes de leur manquement jusqu'à l'ère Meiji. Il s'agissait aussi de repérer les intellectuels qui avaient soutenu la guerre avec leurs déclarations et leurs écrits. Cette discussion culmina dans un intense débat sur la responsabilité des écrivains dans la guerre (*bungakusha no sensō sekinin ronsō* 文学者の戦争責任論争).

---

1. Maruyama utilise ici le mot allemand *nüchtern* (sobre, rationnel, objectif).

---

\* Université de Zurich.

En 1956, le gouvernement proclama, dans le *Livre blanc de l'économie* (*Keizai hakusho* 経済白書)<sup>2</sup>, la fin de l'après-guerre. Dans ce contexte, et sous l'effet de diverses tensions politiques, les intellectuels ravivèrent le débat sur leur responsabilité. Ces deux débats – méconnus en Occident – sont importants en ce qu'ils reflètent les tensions qui traversaient le champ littéraire à l'époque et, pour reprendre les termes de Bourdieu, la « lutte pour un capital symbolique ». En 1946, celle-ci impliquait les deux groupes dominants dans le monde des lettres, l'un marxiste orthodoxe, la Shin Nihon bungakukai 新日本文学会 (Société littéraire du nouveau Japon), et l'autre d'esprit plus libéral et avant-gardiste, autrement dit « moderniste », la Kindai bungakukai 近代文学会 (Société de littérature moderne) ; en 1956, la même Société littéraire du nouveau Japon s'opposait au groupe réuni autour la revue *Arechi* 荒地 (Terre vaine), proche de la Nouvelle gauche.

Bourdieu, on le sait, considérait divers domaines, tels la politique, l'économie ou l'art, comme des « champs de pouvoir » caractérisés par une concurrence entre acteurs qui ont recours à des stratégies spécifiques pour améliorer leur position (Bourdieu 2000). La structure du champ est donc « un état du rapport de force entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte » (Bourdieu 1984 : 114), d'ordinaire entre les prétendants et les dominants. Les champs sont caractérisés par des intérêts fondamentaux communs, mais aussi par des structures (centre et périphérie) et par une dialectique entre orthodoxie et hérésie. Le nouvel entrant « essaie de faire sauter les verrous du droit d'entrée », tandis que le dominant « essaie de défendre le monopole et d'exclure la concurrence » (*ibid.* : 113). De plus, ceux qui monopolisent le capital spécifique « sont inclinés à des stratégies de conservation » et « tendent à la défense de l'orthodoxie, tandis que les moins pourvus de capital (qui sont aussi souvent les nouveaux venus, donc, la plupart du temps, les plus jeunes) sont enclins aux stratégies de subversion – celles de l'hérésie » (*ibid.* : 115). Le champ littéraire se distingue des autres, tels l'économie ou la politique, par le fait que les règles de l'utilitarisme, du marché ou du pouvoir, s'effacent du moins en partie devant

---

2. Le *Livre blanc de l'économie* est une publication annuelle du Bureau du Cabinet qui, dès 1947, contient des analyses et des statistiques sur l'économie nationale et informe le public des stratégies économiques. Il sert souvent de justificatif aux intentions du gouvernement.

celles d'une d'action orientée vers l'appropriation de profits symboliques désintéressés, comme le prestige ou la gloire (Bourdieu 1992 : 299-310).

Au Japon, le champ littéraire est caractérisé par un fort fractionnement en groupes et institutions distinctes. Les luttes de pouvoir s'y déroulent donc moins parmi des acteurs singuliers que des groupes ou des factions. Je me propose d'examiner ici, en contextualisant les principaux éléments du discours, les deux débats sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre en faisant ressortir la fragmentation et les luttes internes dans le champ intellectuel d'après-guerre. Deux couples de protagonistes majeurs représenteront tour à tour ces deux débats et les différentes positions : pour le premier, Hirano Ken 平野謙 (1907-1978) de la Société de littérature moderne et Nakano Shigeharu 中野重治 (1902-1979) de la Société littéraire du nouveau Japon ; pour le deuxième, Yoshimoto Takaaki 吉本隆明 (1924-2012), proche de la Nouvelle gauche et véritable instigateur de la polémique, et Hanada Kiyoteru 花田清輝 (1909-1974), membre du Parti communiste japonais.

## Le premier débat : Hirano vs Nakano et le repentir des intellectuels

Après le conflit, les intellectuels japonais durent réévaluer leur rôle dans la société et repenser la notion même d'intellectuel<sup>3</sup>. Ils se reprochèrent de ne pas s'être opposés au système totalitaire dans les années 1930, et donc de s'être rendus complices de la guerre et de ses conséquences catastrophiques. De fait, beaucoup d'entre eux avaient coopéré avec le pouvoir et de nombreux écrivains marxistes avaient défendu activement la « sphère de coprosperité de la grande Asie orientale » (*Daitōa kyōeiken* 大東亜共榮圈). La résistance s'était quant à elle repliée dans le silence (Kurahara 1947 : 3). Une prise de conscience et le regret de ne pas avoir empêché le conflit caractérisèrent ainsi le début de l'après-guerre (Barshay 1998 : 284). En même temps, la nouvelle liberté d'action et de parole contribua à façonner une génération qui ne réfléchissait pas seulement au passé, mais cherchait

---

3. L'analyse de ce premier débat sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre se fonde en partie sur Müller (2016 : 381-387).

aussi à exercer une influence concrète et à participer activement à la société d'après-guerre (Hotta 1994 : 159). On estimait alors que la littérature avait une mission dans la formation d'une société moderne. Dans le champ littéraire dominé désormais par les romanistes comme Noma Hiroshi 野間宏 (1915-1991), Nakamura Shin.ichirō 中村慎一郎 (1918-1997), Ishikawa Jun 石川淳 (1899-1987) ou, un peu plus tard, Ōe Kenzaburō 大江健三郎 (1935-) – la place ayant été occupée jusqu'alors par les germanistes –, on regarda de nouveau vers la France à la recherche de références et on trouva, dans la littérature de la Résistance, un modèle qu'on adapta à la situation japonaise<sup>4</sup>. Dans l'après-guerre, des écrivains et critiques engagés construisirent ainsi une idée de l'intellectuel très proche du modèle français.

Toutefois, à la différence des intellectuels français qui, après 1945, furent célébrés comme des héros populaires en raison de leur opposition au fascisme et jouèrent un rôle important dans la formation de l'opinion publique (Von Wroblewsky 1994 : 11), les intellectuels japonais furent, dans un premier temps, obligés de reconnaître leur déroute. On jugea que les « vrais » intellectuels, dotés d'une pensée moderne, autrement dit individualiste, n'avaient pas d'équivalent au Japon. On s'interrogea sur cette absence. Elle fut attribuée aux restes de structures féodales et à un processus de démocratisation « par le haut » (Kurahara 1946 : 3 ; Miyamoto 2002 [1946] : 329), à une divergence entre pensée et pratique (Katō 1999 [1959] : 54-56), à un engouement irréfléchi pour la pensée occidentale qui avait empêché l'assimilation de ces idées et la formation d'opinions personnelles (Tanikawa 1945 : 16), ou encore à la distance supposée entre les intellectuels et le peuple (*ibid.* : 16). Selon l'un des articles les plus célèbres sur la question, « Logique et psychologie de l'ultranationalisme » (*Chōkokkashugi no ronri to shinri* 超国家主義の論理と心理), publié en 1946 par Maruyama Masao 丸山眞男 (1914-1996), l'État avait constitué pour ses sujets une autorité à la fois politique et morale du fait de sa centralisation sur le *tennō* (empereur), personnification des valeurs absolues :

---

4. Pour le rapport entre le Japon et la France après le conflit, voir Slaymaker (2002). Dans l'après-guerre, nombre de monographies et d'articles sur la littérature française de la Résistance furent publiés au Japon ; la plus connue est celle de Katō Shūichi (Katō 1951). Pour une liste des autres publications sur le sujet, voir Müller (2016 : 428).

Ainsi, au Japon, nous sommes confrontés à une situation où la souveraineté nationale comprend à la fois l'autorité spirituelle et le pouvoir politique. La norme à laquelle les actions de la nation sont jugées bonnes ou mauvaises réside en elle-même (c'est-à-dire dans l'« institution nationale ») et ce que la nation fait, que ce soit dans ses propres limites ou au-delà, n'est soumis à aucun code moral qui la dépasse. [...] L'empire du Japon en vint à être par soi-même regardé comme « le summum de la Vérité, du Bon et du Beau », et se trouvait par sa nature même hors d'état d'être dans l'erreur ; par conséquent, la conduite la plus atroce, l'acte le plus perfide, pouvaient tous être pardonnés. (Maruyama 1996a [1946] : 23-25)

La morale n'étant pas définie par les individus mais par l'État, le gouvernement pouvait légitimer toutes ses actions. La structure sociale hiérarchique permettait à tout moment d'attribuer la responsabilité à l'instance supérieure, et le *tennō*, instance suprême, transmettait à son tour la responsabilité aux ancêtres. Par conséquent, aucun sens de la responsabilité ne put se développer et, à sa place, il y eut plutôt une tendance à se poser en victime (Maruyama 1996a [1946] : 31-32, 34-35).

Au début, la question tourna autour du terme *zange* 懺悔 (repentir). Le Premier ministre Higashikuni Naruhiko 東久邇稔彦 (1887-1990) avait attribué la défaite à la population japonaise dans son ensemble, accusée de décadence morale (Barshay 1998 : 274). Le philosophe Tanabe Hajime 田邊元 (1885-1962) en appela à la responsabilité politique et proposa une éthique de la pénitence, *metanoia*, insistant sur la responsabilité de la population, et des intellectuels notamment, qui n'avaient pas su résister aux complots du gouvernement et des militaires (Tanabe 1948). Une préoccupation centrale dans la discussion fut de savoir pourquoi les intellectuels n'avaient pas cherché à mettre en garde contre la guerre (Senuma 1948 : 23).

Ces premières réflexions débouchèrent sur le « débat au sujet de la responsabilité des écrivains dans la guerre », engagé par la Société littéraire du nouveau Japon et la Société de littérature moderne. La première réunissait des représentants d'avant-guerre du mouvement pour une littérature prolétarienne et n'acceptait que des membres n'ayant pas soutenu le régime militariste. S'inspirant du réalisme socialiste, mais aussi des *narodniks* russes, ils professaient une littérature dédiée à la lutte des classes, à la démocratie et au peuple (une « littérature démocratique », *minshushugi bungaku* 民主主義文学, pour reprendre leurs termes). Quant à la Société de littérature moderne, elle regroupait des jeunes de gauche qui avaient subi la répression et connu la politisation radicale du mouvement pour une littérature prolétarienne. Ils avaient un point de vue plus libéral, prônaient un certain égoïsme, se

proclamaient avec provocation « petits-bourgeois » (Honda *et al.* 1946 : 24-25 ; Ara 1946b : 18-19) et postulaient la participation des intellectuels à la révolution prolétarienne (Ara 1948 [1946] : 201). Ils considéraient la littérature comme un champ autonome et donc, à leurs yeux, l'expression artistique l'emportait sur le politique et aidait le sujet à se renforcer plutôt qu'il ne s'efface au profit d'un groupe qui le transcende, le peuple ou le parti. Ils se voulaient ainsi les défenseurs d'un humanisme (*hyūmanizumu* ヒューマニズム) fondé sur la subjectivité (*shutaisei* 主体性) de l'individu (Ara 1972 [1948] : 477)<sup>5</sup>.

Dans la deuxième moitié des années 1940, ces deux groupes qui se partageaient le champ littéraire s'affrontèrent dans trois débats interconnectés : celui sur la subjectivité (*shutaisei ronsō* 主体性論争<sup>6</sup>), celui sur les liens entre littérature et politique (*seiji to bungaku ronsō* 政治と文学論争<sup>7</sup>) et celui qui nous occupera ici plus en détail.

Malgré la rivalité et les divergences, en particulier sur le rôle que doit ou ne doit pas avoir la politique dans la création littéraire, les deux groupes étaient d'accord sur un point : il fallait mettre les écrivains face à leur responsabilité pendant la guerre. Le coup d'envoi fut donné en janvier 1946 par la revue *Bungaku jihyō* 文学時評 (Critique de la littérature actuelle) dans laquelle Ara Masahito 荒正人 (1913-1979), Odagiri Hideo 小田切秀雄 (1916-2000) et Sasaki Kiichi 佐々木基一 (1914-1993), membres de la Société de littérature moderne (Odagiri faisait aussi partie de la Société littéraire du nouveau Japon), tenaient la chronique « Poursuites littéraires » (*Bungaku kensatsu* 文学検察), où ils indiquèrent les noms d'une quarantaine d'écrivains dont ils considéraient la responsabilité engagée pendant

---

5. Pour le rôle de la subjectivité chez les membres de la Société de littérature moderne, voir Koschmann (1996 : 41-87).

6. Le débat éclata à propos de la signification de la subjectivité. Les membres de la Société littéraire du nouveau Japon accordaient de l'importance aux règles objectives et historiques et réclamaient que les intellectuels servent la cause du peuple, tandis que les membres de la Société de littérature moderne demandaient qu'un ego moderne soit affirmé et que les intellectuels participent à la révolution socialiste.

7. C'est notamment le rôle de la politique dans la création littéraire qui faisait débat. Les membres de la Société littéraire du nouveau Japon étaient d'avis que la littérature doit servir la politique tandis que la Société de littérature moderne privilégiait l'expression artistique.

la guerre (Furubayashi & Satō 1978 : 116). En mars, lors de l'assemblée constitutive de la branche tokyoïte de la Société littéraire du nouveau Japon, clarifier les responsabilités de guerre fut érigé, sur la proposition d'Odagiri, en mission officielle. En avril, Ara appela les écrivains à réfléchir sur leur responsabilité (Ara 1956 [1946]). Le même mois, la revue *Kindai bungaku* 近代文学 (Littérature moderne), l'organe de la Société de littérature moderne, publia les actes d'une table ronde sur ce thème (Haniya *et al.* 1972 [1946]), véritables déclencheurs du débat (Takahashi 1961 : 130) et qui lancèrent aussi les deux autres controverses (littérature et politique, subjectivité). Au cœur de la discussion : l'échec du Front populaire japonais, qui s'était formé suite à l'appel à un front antifasciste unique de l'Internationale communiste (Komintern) en 1935, et dans lequel les écrivains prolétariens s'étaient engagés activement. De même, se posa la question de la responsabilité des écrivains et des artistes marxistes, comme Kaji Wataru 鹿地亘 (1903-1982) ou Sugimoto Ryōkichi 杉本良吉 (1907-1939), qui avaient fui à l'étranger avant le début de la guerre. Ara constata à ce propos :

Qui a le moins participé à la guerre ? Qui s'y est le plus opposé ? Lorsque l'on réfléchit à ces questions, il faut citer Kaji Wataru et Sugimoto Ryōkichi qui, étant partis en exil, ont activement résisté. D'autres, tels Kurahara Korehito, Miyamoto Kenji, Miyamoto Yuriko ou Nakano Shigeharu, étaient en prison et, de fait, ne pouvaient pas écrire. En ce sens, leur responsabilité pendant la guerre est moindre. Mais d'un point de vue plus fondamentalement littéraire, il faut se demander si des exilés, des prisonniers ou des personnes plus généralement dans l'incapacité d'écrire, pour quelque raison que ce soit, peuvent être exonérés de toute responsabilité. [...] Autrement dit : les anciens adhérents de la Fédération des écrivains prolétariens<sup>8</sup>, tel Tokunaga Sunao, doivent aussi, jusqu'à un certain degré, assumer leur part de responsabilité. (Ara, dans Haniya *et al.* 1972 [1946] : 57-58)

La Société de littérature moderne considérait donc que la responsabilité de guerre concernait non seulement les écrivains ayant activement approuvé le conflit, mais que les écrivains marxistes, bien que s'étant opposés au pouvoir,

---

8. Ara fait allusion à la Zen Nihon musansha geijutsu renmei 全日本無産者芸術連盟, ou NAPF, fondée en 1928 et renommée en 1931 Nihon puroretaria bunka renmei 日本プロレタリア文化連盟 (Fédération japonaise de culture prolétarienne) ou KOPF (Shea 1964 : 200 *sq.*).

avaient en fin de compte aussi une responsabilité à assumer, d'autant qu'ils ne l'avaient pas reconnue. L'accusation était assez inédite pour l'époque.

Au blâme n'échappèrent ni Nagai Kafū 永井荷風 (1879-1959), ni Kawabata Yasunari 川端康成 (1899-1972), ni Tanizaki Jun.ichirō 谷崎潤一郎 (1886-1965), qui se seraient opposés à la guerre d'une façon on ne peut plus passive, se retirant dans leur univers esthétique. On se demandait pourquoi le Japon n'avait pas eu des Thomas Mann (1875-1955), des Romain Rolland (1866-1944) ou des Léon Tolstoï (1828-1910), et on se disait que c'était parce que les écrivains japonais n'avaient pas eu la volonté de faire d'emblée de la littérature un dernier rempart de valeurs (Haniya *et al.* 1972 [1946] : 57-58), et aussi parce que le citoyen et l'artiste ne faisaient pas un : si les écrivains avaient personnellement considéré négativement la guerre, ils n'avaient pourtant pas exprimé cette critique dans leurs textes (*ibid.* : 61). Selon la Société de littérature moderne, l'art et la vie étaient liés, et cela devait justement produire des écrivains engagés et responsables.

Dans un article publié en juin 1946 se référant à son discours de mars, Odagiri dressa une liste des intellectuels qu'il pointait du doigt – un texte très important, dans la mesure où il réclamait pour la première fois une discussion ouverte, politique et autocritique sur la question (Koschmann 1995 : 66). La liste ne mentionnait pas les marxistes des deux groupes qui s'affrontaient dans le débat, mais seulement d'autres écrivains qui avaient activement ou passivement soutenu le régime et mené la propagande en faveur de la guerre. Odagiri refusait que la responsabilité de guerre et de la défaite soit globalement attribuée à tout le monde, au nom de cette « repentance commune de 100 millions d'âmes » (*ichioku sōzange* 一億総懺悔) à laquelle avait publiquement appelé le Premier ministre Higashikuni lors d'une conférence de presse le 28 août 1945 :

Nous n'acceptons pas l'appel à la « repentance commune ». C'est ridicule. Il est bien évident qu'en impliquant tout le monde, la lourde responsabilité qui incombe à certains devient moins visible. N'y eut-il donc pas de responsables directs [...] de la déchéance de la littérature japonaise ? N'y eut-il pas d'écrivains qui auraient dû être l'âme du peuple, mais qui ont préféré se faire le porte-parole des agresseurs et inciter les gens à la guerre ? N'y eut-il donc pas d'individus qui, par duperie et opportunisme, ont frayé sans vergogne avec le pouvoir et en ont même pris les rênes ? [...] N'y eut-il pas non plus d'écrivains qui ont traqué et trahi des ennemis littéraires jugés « rouges » ou « libertaires » pour les vendre ensuite à la police secrète ? N'y

eut-il pas en outre des écrivains qui, au nom d'une forme d'humanisme, se sont mépris sur la nature de la guerre [...] et qui, ce faisant, ont enjolivé l'offensive armée avec les termes « humain » ou « humanité », exhortant ainsi à la guerre des jeunes gens naïfs ? Enfin : n'y eut-il pas des écrivains qui, même s'ils ont considéré à contre-cœur la guerre comme une fatalité inéluctable, ont ainsi, néanmoins, exercé un pouvoir fort et incitatif sur la jeune génération littéraire ? Tous ces écrivains-là ont bel et bien existé. (Odagiri 1972 [1946] : 115-116)

La liste comprenait des noms connus, comme Kikuchi Kan 菊池寛 (1888-1948), Hino Ashihei 火野葦平 (1907-1960), Yokomitsu Riichi 横光利一 (1898-1947), Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956), Kobayashi Hideo 小林秀雄 (1902-1983), Kamei Katsuichirō 亀井勝一郎 (1907-1966), Yasuda Yojūrō 保田与重郎 (1910-1981), Satō Haruo 佐藤春夫 (1892-1964) ou Hayashi Fusao 林房雄 (1903-1975). Tous avaient été membres d'organisations réactionnaires, comme la Nihon Rōmanha 日本浪漫派 (École romantique japonaise), la Nihon bungaku hōkokukai 日本文学報国会 (Société patriotique de littérature japonaise) ou la revue *Bungakukai* 文学界 (Le monde littéraire), et tous avaient significativement participé au discours nationaliste. Odagiri se prononça pour leur renvoi des offices littéraires publics (*ibid.* : 116).

Une intervention majeure dans le débat fut l'article « Une antithèse » (*Hitotsu no hansotei* ひとつの反措定) de Hirano Ken qui élargissait la question de la responsabilité aux écrivains marxistes, critiquant en particulier la primauté qu'ils attribuaient à la politique par rapport à la littérature. La presse japonaise considérait comme des héros nationaux les intellectuels marxistes qui étaient rentrés d'exil après la guerre, tel Nosaka Sanzō 野坂参三 (1892-1993), cofondateur du parti communiste. Selon Hirano, non seulement ceux-ci n'auraient pas dû se laisser encenser, mais ils auraient dû analyser les raisons de leur fuite. À ses yeux, la responsabilité des écrivains dans la guerre, ainsi que les mérites et les fautes du mouvement littéraire marxiste, formaient un tout indissociable (Hirano 1972 [1946] : 119). Il critiquait la « littérature démocratique » des écrivains marxistes qui, selon lui, cherchaient à ressusciter la littérature prolétarienne des années 1930, et il les appelait à une réflexion profonde et à une autocritique, en particulier

des manquements qui avaient conduit aux réorientations en masse (*tenkō* 転向<sup>9</sup>).

Hirano critiqua également l'auteur du fameux roman *Kani kōsen* 蟹工船 (*Le bateau-usine*)<sup>10</sup>, le marxiste Kobayashi Takiji 小林多喜二 (1903-1933), qui avait été tué en prison. À ses yeux, il n'était que le pendant du fasciste Hino Ashihei : tous deux auraient été victimes de leur temps, l'un du marxisme doctrinaire, l'autre du fascisme militariste. Chez eux, la politique avait donc pris le dessus sur la littérature.

Adepte le plus sincère du mouvement littéraire marxiste, avec ses erreurs et un certain unilatéralisme, Kobayashi Takiji fut une victime de son temps. De même, avec son *Blé et soldats*<sup>11</sup> et ses activités littéraires, Hino Ashihei ne fut-il pas également victime de son époque, emporté par les flots tumultueux de la guerre ? [...] Dans le chaos du monde littéraire contemporain, il faut un regard mûr et impartial pour être capable de considérer Kobayashi Takiji et Hino Ashihei comme les deux faces de la même médaille. (Hirano 1972 [1946] : 119-120)

L'écrivain et critique marxiste Nakano Shigeharu, membre de la Société littéraire du nouveau Japon et emprisonné dans les années 1930 en raison de ses positions idéologiques, avait été interdit d'écrire à sa libération en 1934 et s'était, à l'époque, réfugié dans un exil intérieur. Il répliqua à Hirano par un article en trois parties, l'accusant d'« inhumanité » dans ses critiques

---

9. Ce terme (littéralement « changement de direction ») renvoie à l'acte de renier un engagement idéologique, auquel furent contraints les marxistes japonais entre 1925 et 1945. Leur rétractation – condition pour les prisonniers de leur remise en liberté – fut largement obtenue par la force. Dans les années 1930, le phénomène prit aussi l'aspect d'une réorientation culturelle face à la situation nationale. Il s'accéléra significativement après le refus de Sano Manabu 佐野学 (1892-1953) et Nabeyama Sadachika 鍋山貞親 (1901-1979), dirigeants du PCJ et emprisonnés depuis 1929, de prêter allégeance à l'Internationale communiste et à une politique de révolution violente. Leur déclaration enclencha la réorientation de nombreux marxistes et marqua la fin de l'organisation. Jusqu'en 1945, les socialistes renoncèrent pour la plupart à leur engagement initial pour rejoindre l'effort de guerre, tandis que quelques-uns se retiraient dans un exil intérieur.

10. Le roman, publié en 1929, a été traduit en français par Évelyne Lesigne-Audoly (*Le bateau usine*, Paris, Éditions Yago, 2008, rééd. Allia, 2015).

11. Lauréat du prix Akutagawa, Hino était devenu célèbre grâce à ses écrits sur la guerre, notamment *Mugi to heitai* 麦と兵隊 (1938), qui s'était vendu à plus d'un million d'exemplaires.

(Nakano 1972a [1946] : 175). Pour lui, la comparaison entre Kobayashi et Hino était infantile, immature et naïve (*ibid.* : 177) et il voulut préciser leur statut respectif de « victime » (*gisei* 犠牲) : Kobayashi ne fut pas victime du dogmatisme marxiste, mais de l'« ennemi » qui le tua pour son engagement en faveur du peuple et de la littérature révolutionnaire, tandis que Hino n'avait été qu'une « victime » de l'idéologie fasciste au sens où il avait frayé le chemin à cet « ennemi » (*ibid.* : 181). Nakano s'en prit aussi à l'« inhumanité » d'Ara qui, ailleurs (Ara 1946a, b), avait glorifié l'égoïsme, le nihilisme et la valeur du « sujet ».

Dans la seconde partie de son article, Nakano rappela que quand le mouvement littéraire démocratique avait décidé d'examiner, pour la première fois, la responsabilité de guerre, il avait choisi une approche autocritique, contrairement aux hommes de pouvoir qui protégeaient les responsables (*ibid.* : 124). Il jugeait cependant que la méthode par laquelle on voulait traquer les responsables de guerre était mauvaise, puisqu'on dénonçait des personnes honnêtes et consciencieuses, qui s'étaient opposées au système quoique pas assez fermement, tandis que d'autres, sans scrupules et sans conscience – les vrais malfaiteurs –, en sortaient indemnes (*ibid.* : 124-125). Selon lui, il aurait plutôt fallu examiner les raisons et les conditions ayant conduit ces personnes honnêtes à renier le marxisme (*ibid.* : 126). Nakano pointa en outre la responsabilité des écrivains qui, pendant la guerre, s'étaient abrités derrière l'esthétisme, la passivité et l'apolitisme, et qui, par cette attitude, avaient concrètement soutenu le système (*ibid.* : 127-128).

La réplique de Nakano lança un nouveau débat entre les deux groupes alors dominants du champ littéraire : la discussion allait porter sur le rapport entre littérature et politique, mettant momentanément un terme à la première controverse.

Pour résumer, on peut constater que, à ce point du débat, les membres de la Société littéraire du nouveau Japon (y compris Odagiri, qui faisait partie des deux groupes) se limitèrent à accuser les écrivains nationalistes, tandis que les membres de la Société de littérature moderne voulaient également prendre en compte la culpabilité des marxistes.

Malgré les appels formulés d'un côté et de l'autre, il n'y eut pas de véritable remise en question. En fin de compte, en critiquant le mouvement littéraire prolétarien d'avant-guerre, les membres de la Société de littérature moderne montrèrent que leur objectif n'était pas tant d'interpeller la

conscience des écrivains, mais plutôt d'attaquer les membres du groupe rival, qui, sous le nouveau terme de « littérature démocratique », aspiraient à dominer le champ littéraire d'après-guerre. Dans ce débat s'exprimait donc la lutte pour un capital symbolique entre deux groupes, la « dominante » Société littéraire du nouveau Japon et la « prétendante » Société de littérature moderne.

Le premier débat sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre s'était donc étiolé, encore à l'état d'ébauche, pour se fondre dans un plus vaste questionnement sur les liens entre littérature et politique. Inévitablement, la question émergea à nouveau dans les années 1950, quand on revint sur les non-dits du premier débat – et là encore, les marxistes se retrouvèrent sous le feu des critiques.

## Le deuxième débat : Yoshimoto vs Haneda et la responsabilisation des marxistes orthodoxes

En 1956, le critique Nakano Yoshio 中野好夫 (1903-1985) invita, dans son célèbre essai « L'après-guerre est désormais finie » (*Mohaya sengo de wa nai* もはや「戦後」ではない), à se tourner vers l'avenir, à adopter une approche plus positive par rapport aux séquelles de la guerre, et à définir les nouvelles tâches à accomplir (Nakano 1956)<sup>12</sup>. La formule de Nakano fut reprise par le gouvernement dans son *Livre blanc* pour annoncer officiellement la fin de l'après-guerre. L'économie japonaise avait enfin retrouvé le même niveau qu'en 1936 et annonçait la période de haute croissance. Ce tournant majeur, accompagné d'événements importants dans le domaine politique – l'insurrection de Budapest, la déstalinisation, la crise du PCJ et l'émergence de la Nouvelle gauche<sup>13</sup> – amenèrent les intellectuels à dresser un nouveau bilan, à réévaluer leurs faiblesses et leur responsabilité sociopolitique. Tsurumi

---

12. L'analyse de ce deuxième débat se fonde en partie sur Müller (2016 : 448-455).

13. En 1955, lors de la 6<sup>e</sup> conférence nationale, le PCJ décida d'abandonner la lutte armée à la façon de la révolution chinoise. La faction internationale modérée (*kokusaiha* 国際派) reprit ainsi l'initiative, ce qui provoqua la critique de l'aile la plus radicale du parti. En 1960, la Nouvelle gauche se forma en se démarquant du PCJ et du Parti social-démocrate, réclamant la révolution violente et l'action directe. Elle se constitua notamment autour des étudiants et s'engagea dans les luttes contre la prolongation du

Shunsuke 鶴見俊輔 (1922-2015), dans l'article « Naissance d'un intellectuel nouveau » (*Atarashii chishikijin no tanjō* 新しい知識人の誕生), appela à la formation d'une relève d'intellectuels engagés (Tsurumi 1956b). La responsabilité des intellectuels fut aussi discutée dans le cadre de diverses tables rondes et revues spécialisées, comme par exemple « Sur la collaboration des intellectuels » (*Chishikijin no kyōryoku o megutte* 知識人の協力をめぐって ; Awata *et al.* 1956), « Les intellectuels dans la tourmente » (*Dōran to chishikijin* 動乱と知識人 ; Abe, Hirabayashi & Katō 1998 [1957]) ou « Les intellectuels japonais et la révolution » (*Nihon chishikijin to kakumei* 日本知識人と革命 ; Ishikawa & Usui 1956)<sup>14</sup>.

L'article de Nakano Yoshio et les tensions politiques firent ressurgir la question de la responsabilité des intellectuels pendant la guerre, et à nouveau les regards se tournèrent vers les marxistes. Tsurumi, l'un des fondateurs du Groupe de recherche sur la science des idées (Shisō no kagaku kenkyūkai 思想の科学研究会), publia un article sur « La responsabilité des intellectuels dans la guerre » (*Chishikijin no sensō sekinin* 知識人の戦争責任), dans lequel il proposa un espace de débat commun pouvant aussi inclure les intellectuels du parti communiste (Tsurumi 1956a). De là, s'ensuivit un déferlement de publications dédiées à ce thème<sup>15</sup>. Ainsi, la revue *Shin Nihon bungaku*, l'organe de la Société littéraire du nouveau Japon, publia un numéro spécial intitulé « La guerre vécue par les intellectuels » (*Chishikijin no sensō taiken* 知識人の戦争体験), qui réunit plusieurs témoignages (Shin Nihon bungakukai 1956), tandis que la Société de littérature moderne organisa une table ronde sur le thème « Comment parler de la responsabilité de guerre » (*Sensō sekinin o kataru* 戦争責任を語る ; Ara *et al.* 1972 [1956]).

Une des contributions les plus célèbres au débat de cette période fut « La pensée japonaise » (*Nihon no shisō* 日本の思想) de Maruyama Masao. Maruyama attribuait l'attitude des intellectuels japonais pendant la guerre à un manque de tradition spirituelle pouvant servir de repère, un manque

---

traité de coopération mutuelle et de sécurité entre les États-Unis et le Japon (*Anpo tōsō* 安保闘争) et dans le mouvement contre la guerre du Vietnam.

14. On peut citer également Minami *et al.* (1956) ; Katō, Kojima & Takami (1956).

15. Voir Akiyama (1972 [1956]) ; Haniya (1956) ; Hidaka (1972 [1956]) ; Maruyama (1996d, 1996e [1956]) ; Takeuchi (1980 [1956]).

qui, selon lui, aurait empêché le développement d'une conscience critique et favorisé une instrumentalisation de la part de l'appareil du pouvoir (Maruyama 1971 [1957] : 5)<sup>16</sup>. En 1956, il traita la responsabilité de guerre dans deux articles : « Les zones d'ombre de la responsabilité de guerre » (*Sensō sekinin no mōten* 戦争責任の盲点) et « À propos de la responsabilité de guerre » (*Sensō sekinin ni tsuite* 戦争責任について). Dans le premier, il regrettait que l'expression « responsabilité de guerre » ne soit plus en usage dans les domaines politique et économique, réduisant le débat à la seule question de la responsabilité des intellectuels, progressistes notamment (Maruyama 1996d [1956] : 159). Il proposait d'analyser la nature des fautes et des manquements de toutes les couches socioprofessionnelles, y compris les hommes au pouvoir et le peuple (*ibid.* : 160-161). Il considérait que le débat sur la responsabilité omettait deux points : le *tennō* (l'empereur ou le principe impérial), en tant que fondement du système, et le PCJ, symbole de l'opposition (*ibid.* : 162). Maruyama ne visait pas les communistes individuellement, mais plutôt le parti et ses leaders : admettre leur part de responsabilité aurait démythifié la résistance du PCJ, décomplexant ainsi socialistes et libéraux, ce qui aurait permis de poser les fondements d'un front unique (*ibid.* : 164-165).

Katō Shūichi 加藤周一 (1919-2008) aborda le thème dans « La guerre et les intellectuels » (*Sensō to chishikijin* 戦争と知識人). À son avis, il y avait faute de leur part parce que, contrairement au peuple, ils avaient été en position de savoir (Katō 1999 [1959] : 16-17). Mais la résistance aurait été possible seulement en présence d'une pensée capable de transcender les structures traditionnelles de loyauté envers la famille, le collectif, le patron ou l'État. Or puisqu'au Japon, selon Katō, la vie et la pensée étaient dissociées, cette transcendance avait été impossible et, par conséquent, dans les situations critiques les idées étaient passées au second plan par rapport à la vie réelle (*ibid.* : 54). Cet écart entre pensée et vie s'expliquait par le fait

---

16. La thèse de Maruyama sur une modernisation irréfléchie, non assimilée, qui aurait empêché une pensée autonome et éloigné les intellectuels du peuple, s'inscrit dans une tradition portée aussi par d'autres penseurs. On la trouve déjà en 1947 chez Hidaka Rokurō 日高六郎 (1917-), dans « Théorie du grand intellectuel » (*Dai interi ron* 大知識人 (インテリ) 論) ou en 1948 chez Takeuchi Yoshimi 竹内好 (1910-1977) « Qu'est-ce que la modernité ? Le cas du Japon et de la Chine » (*Kindai to wa nani ka? Nihon to Chūgoku no baai* 近代とは何か—日本と中国の場合). Après 1955, ce discours devint un stéréotype.

que les intellectuels avaient emprunté une pensée venue d'ailleurs ; elle ne pouvait donc pas être intériorisée, ni se consolider, ni mener à une action révolutionnaire (*ibid.* : 56). C'est donc pour toutes ces raisons que, dans les années 1930, les intellectuels japonais s'étaient pliés à la volonté de l'État et avaient adhéré à la guerre.

Pendant la deuxième phase du débat, les tenants de la « littérature démocratique » qui, après le conflit, avaient été les premiers à dénoncer les responsabilités dans le champ littéraire, devinrent eux-mêmes une cible. On commença à accuser les poètes de la génération précédente d'être revenus sur le devant de la scène après 1945 sans remettre en cause leurs textes patriotiques voire militaristes (Yoshimoto 1959 : 94). La discussion fut lancée par le poète et critique Yoshimoto Takaaki. Jeune homme pendant la guerre, Yoshimoto avait été fasciné par le nationalisme et avait vénéré le poète patriotique Takamura Kōtarō, croyant aveuglément à l'idéologie selon laquelle l'Asie n'aurait pas pu être libérée sans la victoire militaire du Japon (Yoshimoto 1969d [1958] : 139). Par la suite, il fut influencé par le marxisme, sans jamais devenir toutefois membre du PCJ, ce qui lui permit de garder une position autonome. Après 1955, il fit son entrée en scène avec une virulente critique du PCJ et de la Société littéraire du nouveau Japon (voir par exemple Yoshimoto 1969b [1956], 1969c [1956], 1972 [1955]) ; il sympathisa alors avec la Nouvelle gauche et le rassemblement étudiant radical Zengakuren 全学連. Dès la défaite, il avait commencé à réfléchir, comme beaucoup de ses contemporains, sur les erreurs des intellectuels pendant la guerre. La réponse à ce problème était pour lui la clé des mesures que le Japon devait adopter (Tsurumi 1978 : 333). Il publia ses poèmes dans la revue d'avant-garde *Arechi* et ses essais dans *Gendai hyōron* 現代評論 (Critique contemporaine). Dans *Takamura Kōtarō* 高村光太郎, il raconte comment, après la guerre, il avait vu avec consternation une génération – il semble faire allusion aux marxistes de la « littérature démocratique » promue par la Société littéraire du nouveau Japon – affirmer avoir été résistants (Yoshimoto 1969d [1958] : 138), et il exprime sa répugnance à l'égard des intellectuels petit-bourgeois qui s'étaient contentés de traverser passivement la guerre et qui, après le conflit, se sont empressés d'entonner des louanges de la paix (*ibid.* : 142). Il les accusa aussi d'avoir, au contraire, écrit des poèmes de guerre en pleine période militariste et d'être passés après la défaite, en toute impunité, à des poèmes louant la résistance. Reconstruire le pays sans réfléchir au passé, ce qu'il avait observé chez des intellectuels

marxistes comme Okamoto Jun 岡本潤 (1901-1978) ou Tsuboi Shigeji 壺井繁治 (1897-1975) (Yoshimoto 1972 [1955]), n'était pas, à son avis, la bonne solution. Il accusa donc ces écrivains d'avoir critiqué les réorientations idéologiques des autres en campant sur leur position d'intellectuels qui n'avaient pas cédé (Tsurumi 1978 : 330) : en traquant la responsabilité des autres, ils ne faisaient que se détourner de la leur (Yoshimoto 1969b [1956] : 112). Le « malaise » que Yoshimoto dit avoir éprouvé devant ces écrivains fut le point de départ de sa réflexion sur le sujet (Ôkubo 1972b : 503).

Dans son argumentation, il se fonde sur deux articles, respectivement de Kitamura Tarō 北村太郎 (1922-1992) et d'Ayukawa Nobuo 鮎川信夫 (1920-1986), proches de la revue *Arechi*, qui avaient pointé du doigt certains poètes de guerre devenus, en un tournemain, des poètes de paix (Kitamura 1947 ; Ayukawa 1974b [1954]). Ayukawa, notamment, avait critiqué les écrivains qui avaient contribué à *Cendres de la mort : anthologie poétique* (*Shi no hai shishū* 死の灰詩集), publié en 1954 pour protester contre les essais nucléaires américains dans l'atoll de Bikini. Selon lui, ces poètes ne différaient pas, dans leur conscience sociale, des auteurs de poèmes patriotiques ou d'hymnes guerriers publiés en 1943 dans la *Sélection de poèmes patriotiques contemporains* (*Gendai aikokushisen* 現代愛国詩選), puisqu'ils n'essayaient pas vraiment de comprendre le fondement de la civilisation contemporaine, symbolisée par l'apparition de la bombe à hydrogène, n'avançant que des critiques de surface alimentées par des querelles vindicatives, chauvinistes et sentimentales (Ayukawa 1974b [1954] : 100).

Partant de l'argumentation de Kitamura et d'Ayukawa, Yoshimoto construit un parallélisme entre les cruautés des militaires et des poètes, « armés » de mots. Cette cruauté plonge ses racines dans la brutalité et l'inhumanité de la « mentalité populaire » (*shomin ishiki* 庶民意識). Par leurs œuvres, les poètes avaient perturbé voire paralysé l'histoire de la poésie japonaise (Yoshimoto 1972 [1955] : 137). Il développe ensuite :

Après la guerre, ces poètes [...] n'ont pas voulu approfondir leur conscience poétique par un combat intérieur, pour se défaire des blessures et de la honte de la culpabilité, en les considérant sous un angle critique. En cherchant la responsabilité chez les autres, ils ont masqué leur échec et, dans une impulsion soudaine, ils ont laissé à nouveau leur optimisme et leur maîtrise technique prendre le dessus. Ils ont ainsi négligé leur mission : laver la honte qui pèse sur l'histoire de la poésie japonaise. (Yoshimoto 1972 [1955], cité dans Ôkubo 1972a : 165-166)

Yoshimoto pensait que les écrivains du PCJ avaient dissimulé leur responsabilité en traquant celle des autres et s'étaient ainsi posés en porte-parole de la paix, jouant impunément après la guerre la comédie des résistants. Pendant le conflit, ils avaient greffé sur leur « mentalité populaire » une idéologie fasciste, à laquelle ils avaient substitué une idéologie communiste après la défaite (Takei & Yoshimoto 1969 [1956] : 419). Yoshimoto critiqua Odagiri pour avoir érigé les poèmes de Tsuboi Shigeji en « monument de résistance », et Hirano pour avoir célébré les textes de nombreux auteurs – parmi lesquels le même Tsuboi, mais aussi Sakaguchi Ango 坂口安吾 (1906-1955), Ishikawa Jun, Nakano Shigeharu, Hanada Kiyoteru ou Miyamoto Yuriko 宮本百合子 (1899-1951) – relevant qu'au moins la moitié d'entre eux ne pouvaient pas être considérés comme des modèles de résistance (Yoshimoto 1972 [1955] : 129 et 130).

Yoshimoto accusa la plupart des écrivains prolétariens et au moins un tiers des fondateurs de la Société littéraire du nouveau Japon (Yoshimoto 1972 [1955] : 131) – exceptés Miyamoto Yuriko et Nakano Shigeharu – non seulement de ne pas avoir été contraints à renier le marxisme, mais d'avoir activement collaboré avec le pouvoir et légitimé la guerre, par leurs théories autant que par leurs œuvres, en transformant les hypothèses marxistes en hypothèses nationalistes. Il désigna ce cas de figure par l'expression « réorientation en deux étapes » (*nidankai tenkō* 二段階転向) (Yoshimoto 1969b [1956] : 113). À l'instar de Hirano, il considérait que même Kobayashi Takiji serait finalement devenu fasciste s'il n'était pas mort en 1933 (*ibid.* : 119).

Selon Yoshimoto, les théories prolétariennes avaient été reprises quasiment telles quelles pour rationaliser la guerre (*ibid.* : 114). Le mouvement prolétarien se serait ainsi effondré en deux étapes : la première lors de l'élimination du marxisme et des réorientations qui suivirent ; la deuxième par la collaboration active des marxistes et une rationalisation de la guerre à travers des théories issues du mouvement littéraire prolétarien (*ibid.* : 119), notamment celles de Kurahara Korehito 蔵原惟人 (1902-1991), où s'exprimait le conflit entre l'ego (*jiga* 自我) et l'idée (*idē* イデー) (*ibid.* : 113), et où était soulignée la primauté de la politique dans la création littéraire (*ibid.* : 119). Tout comme Hirano, Yoshimoto pensait que Kobayashi Takiji comme Hino Ashihei avaient été victimes de la politique, l'un de la politisation de la littérature marxiste, l'autre de la littérature réformiste

(*kakushinteki* 革新的), autrement dit fasciste, autour des cliques militaristes et des bureaucrates (*ibid.* : 113-115, 119).

Dans « Les méprises des défenseurs de la littérature démocratique » (*Minshushugi bungakusha no byūken* 民主主義文学者の謬見), il critiqua aussi ce mouvement qui, selon lui, avait révélé toute la dimension de son échec dix ans après la guerre (Yoshimoto 1969c [1956] : 470). Il s'était à vrai dire déjà avoué déçu dans « Les poètes de la génération précédente » (*Zensedai no shijintachi* 前世代の詩人たち) :

En réalité, la littérature démocratique actuelle ne me donne presque aucun espoir. Je n'y trouve qu'automystification et suffisance [...]. Il est insupportable de voir comment Odagiri et d'autres [...] théorisent désormais la coexistence pacifique (Yoshimoto 1972 [1955] : 133).

Ce passage montre bien que, plus que la question de la responsabilité des écrivains pendant la guerre, Yoshimoto visait surtout le mouvement pour une « littérature démocratique » et, en particulier le PCJ, qui en 1955 avait opté pour une ligne modérée en adhérant à la politique de « coexistence pacifique » (*heiwa kyōson* 平和共存) décidée par Moscou<sup>17</sup>. À ses yeux, les écrivains « démocratiques » symbolisaient ce nouveau cours, bien trop modéré et opportuniste.

Pour revenir à la figure de Tsuboi, Yoshimoto y voyait le modèle même de la « comédie démocratique » (*ibid.* : 131-132) et de la « mentalité populaire » (*ibid.* : 133). Le fait que, après la guerre, Tsuboi ait embrassé la « littérature démocratique » était un signe révélateur du sombre destin du peuple japonais :

Quand Tsuboi a commencé comme dadaïste, il était déjà condamné à échouer. Pourquoi ? Parce que son dadaïsme n'est pas l'expression explosive d'une crise intérieure, mais seulement l'expression poétique d'un cri populaire et aveugle. Pour cette raison, et suivant cette pente, il est passé tout naturellement chez les communistes. Et dans l'ambiance décadente de l'époque, il a régressé en se laissant emporter par une sensibilité et un fascisme populaire de surface. (*ibid.* : 134)

---

17. C'est-à-dire la nouvelle politique adoptée par l'Union Soviétique à l'égard des États-Unis au début des années 1950 dans le but de limiter les affrontements.

Yoshimoto considérait que la résistance « populaire » n'aurait de toute façon pas eu la force de réformer la réalité, car cette réforme aurait signifié renoncer à exister en tant que « peuple » (*shomin* 庶民) pour devenir « citoyens » (*jinmin* 人民) (*ibid.* : 137). Il aurait en effet fallu que le monde intérieur se heurte à la réalité pour donner l'impulsion de réformer le monde extérieur, c'est-à-dire la réalité sociale (*ibid.* : 138).

Une autre cible de Yoshimoto fut Okamoto Jun, représentant de la poésie d'avant-garde. Anarchiste avant-guerre, il avait développé suivant l'air du temps une théorie fasciste, immature et irréfléchie, qu'il ne renia pas, argumente Yoshimoto, même après la défaite (*ibid.* : 136). Ses poèmes – avant comme après 1946 – n'étaient que l'expression de la cruauté (*zanninsa* 残忍さ), de l'inhumanité (*hiningensa* 非人間さ) et du nihilisme (*nibirizumu* ニヒリズム) de la « mentalité populaire » japonaise, parce que son intériorité ne s'exprimait pas dans son travail d'écriture (*ibid.* : 138).

Okamoto Jun riposta avec un article intitulé « Les poètes en conflit » (*Shijin no tairitsu* 詩人の対立), objectant que le peuple avait certes, en grande partie, soutenu les militaires, mais qu'il avait quand même su jouer d'un langage de circonstance (*omote kotoba* オモテことば) et d'un langage allusif (*ura kotoba* ウラことば) afin de feindre l'obéissance (Okamoto 1956 : 21) :

L'opinion d'« intellectuels » comme Ayukawa et Yoshimoto ne pouvant ni ne voulant voir la séparation entre la classe dirigeante – qui instrumentalisa l'hymne *Si je vais à la mer*<sup>18</sup> à des fins politiques – et le peuple – qui par contre le chanta avec de vifs sentiments – n'est-elle pas elle-même superficielle (*senpaku* 浅薄), non scientifique (*bikagakuteki* 非科学的), voire inhumaine (*hiningenteki* 非人間的) ? [...] Qui affirme que le peuple a en grande partie soutenu les militaires et leurs fidèles conseillers est un faussaire de l'Histoire. Le peuple a fait mine d'obéir aux dirigeants va-t'en guerre, mais il leur a tourné le dos. (*ibid.*)

Yoshimoto répondit par un article cosigné avec le critique littéraire Takei Teruo 武井昭夫 (1927-2010), dirigeant du Zengakuren. Il confirma ses accusations à l'encontre d'Okamoto, ainsi que sa théorie sur le manque de corrélation entre pensée et réalité chez les intellectuels japonais, dont il

---

18. *Umi yukaba* 海行かば : chanson très populaire, tirée d'un poème d'Ōtomo no Yakamochi 大伴家持 (718-785) et considérée pendant la guerre du Pacifique comme une sorte de deuxième hymne national.

voyait un exemple dans le poème d'Okamoto *L'île d'Éden* (*Eden no shima* エデンの島, 1954), une satire du Japon sous colonisation américaine. Yoshimoto considérait ce poème cruel (*zannin* 残忍), inhumain (*hiningen-teki* 非人間的) et simplificateur (*surōgan uta* スローガン詩), à l'image des poèmes qu'Okamoto avait écrits pendant la guerre, et l'accusa d'essayer la satire plus par aliénation que par volonté de théoriser un monde intérieur (Takei & Yoshimoto 1969 [1956] : 418-419). La cause de ce défaut résidait, justement, dans la pauvreté de ce monde intérieur, où une idéologie avait été greffée sur une « mentalité populaire ». Okamoto n'aurait donc pas théorisé une idéologie politique sur la base d'une confrontation entre son monde intérieur et la réalité extérieure, mais il aurait placé un monde non théorisé dans l'emballage d'une idéologie politique. Yoshimoto imputait à cela le manque de consistance de la plupart des œuvres des écrivains marxistes, avant, pendant ou après la guerre. Il nomma « mentalité populaire » ce manque de théorisation. Il y avait selon lui une seule solution à ce problème : développer une conscience critique et condamner l'aliénation superficielle de la littérature (*ibid.* : 419).

Dans le viseur se trouvait aussi Hanada Kiyoteru. En affirmant que la responsabilité de guerre aurait dû être évaluée en fonction de ce qui avait été bénéfique ou, au contraire, dommageable pour le peuple (Hanada *et al.* 1956 ; cité dans Takei & Yoshimoto 1969 [1956] : 420), il aurait essayé, selon Yoshimoto, de solder la question « au rabais ». De telles déclarations révélaient pleinement la crise de la révolution démocratique dans le Japon d'après-guerre, et la tentative des intellectuels de rejeter leur implication : les intellectuels s'étaient distanciés des masses en n'ayant pas tenté d'observer les points faibles du peuple face au pouvoir, ni de voir que le processus de réforme dépendait d'une réflexion théorique sur cette question (*ibid.* : 420-421)<sup>19</sup>. En l'accusant de détourner l'attention de sa propre responsabilité

---

19. En 1960, sur fond de tensions liées à la prolongation du Traité de coopération mutuelle et de sécurité entre les États-Unis et le Japon (*Nichibeï anzen hoshō jōyaku* 日米安全保障条約), Maruyama et Yoshimoto se lancèrent dans un débat sur le rapport des intellectuels aux masses populaires. Tandis que Maruyama misait sur l'activisme (d'un espace) public, c'est-à-dire d'un mouvement de droits civils non contrôlé par l'État (Maruyama 1996b [1960]), Yoshimoto considérait le public comme le résultat du sacrifice du privé pour les fins de l'État. À son avis, l'activisme politique menait à un mouvement conduit par les élites (parmi lesquelles il comptait le PCJ et les intellectuels

dans l'échec de la révolution démocratique d'après-guerre (*ibid.* : 420), Yoshimoto échangea une passe d'armes avec Hanada<sup>20</sup>.

Hanada avait été actif dans le mouvement nationaliste pendant la guerre. Il avait adhéré à la fascisante Tōhōkai 東方会 (Société de l'Est). En 1940, il avait fondé la revue *Bunka soshiki* 文化組織 (Organisation de la culture) avec le poète et peintre Nakano Hideto 中野秀人 (1898-1966). Tout en tenant un discours très critique envers le militarisme, il ne fut jamais incarcéré (Tsurumi 1978 : 335). Ces critiques furent publiées en 1946 sous le titre « L'esprit de renaissance » (*Fukkōki no seishin* 復興期の精神 ; Hanada 1978a [1946]). Pendant la guerre, il travailla au *Gunji kōgyō shinbun* 軍事工業新聞 (Journal de l'industrie militaire). Selon Tsurumi Shunsuke, Hanada offrait un exemple typique de « réorientation camouflée » (*gisō tenkō* 偽装転向) : ultranationaliste en public, il avait pourtant critiqué le pouvoir dans ses écrits (Tsurumi 1978 : 335-336). Après la guerre, il entra au PCJ et devint rédacteur en chef de *Shin Nihon bungaku* 新日本文学 (Littérature du nouveau Japon). Comme la plupart des communistes, et à la différence de Yoshimoto, il ne critiqua pas les décisions et les actions de Moscou dans les années 1950, ce qui peut aussi expliquer la tension entre les deux penseurs.

Comme Yoshimoto, Hanada avait entamé sa réflexion sur la responsabilité des intellectuels dès la fin du conflit. Dans l'article « Crime et châtiement » (*Tsumi to batsu* 罪と罰, 1948), il avait affirmé :

N'est-il pas normal, puisqu'il est question de littérature, d'envisager le rapport délicat entre crime et châtiement, et de tenter une autocritique impitoyable ? Même si l'on n'a pas activement soutenu la guerre ou si l'on a secrètement observé une résistance passive, notre position, pour la plupart d'entre nous, se situe quelque part dans la gamme infinie du gris, entre le blanc et le noir (Hanada 1978d [1948], cité dans Tsurumi 1978 : 336).

Dans la deuxième phase du débat, Hanada railla les journalistes qui passaient leur temps à distribuer les étiquettes de collaborateur (*kyōryokusha*

---

progressistes) qui utilisaient les masses pour leurs intérêts propres et en empêchaient l'autonomie (Yoshimoto 1962). Il critiqua également l'élitisme de son adversaire (Yoshimoto 1963).

20. Pour une histoire détaillée du débat entre Yoshimoto et Hanada, qui illustre bien la formation discursive dans le champ intellectuel des années 1950, voir Ōkubo (1972b).

協力者) ou de résistant (*teikōsha* 抵抗者) (Hanada 1978c [1957] : 31). Il se moqua de Yoshimoto, constamment prêt à s'indigner, incapable toutefois de distinguer entre une responsabilité morale et une responsabilité politique. Pour lui, la responsabilité d'un homme politique était purement politique et ne devait pas être abordée sous l'angle de la morale, ou pas uniquement (Hanada 1978b [1960] : 211). Il affubla son adversaire de l'ironique sobriquet de « procureur » (*kenji* 検事), et lui reprocha de faire le commerce de responsabilité (Hanada 1978c [1957] : 27). Il l'accusa en outre d'avoir fait un choix arbitraire parmi les poèmes d'Okamoto, citant uniquement ceux à charge (*ibid.* : 31), et de développer un plaidoyer imbu d'un humanisme « moraliste », dans le style de la Société de littérature moderne (*ibid.* : 35, 38).

La dispute entre Yoshimoto et Hanada tirait principalement son origine, comme le souligna Ōkubo Tsuneo 大久保典夫 (1928-) par la suite, de leur analyse divergente des réorientations d'avant-guerre (Ōkubo 1972b : 499). Tandis que Yoshimoto les considérait comme une conséquence des manquements de la littérature prolétarienne, Hanada n'y voyait qu'un effet des conditions historiques et réclamait une approche constructive, tournée vers l'avenir et non vers la dissection du passé. Dans la table ronde « Les tâches actuelles du mouvement artistique » (*Geijutsu undō no konnichiteki kadai* 芸術運動の今日的課題), Hanada, indigné à son tour, accusa Yoshimoto d'anticommunisme et d'ignorer les conditions historiques réelles de l'époque (Hanada *et al.* 1956 ; voir aussi Yoshimoto 1969c [1956] : 469).

En 1957, Hanada revint sur l'importance du mouvement socialiste et la relation intime entre les courants artistiques et politiques, tout en critiquant la faible conscience politique des plus jeunes générations (Hanada 1972 [1957] : 139-140). Il compara la situation avec celle de Stépan et Piotr dans *Les Démons* de Dostoïevski : mais dans le Japon contemporain, à l'inverse, le révolutionnaire Piotr aurait représenté la génération du père, et Stépan celle du fils. Il reprocha à Yoshimoto de ne pas formuler de projet constructif pour le mouvement socialiste, mais de se borner à répéter, telle une formule magique, sa thèse de la « réorientation en deux étapes » (*ibid.* : 139-141) :

Son postulat depuis « La responsabilité des écrivains pendant la guerre » [de 1956] est qu'après une théorisation du monde intérieur, on doit passer à une théorisation du monde extérieur. Or cela n'est qu'une simple reformulation, adaptée aux

intellectuels, de la théorie qui fut un temps à la mode dans l'après-guerre, selon laquelle la révolution des hommes doit précéder la révolution sociale. [...] Quand je vois comment Stépan de la jeune génération prend le visage de Piotr et essaie de traquer les responsables de guerre, de critiquer la littérature démocratique et de caricaturer le mouvement de la poésie prolétarienne, je pense par association à la grenouille d'Ésope qui veut se faire aussi grosse que le bœuf et qui, tout enflée, finit par mourir. (*Ibid.* : 141-142)

Contrairement à Yoshimoto, Hanada avait repéré des traces de résistance dans de nombreux poèmes écrits pendant la guerre et niait que tous les poètes soient devenus nationalistes comme Takamura Kōtarō (*ibid.* : 145). Pour lui, c'était l'absence de résistance, de sa notion même, dans la littérature des années 1950 qui faisait stagner la révolution sociale. Des hommes comme Yoshimoto n'avaient peut-être pas été responsables de la guerre, mais ils avaient une responsabilité sociale dans l'après-guerre. Il accusa son adversaire de se limiter à draper de nouveaux atours des théories anciennes et de rejeter toute la responsabilité sur les autres en se posant en juge suprême (*ibid.* : 142-144).

Yoshimoto riposta par deux articles. Dans « Qu'est-ce qu'un mouvement artistique ? » (*Geijutsu undō to wa nani ka* 芸術運動とは何か), il accusa les théories de Hanada d'être « infantiles » et précisa sa thèse d'une interrelation entre le monde intérieur et la réalité extérieure dans l'acte artistique, ainsi que son opinion sur une littérature de masse qui aurait le pouvoir de devenir un instrument de réforme sociale (Yoshimoto 1969a [1958]) ; tandis que dans le fameux article « Des réorientations idéologiques » (*Tenkōron* 転向論), il développa en détail sa thèse sur la « réorientation en deux étapes » (Yoshimoto 1969e [1958]). Les deux articles se situent à la charnière entre le débat sur la réorientation des marxistes, d'une part, et, de l'autre, le débat sur la littérature de masse<sup>21</sup>. Par la suite, la querelle entre Yoshimoto et Hanada ne fit que s'aggraver, perdant en objectivité et dégénérant en accusations personnelles stériles<sup>22</sup>.

---

21. Ce débat se pencha sur les notions de « littérature pure » (*junbungaku* 純文学) et « littérature de masse » (*taishū bungaku* 大衆文学). Sur ce point, voir en autres Suzuki (1993).

22. La querelle prit finalement la forme d'un « débat entre Hanada et Yoshimoto » (*Hanada – Yoshimoto ronsō* 花田・吉本論争), en se focalisant sur la conception de la

## Conclusion

En relisant ces deux débats, j'ai voulu comprendre comment les écrivains japonais avaient abordé, après le conflit, la question de leur responsabilité. Le premier, en 1946, vit s'affronter deux groupes : d'une part, la Société littéraire du nouveau Japon, marxiste orthodoxe, qui après la guerre opéra une révolution socialiste en deux étapes (*nidankai kakumeiron* 二段階革命論) et promut une « littérature démocratique » et, d'autre part, la Société de littérature moderne. Les membres de la première, tous adhérents du PCJ, revendiquèrent certes l'autocritique, mais ne pointèrent du doigt que les écrivains non-marxistes. Menés par Hirano Ken et Ara Masahito, les membres de la deuxième, plus libérale et individualiste, qui avaient connu la politisation radicale du mouvement pour une littérature prolétarienne dans les années 1930, demandèrent que les marxistes aussi assument leurs responsabilités. Pour eux, le dogmatisme communiste des années 1930 ne formait, avec le fascisme, que les deux faces d'une même médaille.

Lors du second débat, dans les années 1950, les protagonistes – notamment Yoshimoto Takaaki – rebondirent sur les arguments du premier débat, en particulier la responsabilité des marxistes. Le front, cette fois, opposa les écrivains communistes de la Société littéraire du nouveau Japon aux écrivains avant-gardistes regroupés autour de la revue *Arechi*. Ces derniers critiquèrent le changement d'orientation du PCJ pour un cours modéré ; ils sympathisèrent avec la Nouvelle gauche et l'organisation étudiante radicale Zengakuren en train de se constituer. Sous la conduite de Yoshimoto, ils s'en prirent aux membres de la Société littéraire du nouveau Japon, leur reprochant d'être passés en toute impunité d'une poésie célébrant la guerre à une poésie célébrant la paix. Ils exigèrent une prise de position de la part des marxistes, et Yoshimoto formula sa fameuse thèse de la « réorientation en deux étapes » : la première, forcée par le gouvernement, et la seconde, volontaire. Après la défaite, en persécutant les « autres », les marxistes auraient en effet détourné l'attention de leur propre responsabilité. Comme le remarqua Ōkubo par la suite, Yoshimoto ne chercha pas

---

révolution et la position politique respective des deux protagonistes pendant et après la guerre (Matsumoto 1980 : 246-252).

d'abord à savoir si les poètes avaient écrit des poèmes de guerre, mais plutôt quelle attitude ils avaient eue après le conflit (Ōkubo 1972b : 503-504).

En observant de plus près les deux débats, on peut retrouver les traces d'une lutte de pouvoir dans le « champ intellectuel », ou plus précisément « littéraire », entre les communistes orthodoxes d'un côté et, de l'autre, les modernistes ou avant-gardistes indépendants. En même temps, le conflit opposa aussi la génération d'avant-guerre (*senzenha* 戦前派) à celle de la guerre (*senchūba* 戦中派) qui fit l'expérience du conflit en pleine jeunesse et qui entra sur la scène littéraire surtout après la capitulation. En termes bourdieusiens, il s'agissait d'une lutte pour un capital symbolique entre les « dominants » du champ, et les « prétendants », autrement dit les nouveaux venus, plus jeunes, qui aspiraient à s'y faire une place.

En 1946, la lutte s'exprimait entre la « dominante » Société littéraire du nouveau Japon et la « prétendante » Société de littérature moderne. Tandis que la première recrutait ses membres parmi les tenants de la littérature prolétarienne d'avant-guerre, défenseurs donc d'une forme d'« orthodoxie », les autres étaient portés à des stratégies de « subversion » ou d'« hérésie » en prônant l'individualisme à outrance ou en critiquant le marxisme de n'être au fond que le revers du phénomène fasciste. Il s'agissait pour eux, non seulement de prendre position dans le champ intellectuel de l'après-guerre, mais aussi d'empêcher que la littérature prolétarienne d'avant-guerre, à leurs yeux dogmatique et inféodée au parti, prît à nouveau le contrôle du champ littéraire sous l'étendard d'une « littérature démocratique » qui mettrait une fois de plus l'écriture artistique au service de la politique.

Une petite décennie plus tard, en 1955, les nouveaux « nouveaux venus », soit les jeunes avant-gardistes du journal *Arechi*, se lancèrent contre les auteurs issus du PCJ, qui avait pris le virage pour un cours modéré. Leur attitude versatile leur rappelait celle des marxistes dans les années 1930 et des défenseurs d'une littérature démocratique dans l'immédiat après-guerre.

Comme l'avait remarqué Ayukawa Nobuo à l'époque, la question de la responsabilité de guerre était intimement liée à la question du rôle des écrivains dans la société d'après-guerre (Ayukawa 1974a [1956] : 154). Dans son article « Ce à quoi il faudrait réfléchir une fois » (*Ichido wa kangaete iku beki koto* 一度は考へておくべき事), également connu sous le titre de « La responsabilité de guerre n'existe pas » (*Sensō sekinin wa nai* 戦争責任はない), le critique littéraire conservateur Fukuda Tsuneari 福田恆存 (1912-1994) avait souligné que le débat n'était pas vraiment tourné vers la recherche

d'une responsabilité propre, mais qu'il alimentait plutôt un pathos personnel ou qu'il servait à des fins politiques (Fukuda 1956 : 57)<sup>23</sup>. Ayukawa pris le parti de Fukuda, mais il ajouta que ce n'était pas une raison pour interrompre la discussion puisque, indépendamment de leurs motivations personnelles, les intellectuels essayaient ainsi d'élaborer un discours sur leur passé. Il souligna également que connaître la pensée et les actions des écrivains pendant la guerre permettait de mieux comprendre celles des écrivains contemporains (Ayukawa 1974a [1956]: 154-155). Cependant, comme la plupart des débats au Japon, celui sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre finit par rester en suspens, au moins en grande partie, caractérisé moins par une réelle volonté de résoudre les problèmes que par une extrême virulence polémique. Toutefois, à la fin des années 1950, les appels à une littérature engagée se firent entendre, et de nombreuses œuvres littéraires se mirent à évoquer la Seconde Guerre mondiale<sup>24</sup> ; la responsabilité des intellectuels pendant le conflit revint ainsi à l'ordre du jour. Le débat dont on a retracé ici les événements les plus saillants eut un rôle essentiel pour préparer ce terrain. En ce sens, il mérite d'être estimé à sa juste valeur.

---

23. Fukuda, critique résolu de la littérature marxiste, s'était aussi engagé dans le débat sur les liens entre littérature et politique dans les années 1940. En 1947, dans « Un mouton et quatre-vingt-dix-neuf autres moutons » (*Ippiki to kyūjūkyūhiki to* 一匹と九十九匹と), il avait critiqué l'instrumentalisation de la littérature et, dans « Au nom des hommes » (*Ningen no na ni oite* 人間の名において), l'« héroïsme » des marxistes, qui avaient sacrifié l'humanité à leur idéologie.

24. Par exemple *Ningen no jōken* 人間の条件 (La condition humaine, 1956-1958) de Gomikawa Junpei 五味川純平 (1916-1995) ou *Gadaru kanaru senshishū* ガダルカナル戦詩集 (Anthologie poétique de la bataille de Guadalcanal, 1958) et *Shisha no toki* 死者の時 (Le temps des morts, 1960) de Inoue Mitsuharu 井上光晴 (1926-1992).

## Bibliographie

**ABE Kōbō** 安部公房,  
**HIRABAYASHI Taiko** 平林たい子  
 & **KATŌ Shūichi** 加藤周一 1998 [1957]  
 « Zadankai: dōran to chishikijin 座談会:  
 動乱と知識人 » (Table ronde : Les  
 intellectuels dans la tourmente), *Abe*  
*Kōbō zenshū* 安部公房全集, vol. 6, Tokyo,  
 Shinchōsha 新潮社 : 452-464.

**AKIYAMA Kiyoshi** 秋山清 1972 [1956]  
 « Minshushugi bungaku to sensō  
 sekinin » 民主主義文学と戦争責任  
 (La littérature démocratique et la  
 responsabilité de guerre),  
 in Usui (1972) : 147-159.

**ARA Masahito** 荒正人 1946a  
 « Dai ni no seishun » 第二の青春  
 (Deuxième jeunesse), *Kindai bungaku*  
 近代文学, 1 (2), février : 3-36.

**ARA Masahito** 1946b  
 « Minshū wa dare ka » 民衆はだれか (Qui  
 est le peuple ?), *Kindai bungaku* 近代  
 文学, 1 (3), mars : 3-19.

**ARA Masahito** 1948 [1946]  
 « Shōshimin interigencha » 小市民  
 インテリゲンチャ (L'intelligentsia petite-  
 bourgeoise), in Honda Shūgo 本田  
 秋五 (dir.), *Sengo. Ara Masahito*  
*hyōronshū* 戦後—荒正人評論集, Tokyo,  
 Kawade shobō 河出書房 : 197-202.

**ARA Masahito** 1956 [1946]  
 « Bungakuteki sekinin » 文学的責任  
 (Responsabilité littéraire), *Sengo*

*bungaku no tenbō* 戦後文学の展望, Tokyo,  
 Mikasa shobō 三笠書房 : 9-13.

**ARA Masahito** 1972 [1948]  
 « Shutaiteki chishikijin » 主体的知識人  
 (L'intellectuel subjectif),  
 in Usui (1972) : 455-476.

**ARA Masahito et al.** 1972 [1956]  
 « Zadankai: sensō sekinin o kataru »  
 座談会: 戦争責任を語る (Table ronde : À  
 propos de la responsabilité de guerre),  
 in *Kindai bungaku dōjin* 近代文学  
 同人 (éds.), *Seiji to bungaku – kindai*  
*bungaku no kiseki* 政治と文学 – 近代文学  
 の軌跡, Tokyo, Toyoshima shobō 豊島  
 書房 : 249-308.

**AWATA Kenzō** 粟田賢三 et al. 1956  
 « Zadankai: chishikijin no kyōryoku o  
 megutte » 座談会: 知識人の協力を  
 めぐって (Table ronde : Sur la  
 collaboration des intellectuels), *Chisei*  
 知性 (*Tokushū: Chishikijin no mondai*  
 特集: 知識人の問題), 3 (3), mars : 152-158.

**AYUKAWA Nobuo** 鮎川信夫 1974a [1956]  
 « Bungakusha no sensō sekinin » 文学者  
 の戦争責任 (La responsabilité des  
 écrivains dans la guerre), *Ayukawa*  
*Nobuo chosakushū* 鮎川信夫著作集, vol. 5,  
 Tokyo, Shichōsha 思潮社 : 153-155.

**AYUKAWA Nobuo** 1974b [1954]  
 « "Shi no hai shishū" no honshitsu »  
 「死の灰詩集」の本質 (L'essence de  
 « Cendres de guerre – anthologie  
 poétique »), *Ayukawa Nobuo chosakushū*  
 鮎川信夫著作集, vol. 5, Tokyo, Shichōsha  
 思潮社 : 99-114.

**BARSHAY Andrew E. 1998**

« Postwar Social and Political Thought, 1945-1990 », in Bob Tadashi Wakabayashi (éd.) : *Modern Japanese Thought*, Cambridge (MA), Cambridge University Press : 273-356.

**BOURDIEU Pierre 1984**

*Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit.

**BOURDIEU Pierre 1992**

*Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil.

**BOURDIEU Pierre 2000**

*Propos sur le champ politique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

**FUKUDA Tsuneari 福田恆存 1956**

« Ichido wa kangaete oku beki koto 1 » 一度は考へておくべき事-1- (Ce à quoi il faudrait réfléchir une fois), *Shinchō* 新潮, 53 (11), novembre : 52-57.

**FURUBAYASHI Takashi 古林尚**

**& SATŌ Masaru 佐藤勝 (dir.) 1978**

*Sengo no bungaku. Gendai bungakushi* 戦後の文学—現代文学史 (La littérature d'après-guerre : histoire de la littérature moderne), Tokyo, Yūhikaku 有斐閣.

**HANIYA Yutaka 垣谷雄高 1956**

« Nihon no chishikijin to kyōsanshugi » 日本の知識人と共産主義 (Les intellectuels japonais et le communisme), *Chisei* 知性, 3 (7), juin : 102-103.

**HANADA Kiyoteru 花田清輝 et al. 1956**

« Geijutsu undō no konnichiteki kadai » 芸術運動の今日的課題 (Les tâches

actuelles du mouvement artistique), *Gendai no me* 現代の目, 8 : 2-31.

**HANADA Kiyoteru 1972 [1957]**

« Yangā zenerēshon e » ヤンガー・ゼネレーションへ (À l'attention des jeunes générations), in Usui (1972) : 139-146.

**HANADA Kiyoteru 1978a [1946]**

« Fukkōki no seishin » 復興期の精神 (L'esprit de renaissance), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 2, Tokyo, Kōdansha 講談社.

**HANADA Kiyoteru 1978b [1960]**

« "Kōgaidan" no ryūkō » 「慷慨談」の流行 (La mode des entretiens d'indignation), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 9, Tokyo, Kōdansha 講談社 : 201-214.

**HANADA Kiyoteru 1978c [1957]**

« Nōchirasu gō ōtō ari » ノーチラス号 応答あり (Le Nautilus répond), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 8, Tokyo, Kōdansha 講談社 : 26-39.

**HANADA Kiyoteru 1978d [1948]**

« Tsumi to batsu » 罪と罰 (Crime et châtement), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 3, Tokyo, Kōdansha 講談社 : 374-383.

**HANIYA Yutaka 垣谷雄高 et al. 1972 [1946]**

« Zadankai: Bungakusha no sekimu » 座談会:文学者の責務 (Table ronde : La responsabilité des hommes de lettres), in Usui (1972) : 55-72.

**HIDAKA Rokurō 日高六郎 1972 [1956]**

« Sensō taiken to sensō sekinin » 戦争

体験と戦争責任 (Expérience de guerre et responsabilité de guerre),  
in Usui (1972) : 160-162.

**HIRANO Ken** 平野謙 1972 [1946]  
« Hitotsu no hansotei » ひとつの反措定  
(Une antithèse), in Usui (1972) : 117-120.

**HONDA Shūgo** 本多秋五 *et al.* 1946  
« Bungaku to genjitsu – Kurahara  
Korehito o kakonde » 文学と現実—  
蔵原惟人を囲んで (Littérature et réalité.  
Entretiens avec Kurahara Korehito),  
*Kindai bungaku* 近代文学, 1 (1) : 18-30.

**HOTTA Yoshie** 堀田善衛 1994  
« Nihon no chishikijin tachi » 日本の  
知識人たち (Les intellectuels japonais),  
*Hotta Yoshie zenshū* 堀田善衛全集,  
vol. 14, Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房 :  
159-162.

**ISHIKAWA Tatsuzō** 石川達三  
& **USUI Yoshimi** 臼井吉見 1956  
« Nihon chishikijin to kakumei » 日本  
知識人と革命 (Les intellectuels japonais  
et la révolution), *Chūō kōron* 中央公論,  
71 (9), juillet : 28-36.

**KATŌ Shūichi** 加藤周一 1951  
*Teikō no bungaku* 抵抗の文学 (Littérature  
de résistance), Tokyo, Iwanami Shinsho  
岩波新書.

**KATŌ Shūichi, KOJIMA Nobuo** 小島信夫  
& **TAKAMI Jun** 高見順 1956  
« Chishikijin to wa » 知識人とは (Qu'est-ce  
qu'un intellectuel ?), *Bungei* 文藝, 13 (14),  
septembre : 54-70.

**KATŌ Shūichi** 1999 [1959]  
« Sensō to chishikijin » 戦争と知識人 (La  
guerre et les intellectuels), « *Sensō to  
chishikijin* » o yomu. *Sengo Nihon shisō  
no genten* 「戦争と知識人」を読む—戦後  
日本思想の原点, Tokyo, Aoki shoten 青木  
書店 : 15-61.

**KITAMURA Tarō** 北村太郎 1947  
« Kūhaku wa atta ka » 空白はあったか  
(Y avait-il un vide ?), *Junsuishi* 純粹詩, 4  
(avril).

**KOSCHMANN, J. Victor** 1995  
« Victimization and the Writerly Subject:  
Writers War Responsibility in Early  
Postwar Japan », *Tamkang Review*,  
26 (1-2) : 61-75.

**KOSCHMANN, J. Victor** 1996  
*Revolution and Subjectivity in Postwar  
Japan*, Chicago (IL), University of  
Chicago Press.

**KURAHARA Korehito** 蔵原惟人 1946  
« *Shin Nihon bungaku no shakaiteki  
kiso* » 新日本文学の社会的基礎 (La  
base sociale de la revue *Littérature du  
nouveau Japon*), *Shin Nihon bungaku*  
新日本文学, 1 (1), mars : 2-8.

**KURAHARA Korehito** 1947  
« Bunka kakumei to chishikisō no  
ninmu » 文化革命と知識層の任務 (La  
révolution culturelle et la mission des  
intellectuels), *Sekai* 世界, 18 (juin) : 1-12.

**MARUYAMA Masao** 丸山眞男 1971  
[1957]  
« Nihon no shisō » 日本の思想 (La pensée  
japonaise), in *Nihon no shisō* 日本の思想,

Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店  
(Iwanami shinsho 434) : 1-66.

**MARUYAMA Masao 1996a [1946]**  
« Chōkokkashugi no ronri to shinri »  
超国家主義の論理と心理 (Logique et  
psychologie de l'ultranationalisme),  
*Maruyama Masao shū* 丸山眞男集, vol. 3,  
Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 : 17-36.  
[Trad. fr. de Jacques Reclus à partir de  
l'anglais : « Théorie et psychologie de  
l'ultranationalisme », *Le Débat*, IV (1982).]

**MARUYAMA Masao 1996b [1960]**  
« Go ichi kyū to chishikijin no "kiseki" –  
Maruyama Masao shi no shisō to kōdō »  
五・一・九と知識人の「軌跡」—丸山眞男氏  
の思想と行動 (5/19 et les « traces » des  
intellectuels – la pensée et l'action de  
Maruyama Masao), *Maruyama Masao  
shū* 丸山眞男集, vol. 16, Tokyo, Iwanami  
shoten 岩波書店 : 27-34.

**MARUYAMA Masao 1996c [1956]**  
« Sensō sekinin no chūshin no shozai ni  
tsuite » 戦争責任の中心の所在について  
(À propos de l'épicentre de la  
responsabilité de guerre), *Maruyama  
Masao shū* 丸山眞男集, vol. 16, Tokyo,  
Iwanami shoten 岩波書店 : 299.

**MARUYAMA Masao 1996d [1956]**  
« Sensō sekinin no mōten » 戦争責任  
の盲点 (Les zones d'ombre de la  
responsabilité de guerre), *Maruyama  
Masao shū* 丸山眞男集, vol. 16, Tokyo,  
Iwanami shoten 岩波書店 : 159-165.

**MARUYAMA Masao 1996e [1956]**  
« Sensō sekinin ni tsuite – Shisō no  
kagaku kenkyūkai 1956 nendo sōkai ni

okeru tōron » 戦争責任について—思想の  
科学研究会一九五六年度総会における討論  
(À propos de la responsabilité de guerre  
– discussion à l'occasion de l'assemblée  
générale de l'année 1956 du Groupe  
de recherche sur la science des idées),  
*Maruyama Masao shū* 丸山眞男集,  
vol. 16, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 :  
323-334.

**MATSUMOTO Ken.ichi** 松本健一 (dir.)  
**1980**  
*Shōkai gendai ronsō jiten* 詳解現代  
論争事典 (Dictionnaire des débats  
contemporains), Tokyo, Ryūdō shuppan  
流動出版.

**MINAMI Hiroshi** 南博 *et al.* **1956**  
« Zadankai: chishikijin to iu mono – jiyū  
no mondai o chūshin ni shite » 座談会:  
知識人というもの—自由の問題を中心にして  
(Table ronde : les intellectuels du  
point de vue de la liberté), *Sekai* 世界,  
130 (octobre): 208-222.

**MIYAMOTO Yuriko** 宮本百合子 **2002**  
**[1946]**  
« Dare no tame ni – Interigentsia to  
minshushugi no kadai » 誰のために—  
インテリゲンツィヤと民主主義の課題 (Pour  
qui ? Les tâches de l'intelligentsia et  
de la démocratie), *Miyamoto Yuriko  
zenshū* 宮本百合子全集, vol. 16, Tokyo,  
Shin Nihon shuppansha 新日本出版社 :  
328-335.

**MÜLLER Simone** **2016**  
*Zerrissenes Bewusstsein. Der  
Intellektuellendiskurs im modernen Japan*  
(La conscience déchirée. Le discours  
intellectuel dans le Japon moderne),

Berlin, de Gruyter (Welten Ostasiens / Worlds of East Asia / Mondes de l'Extrême-Orient 25).

**NAKANO Shigeharu** 中野重治 1972 a-c [1946/1947]

« Hihyō no ningensei 1-3 » 批評の人間性 (L'humanité de la critique), in Usui (1972) : (1) 175-182 ; (2) 120-129 ; (3) 206-213.

**NAKANO Yoshio** 中野好夫 1956

« Mohaya "sengo" de wa nai » もはや「戦後」ではない (L'après-guerre est désormais finie), *Bungei shunshū* 文芸春秋, 34 (2), février : 56-66.

**ODAGIRI Hideo** 小田切秀雄 1972 [1946]

« Bungaku ni okeru sensō sekinin no tsuikyū » 文学における戦争責任の追求 (La recherche de la responsabilité de guerre dans la littérature), in Usui (1972) : 115-117.

**OKAMOTO Jun** 岡本潤 1956

« Shijin no tairitsu » 詩人の対立 (Les poètes en conflit), *Shigaku* 詩学, 11 (3), février : 18-24.

**ŌKUBO Tsuneo** 大久保典夫 1972a

« Kaisetsu bungakusha no sensō sekinin ronsō » 解説文学者の戦争責任論争 (Analyse du débat sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre), in Usui (1972) : 163-167.

**ŌKUBO Tsuneo** 1972b

« Hanada Kiyoteru, Yoshimoto Takaaki ronsō no imi » 花田清輝・吉本隆明論争の意味 (La signification du débat entre Hanada Kiyoteru et Yoshimoto Takaaki),

*Shōwa bungakushi no kōsō to bunseki* 昭和文学史の構想と分析, Tokyo, Shibundo 至文堂 : 499-507.

**SENUMA Shigeki** 瀬沼茂樹 1948

« Nihon fashizumu to chishiki kaikyū. Bungakusha no teikō to haiboku » 日本ファシズムと知識階級—文学者の抵抗と敗北 (Le fascisme japonais et la classe des intellectuels. La résistance et la défaite des hommes de lettres), *Daigaku* 大学, 2 (8), août : 23-33.

**SHEA George Tyson** 1964

*Leftwing Literature in Japan. A Brief History of the Proletarian Literary Movement*, Tokyo, Hosei University Press.

**Shin Nihon bungakukai (dir.)** 1956

« Tokushū : chishikijin no sensō taiken » 特集: 知識人の戦争体験 (numéro spécial : La guerre vécue par les intellectuels), *Shin Nihon bungaku* 新日本文学, 11 (8), août : 54-140.

**SLAYMAKER Doug (éd.)** 2002

*Confluences: Postwar Japan and France*, Ann Arbor (MI), Center for Japanese Studies, University of Michigan (Michigan Monographs in Japanese Studies 42).

**SUZUKI Sadami** 鈴木貞美 1993-1994

« Junbungaku to taishū bungaku : kono ashiki inshū 1-4 » 純文学と大衆文学—この悪しき因習 (Littérature pure et littérature de masse : mauvaises habitudes, 1-4), *Bungakukai* 文学界, 47 (10) : 70-192 ; 47 (11) : 180-205 ; 47 (12) : 338-360 ; 48 (1) : 238-263.

**TAHASHI Shintaō** 高橋新太郎 1961  
 « Bungakusha no sensō sekinin ronsō »  
 文学者の戦争責任論争 (Le débat sur la  
 responsabilité des écrivains pendant  
 la guerre), *Kokubungaku: Kaishaku to  
 kansho* 國文學: 解釋と鑑賞 (*Tokushū* :  
*Kindai bungaku ronsō jiten* 特集: 近代  
 文学論争事典, 26 (9), juillet : 130-132).

**TAKEI Teruo** 武井昭夫 & **YOSHIMOTO**  
**Takaaki** 吉本隆明 1969 [1956]  
 « Bungakusha no sensō sekinin »  
 文学者の戦争責任 (La responsabilité des  
 écrivains pendant la guerre), *Yoshimoto  
 Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明  
 全著作集, vol. 13, Tokyo, Keisō Shobō  
 勁草書房 : 416-424.

**TAKEUCHI Yoshimi** 竹内好 1980 [1956]  
 « Sensō sekinin ni tsuite » 戦争責任  
 について (À propos de la responsabilité  
 de guerre), *Takeuchi Yoshimi zenshū*  
 竹内好全集, vol. 8, Tokyo, Chikuma shobō  
 筑摩書房 : 210-218.

**TANABE Hajime** 田邊 元 1948  
*Zangedō to shite no tetsugaku* 懺悔道  
 としるの哲学 (La philosophie comme  
 pénitence), Tokyo, Iwanami shoten 岩波  
 書店.

**TANIKAWA Tetsuzō** 谷川徹三 1945  
 « Chishikijin no tachiba. Sumisu shi ni  
 kotau » 知識人の立場—スミス氏に答ふ  
 (La prise de position des intellectuels.  
 Réponse à M. Smith), *Shinchō* 新潮,  
 42 (11), novembre : 12-21.

**TSURUMI Shunsuke** 鶴見俊輔 1956a  
 « Chishikijin no sensō sekinin » 知識人  
 の戦争責任 (La responsabilité des

intellectuels pendant la guerre), *Chūō  
 kōron* 中央公論, 71 (1), janvier : 57-63.

**TSURUMI Shunsuke** 1956b  
 « Atarashii chishikijin no tanjō » 新しい  
 知識人の誕生 (Naissance d'un intellectuel  
 nouveau), Chisei 知性 (*Tokushū* :  
*chishikijin no mondai* 特集: 知識人の  
 問題), 3 (3), mars : 148-151.

**TSURUMI Shunsuke** 1978  
 « Tenkōron no tenbō : Yoshimoto  
 Takaaki, Hanada Kiyoteru »  
 転向論の展望—吉本隆昭・花田清輝  
 (Vue d'ensemble des thèses sur les  
 réorientations idéologiques : Yoshimoto  
 Takaaki et Hanada Kiyoteru),  
 in Shisō no kagaku kenkyūkai 思想の科学  
 研究会 (dir.), *Tenkō. Kyōdō kenkyū* 転向 :  
 共同研究 (Les réorientations politiques :  
 une recherche collaborative), vol. 3,  
 Tokyo, Heibonsha 平凡社 : 328-343.

**VON WROBLEWSKY Vincent** 1994  
 « Collaboration, résistance und  
 épuration. Schlüsselbegriffe der  
 Nachkriegs-Wende in Frankreich », in  
 Bernd Wilczek (éd.), *Paris 1944-1962.  
 Dichter und Denker auf der Strasse*, Buhl-  
 Moos, Elster Verlag : 10-25.

**USUI Yoshimi** 臼井吉見 (dir.) 1972  
*Sengo bungaku ronsō* 戦後文学論争  
 (Débats littéraires d'après-guerre), vol. 1,  
 Tokyo, Bancho shobō 番町書房.

**YOSHIMOTO Takaaki** 吉本隆明 1959  
 « Shijin no sensō sekinin ron. Bunkenteki  
 na ruieika » 詩人の戦争責任論—文献  
 的な類型化 (De la responsabilité des  
 poètes pendant la guerre. Typologie

philologique), *Kokubungaku: Kaishaku to kanshō* 國文学: 解釈と鑑賞, 7 : 93-100.

### YOSHIMOTO Takaaki 1962

« Gisei no shūen » 擬制の終焉 (La fin de la fiction juridique), *Gisei no shūen* 擬制の終焉, Tokyo, Gendai shichōsha 現代思潮社 : 13-37.

### YOSHIMOTO Takaaki 1963

« Maruyama Masao ron » 丸山眞男論 (À propos de Maruyama Masao), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 12, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 3-96.

### YOSHIMOTO Takaaki 1969a [1958]

« Geijutsu undō to wa nani ka » 芸術運動とは何か (Qu'est-ce qu'un mouvement artistique ?), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 4, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 474-491.

### YOSHIMOTO Takaaki 1969b [1956]

« "Minshushugi bungaku" hihan. Ni dankai tenkōron » 「民主主義文学」批判—二段階転向論 (Critique de la « littérature démocratique ». La réorientation en deux étapes), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 4, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 109-128.

### YOSHIMOTO Takaaki 1969c [1956]

« Minshushugi bungakusha no byūken » 民主主義文学者の謬見 (Les méprises des défenseurs de la littérature démocratique), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 4, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 469-473.

### YOSHIMOTO Takaaki 1969d [1958]

*Takamura Kōtarō* 高村光太郎, *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 8, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 8-186.

### YOSHIMOTO Takaaki 1969e [1958]

« Tenkōron » 転向論 (Des réorientations idéologiques), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 13, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 5-27.

### YOSHIMOTO Takaaki 1972 [1955]

« Zensedai no shijintachi. Tsuboi, Okamoto no hyōka ni tsuite » 全世代の詩人たち—壺井・岡本の評価について (Les poètes de la génération précédente. À propos de l'évaluation de Tsuboi et Okamoto), in Usui (1972) : 129-139.



## Le différent

### La question des responsabilités de guerre et de la réorientation chez Yoshimoto Takaaki entre 1955 et 1958

Éric DUMONT et Vincent MANIGOT\*

Je pars  
Au-delà des pressions de l'hiver  
Et puisque c'est un mensonge de se donner la main si nombreux  
Parce qu'on ne peut souffrir seul  
Et puisque c'est lâche de se donner la main si nombreux  
Parce qu'on ne peut lutter seul  
Je pars  
(Yoshimoto Takaaki 1986a [1952] : 178)

## Retour sur Yoshimoto Takaaki

Dans le paysage de la pensée contemporaine japonaise, Yoshimoto Takaaki 吉本隆明 (1924-2012) occupe à plusieurs égards une place à part. Figure charismatique de l'agitation des années 1960, il serait devenu, après l'éclatement de la bulle, un intellectuel obscur et conservateur. Précurseur des études postcoloniales pour certains<sup>1</sup>, il aurait été, pour d'autres, éclipsé par

---

1. Murakami Fuminobu considère que le travail de Yoshimoto anticipe sur certains points celui de Gayatri Spivak, dont les travaux ont contribué à former le champ des études subalternes (Murakami 2005 : 95-135).

---

\* Université de Tokyo et INALCO, respectivement.

l'émergence du poststructuralisme<sup>2</sup>. De nos jours, l'appréciation de son œuvre au Japon apparaît pour le moins contrastée<sup>3</sup>, comme si le dédain contemporain cherchait à répondre à la fascination d'antan. À ce titre, rares sont, au Japon, les intellectuels dont la réputation polarise autant les avis que celle de Yoshimoto<sup>4</sup>.

Cette méfiance vis-à-vis de ses travaux, ou de leurs apports éventuels, ne rime pas pour autant avec un désintérêt pour la figure de Yoshimoto. Les approches récentes les plus intéressantes à nos yeux, celles d'Oguma Eiji et de Suga Hidemi notamment, le considèrent ainsi comme phénomène ou symptôme d'une époque, et focalisent leurs analyses critiques sur les liens historiques unissant Yoshimoto à son milieu<sup>5</sup>. Elles s'attachent à

---

2. C'est du moins ce que laisse entendre Karatani Kōjin lorsqu'il affirme que Yoshimoto s'efforçait d'exprimer, dans un langage inadéquat, ce que le poststructuralisme considéra par la suite comme l'évidence même, dans une langue appropriée (Karatani 1996 [1982] : 244-257).

3. En dehors du Japon, l'œuvre de Yoshimoto reste peu connue. Les travaux qui lui sont consacrés, comme les traductions, sont rares. À l'exception de quelques poèmes dans des anthologies, et d'un court texte publié dans le catalogue de l'exposition « Le Japon des avant-gardes, 1910-1970 » (Yoshimoto 1986b : 230-236), il existe à notre connaissance trois essais traduits dans leur intégralité : « Les fondements intellectuels de l'autonomie » (*Jiritsu no shisōteki kyoten* 自立の思想的拠点) (Yoshimoto 1996 [1964] : 186-224), « On *tenkō*, or ideological conversion » (*Tenkō-ron* 転向論) (Yoshimoto 2011 [1958] : 103-121), *Karl Marx* (traduction commentée dans le cadre de la thèse de doctorat de Manuel Yang, *Yoshimoto Taka'aki's Karl Marx: Translation and Commentary*, University of Toledo, 2008, 249 p.), et un entretien avec Michel Foucault « Méthodologie pour la connaissance du monde : comment se débarrasser du marxisme » (in *Dits et écrits, 1954-1988*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1994, p. 595-618). On trouvera par ailleurs une présentation très complète de Yoshimoto, accompagnée de résumés de certains de ses grands travaux dans *Modern Japanese Culture* de Leith Morton (Morton 2003 : 103-155).

4. Quoique abusive sur plusieurs aspects, la comparaison qu'établit Suga Hidemi avec la figure de Jean-Paul Sartre nous paraît instructive sur certains points. Il est en effet probable que leur appartenance au monde des Lettres, ainsi que leur extériorité par rapport à l'Université, aient joué un rôle favorable au moment du lancement de leurs carrières respectives, et que ces mêmes éléments se soient par la suite retournés contre eux (Suga 2008 : 26-30).

5. Dans « *Souveraineté populaire* » et « *patriotisme* » (« *Minshu* » to « *Aikoku* » 〈民主〉と〈愛国〉), Oguma Eiji consacre plusieurs analyses, ainsi qu'un chapitre entier à Yoshimoto. Il considère que l'ascension de Yoshimoto est le résultat de l'exacerbation, au milieu des années 1950, d'un conflit générationnel opposant ceux qui sont nés avant

déconstruire les divers mythes forgés autour du personnage, et tentent de resituer son œuvre dans le climat d'après-guerre.

C'est en effet au cours des années 1950 que sa carrière de penseur critique prit son essor, à travers un réexamen polémique de la responsabilité de guerre des écrivains. Nous nous intéresserons à cette polémique, dont nous tenterons de présenter le contexte, retracer le développement et déterminer certains enjeux. L'un de ces enjeux se situe autour d'une redéfinition de la notion de réorientation (*tenkō* 転向)<sup>6</sup>. Cette dernière est en effet très présente dans les essais critiques de Yoshimoto entre 1954 et 1958. Nous nous attacherons à suivre et analyser les variations et évolutions du concept de réorientation dans sa pensée, en les confrontant à certaines approches qui lui sont contemporaines, afin d'en saisir les spécificités.

## La responsabilité de guerre des écrivains

À l'heure où une coalition politique fraîchement formée, le Parti Libéral Démocrate (Jiyūminshutō 自由民主党), claironnait après son arrivée au pouvoir que l'après-guerre appartenait désormais au passé, deux critiques littéraires alors inconnus du grand public, Yoshimoto Takaaki et Takei

---

la guerre (*senzenha* 戦前派) à ceux qui sont nés pendant (*senchūha* 戦中派), que leurs expériences respectives du conflit, et surtout de la défaite, sépareraient (Oguma 2002 : 598-655). Suga, quant à lui, insiste sur une certaine fiction stratégique, ou mise en scène de soi, que Yoshimoto développa au cours des nombreuses polémiques qui jalonnent son œuvre.

6. Si en anglais, l'usage du syntagme *ideological conversion* semble tant bien que mal s'imposer, notons qu'il n'existe en français pour le moment pas d'expression consacrée pour traduire ce terme (voir Fauconnier 2012 : 10-15 pour une présentation générale de la notion, 55-56 pour une recension non-exhaustive des traductions françaises). Soulignons par ailleurs qu'il n'est pas rare de rencontrer dans un même texte plusieurs « équivalents » différents (tel est notamment le cas pour la traduction de « On *tenkō* » par Wake Hisaaki [Yoshimoto 2011]). Si la diversité apporte parfois quelque louable précision, il nous semble que cette prolifération de synonymes risque en définitive de nuire à la cohérence d'une notion sensible et difficile à saisir. Nous privilégierons donc ici, malgré les limitations qu'impose l'exercice, la stabilité lexicale et adopterons pour ses aspects fonctionnels d'une part et sa proximité avec le japonais d'autre part, la traduction « réorientation ».

Teruo 武井昭夫 (1927-2010), rallumèrent les braises d'un débat vieux d'une dizaine d'années : celui des responsabilités de guerre. Si tous deux appartenaient au monde des Lettres, leurs parcours ne s'étaient encore jamais croisés. À la différence de Yoshimoto, qui avait vécu en marge de la politique, Takei était, lui, un activiste chevronné. Il avait rejoint le Parti communiste japonais (Nihon kyōsantō 日本共産党, ci-après PCJ) en 1946, puis avait milité pour la création de la Fédération japonaise des associations d'autogestion étudiantes (Zen-Nihon gakusei jichikai sōrengō 全日本学生自治会総連合) dont il devint en 1948 le premier Premier secrétaire. Il intégra en 1947 la Société Littéraire du Nouveau Japon (Shin-Nihon bungaku-kai 新日本文学会, ci-après SLNJ), mais n'y devint actif qu'à partir du début des années 1950. Si les circonstances exactes de leur rencontre restent incertaines<sup>7</sup>, les fruits qu'elle porta sont, eux, connus : un recueil cosigné qui devait susciter le débat, *La responsabilité de guerre des écrivains* (*Bungakusha no sensō sekinin* 文学者の戦争責任).

L'ouvrage, publié à l'automne 1956 par les éditions Awaji shobō 淡路書房, reprend en réalité une série d'articles que Yoshimoto et Takei avaient d'abord fait paraître à titre individuel dans diverses revues<sup>8</sup>, et dans lesquels

---

7. Lors d'une interview organisée par Karatani Kōjin, pour le vingtième numéro de la revue *Espace critique* (*Hihyō kūkan* 批評空間, janvier 1999), Takei mentionne l'existence d'un cercle d'études formé en juillet 1955, réunissant Yoshimoto, le critique littéraire Okuno Takeo 奥野健男 (1926-1997), le romancier Hino Keizō 日野啓三 (1929-2002) et lui-même. Sachant que ces mêmes personnes sont à l'origine de la revue *Critique contemporaine* (*Gendai hyōron* 現代評論), dont le premier numéro, en décembre 1958, contient « La réorientation » (*Tenkō-ron* 転向論) de Yoshimoto, nous pouvons imaginer qu'il existait sans doute une certaine cohésion au sein du groupe (Takei 2004 [1999] : 131).

8. Outre une préface et une postface rédigées pour l'occasion, *La responsabilité* reprend les articles suivants : Yoshimoto Takaaki, « Notes sur Takamura Kōtarō » (*Takamura Kōtarō nōto* 高村光太郎ノート) (*Gendai-shi* 現代詩 [Poésie contemporaine], juillet 1955, il ne s'agit ici que de la partie concernant la période de guerre), « Les poètes de la génération précédente » (*Zensedai no shijintachi* 前世代の詩人たち) (*Shigaku* 詩学 [Poétique], novembre 1955), « Critique de la "littérature démocratique" » (« *Minshushugi bungaku* » *bihan* 「民主主義文学」批判) (*Arechi shishū* 荒地詩集 [Recueil de poèmes du groupe Arechi], avril 1956), « Les poètes d'après-guerre » (*Sengo shijin-ron* 戦後詩人論) (*Shigaku* 詩学, juillet 1956) ; Takei Teruo : « La responsabilité de guerre d'après-guerre et la littérature démocratique » (*Sengo no sensō sekinin to minshushugi bungaku* 戦後の戦争責任と民主主義文学) (*Gendai-shi*, mars 1956), « Avant-garde politique et avant-garde

ils interrogeaient, de manière encore inédite, la responsabilité de guerre des écrivains. Au sortir de la guerre, la SLNJ s'était la première emparée du problème ; aussi, dans la mesure où Yoshimoto et Takei lui succèdent, leurs travaux sont parfois qualifiés de « deuxième polémique sur la responsabilité de guerre des écrivains ». Cette appellation est toutefois quelque peu trompeuse car, plus qu'un prolongement, il s'agit en fait d'une reformulation.

La particularité de leur démarche consiste par ailleurs à considérer la question des responsabilités de guerre en relation avec ce qu'ils nomment la « responsabilité d'après-guerre » (*sengo sekinin* 戦後責任). Leurs travaux s'inscrivent, en ce sens, dans un contexte plus large, qui voit émerger alors, sur plusieurs fronts, une critique gauchisante du PCJ et de ses cadres<sup>9</sup>. Pour des raisons qui leur sont propres, Takei et Yoshimoto nourrissent chacun de profonds doutes au sujet du bien-fondé des thèses soutenues par le parti et de son fonctionnement<sup>10</sup>. L'histoire du PCJ dans l'après-guerre, de son revirement inexplicable pendant la grève générale de février 1947, aux échauffourées du « premier mai sanglant » de 1952, sans compter les nombreuses querelles intestines, parfois meurtrières, menées au nom de l'unité, est en

artistique » (*Seiji no avangyarudo to geijutsu no avangyarudo* 政治のアヴァンギャルドと芸術のアヴァンギャルド) (*Bijutsu hihyō* 美術批評 [Critique d'art], mars 1956), « D'un vulgaire scarabée sacré à un scarabée sacré révolutionnaire » (*Zokuryū sukarabē sakure kara kakumeiteki sukarabē sakure e* 俗流スカラベーサクレから革命的スカラベーサクレへ) (*Bijutsu hihyō*, mai 1956) et « Littérature d'après-guerre et avant-garde » parties une et deux (*Sengo bungaku to avangyarudo* 戦後文学とアヴァンギャルド) (*Bijutsu hihyō*, août et septembre 1956). Précisons d'une part qu'il s'agit du seul ouvrage cosigné par Yoshimoto et Takei, et d'autre part que ces articles furent par la suite repris, parfois remaniés voire enrichis, dans des recueils publiés à titre individuel. De même que pour Yoshimoto, toutes les citations de Takei proviennent de l'édition la plus récente.

9. Pour une synthèse de ces critiques, voir Suga 2008 : 121-142.

10. Sans trop entrer dans les détails, mentionnons que les activités syndicales de Yoshimoto lui coûtèrent plusieurs postes. Déjà méfiant du soutien que le PCJ était capable d'apporter aux grévistes, il vit d'un très mauvais œil le renoncement à la lutte armée décrété lors du sixième congrès du parti (27-29 juillet 1955) (voir Oguma 2002 : 626-627). Quant à Takei, il vécut le déchirement du PCJ et les luttes de pouvoir entre factions régionaliste (*shokan-ha* 所感派) et internationaliste (*kokusai-ha* 国際派) de l'intérieur du parti d'une part, de la SLNJ d'autre part. Il avait en outre développé, du fait de son activisme à l'université, plusieurs théories sur le rôle des étudiants au sein du mouvement social, que les cadres du parti avaient condamnées (Takei 2004 [1999] : 129-130).

effet criblée de contradictions, dont aucun cadre ne fut amené à répondre. Il n'est dès lors pas impossible d'envisager que, pour Yoshimoto et Takei, le retour sur les responsabilités de guerre pouvait constituer un moyen détourné de critiquer cette situation.

Compte tenu du caractère gigogne de *La responsabilité*, il nous paraît primordial d'esquisser le contexte intellectuel de la relance de cette polémique en 1956, ainsi que d'exposer brièvement le contenu et les apories du premier débat, auquel elle entend répondre. Nous présenterons les procédés et arguments employés par Yoshimoto et Takei<sup>11</sup>, à travers lesquels nous tenterons d'analyser les usages et l'importance de la notion de réorientation.

### La SLNJ et le degré zéro de la responsabilité

En mars 1956, l'historien des idées Maruyama Masao 丸山眞男 (1914-1996) remarque un récent regain d'intérêt pour la question des responsabilités de guerre des intellectuels (Maruyama 1995 [1956] : 159-164). Concédant que dans la configuration politique actuelle ce thème pourrait faire le jeu des forces réactionnaires, il affirme néanmoins que le mouvement

---

11. Nous ne chercherons donc pas à établir de distinction particulière entre les positions de Takei et Yoshimoto dans leur entreprise. Il est évident que leurs trajectoires respectives étaient, à l'époque déjà, aussi différentes qu'elles le seront par la suite. Alors que Yoshimoto se lancera à la recherche d'une alternative au marxisme en tentant de développer, notamment, une théorie de l'autonomie (voir Yoshimoto 1996 [1964] : 183-224, et Olson 1978 : 340-352), Takei, lui, poursuivra ses activités au PCJ comme à la SLNJ, dont il deviendra rédacteur en chef au cours des années 1960. Nous n'ignorons pas non plus qu'une violente querelle opposa les deux hommes au début des années 1960. Il ne nous semble toutefois pas inutile de nuancer la centralité qu'accordent certaines approches à la personnalité de Yoshimoto. La plus récente nous semble être celle d'Oguma Eiji, qui ne mentionne Takei qu'à deux reprises (Oguma 2002 : 287, 290), mais en dehors du chapitre consacré à Yoshimoto (Oguma 2002 : 598-655). Rien n'indique, en effet, que l'influence de Yoshimoto sur Takei ait été unilatérale. Il nous paraît également important d'éviter certains écueils qui, de manière rétrospective, anticipent les divergences qui les sépareront, comme le fait par exemple Soeda Kaoru (Soeda 2010 : 25-30). Rien n'annonce, pourtant, dans leurs articles de l'époque, leurs désaccords à venir, ni ne signale une différence fondamentale de point de vue sur la question. Nous pensons donc, comme le suggère Yuchi Asao que, sans les confondre, il faut toutefois postuler une « communauté d'idées » entre Yoshimoto et Takei dans *La responsabilité* (Yuchi 2006 : 273).

pour la paix, comme celui pour la défense de la Constitution, ne pourront progresser en refusant d'y faire face. Le problème mérite toutefois, à ses yeux, d'être reformulé. Il ne doit pas se limiter d'une part aux seuls intellectuels, mais être au contraire étendu à tous les groupes sociaux. D'autre part, il lui faut admettre des formes de responsabilités qui échappent au registre juridique, notamment celle de la responsabilité politique. Or, sur ce dernier point, avance Maruyama, la question des responsabilités de guerre connaît deux angles morts : l'empereur d'un côté, le PCJ « ou plus précisément les communistes non-réorientés » (*ibid.* : 163) de l'autre. Si le problème de la non-responsabilité de l'empereur renvoie évidemment à la décision américaine de ne pas le faire comparaître lors du procès de Tokyo, interroger la responsabilité de guerre des « communistes non-réorientés » semble de prime abord plus surprenant. On constate que la thématique des responsabilités de guerre, non plus seulement celle des dirigeants jugée au lendemain des hostilités, mais celle plus diffuse et surtout bien moins saisissable des intellectuels et artistes japonais, est alors particulièrement interrogée. Au sujet des « non-réorientés », Maruyama adopte une posture assez consensuelle, estimant qu'« il n'y a à douter ni du courage ni de l'intégrité dont ils firent preuve en endurant toutes les pressions et persécutions dans leur lutte contre la guerre et le fascisme » (*ibid.* : 164). Les discours leur conféraient en effet alors une place bien particulière quant à la question des responsabilités de guerre<sup>12</sup>.

Le terme de « non-réorienté » désigne une infime minorité d'individus, pour la plupart communistes, tels Tokuda Kyūichi 徳田球一 (1894-1953), Nosaka Sanzō 野坂参三 (1892-1993) ou Miyamoto Kenji 宮本顕治 (1908-2007)<sup>13</sup>. Leur refus de céder face à l'ennemi fit, dans l'immédiat

---

12. Ce passage s'appuie sur Oguma (2002 : 175-190), Dower (1999 : 233-244), et Koschmann (1993 : 395-414).

13. Avocat de formation, Tokuda fut arrêté en 1928. Il devint, après dix-huit ans de prison, Premier secrétaire du PCJ en 1945. De retour d'Angleterre où il avait adhéré au Parti communiste en 1920, Nosaka participa en 1922 à la création du premier Parti communiste (illégal) au Japon. Lui aussi arrêté en mars 1928, il fut libéré pour raisons de santé et partit à l'étranger, en URSS notamment où il intégra le Komintern, puis en Chine, où il lutta aux côtés de la résistance « anti-japonaise ». Il rentra au Japon en 1945, et participa à la renaissance du PCJ, dont il fut Premier secrétaire de 1955 à 1958. Économiste de formation, Miyamoto s'était également distingué comme critique

après-guerre, l'objet d'un respect quasiment unanime<sup>14</sup>. Au sein des milieux intellectuels progressistes, hantés par un double sentiment d'impuissance et de remord, ces « non-réorientés » pouvaient aussi incarner une certaine forme de constance ou de fidélité à des convictions. Par ailleurs, suite à sa reformation en décembre 1945, le PCJ embrassa dans un premier temps l'agenda des réformes entreprises par le SCAP<sup>15</sup>, et se présenta officiellement, tout en qualifiant les troupes américaines d'« armée de libération », en champion de la « révolution démocratique » (Tokuda 1946 : 3). Si ce dernier point tenait sans doute surtout à l'attachement de ses cadres aux thèses de 1932, notamment l'idée de révolution en deux stades, cette position n'allait toutefois pas sans susciter quelques équivoques. D'une part, elle situait *a priori* le PCJ dans le camp des vainqueurs<sup>16</sup>. D'autre part, et malgré le concours du parti à l'avènement d'un « nouveau Japon », celui-là n'était-il pas plutôt en train de relancer un programme avorté dans les années 1930 ?

Ces questions ne seront toutefois ouvertement soulevées qu'après 1955. Soulignons pour le moment que, dans les ruines de la défaite et ce jusqu'à l'amorce du fameux « retour en arrière » (*gyaku kōsu* 逆コース), l'influence des communistes dans le champ intellectuel était considérable et la présence parmi eux de non-réorientés rendait leur légitimité pour ainsi dire indiscutable, encourageant en cela le retour de nombreux réorientés<sup>17</sup>.

Dans les milieux culturels, la tendance générale fut assez semblable. Des groupes se formèrent à nouveau, de nouveaux projets virent le jour. En décembre 1945, d'anciens membres de la Ligue japonaise des écrivains prolétariens (Nihon puroretaria sakka dōmei 日本プロレタリア作家同盟, ou NALP) se réunirent à Kanda pour l'inauguration de la SLNJ. Nous pouvons

---

littéraire avant son arrestation en 1933. Comme Tokuda, il ne fut libéré qu'en 1945. Il occupa, lui aussi, le poste de Premier secrétaire de 1958 à 1970.

14. Selon Oguma, MacArthur lui-même aurait considéré Tokuda et Nosaka, tout en déplorant le fait qu'ils soient communistes, comme des « types compétents » (*yūnō na renchū* 有能な連中) (Oguma 2002 : 184).

15. Sur ce point, on consultera notamment Fauconnier (2007), Koschmann (1993 : 397-401) et Lucken (2013 : 214-218).

16. C'est précisément la question soulevée par Maruyama (1995 [1956] : 164).

17. Le succès du PCJ au niveau électoral durant la seconde moitié des années 1940 participe de ce même élan (Fauconnier 2012 : 450).

lire, dans le procès-verbal que la société publia dans le premier numéro de sa revue en mars 1946 : « Cette réunion n'est pas la simple renaissance des groupes prolétariens. Suivant les avancées de la révolution démocratique, nous visons le ralliement de tous les représentants de la littérature démocratique, et devons lutter pour son progrès » (Iwakami 1946 : 62).

Ce fut du reste sous cette appellation de « littérature démocratique » que la SLNJ entendait mener ses activités : produire une littérature à même de combattre les vestiges de l'ancien ordre semi-féodal, et lutter pour le renforcement de la révolution démocratique. Cet appel en faveur d'un « front commun » littéraire était probablement sincère, dans la mesure où l'invitation fut lancée bien au-delà du cercle des anciens de la NALP<sup>18</sup>, et que la revue ouvrit par la suite régulièrement ses colonnes à des auteurs qui ne lui étaient pas affiliés<sup>19</sup>. La différence qu'invoquait la SLNJ entre son programme et celui des groupes prolétariens d'avant-guerre était en revanche plus trouble. En effet, le communiqué précisait encore : « Nous sommes parvenus à la conclusion que seuls ceux qui n'ont pas collaboré à cette guerre impérialiste et s'y sont opposés étaient qualifiés pour en être les fondateurs »<sup>20</sup> (Iwakami 1946 : 62). Autrement dit, le critère qualificatif décisif consistait à avoir « les mains propres », et sous-entendait implicitement une certaine forme de loyauté envers la NALP. La lutte décrétée contre les mouvements littéraires jugés réactionnaires ne tarda pas à s'engager. Au mois de juin, dans un article intitulé « Poursuite des responsabilités de guerre en littérature », le critique littéraire Odagiri Hideo 小田切秀雄 (1916-2000) déclarait :

Les responsabilités de guerre en littérature sont avant tout, et plus que tout autre, notre propre problème. Ce problème commence par notre propre autocritique. Dans un monde libre, la supercherie ne prend pas. Ce que nous avons fait pendant

---

18. Pour quelques chiffres, voir Dower (1999 : 238).

19. Tel fut notamment le cas pour Yoshimoto qui entre 1954 et 1959 y publia une cinquantaine de billets, notes de lectures, critiques de films et autres petits essais.

20. La liste comprend les noms suivants : Akita Ujaku 秋田雨雀 (1883-1962), Eguchi Kan 江口渕 (1887-1975), Kubokawa Tsurujirō 窪川鶴次郎 (1903-1974), Tsuboi Shigeji 壺井繫治 (1897-1975), Tokunaga Sunao 徳永直 (1899-1958), Nakano Shigeharu 中野重治 (1902-1979), Fujimori Seikichi 藤森成吉 (1892-1977), Miyamoto Yuriko 宮本百合子 (1899-1951) et Kurahara Korehito 蔵原惟人 (1902-1991). Tous avaient été impliqués dans la NALP.

la guerre, c'est à nous de l'interroger, à nous de l'examiner, à nous de le critiquer. Nous comptons, ce faisant, tirer au clair nos propres responsabilités quant à l'état affligeant de décadence et de déchéance qu'a connu la littérature japonaise au cours de ces dix dernières années. (Odagiri 1946 : 64)

Odagiri avait par ailleurs pris soin dans son texte d'inclure une liste de vingt-cinq auteurs, sélectionnés, selon lui, sur la base de leur degré d'implication dans le conflit ou encore de leur renommée à l'intérieur et en dehors du monde littéraire<sup>21</sup>. Ces derniers étaient d'une part sommés de s'expliquer sur leur comportement, d'autre part de reconnaître leurs responsabilités et éventuellement de quitter les Lettres. Cette procédure entreprise par la SLNJ ne comptait donc pas étendre ses verdicts au-delà du monde littéraire, et assumait pleinement en cela sa nature extra-judiciaire. Le découpage qu'elle opérait entre ceux qui avaient activement apporté leur soutien au régime impérial et à la guerre, ceux qui ne les avaient soutenus que passivement et ceux qui leur avaient résisté, assignant ainsi un degré de responsabilité totale aux premiers, partielle aux seconds et nulle aux derniers, reflétait en revanche un système de représentations plus largement partagé, ou éventuellement tacitement admis, chez les intellectuels<sup>22</sup>. Cela ne signifie pas que les accusés s'exécutèrent, ou acceptèrent leur « peine », mais que, sur le terrain de la responsabilité de guerre des écrivains, la démarche de la SLNJ ne connut pas de modèle véritablement concurrent, et conserva ainsi une certaine forme de mainmise sur la question jusqu'en 1956.

Néanmoins, pour paraphraser Maruyama, la formulation du problème par la SLNJ comportait quelques angles morts. Premièrement, la tripartition à laquelle elle se livrait était loin d'aller de soi. En effet, si aucun

---

21. Liste qui contient, entre autres, les noms de personnalités majeures de la scène culturelle de la première moitié du siècle, parmi lesquels l'écrivain et critique Kobayashi Hideo 小林秀雄 (1902-1983), le poète et sculpteur Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956), ou encore deux importants représentants du romantisme japonais, l'écrivain et critique Kamei Katsuichirō 亀井勝一郎 (1907-1966) et le critique Yasuda Yojūrō 保田與重郎 (1910-1981).

22. Karatani souligne à ce propos que l'approche de Maruyama, tout comme celle des membres de la revue *Littérature moderne* (*Kindai bungaku* 近代文学), butait sur le respect moral envers les non-réorientés dont l'un comme les autres ne parvenaient pas à se départir (Karatani 2003 [2000] :175-176).

membre de l'Association patriotique de la littérature du Japon (Nihon bungaku hōkoku-kai 日本文学報国会) ne pouvait échapper, du moins formellement, à la question de sa responsabilité de guerre, alors la frontière tracée entre les opposants et les spectateurs passifs devenait pour le moins floue (Yuchi 2007 : 176-179). À ce titre, la SLNJ et son comité central étaient-ils réellement mieux placés que leurs collègues pour incarner le degré zéro de la responsabilité ? En outre, comme le rappelle Karatani Kōjin, l'autocritique à laquelle entendaient s'être livrés les communistes de la SLNJ consista, dans les faits, moins en un bilan de leur conduite pendant la guerre qu'en un simple retour au parti (Karatani 2003 [2000] : 166-169). Or, pour revenir, il fallait bien d'une manière ou d'une autre s'en être éloigné un moment. Et si, en effet, écart il y avait eu, quelle en était la nature exacte, et quel type de responsabilité était-il susceptible d'impliquer ?

### La responsabilité d'après-guerre des écrivains

En novembre 1955, soit presque une année avant que Maruyama ne s'exprime publiquement sur la question, Yoshimoto abordait dans un article intitulé « Les poètes de la génération précédente » le même problème, quoique de manière nettement plus tranchée :

Le poison distillé par la révolution pacifique ne tient pas à l'idée d'accomplir pacifiquement une révolution dans un état de servitude préalable (si tant est qu'une si belle chose soit possible). Il réside plutôt dans le fait que, à se masturber dans l'illusion d'avoir mis un terme à la guerre par leurs propres moyens, quand bien même la défaite fut le fait des troupes alliées, les forces démocratiques ont permis les mensonges dans leurs propres rangs pour, perchés sur leur piédestal, mieux cracher sur les autres camps, et s'attirer ainsi la méfiance du peuple [*jinmin* 人民]. (Yoshimoto 2014a : 265)

Nous pouvons observer ici, outre son ton virulent, quelques-unes des caractéristiques du second débat sur la responsabilité de guerre des écrivains<sup>23</sup>. En premier lieu, Yoshimoto et Takei ancrent leur démarche dans le présent ;

---

23. Afin de ne pas multiplier vainement les références à des auteurs et critiques littéraires très peu connus sous nos latitudes, nous restreindrons nos analyses aux textes suivants : « Les poètes de la génération précédente », « La responsabilité de guerre d'après-guerre et la littérature démocratique » et « Critique de la "littérature démocratique" ».

autrement dit, à leurs yeux, c'est la situation actuelle qui exige un réexamen du passé. Tous deux partagent alors un même sentiment d'échec vis-à-vis de la « révolution démocratique », tant sur les plans politique que littéraire. Pour reprendre les termes de Yoshimoto, le « poison » des tenants de la « révolution pacifique » ne se trouve pas dans le fait que d'aucuns aient pu croire à leurs stratégies, mais bel et bien dans le fait qu'ils se soient concrètement aliénés les masses pour des chimères. Dans cette perspective, si le présent représente certes le résultat d'actions et d'erreurs passées, il constitue avant tout pour les analyses de Takei et Yoshimoto à la fois un point de départ et un enjeu. En ce sens, leurs travaux pourraient s'apparenter à une tentative d'archéologie critique du présent qui, plus qu'à rétablir une vérité historique dissimulée, chercherait à actualiser le passé.

Ensuite, même si les propos de Yoshimoto ci-dessus ne permettent pas, seuls, d'appuyer suffisamment ce point, cette deuxième polémique prend pour cible principale la SLNJ. Les travaux de Yoshimoto et Takei s'attachent ainsi à remettre en cause le mythe de l'innocence sur lequel elle s'était constituée, et au nom duquel elle renvoyait les « autres camps » face à leurs responsabilités. Car, parmi ses membres fondateurs, certains avaient aussi, pendant la guerre, rédigé des textes compromettants.

Tel était, par exemple, le cas du poète Tsuboi Shigeji, à propos duquel Takei écrit en mars 1956 dans « La responsabilité de guerre d'après-guerre et la littérature démocratique » : « Je ne cherche pas à dénoncer la responsabilité de guerre de Tsuboi. J'interroge sa responsabilité d'après-guerre qui commence par l'esquive de sa responsabilité de guerre » (Takei 1960 : 120). Sans trop entrer dans les détails, il n'est peut-être pas inutile de rappeler le contexte de l'affaire. Les éditions Aoki avaient publié en 1954 trois volumes de poèmes de Tsuboi, postfacés par Odagiri Hideo. Ces recueils ne prétendaient certes pas rassembler les œuvres complètes du poète ; toutefois, certains « oublis », notamment quelques poèmes de guerre, pouvaient paraître dérangeants, voire suspects, au regard de l'attitude intransigente de la SLNJ. La postface d'Odagiri s'abstenait également de mentionner ces poèmes, préférant se concentrer sur l'éloge de Tsuboi, dont il célébrait le talent et l'intégrité. Dans « Les poètes de la génération précédente », Yoshimoto avait lui aussi traité de ce cas. Il y mettait côte à côte deux poèmes de Tsuboi. L'un, écrit pendant la guerre, chantait les adieux déchirés du poète à sa thière, qui s'apprêtait à aller nourrir l'acier des canons ;

l'autre, rédigé après-guerre, mettait en scène une réunion familiale chaleureuse autour d'une même théière. Yoshimoto commentait :

Comme il était censé avoir donné durant la guerre sa théière à la ferraille, peut-être en a-t-il acheté une nouvelle, ou peut-être s'est-il contenté d'écrire un poème dans lequel il la donnait, mais la garda pour lui. (Ô résistance plébéienne !) Ce qui m'intéresse, c'est que consciemment ou non, ces deux poèmes partent d'une même idée, et, qu'entre les deux, il y eut la guerre. À partir de là, la seule différence est que l'un s'achève sur un appel à l'agitation pseudo-fasciste, et l'autre dans une mièvrerie pseudo-démocratique. Si c'est cela être poète, les premiers sentiments que j'éprouve sont la honte, l'humiliation et le désespoir. On n'y trouve pas la moindre trace d'une lutte intérieure ni d'une accumulation sensible, indiquant quelle expérience fut subjectivement pour lui celle de la guerre. En forçant le trait, on pourrait dire que chez Tsuboi, où les questions de réorientation et de responsabilité de guerre ne se posent pas, il n'y a rien d'autre qu'une allure de plébéen, qui se contente de défiler avec son temps. (Yoshimoto 2014a : 268)

Le suivisme et l'inauthenticité reprochés ici à Tsuboi sont, pour Yoshimoto, les symptômes d'un problème plus général : celui de la subjectivité. Celle de Tsuboi appartient, selon lui, à ce qu'il nomme la « plèbe » (*shomin* 庶民), qu'il oppose au « peuple » (*jinmin* 人民). Le régime plébéen de la subjectivité n'interdit certes pas quelques modes de résistance à l'ordre, mais la capacité de ces derniers à agir sur la réalité est nulle. Il en découle que les actions d'un tel sujet ne peuvent que prendre la forme de *pseudo*-actions. Pour Yoshimoto, seul un travail de théorisation, procédant d'une confrontation entre le « monde intérieur » du sujet et la réalité extérieure, permet de s'émanciper de sa condition « plébéienne ». Parvenu au terme de ce processus, le sujet intérieurement théorisé se retrouve à même de comprendre et affronter l'ordre social, autrement dit de conduire une révolution<sup>24</sup>. Ainsi, selon Yoshimoto, la résistance que « le plébéen » Tsuboi entendrait opposer à la réalité par son engagement artistique, ne serait en somme guère plus qu'une illusion engendrée par l'inconscience d'une subjectivité défaillante.

---

24. La problématique de la subjectivité connaît à l'époque chez Yoshimoto diverses formulations. Celle présentée ici est exposée dans « Les poètes de la génération précédente ». Pour Yoshimoto, l'année 1937 dénote de manière générale l'effondrement du sujet (*shutai* 主体) japonais moderne qu'il observe chez Takamura Kōtarō (Yoshimoto 2014b [juillet 1955] : 102-107).

Dès lors le silence de Tsuboi, comme celui d'Odagiri, quant à sa réorientation et ses responsabilités de guerre, n'apparaît plus comme un simple refus d'avoir à rendre des comptes, mais se double d'un aveuglement « plébéen » face à ces questions.

C'est le même type de silence et d'aveuglement que Takei dénonce chez le critique littéraire Kubokawa Tsurujirō<sup>25</sup>. Rééditions partielles de certains recueils d'essais critiques, textes de présentations articulés sur l'acuité et la constance de l'auteur : les circonstances de l'affaire étant assez similaires à celles du cas Tsuboi, nous ne nous étendrons pas dessus. Dans son réquisitoire, Takei tente, au nom précisément d'une résistance authentique de Kubokawa, de remettre en question la thèse d'une continuité dans son œuvre, autrement dit, il cherche à distinguer des périodes afin d'isoler un point de rupture. Pour Takei, ce basculement se situe au tournant des années 1940, entre l'intensification du conflit sur le continent et le début de la guerre du Pacifique. Jusqu'alors, Kubokawa avait emprunté une route parallèle aux premiers réorientés de la NALP, c'est-à-dire qu'il s'était détaché d'un réalisme dit socialiste pour se diriger vers un réalisme d'ordre plus général, affranchi de contraintes politiques. Puis, d'une conception autonome de la littérature, il serait brusquement revenu à une théorisation nettement plus politisée, au service cette fois, de la guerre et de la sphère de coprosperité asiatique.

Pour étayer son argument, Takei cite de longs passages d'un texte intitulé « La place de la littérature japonaise » (*Nihon bungaku no ichi* 日本文学の位置), rédigé par Kubokawa en commémoration de la cérémonie inaugurale de l'Association patriotique de la littérature du Japon (le 18 juin 1942). Après s'être félicité de cette réunion des écrivains et des plus grands représentants de l'armée et de la marine sous la bannière de la littérature, Kubokawa se disait ému par l'allocution du Premier ministre Tōjō Hideki 東条英機 (1884-1948), enjoignant les membres de l'association à la bonne entente. Kubokawa poursuivait en affirmant qu'il était nécessaire, pour atteindre les objectifs fixés par l'association, que chaque auteur prenne conscience de sa place, mais aussi de la situation et du rôle historiques qu'étaient appelées

---

25. La présentation la plus détaillée et aboutie qu'il consacre à Kubokawa se trouve dans « La responsabilité de guerre d'après-guerre et la littérature démocratique » (Takei 1960 [mars 1956] : 132-141).

à tenir les Lettres japonaises au sein de la littérature mondiale. Or cette vision du monde, ajoutait-il, était indissociable de la politique culturelle nationale, dans la mesure où elle ne pouvait lui être que subordonnée. Sa réalisation exigeait donc que les écrivains, ceux notamment qui concevaient l'art comme séparé de la politique, procèdent à leur autocritique littéraire. Takei commente :

Ne voyons-nous pas ici une minable caricature de théorie littéraire marxiste ? À l'instar d'un grand nombre d'ex-marxistes qui, pendant la guerre, mirent leurs théories des forces productives et leurs discours sur l'autodétermination des peuples au service d'une rationalisation de l'économie de guerre et de l'établissement de la sphère de coprosperité de la grande Asie, Kubokawa Tsurujirō dévoile ici, comme théoricien à la solde de la littérature impériale, les résidus de son passé de marxiste. (Takei 1960 [mars 1956] : 139).

Toutefois, selon Takei, la présence de Kubokawa, suite à son repositionnement démocratique après la défaite, parmi les membres fondateurs de la SLNJ, dont seuls étaient censés être dignes « ceux qui n'ont pas collaboré à cette guerre impérialiste et s'y sont opposés », interdisait de fait un retour sur son activité réelle, c'est-à-dire sa réorientation, pendant le conflit<sup>26</sup>.

Le problème de la réorientation occupe une place centrale dans les articles de Takei et de Yoshimoto. Cela tient probablement au fait qu'il est alors largement envisagé à travers le prisme d'une non-réorientation, conçue à la fois comme forme de fidélité au communisme, mais aussi, et par là-même, comme une sorte d'échappatoire à la question des responsabilités de guerre. Les procédures mises en œuvre par Yoshimoto et Takei visent surtout à troubler cette configuration. Cela ne signifie pas qu'ils s'en détournent, ni qu'ils la rejettent catégoriquement, mais plutôt qu'ils l'exploitent pour interpréter un silence.

Tous deux n'ignorent pas que la réorientation des membres de la NALP incarcérés au début des années 1930 a été le fruit de pratiques coercitives

---

26. Selon le poète anarchiste Akiyama Kiyoshi 秋山清 (1904-1988), les propos de Takei furent très mal accueillis, particulièrement par Miyamoto Kenji et Kubokawa lui-même, lors de l'assemblée des cadres de la SLNJ de juin 1956. Akiyama, pour sa part, déplora l'attitude de ses collègues et considérait que le sujet devait être ouvertement débattu avec la jeune génération (Akiyama 2006 [1956] : 180-184).

particulièrement brutales, ni que la police tortura à mort Kobayashi Takiji 小林多喜二 (1903-1933)<sup>27</sup>. Ils n'ignorent pas, non plus, que le terme évoque aussi le reniement de Sano Manabu 佐野学 (1892-1953) et Nabeyama Sadachika 鍋山貞親 (1901-1979), et leur fameuse « Déclaration à nos camarades conjointement accusés » (*Kyōdō hikoku dōshi ni tsuguru sho* 共同被告同志に告ぐる書), exhortant à la réorientation, et les répercussions qu'on lui prête<sup>28</sup>. Takei et Yoshimoto ont donc une certaine connaissance du contexte historique de l'effondrement du mouvement prolétarien, qui influence sans doute en partie le regard qu'ils portent sur l'acte de réorientation. C'est du moins en contraste avec les réorientations du début des années 1930 qu'ils entendent rendre compte de la spécificité de celles des années 1940. La définition la plus concise de ce qu'ils nomment, parodiant en cela la formule révolutionnaire des thèses de 1932, « la réorientation en deux stades » (*nidankai tenkō-ron* 二段階転向論) se trouve dans « Critique de la "littérature démocratique" ». Yoshimoto y écrit :

Dans mon esprit (et bien que je n'aie pas encore assez de documents à disposition), l'échec du mouvement littéraire prolétarien se divise en deux stades, articulés autour des années 1937-1940.

À la première période correspond un processus au cours duquel, fauchés à la racine des défaillances historiques de leur mouvement par la répression, certains se retrouvèrent isolés, battirent en retraite et se réorientèrent ; à la seconde, un processus au cours duquel, usant des aptitudes et théories jadis acquises durant l'âge d'or de la

---

27. Pour une description des conditions de détention, voir Mitchell (1976 : 109-147), et Steinhoff (1991 : 100-103).

28. La publication de ce texte en version abrégée, en juin 1933 dans le *Asahi shinbun* 朝日新聞, suivie en juillet de sa version intégrale dans la revue *Kaizō* 改造 (Réforme), est souvent considérée comme le déclencheur de la première grande vague de réorientations, parfois qualifiée de « réorientations de masse » (*tairyō tenkō* 大量転向). Il semble en effet que les déclarations officielles pour les prévenus en attente de jugement s'élevaient alors à près de 30 %, atteignant même 34 % en ce qui concerne ceux jugés le mois suivant la diffusion de la fameuse déclaration. Fauconnier considère cependant que l'influence du texte de Sano et Nabeyama doit être relativisée. Si la parution a bien été suivie d'un nombre conséquent de réorientations, le phénomène n'est pas aussi massif que son qualificatif le laisse supposer : les prévenus étaient certes pour beaucoup classés à gauche de l'échiquier politique, mais leur nombre ne permet pas de parler de « vague générale » de conversions (Fauconnier 2012 : 263-264 et 295-296).

littérature prolétarienne, certains se rangèrent du côté de l'autorité, et se livrèrent à une réorientation active en rationalisant sa politique artistique.

Les premières réorientations, dont l'emblème demeure le meurtre atroce que perpétra l'autoritarisme sur la personne de Kobayashi Takiji, ont l'oppression pour cause principale ; quant aux secondes, que l'on ne peut attribuer à l'oppression, elles sont en quelque sorte la volte-face (*jiko kaiten* 自己回転) des défaillances théoriques, pratiques et organisationnelles du mouvement littéraire prolétarien pour se reproduire. Il en résulte que les premières réorientations se firent « contre leur gré » et les secondes de « plein gré ». (Yoshimoto 2014a [avril 1956] : 289)

Le caractère approximatif des diverses dates avancées par Yoshimoto et Takei pour tenter de situer la deuxième phase de ces réorientations est, à notre avis, secondaire, dans la mesure où la distinction qu'ils cherchent à établir est visiblement de nature plus conceptuelle, ou métaphorique, que chronologique<sup>29</sup>. Plus qu'une opposition entre époques, il s'agit de produire un contraste entre plusieurs types d'attitudes subjectives. Il faut sans doute rappeler que, dans ce schéma, les premiers réorientés<sup>30</sup> sont, avant d'être comparés aux seconds, opposés aux premiers non-réorientés<sup>31</sup>. Selon Yoshimoto, en effet, l'alternative qui leur était laissée consistait à renier leur

---

29. On peut par ailleurs supposer que ces imprécisions sont la marque d'une connaissance issue de leur expérience personnelle d'adolescent, ou du souvenir qu'ils en conservent, plus que d'une culture à proprement parler livresque.

30. Yoshimoto fait ici explicitement référence à Nakano Shigeharu et Miyamoto Yuriko. Figure majeure de la littérature prolétarienne d'avant-guerre, Nakano fut arrêté en 1932 pour appartenance au PCJ. Il se réorienta en 1934, c'est-à-dire qu'il officialisa auprès des autorités son renoncement au communisme. À sa libération, il se lança dans l'écriture de récits à caractère parfois ouvertement autobiographique, à travers lesquels il narrait ses expériences de réclusion, de peur, de désenchantement et d'échec, devenant ainsi l'un des premiers et plus éminents représentants de ce qui, à l'époque déjà, fut nommé la « littérature réorientée » (*tenkō bungaku* 転向文学). Après-guerre, il réintégra le PCJ, qu'il représenta à la Chambre Haute de 1947 à 1950. Dans le cas de Miyamoto Yuriko, la « réorientation » fut moins nette que ne le laisse entendre Yoshimoto. En effet, en dépit de multiples arrestations et d'une santé fragile, elle partagea son activité en temps de guerre entre la littérature et le soutien à son mari incarcéré, Miyamoto Kenji. Yoshimoto semble ici surtout faire allusion à son court essai « Les bourgeons qui survivent à l'hiver » (*Fuyu wo kosu tsubomi* 冬を越す蕾, 1934) dans lequel elle invoquait la nécessité d'une retraite stratégique, c'est-à-dire une suspension temporaire des objectifs littéraires et politiques du mouvement prolétarien, afin de continuer à produire des œuvres.

31. Yoshimoto mentionne les noms de Miyamoto Kenji et Kurahara Korehito.

mouvement afin de poursuivre leurs activités sous une forme modifiée, ou à les garder inchangées et les suspendre, à l'image des non-réorientés. Il s'agit en somme d'un non-choix, d'un choix subi qui, dans un cas comme dans l'autre, débouche pour Yoshimoto sur la disparition de la pensée et du discours marxiste dans l'espace public japonais au cours des années 1930. Le caractère binaire de ce schéma exclut donc d'emblée une troisième voie, celle d'une non-réorientation nuancée, ou d'une réorientation simulée, dont se réclameront notamment après-guerre Tsuboi et Kubokawa, invoquant eux aussi des limitations de choix imposées par les pressions du climat de guerre<sup>32</sup>.

C'est précisément le recours à cet argument que vient saper la rhétorique de Yoshimoto et Takei, en isolant le deuxième stade du premier dont les circonstances carcérales sont soulignées. Leur liberté n'étant pas en jeu, les réorientés de la deuxième vague auraient ainsi « librement » choisi de se ranger du côté des autorités. C'est du moins ce que pourrait laisser entendre l'expression de « réorientation active ». Le deuxième stade de la réorientation implique dès lors un degré de responsabilité considérablement plus élevé que le premier. De plus, et à la différence des premiers réorientés, les seconds se voient également accusés d'avoir mis leurs compétences au service de la rationalisation des politiques étatiques. Yoshimoto semble ainsi sous-entendre que c'est en qualité d'ex-marxistes qu'ils auraient contribué à l'effort de guerre. La résurgence de conceptions littéraires associées à la NALP dans les années 1940 pour Kubokawa, l'attachement à certains tropes poétiques pour Tsuboi dans l'après-guerre, autrement dit une certaine forme de constance dans le langage et les attitudes, trahiraient ainsi l'inconstance de leurs convictions comme l'ambivalence de leurs engagements.

On peut alors se poser la question : pourquoi, étant donné les différences fondamentales qui séparent le premier du second stade de la réorientation, conserver le même terme pour désigner les deux ? Le point commun entre premiers et seconds réorientés, c'est que tous deux sont pensés en opposition avec les non-réorientés. Lorsque Yoshimoto et Takei qualifient ceux à qui ils reprochent de ne pas assumer leurs responsabilités d'après-guerre de « réorientés », c'est principalement pour les connotations particulièrement négatives associées alors au terme. Autrement dit, les traiter de

---

32. C'est du moins ce que rapporte Akiyama (Akiyama 2006 [1956] : 183).

« réorientés », c'est avant tout leur refuser les privilèges du non-réorienté : le courage et l'innocence de la victime et la vertu du vainqueur. La typologie de Yoshimoto laisse néanmoins une question en suspens : si les « faux » non-réorientés ne sont plus à l'abri de la « réorientation », les « véritables » non-réorientés le sont-ils toujours ? C'est en décembre 1958, dans les colonnes de *Gendai hyōron*, qu'il y apportera une réponse, en renversant le rapport jusqu'alors établi entre réorientés et non réorientés dans un texte sobrement intitulé : « La réorientation ».

## Réinterpréter la réorientation

Le mitan des années 1950 est marqué par la parution de nombreux essais d'interprétation générale sur la réorientation (*tenkō-ron* 転向論), qui envisagent de la redéfinir sous un angle nouveau, en tentant notamment de la désolidariser de la question des responsabilités de guerre<sup>33</sup>. Ce contexte de ré-investigation influença non seulement le texte que Yoshimoto consacre à la question mais aussi, dans une certaine mesure, sa réception.

De nos jours, la plus emblématique de ces tentatives reste probablement celle du Groupe d'étude sur la science des idées (Shisō no kagaku kenkyūkai 思想の科学研究会, ci-après GESI) réuni autour du philosophe Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔 (1922-2015)<sup>34</sup>. Le pluralisme des approches, tout comme la diversité des sujets considérés permettent aux travaux du GESI d'offrir un regard à la fois précis et panoptique sur la question. La réorientation y est principalement envisagée à travers la définition qu'en

33. Ce passage s'appuie sur Tobe (2006 : 322-332), et Fauconnier (2012 : 60-102).

34. Le GESI partage son nom avec la revue *Science des idées* (*Shisō no kagaku* 思想の科学) : lancée en 1946 et mensuelle dès l'année suivante, elle se poursuivra jusqu'en 1996 et comptera une centaine de membres actifs. Si le groupe ne fera pas de la « réorientation » son unique objet de recherches, son importance dans l'étude de celle-ci demeure majeure. Les premières études publiées dans la revue du groupe remontent à 1953. Ces travaux donneront naissance aux trois imposants volumes *Études collectives sur la réorientation* (*Kyōdōkenkyū : tenkō* 共同研究 転向), dont les deux premiers tomes paraîtront en 1959, et le troisième en 1962. Ces volumes sont respectivement consacrés à l'avant-guerre, à la période de guerre et enfin à l'après-guerre. L'article que Tsurumi consacre à Yoshimoto se trouve dans le troisième volume (Tsurumi 1978b [1962] : 328-343).

donne Tsurumi en introduction : « un changement des idées survenu sous la coercition du pouvoir<sup>35</sup> » (Tsurumi 1978a [1959] : 6). Les premiers chapitres du volume 1 sont par ailleurs consacrés à des analyses linguistiques et étymologiques du terme qui, aujourd'hui encore, semblent acceptées<sup>36</sup>. La question de la réorientation ne se retrouve donc plus limitée au contexte des seules années 1930, et la notion peut dès lors être appliquée à des populations ou individus n'ayant eu aucun lien avec le communisme. L'atténuation de ces connotations négatives reflète en partie, comme le souligne Tobe Hideaki, la nature profondément éthique de leur démarche (Tobe 2006 : 327-328).

Cette même caractéristique était déjà présente chez le critique littéraire Honda Shūgo 本多秋五 (1908-2001), lorsqu'il publia *La littérature réorientée* (*Tenkō bungaku-ron* 転向文学論) en février 1954. Dans ce texte majeur, Honda abordait la question, dont il tentait de donner une définition intrinsèquement plus littéraire que son habituelle réduction aux textes produits par des auteurs s'étant réorientés pour mettre fin à leur incarcération. Ce faisant, il caractérisait la réorientation littéraire comme un retour à des formes passées, étendant ainsi la portée de cette catégorie bien au-delà du mouvement littéraire prolétarien. Honda y soutenait aussi que la répression en avait été la cause principale (Honda 1954 : 266-274). Ainsi, dans la mesure où il referme avec obstination la problématique sur le mouvement prolétarien et ses héritiers, comme par son effort insistant de penser la réorientation en dépit du facteur coercitif, le texte de Yoshimoto peut être lu comme un démenti des thèses de Honda.

---

35. Nous empruntons cette traduction à Fauconnier (2012 : 133).

36. Dans sa contribution, le disciple de Maruyama, Fujita Shōzō 藤田省三 (1927-2003), fait ainsi remonter l'origine de la notion aux débats entre marxistes qui, dans les années 1920, opposèrent Yamakawa Hitoshi 山川均 (1880-1958) et Fukumoto Kazuo 福本和夫 (1894-1983), quant à la nouvelle ligne qu'il fallait donner au mouvement. Fujita montre qu'il s'agissait alors, dans l'espace discursif marxiste, d'une notion capitale et positivement connotée jusqu'à sa récupération et son renversement par les autorités, laissant ainsi entendre que ce ne fut sans doute pas par hasard si les réorientations des années 1930 portent ce nom (Tsurumi 1978a [1959] : 32-57). Dans « L'épineuse question du sujet dans la pensée philosophique du Japon moderne », pour ne citer que notre source la plus récente, Asari Makoto souligne l'importance de ce rappel historique (Asari 2014 : 144-145).

## La réorientation selon Yoshimoto

« La réorientation » s'articule sur deux axes qui, sans cesse, se croisent dans un mouvement dialectique complexe, pour ne se rencontrer véritablement qu'à la fin. D'une part, Yoshimoto cherche à y exposer une vision « personnelle » de la société japonaise dans son ensemble. D'autre part, il procède à l'analyse de certains types de réactions subjectives de l'intelligensia du début des années 1930 face aux réalités de son temps. Ces deux axes se soutiennent donc mutuellement, sans qu'il ne soit jamais véritablement possible de déduire catégoriquement l'un de l'autre. En effet, si selon Yoshimoto, « sur un plan analytique, cette société se conçoit comme une combinaison de facteurs modernes et féodaux, dans l'esprit de ceux qui y vivent et y agissent, elle se manifeste sous les traits d'une concurrence complexe de facteurs, n'ayant ni début, ni fin » (Yoshimoto 2014b : 370). Autrement dit, la conscience des individus peine à en saisir la nature exacte, et c'est à l'inverse cette même conscience qui, par ses ratés, permet d'en appréhender la réalité analytique. Le caractère duel de cette réalité et la conscience fracturée des êtres qui la peuplent se trouvent donc, selon Yoshimoto, dans un rapport incongru de déduction mutuelle.

Notons par ailleurs que pour Yoshimoto, si le conflit entre facteurs modernes et féodaux n'est absolument pas propre au Japon, c'est toutefois sous une forme spécifique qu'il s'y exprime<sup>37</sup>. Dans cette perspective, la réorientation désigne « un changement intellectuel survenu dans l'intelligensia, en raison de son incapacité à saisir les structures de la société moderne japonaise comme vision totale » (Yoshimoto 2014b [décembre 1958] : 369). Cette définition a pour corollaire que la réorientation ne se résume pas à ses causes externes, l'oppression politique, mais peut être pensée comme produit d'une action subjective. Telle est la toile de fond sur laquelle évoluent les trois figures que Yoshimoto convoque pour interpréter la réorientation.

---

37. Pour Yuchi Asao, la conception binaire d'une société japonaise divisée entre éléments « modernes » et « prémodernes » est chez Yoshimoto héritée des thèses de 1932 (Yuchi 2012 [1995] : 163-164). Quelle qu'en soit l'origine, nous pensons qu'elle reflète en réalité, comme le suggère Niikura Takahito, une représentation de la situation du Japon plus largement partagée, qu'il s'agisse des sciences sociales, du secteur économique ou de certaines politiques d'État jusqu'à la fin des années 1950 (Niikura 2015 : 132-133).

Yoshimoto s'attache tout d'abord au cas de Sano et Nabeyama. Lorsqu'ils furent arrêtés en 1929, ils étaient des membres importants du comité central du PCJ. Condamnés en 1932, ils rédigèrent l'année suivante leur fameuse « Déclaration », qu'ils adressaient de manière générale à leurs camarades déjà emprisonnés ou encore en liberté, pour les exhorter à rompre avec les diktats du Komintern et se rallier à la cause impériale. Le texte fut largement diffusé dans la presse<sup>38</sup>. Ils y affirmaient notamment que « le principe politique du Komintern qui oppose peuples (*minzoku* 民族) et classes, est une abstraction particulièrement inadéquate au Japon, dont la particularité sociale réside dans sa forte unité nationale (*minzokuteki* 民族的). » (Sano & Nabeyama 1933 : 194)<sup>39</sup>. Leur rejet des directives du Komintern, rendues coupables, entre autres, d'avoir par leur obstination à abattre le système impérial éloigné le PCJ des masses, s'accompagne d'observations relatives à la particularité du Japon, dont l'empereur constituerait le « centre de l'unité nationale (*minzokuteki*) » (*ibid.* : 196). Ces adieux au prolétariat furent, sans surprise, perçus et dénoncés comme une trahison par le parti (Fauconnier 2012 : 256).

Dans les années 1950, la « Déclaration » de Sano et Nabeyama est encore considérée, par Honda notamment, comme l'élément déclencheur de la vague de réorientations de 1933 (Honda 1954 : 240-242). Ce n'est toutefois pas ce caractère « originel » qui retient l'attention de Yoshimoto. Il rejette, par ailleurs, fermement toutes ses interprétations en termes de « trahison ». Notons à ce propos qu'en 1958, le rejet de l'URSS de Staline ne dégage plus le même parfum de scandale qu'avant l'intervention soviétique en Hongrie et les révélations du rapport Khrouchtchev. Aux yeux de Yoshimoto, la « Déclaration » de Sano et Nabeyama constitue l'expression d'une pensée articulée, dont l'analyse permet de saisir une vision subjective. Quel qu'ait pu être le degré d'implication des autorités carcérales dans le texte, Yoshimoto rappelle que les deux hommes ne se rétractèrent ni à leur

---

38. Voir note 27. Notons que les autorités carcérales furent vraisemblablement « conciliantes », puisqu'elles permirent aux deux hommes d'échanger directement durant les six mois que nécessita la rédaction du texte, pour finalement s'impliquer dans la publication (Steinhoff 1991 : 11, Fauconnier 2012 : 212-271)

39. Compte tenu du caractère très « libre », si ce n'est parfois tronqué, des citations de Yoshimoto dans « La réorientation », nous nous référons de préférence, pour les extraits cités, aux textes originaux.

sortie de prison (respectivement en 1943 et 1940) ni après la guerre. Or, l'un des arguments fréquemment invoqués par Sano et Nabeyama souligne que par sa soumission au Komintern, le PCJ se serait aliéné les masses japonaises. Pour Yoshimoto, cette aliénation des masses induisit chez eux un sentiment d'isolement, dont la réorientation constitue le symptôme.

Le cas de Sano et Nabeyama acquiert ainsi une dimension paradigmatique, dans la mesure où il permet à Yoshimoto d'étendre le motif de l'isolement à l'ensemble de l'intelligentsia. Il faut toutefois préciser que seul ce sentiment d'isolement se voit attribuer ici une valeur archétypale. Autrement dit, s'il devient, selon Yoshimoto, le principal moteur de toute réorientation, il n'en détermine ni la forme ni la direction. Celle opérée par Sano et Nabeyama débouche, par exemple, sur une « capitulation inconditionnelle face aux facteurs dominants du féodalisme japonais » (Yoshimoto 2014b : 376), qu'accompagne un rejet catégorique des conceptions modernistes, ou progressistes, qu'ils prétendaient défendre jusqu'alors. Notons que pour Yoshimoto, le « féodalisme japonais » renvoie entre autres au système impérial ainsi qu'au patriarcat qui, à ses yeux, ne constituent pas les résidus d'une modernité incomplète, mais bel et bien des « facteurs dominants » de l'ordre social, que le progressisme méconnaît autant qu'il les mésestime. Selon Yoshimoto, ce type de réorientation, au cours de laquelle l'intellectuel sacrifie ses convictions au maintien de son statut, pour rejoindre le cortège des masses appelant à la guerre ne présente rien de singulier, et s'applique à tous les membres de l'intelligentsia qui suivirent le chemin emprunté par Sano et Nabeyama.

Si la figure de la réorientation esquissée ci-dessus peut être caractérisée sommairement par un renoncement de l'intellectuel à son rôle, celle dont il sera maintenant question pourrait être présentée comme son double inversé, dont la caractéristique principale serait l'entêtement. En effet, dès lors que le sentiment d'isolement ne conditionne pas le type de réaction de l'intelligentsia, cette dernière se retrouve libre de préférer sa propre mise en quarantaine à une réintégration au courant des masses. Yoshimoto donne à cette forme de réaction intellectuelle le curieux nom de « *modernismus* japonais » (*ibid.* : 381). Parmi les trois figures qu'il mobilise dans « La réorientation », seule celle du modernisme japonais a pour particularité de n'être pas directement associée à une personne. Une lecture attentive suggère toutefois que ce terme renvoie avant tout aux marxistes non-réorientés. En effet, les seuls noms que Yoshimoto mentionne à propos du modernisme

japonais sont ceux de Kobayashi Takiji, Kurahara Korehito et Miyamoto Kenji. C'est probablement ce dernier, alors Premier secrétaire du PCJ, qu'il vise en particulier. Selon Yoshimoto, face à la réalité de la société japonaise, le moderniste se replie dans ses idées : pour lui « la pensée elle-même n'a jamais à répondre des structures réelles de la société ; elle se complète elle-même par l'automatisme de sa propre logique » (*ibid.* : 381). L'idéalisme du moderniste japonais le condamne donc à ignorer la réalité. En ce sens, le « modernisme japonais » n'éprouve jamais le besoin de se réorienter. La figure du non-réorienté reste donc prisonnière du concept de réorientation tel que Yoshimoto le définit, dans la mesure où c'est sa non-réorientation qui, précisément, l'empêche de rencontrer la réalité<sup>40</sup>.

Ce renversement de perspective est considérable. En effet, nous l'avons vu, la figure du non-réorienté occupait une place privilégiée dans l'ordre du discours et des représentations. Yoshimoto inverse ici, de manière extrêmement provocatrice, la pyramide construite jusqu'alors, pour faire du non-réorienté celui qui, refusant de voir le réel en face, en devient incapable de toute remise en question. Nous avons déjà observé, avec le schéma des deux stades de la réorientation, des procédures analogues de retournement du sens à partir d'un même élément. Dans le cas présent, Yoshimoto opère le même type de transposition : c'est le courage même, prêté d'ordinaire au non-réorienté, qui devient ici le signe de son mépris, ou de son indifférence pour la société réelle. Replacé dans le contexte du Japon de 1958, dont les milieux progressistes étaient hantés par la crainte d'un retour des années trente symbolisé par l'accession de Kishi Nobusuke 岸信介 (1896-1987) au poste de Premier ministre, ce portrait du « non-réorienté réorienté »

---

40. On peut imaginer que ce type de représentation du non-réorienté trouve en fait, de manière rétrospective, son origine dans l'après-guerre. Oguma Eiji rappelle, en effet, que les comportements autoritaires de Tokuda ou Miyamoto Kenji étaient probablement en partie dus à une certaine méconnaissance de la situation et du quotidien de leurs concitoyens pendant la guerre (Oguma 2002 : 185). Yuchi Asao propose quant à lui de renverser le problème, et émet l'hypothèse que, dans « La réorientation », l'isolement de l'intelligentsia constituerait en fait le contrepoint nécessaire à la thématique de l'engouement présumé des masses pour la guerre suite à l'incident de Mukden, motif cher, note-t-il, à toute une littérature vulgarisée qui vit le jour au cours des années 1930. Pour appuyer sa thèse, il met en parallèle le texte de Yoshimoto avec quelques ouvrages d'histoire de la littérature, du cinéma et du théâtre nationaux abondamment lus dans les années 1940 (Yuchi 2012 [1995] : 159-160).

pouvait résonner comme un sombre présage, ainsi que comme une critique acerbe adressée à la gauche institutionnelle.

Entre le renoncement et l'entêtement, Yoshimoto entrevoit toutefois la possibilité, certes fragile et éphémère, d'une résolution dialectique au problème de la réorientation dans l'œuvre de Nakano Shigeharu. Plus précisément, c'est à travers la figure de Benji, personnage principal de *La maison au village* (*Mura no ie* 村の家), qu'il semble par ailleurs considérer comme un alter ego de l'auteur, que Yoshimoto conçoit la scène d'une authentique rencontre entre consciences populaire et intellectuelle. Dans cette nouvelle publiée en 1935, soit une année après sa réorientation, Nakano narre l'histoire de ce fils d'un petit fonctionnaire de province qui quitte sa campagne natale pour entreprendre des études universitaires à Tokyo. Passionné de littérature, il rejoint des cercles progressistes et intègre le parti. Son activisme politique conduit à son arrestation. Incarcéré pendant deux ans, il tente, avec le soutien de son père, de résister aux pressions policières, mais rongé par la peur, se résout finalement à la réorientation. Après sa libération, il rentre au village, où son père lui ordonne de renoncer à la plume pour se faire paysan. À quelques nuances près, les trajectoires de Benji et Nakano semblent donc se confondre<sup>41</sup>.

Tout en lui concédant un caractère plus humain, Yoshimoto assimile dans un premier temps la réorientation de Benji/Nakano à celle de Sano et Nabeyama. Si l'identification du personnage de Benji à la personne de Nakano est à bien des égards problématique, elle peut cependant s'avérer productive si nous considérons que le couple Benji/Nakano constitue, pour Yoshimoto, une figure de la réorientation. Outre ses romans et nouvelles, Nakano contribua à véhiculer durant les années trente une représentation malheureuse, mais complexe, de la réorientation à travers ses essais. Yoshimoto s'appuie principalement sur « À propos de "À propos des écrivains" » (« "Bungakusha ni tsuite" ni tsuite » 「文学者に就て」について), un texte publié en février 1935, lors de l'une des premières polémiques

---

41. Nakano naquit dans une famille de petits fonctionnaires de Fukui. Il entra à l'université impériale de Tokyo en 1924, et intégra peu après un cercle d'études sur le marxisme. Il contribua dès lors en tant que poète et romancier à l'essor du mouvement littéraire prolétarien jusqu'à son arrestation en 1932. Il se réorienta en 1934 et renoua avec la littérature.

autour de la valeur à attribuer à la littérature réorientée. Nakano y écrivait notamment : « Dès lors que nous avons exposé nos faiblesses, c'est dans la crainte d'un retour à la vie de Kobayashi, dont la mort nous a séparé, qu'il nous faut commencer à vivre, c'est pourquoi il nous faut soutenir, en tant qu'écrivains, ceux qui l'ont tué. Le pourrions-nous ? Le fait que j'aie trahi le parti, que j'aie trahi la confiance que les masses lui portaient, ne s'effacera jamais » (Nakano 1935 : 162). Son évocation du retour spectral de Kobayashi, ainsi que le remord qu'il exprimait quant à sa trahison du parti ne manquent pas d'évoquer l'image d'un apostat en repentir. Toutefois, s'il acceptait l'idée qu'en tant que réorienté, il ne lui restait en somme guère plus qu'à vivre pour survivre, cette résignation constitue aussi le signe, pour Yoshimoto, d'un véritable retour de Nakano sur lui-même.

C'est précisément sur ce point que le parallèle élaboré par Yoshimoto entre Benji et Nakano permet une résolution dialectique de la réorientation. De retour au village après sa libération, Benji est violemment sermonné par son père. Ce dernier lui reproche tour à tour d'être rentré vivant, d'avoir sacrifié ses convictions et de les bafouer encore en poursuivant son activité d'écrivain. Benji entend et accepte les critiques de son père, mais lui fait savoir qu'il ne peut se résoudre à arrêter d'écrire. Yoshimoto commente : « Benji, de par sa capitulation, voit distinctement sous ses yeux le véritable ennemi qu'il doit affronter. Autrement dit, il transforme sa capitulation face à la dominance féodale japonaise, en une opportunité de saisir la forme véritable de ce qu'il doit affronter » (Yoshimoto 2014b : 376). Dans la perspective de Yoshimoto, il n'est sans doute pas anecdotique que cet ennemi adopte les traits d'un père, qui plus est aimant, dont la colère exprime la profonde déception des espoirs qu'il avait placés dans son fils<sup>42</sup>. L'injonction à un retour à l'ordre ne provient donc pas d'un rapport de forces de type policier, mais manifeste au contraire un régime de représentations plus diffus et plus commun. Le refus d'obtempérer de Benji témoigne ainsi, aux yeux de Yoshimoto, d'une prise de conscience de la nature erronée de

---

42. Dans l'analyse qu'il consacre à « La réorientation », Suga Hidemi souligne que la figure des « masses », c'est-à-dire celle du père tel qu'il est décrit dans *La maison au village*, appartient à la petite bourgeoisie provinciale. Comparant « La réorientation » à d'autres textes et poèmes de Yoshimoto, Suga montre que, contrairement à ce que la terminologie employée pourrait laisser entendre, les masses ont dans les années 1950, pour Yoshimoto, les traits de la classe moyenne (Suga 2008 : 59-66).

l'alternative entre féodalisme et modernité qui, selon lui, doit au contraire être appréhendée au prisme de l'union des contraires.

Pour Yoshimoto, cette réorientation n'en est dès lors plus véritablement une, dans la mesure où, si la rencontre avec la société « réelle » entraîne l'abandon du statut privilégié de l'intellectuel, elle ne le conduit pas pour autant au rejet subjectif de son rôle de critique. Remarquons néanmoins que Benji/Nakano ne transforme pas pour autant sa « défaite » en victoire. Yoshimoto précise du reste en conclusion, sans fournir de détails, que cette troisième voie connaîtra l'échec pendant la guerre du Pacifique. En ce sens, cette « réorientation que l'on pourrait presque taxer d'inévitable », cette « réorientation qui n'en est pas une » (Yoshimoto 2014b : 374), n'a de valeur que relative. Elle n'apparaît qu'au prisme de la triade mise en scène par Yoshimoto. « La réorientation » ne cherche donc aucunement à lever la condamnation morale qui pèse sur les réorientés, mais se contente d'en renverser la hiérarchie.

### Réception et critique de Tsurumi

Force est de constater que, de nos jours, l'argument et la conclusion de Yoshimoto peuvent laisser perplexe. Cela tient sans doute en partie au fait que le texte déçoit certaines des attentes qu'il suscite, à commencer par la promesse fanfaronne de « régler une fois pour toutes la question de la réorientation » (*ibid.* : 368). Les nombreuses entorses à la logique que génèrent des expressions telles que « non-réorienté réorienté », ou « réorientation qui n'en est pas une », outre leur caractère déconcertant, contribuent immanquablement à affaiblir les ambitions analytiques du texte. En ce sens, Tsurumi a raison de pointer la confusion qu'entretiennent les divers usages de la notion de réorientation chez Yoshimoto (Tsurumi 1978b [1962] : 335). Il reconnaît cependant qu'en dépit de son manque de rigueur, le message que cherche à délivrer l'article est, à ses yeux, capital. Autrement dit, même formulée dans une langue équivoque, la critique adressée aux communistes non-réorientés était à l'époque clairement audible, et aussi, dans une certaine mesure, partagée. La sympathie dont témoigne Tsurumi pour le travail de Yoshimoto est peut-être toutefois le fruit d'un malentendu. Non pas, évidemment, que le message délivré soit en soi différent, mais plutôt parce que son sens est indissociable des usages *a priori* incohérents du terme réorientation.

Tsurumi se penche en effet sur le texte de Yoshimoto dans le cadre des recherches du GESI. S'il souligne à plusieurs reprises que la réflexion de Yoshimoto s'est développée indépendamment des activités du groupe et que ses méthodes comme ses résultats en diffèrent, la lecture qu'il en donne reflète toutefois discrètement l'agenda de son propre projet sur certains points<sup>43</sup>.

Un premier élément peut être dégagé à partir du portrait que Tsurumi dresse de Yoshimoto en nihiliste. Le recours à une approche de type biographique est caractéristique de la méthode de Tsurumi. Elle lui permet de rendre compte, avec une acuité dynamique, des relations entre un sujet et son milieu. Considérant l'individu comme point de départ de sa pensée, Tsurumi est en outre amené à redéfinir constamment les catégories qu'il lui applique. En ce sens, le nihilisme de Yoshimoto, quoique comparé à celui de l'écrivain Haniya Yutaka 埴谷雄高 (1909-1997), est un nihilisme sur mesure. Dans sa brève biographie de Yoshimoto, Tsurumi évoque son parcours scolaire et ses débuts de poète. Il s'attarde davantage sur son « Essai sur l'Évangile selon Matthieu » (*Machiu-sho shiron* マチウ書試論), ainsi que sur *Takamura Kōtarō* (高村光太郎)<sup>44</sup>, avant d'aborder la polémique qui, au début des années 1960, oppose encore Yoshimoto au critique marxiste Hanada Kiyoteru 花田清輝 (1909-1974)<sup>45</sup>.

Deux remarques s'imposent ici. Premièrement, Tsurumi semble privilégier les textes dans lesquels Yoshimoto tente d'exposer une vision personnelle du monde, ou de lui-même. Tsurumi ne prend donc pas en compte ses travaux plus circonstanciels, notamment ceux qu'il consacre à la responsabilité de guerre des écrivains, dont plusieurs sont pourtant reproduits

43. Il est à noter que Yoshimoto participa en mars 1959 à une table ronde organisée par le GESI (voir Tsurumi 1978b [1962] : 346-376), c'est-à-dire avant la parution, et probablement même la rédaction, de la version définitive du texte que Tsurumi lui consacre (*ibid.* : 328-343).

44. Publié à l'origine à compte d'auteur en 1954, l'« Essai sur l'Évangile selon Matthieu », fut republié en 1957 dans le recueil *Résistance et échec artistiques* (*Geijyutsuteki teikō to zassetsu* 芸術的抵抗と挫折). Quant à *Takamura Kōtarō*, il s'agit d'une édition revue et considérablement augmentée du texte qui figurait dans *La responsabilité*, publié en 1957 également. On se reportera, pour plus de précisions, à la bibliographie de Tsurumi (Tsurumi 1978b [1962] : 342-343).

45. Pour une présentation détaillée du déroulement, des aspects et de certains enjeux de cette discordance, voir Suga (2008 : 85-108).

dans les ouvrages auxquels Tsurumi se réfère<sup>46</sup>. Deuxièmement, sa présentation insiste sur le caractère marginal de Yoshimoto. S'il est indéniable que l'image de Yoshimoto, ingénieur-électricien devenu poète, « homme du commun » transformé en « penseur radical » avait de quoi contraster au sein d'une élite intellectuelle qui cultivait l'entre-soi des grandes universités, force est de constater que cette image, qu'il a lui-même activement entretenue, a de nos jours intégré le poussiéreux rayon des clichés. Nous ne cherchons évidemment pas à accuser Tsurumi d'avoir succombé, ou contribué, aux charmes de la mythologie yoshimotesque, mais espérons pointer une certaine confusion entre l'originalité de Yoshimoto et son soi-disant isolement dans le paysage intellectuel. S'il n'est certes pas impossible de lire dans « La réorientation », l'expression de la subjectivité de Yoshimoto, ainsi qu'une conception personnelle du monde qui l'entoure, une focalisation exclusive sur ces questions encourt le risque de décontextualiser sa réflexion. En effet, ce texte s'inscrit dans la séquence, bien plus courte, du débat sur les responsabilités d'après-guerre des écrivains, dont il partage les préoccupations et les codes. Cette lecture en restreint sans doute considérablement le sens. Elle permet en revanche, selon nous, d'en isoler le principe actif.

Un deuxième élément peut être dégagé à partir d'un objectif plus global du groupe d'études sur la réorientation. L'un des nombreux mérites des recherches menées par ce groupe consiste à avoir émancipé la notion pour l'appliquer à des groupes d'individus non-communistes, brisant de ce fait le monopole que le PCJ s'était attribué sur les discours relatifs à la réorientation (Fauconnier 2012 : 106 *sqq.*). Or, tout comme chez Honda, l'extension de la portée du terme s'accompagne d'un rejet, ou d'une tentative de neutralisation des connotations négatives qui lui sont attachées. C'est sur ce point que le texte de Yoshimoto invite au quiproquo. Avec sa définition extensive, son approche englobante et ses ambitions théoriques déclarées, « La réorientation » se donne, en apparence, toutes les caractéristiques d'un

---

46. C'est le cas notamment de « Critique de la "littérature démocratique" », qui figure dans *Résistance et échec artistiques*, ainsi que « Les poètes de la génération précédente », alors repris dans le recueil de 1959, *Éthique du lyrisme* (*Jojo no rinri 抒情の倫理*).

essai d'interprétation générale<sup>47</sup>. Cependant, il nous semble qu'en y regardant de plus près, le tableau présenté apparaît sensiblement différent.

En effet, la définition de la réorientation proposée par Yoshimoto, celle d'un « changement intellectuel survenu dans l'intelligentsia, en raison de son *incapacité à saisir* les structures de la société moderne japonaise comme vision totale » (Yoshimoto 2014b : 369 ; nous soulignons), repose principalement sur une carence, un défaut consubstantiel à la conscience de ce qu'il nomme « l'intelligentsia ». Si la notion est virtuellement susceptible d'être étendue à l'ensemble des intellectuels, Yoshimoto en restreint drastiquement le champ d'application à une intelligentsia systématiquement associée à la NALP ou au PCJ. Nous pouvons dès lors avancer l'idée que « La réorientation », prenant en cela l'exact contre-pied des essais qui lui sont contemporains, cherche principalement à explorer, affirmer et étendre le caractère connotatif de la notion. C'est dans cette optique que prennent sens les divers usages qu'en propose Yoshimoto. En abordant de manière frontale le problème de la connotation véhiculée par le terme, la démarche de Yoshimoto se distingue donc de celle de Honda, comme de celle du GESI. En ce sens, le différend provoqué par l'approche de Yoshimoto, quand bien même celle-ci viserait de manière stratégique et déclarée ceux-là même qui ont fait de la réorientation une notion infâmante, s'étend aussi, de manière moins saillante, à ceux qui entendent l'affranchir d'un espace discursif profondément marqué par le marxisme. Son refus déraisonnable d'accorder au facteur coercitif un statut causal déterminant relève aussi, dans une certaine mesure, de la même logique. La complexité du propos de Yoshimoto résiderait ainsi dans le nœud suivant : sans être intégralement réductible à ses seuls aspects polémiques, il nous semble cependant inséparable de sa dimension circonstancielle. Autrement dit, si Yoshimoto peut penser la réorientation indépendamment de l'appareil coercitif, elle apparaît chez lui nettement moins envisageable en dehors du problème de la responsabilité d'après-guerre des écrivains.

---

47. Ce même point est aussi remarqué par Fuke Takahiro (2015 : 241-243).

## Bibliographie

**AKIYAMA Kiyoshi** 秋山清 2006 [1956]

*Akiyama Kiyoshi chosakushū : bungaku no jikohihan* 秋山清著作集—文学の自己批判 (Akiyama Kiyoshi : œuvres – Autocritique de la littérature), vol. 10, Tokyo, Paru shuppan ぱる出版.

**ASARI Makoto** 2014

« L'épineuse question du sujet dans la pensée philosophique du Japon moderne », in Emmanuel Lozerand (dir.) *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-monde*, Paris, Klincksieck : 141-149.

**DOWER John W.** 1999

*Embracing Defeat: Japan in the Wake of World War II*, New York, W.W. Norton & Co.

**FAUCONNIER Brice** 2007

« Les "Red Purges" et la démocratisation du Japon, 1949-1952 », in Michael Lucken, Anne Bayard-Sakai & Emmanuel Lozerand (dir.), *Le Japon après la guerre*, Arles, Philippe Picquier : 275-304.

**FAUCONNIER Brice** 2012

Tenkō 転向 : *va-et-vient, convergences et changements idéologiques dans le Japon des années 1920-1950*, Thèse de doctorat, Paris, INALCO/CEJ.

**FUKE Takahiro** 福家崇洋 2015

« "Sengo shisō" ni okeru tenkōron » 「戦後思想」における転向論 (Les essais d'interprétation de la réorientation dans l'« après-guerre »), in Izubara Masao 出原正雄 (dir.), *Sengo Nihon shisō to chishikijin*

*no yakuwari* 戦後日本思想と知識人の役割 (La pensée japonaise d'après-guerre et le rôle des intellectuels), Kyoto, Hōritsu bunkasha 法律文化社 : 227-252.

**HONDA Shūgo** 本多秋五 1954

« Tenkō bungaku » 転向文学 (La littérature réorientée), in *Iwanami kōza. Bungaku* 岩波講座 文学 (Cours Iwanami. Littérature), vol. 5, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 : 251-294.

**IWAKAMI Jun.ichi** 岩上順一 1946

« Sōritsu taikai no hōkoku » 創立大会の報告 (Rapport de l'assemblée fondatrice), *Shin Nihon bungakaku-kai* 新日本文学会, mars, 1 : 62-65.

**KARATANI Kōjin** 柄谷行人 1996 [1982]

« Kenchiku e no ishi : Yoshimoto Takaaki » 建築への意志—吉本隆明 (Une volonté d'architecture : Yoshimoto Takaaki), *Sai toshite no basho* 差異としての場所 (Le lieu comme différence), Tokyo, Kōdansha 講談社 : 244-257.

**KARATANI Kōjin** 2003 [2000]

*Rinri 21* 倫理21 (Éthique 21), Tokyo, Heibonsha 平凡社.

**KOSCHMANN Victor J.** 1993

« Intellectuals and Politics », in Gordon Andrew (ed.), *Postwar Japan as History*, Berkeley, University of California Press : 395-423.

**LUCKEN Michael** 2013

*Les Japonais et la guerre, 1937-1952*, Paris, Fayard.

**MARUYAMA Masao** 丸山眞男 1995 [1956]  
 « Sensō sekinin-ron no mōten »  
 戦争責任論の盲点 (Les angles morts  
 de la théorie des responsabilités de  
 guerre), *Maruyama Masao shū* 丸山  
 眞男集 (Œuvres de Maruyama Masao),  
 vol. 6, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 :  
 159-164.

**MITCHELL Richard H.** 1976  
*Thought Control in Prewar Japan*,  
 Ithaca, Cornell University Press.

**MORTON Leith** 2003  
*Modern Japanese Culture. The Insider  
 View*, Oxford, Oxford University Press.

**MURAKAMI Fuminobu** 2005  
*Postmodern, Feminist and Postcolonial  
 Currents in Contemporary Japanese  
 Culture. A Reading of Murakami Haruki,  
 Yoshimoto Banana, Yoshimoto Takaaki  
 and Karatani Kōjin*, London & New York,  
 Routledge.

**NAKANO Shigeharu** 中野重治 1935  
 « "Bungakusha ni tsuite" ni tsuite »  
 「文学者に就て」について (À propos de  
 « À propos des écrivains »), *Kōdō* 行動,  
 février : 153-162.

**NIIKURA Takahito** 新倉貴仁 2015  
 « Yoshimoto Takaaki » 吉本隆明  
 (Yoshimoto Takaaki), in Ōi Akai 大井赤亥,  
 Ōzono Makoto 大園誠, Kagoshima  
 Takeshi 神子島健, Wada Yū 和田悠 (dir.),  
*Sengo shisō no saishinpan* 戦後思想の  
 再審判 (Réévaluation de la pensée  
 d'après-guerre), Kyoto, Hōritsu  
 bunkasha 法律文化社 : 126-144.

**ODAGIRI Hideo** 小田切秀雄 1946  
 « Bungaku ni okeru sensō sekinin no  
 tsuikyū » 文学における戦争責任の追求  
 (Poursuite de la responsabilité de guerre  
 dans la littérature), *Shin Nihon bungaku-  
 kai* 新日本文学会, juin : 64-65.

**OGUMA Eiji** 小熊英二 2002  
 « *Minshu* » to « *Aikoku* ». *Sengo Nihon  
 no nashonarizumu to kōkyōsei* (民主  
 と愛国)—戦後日本のナショナリズムと  
 公共性 (« Souveraineté populaire » et  
 « patriotisme ». Le nationalisme et la  
 nature publique de l'après-guerre au  
 Japon), Tokyo, Shinyōsha 新曜社.

**OLSON Lawrence** 1978  
 « Intellectuals and "the people": On  
 Yoshimoto Takaaki », *The Journal of  
 Japanese Studies*, 4 (2) : 327-357.

**SANO Manabu** 佐野学  
 & **NABEYAMA Sadachika** 鍋山貞親 1933  
 « Kyōdō hikoku dōshi ni tsuguru sho »  
 共同被告同志に告ぐる書 (Déclaration à  
 nos camarades conjointement accusés),  
*Kaizō* 改造, juillet : 191-199.

**SOEDA Kaoru** 添田馨 2010  
*Yoshimoto Takaaki. Ronsō kuronikuru*  
 吉本隆明—論争クロニクル (Yoshimoto  
 Takaaki – Chronique de ses polémiques),  
 Tokyo, Kyōbunsha 響文社.

**STEINHOFF Patricia G.** 1991  
*Tenkō – Ideology and Societal Integration  
 in Prewar Japan*, New York & Londres,  
 Garland Publishing.

**SUGA Hidemi** 桂秀実 2008  
*Yoshimoto Takaaki no jidai* 吉本隆明の

時代 (L'époque de Yoshimoto Takaaki), Tokyo, Sakuhinsha 作品社.

**TAKEI Teruo 武井昭夫 1960**

*Geijutsu undō no miraizō*

芸術運動の未来像 (Portrait d'avenir des mouvements artistiques), Tokyo, Gendai shichōsha 現代思潮社.

**TAKEI Teruo 2004**

*Watashi no sengo. Undō kara mirai wo*

*miru – Takei Teruo taiwashū わたしの*

戦後:運動から未来を見る一武井昭夫

対話集 (Mon après-guerre. Regarder

l'avenir du point de vue des

mouvements [contestataires] – Recueil

de conversations avec Takei Teruo),

Tokyo, Supēsu kaya スペース伽耶.

**TOBE Hideaki 戸邊秀明 2006**

« Tenkō-ron no senji to sengo » 転向論

の戦時と戦後 (Les essais d'interprétation

sur la réorientation durant et après la

guerre) in Morris-Suzuki Tessa *et al.* (dir.),

*Dōin teikō yokusan 動員・抵抗・翼賛*

(Mobilisation, résistance, éloge), Tokyo,

Iwanami shoten 岩波書店 : 307-334.

**TOKUDA Kyūichi 徳田球一 1946**

« Ippan hōkoku » 一般報告 (Rapport

général), *Zen.ei* 前衛, 1 (4) : 2-13.

**TSURUMI Shunsuke 鶴見俊輔 1978a**

[1959]

*Kyōdō kenkyū : Tenkō* 共同研究: 転向

(Études collectives sur la réorientation),

vol. 1, Tokyo, Heibonsha 平凡社.

**TSURUMI Shunsuke 1978b [1962]**

*Kyōdō kenkyū : Tenkō* 共同研究: 転向

(Études collectives sur la réorientation), vol. 3, Tokyo, Heibonsha 平凡社.

**YOSHIMOTO Takaaki 吉本隆明 1986a**

[1952]

« Adieux à un petit troupeau »

(trad. Yves-Marie Allieux), in *Anthologie*

*de poésie japonaise contemporaine*, Paris,

Gallimard : 177-179.

**YOSHIMOTO Takaaki 1986b**

« À propos des écrivains et de leur

responsabilité face à la guerre »

(trad. Yatabe Kazuhiko), in *Japon des*

*avant-gardes, 1910-1970*, Paris, Éditions

du Centre Pompidou : 230-236.

**YOSHIMOTO Takaaki 1996 [1964]**

« Les fondements intellectuels

de l'autonomie » (présentation et

trad. Élisabeth Suetsugu), dans Yves-

Marie Allieux (dir.), *Cent ans de pensée*

*au Japon*, vol. 2, Arles, Philippe Picquier :

183-224.

**YOSHIMOTO Takaaki 2011 [1958]**

« On *tenkō*, or ideological conversion »

(trad. Wake Hisaaki), in Levy Indra (ed.),

*Translation in Modern Japan*, New York,

Routledge : 102-121.

**YOSHIMOTO Takaaki 2014a**

*Yoshimoto Takaaki zenshū* 吉本隆明

全集 (Œuvres complètes de Yoshimoto

Takaaki), vol. 4, Tokyo, Shōbunsha

晶文社.

**YOSHIMOTO Takaaki 2014b**

*Yoshimoto Takaaki zenshū* 吉本隆明

全集 (Œuvres complètes de Yoshimoto

Takaaki), vol. 5, Tokyo, Shōbunsha  
晶文社.

**YUCHI Asao 湯地朝雄 2006**

*Seijiteki geijutsu. Burehito, Hanada  
Kyoteru, Ōnishi Kyojin, Takei Teruo* 政治的  
芸術 : プレヒト 花田清輝 大西巨人 武井  
昭夫 (L'art politique. Brecht, Hanada  
Kyoteru, Ōnishi Kyojin, Takei Teruo),  
Tokyo, Supēsu kaya スペース伽耶.

**YUCHI Asao 2007**

« Bungakusha no sensō sekinin : sono  
konnichiteki imi » 文学者の戦争責任—  
その今日的意味 (La responsabilité de  
guerre des écrivains : sa signification de  
nos jours), *Shakai hyōron* 社会評論, 150 :  
176-191.

**YUCHI Asao 2012 [1995]**

« Sairoku Taishū wa doko he itta ka :  
Yoshimoto Takaaki ni okeru sengo  
sekinin to sengo tenkō » 再録 大衆はど  
こへ行ったか—吉本隆明における戦後責任  
と戦後転向 (Où sont allées les masses ?  
Responsabilité et réorientation d'après-  
guerre chez Yoshimoto Takaaki), *Shakai  
hyōron* 社会評論, 170 : 152-184.

## « Nous sommes tous nihilistes »

### L'engagement politique chez Mishima et la nouvelle gauche estudiantine

Thomas GARCIN\*

« Nous sommes tous nihilistes », écrivait Mishima Yukio 三島由紀夫 (1925-1970) dans un article du *Mainichi shinbun* 毎日新聞 daté du 25 juin 1960 et consacré aux récentes manifestations contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain (*anpo tōsō* 安保闘争 ; Mishima 2003 [1960] : 435). Aux yeux du romancier, les luttes politiques ne seraient jamais qu'un pansement illusoire pour exorciser le vide de l'après-guerre. Ce regard désabusé sur le militantisme peut surprendre de la part d'un homme qui a fini par se donner la mort au nom d'un idéal de gouvernement. Mais la contradiction n'est sans doute qu'apparente. Une forme de nihilisme – l'idée que toute conviction cache un leurre et tout idéal une fiction – semble en effet consubstantielle à l'engagement tel que le conçoit le romancier. Une telle appréhension de l'action politique n'est pas sans actualité dans le Japon des années 1960 où seules la croissance économique et les promesses du bonheur matériel paraissent tenir lieu de grand récit. Plusieurs analyses récentes rapprochent d'ailleurs la vision mishimienne de la politique de celle des activistes étudiants de la « nouvelle gauche » (*shinsayoku* 新左翼) dont l'engagement relève sans doute plus d'une logique existentielle que politique (Kosaka 2006 ; Suga 2003 ; Oguma 2009). Pour cerner ces sympathies, il nous paraît important de revenir tout d'abord sur les spécificités de la vision mishimienne du militantisme. Nous nous pencherons dans un second

---

\* Université d'Oxford.

temps sur les parallèles qui existent entre le romancier et la nouvelle gauche et nous émettrons quelques hypothèses sur les rapprochements possibles. Nous tenterons enfin d'affiner cette approche comparative en revenant sur les éléments qui distinguent néanmoins l'approche politique d'un Mishima d'une partie du mouvement étudiant de l'époque et en interrogeant la notion d'analogie qui permet de construire cette interprétation.

Si nous nous référons, dans notre étude, à de nombreuses œuvres de Mishima, nous avons cependant choisi de mettre plus spécifiquement l'accent sur le roman *Chevaux échappés* (*Honba* 奔馬, février 1967 – août 1968), second tome de la tétralogie *La mer de la fertilité* (*Hōjō no umi* 豊饒の海, 1965-1970). L'idéalisme teinté de nihilisme d'Isao, héros du roman, évoque en effet celui des jeunes militants des groupuscules (*sekuto* セクト) de la nouvelle gauche. La comparaison avec d'autres œuvres littéraires, notamment d'Ōe Kenzaburō 大江健三郎 (né en 1935) et de Takahashi Kazumi 高橋和巳 (1931-1971), deux figures intellectuelles de la gauche japonaise, suggère une certaine prégnance de ces problématiques dans la période considérée, et ceci indépendamment des positions politiques des auteurs.

## Mishima et la politique : une réponse nihiliste au nihilisme

Dans les dernières années de sa vie, Mishima Yukio consacrait plus de temps à ses activités politiques que littéraires. Même ses heures d'écriture furent progressivement phagocytées par le dévouement à la cause ultranationaliste. La lecture des titres des essais collationnés dans les volumes 33 à 36 de la dernière édition des œuvres complètes publiées entre 2000 et 2005 aux éditions Shinchōsha est à cet égard éloquente. Tandis que les textes politiques ou à connotation nationaliste sont pratiquement inexistant dans le volume 33 (qui réunit les essais composés d'avril 1964 à février 1966), ils commencent à prendre une place considérable dans le volume 34 (mars 1966 à mai 1968), et deviennent très clairement majoritaires dans les volumes 35 (juillet 1968 à décembre 1969) et 36 (principalement consacré aux textes publiés en 1970). Il paraît cependant difficile de tirer de cette masse de textes une véritable théorie politique. L'essai *Défense de la culture* (*Bunka bōei ron* 文化防衛論, 1968), qui se veut une synthèse globale des conceptions idéologiques de Mishima, dessine un système très abstrait, articulé autour des notions de « continuité temporelle » (*jikanteki*

*renzokusei* 時間的連続性) et de « continuité spatiale » (*kūkanteiki renzokusei* 空間的連続性) de l'empereur. La « continuité temporelle » renvoie à l'hypothétique intemporalité du Japon et de la maison impériale, lieu commun de la rhétorique ultranationaliste. La notion de « continuité spatiale » est plus spécifique et désigne la possibilité de s'emparer, au nom de l'empereur, de la violence légitime (Mishima 1969 : 50-56)<sup>1</sup>. Mishima, qui se veut l'héritier des mutins des années 1930 favorables à une « restauration de Shōwa » (*Shōwa ishin* 昭和維新), semble en effet surtout intéressé par la violence révolutionnaire, moins passionné par l'État que par le coup d'État. Cette fascination de l'écrivain pour l'instant régénérateur du chaos pourrait nous amener à le ranger dans cette catégorie paradoxale de penseurs que l'on appelle les « anarchistes de droite ». Ceux-ci partagent les valeurs de l'extrême-droite antiparlementaire (refus de l'humanisme, de l'universalisme démocratique, du matérialisme, haine des intellectuels et du progressisme) mais rejettent l'idée d'un pouvoir fort et d'un régime stable (Richard 1997 [1991])<sup>2</sup>.

Le désintérêt de Mishima pour la chose publique et le système institutionnel s'exprime aussi dans ses œuvres de fiction. Les romans et les pièces de théâtre des années 1960, par contraste avec ceux de la décennie

---

1. Tous les extraits de Mishima cités dans cet article ont été traduits ou retraduits par nos soins.

2. Il faut faire remarquer que l'essai de François Richard souffre de son parti pris extrêmement favorable aux auteurs qu'il étudie. Par ailleurs, la catégorie « anarchisme de droite », telle qu'il la définit, se révèle très inclusive et tend à intégrer des écrivains dont les positions politiques sont parfois divergentes (Gobineau, Darien, Drumont, Daudet, Bloy, Bernanos, Rebatet, Micberth). L'expression « anarchistes de droite » nous paraît néanmoins légitime pour désigner, de façon peut-être plus restrictive, l'ensemble des penseurs qui, exaltés par l'instant de la révolution conservatrice, se désintéressent, voire refusent le gouvernement qu'elle instaure. Une telle position implique nécessairement une tension entre l'élan libertaire d'un côté (exaltation de la révolte, de la liberté, voire du désordre) et les thèses réactionnaires ou holistes de l'autre (entité nationale ou souverain posé comme un absolu, critique du relativisme, théories de la décadence morale ou institutionnelle, etc.). Le cas de Mishima est à cet égard exemplaire : dans *Défense de la culture*, celui-ci critique l'oppression des régimes totalitaires et fait de la liberté d'expression l'un des fondements de son utopie politique, mais il refuse néanmoins tout ce qui pourrait, d'un point de vue institutionnel ou théorique, garantir les libertés fondamentales et politiques (la représentation et le parlementarisme, l'acceptation d'une vérité relative, etc.).

précédente, touchent souvent à l'univers de la politique. C'est le cas notamment, des romans et des nouvelles *Après le banquet* (*Utage no ato* 宴の後, janvier-octobre 1960), *Patriotisme* (*Yūkoku* 憂国, janvier 1961), *Belle étoile* (*Utsukushii hoshi* 美しい星, janvier-novembre 1962), *Soie et lucidité* (*Kinu to meisatsu* 絹と明察, janvier-octobre 1964), du poème en prose *Les voix des mânes héroïques* (*Eirei no koe* 英霊の聲, juin 1966) et de la tétralogie *La mer de la fertilité*. Dans les pièces de théâtre nous pourrions notamment mentionner *Le chrysanthème du dixième jour* (*Tōka no kiku* 十日の菊, décembre 1961), *La cithare de la joie* (*Yorokobi no koto* 喜びの琴, février 1964), *La chute de la maison Suzaku* (*Suzakuke no metsubō* 朱雀家の滅亡, octobre 1967) et *Mon ami Hitler* (*Waga tomo Hittorā* わが友ヒットラー, décembre 1968)<sup>3</sup>. L'un des thèmes récurrents est cependant celui d'une disjonction entre l'idéal et la pratique politique : ou bien l'action s'exerce dans un domaine abstrait, sans commune mesure avec le monde réel, ou bien elle est le fait de personnages machiavéliques qui ne songent qu'à leurs profits. Le compromis est toujours une compromission et la politique n'a de valeur qu'en tant qu'absolu qui offre à des personnages héroïques un mobile d'action sacrificiel. En creux se dessine l'incapacité à élaborer une pensée de la cité (*polis*) qui confronterait un modèle politique, d'ordre institutionnel, à la complexité du monde<sup>4</sup>.

Les œuvres les plus idéologiques du romancier comme la nouvelle *Patriotisme* ou le roman *Chevaux échappés* ne font pas exception. La nouvelle *Patriotisme* met en scène un lieutenant et sa jeune épouse qui accomplissent

---

3. Le titre provocateur de cette pièce, rédigé à une époque où Mishima était clairement perçu comme une personnalité d'extrême-droite, avait bien évidemment pour fonction de susciter le scandale et d'attirer l'attention. Par rapport à l'intrigue, il doit cependant être compris comme une antiphrase ironique : au centre du drame, c'est en effet Ernst Röhm, personnage idéaliste, qui appelle Hitler son « ami » tandis que celui-ci programme son arrestation et sa mort.

4. Dans le même ordre d'idées, Noguchi Takehiko note que le roman *Après le banquet*, qui narre la campagne malheureuse au poste de gouverneur de Tokyo de Noguchi Yūken – personnage dont le destin fictif est pour partie inspiré de la vie du politicien Arita Hachirō 有田八郎 (1884-1965) – est, au fond, « un roman antipolitique » (*hanseiji shōsetsu* 反政治小説). Le personnage charismatique du roman n'est pas en effet Noguchi, dont les idéaux et les valeurs sont clairement définis, mais son épouse qui, dénuée de vision politique, se dévoue cependant aveuglément au programme de son mari (Noguchi 1968 [1969] : 194).

un suicide rituel par solidarité avec les insurgés du 26 février 1936 (*ni-ni-roku jiken* 二・二六事件). Comme le fit remarquer Hasegawa Izumi, l'absence de mise en contexte tend cependant à estomper ou à obscurcir le sens de leur geste (Hasegawa 1971 : 159-161)<sup>5</sup>. Le texte de *Chevaux échappés*, dont l'action commence le 15 mai 1932 et s'achève le 29 décembre 1933, s'inspire, quant à lui, des tentatives de coup d'État qui ont marqué le début des années 1930<sup>6</sup>. Le héros, Isao, est un jeune activiste d'extrême-droite obnubilé par l'action terroriste, qui finit par tuer un politicien influent avant de s'ouvrir le ventre. Par contraste avec *Patriotisme* le roman comporte de nombreux discours d'ordre doctrinaire. Les convictions du jeune héros relèvent, en l'occurrence, de la plus pure orthodoxie ultranationaliste : l'empereur est perçu comme une clé de voûte simultanément cosmique (il est assimilé au soleil), sociale (il est *kachō* 家長, chef de famille) et politico-religieuse (gouvernement et culte ne font qu'un)<sup>7</sup>. Jamais cette vision abstraite ne vient cependant s'articuler à des considérations plus concrètes sur l'art et les moyens de gouverner. Le personnage d'Isao semble, à l'inverse, refuser l'ambition même de penser l'État et son organisation. Il refuse ainsi d'intégrer dans son groupuscule les lecteurs passionnés de Kita Ikki 北一輝 (1883-1937)<sup>8</sup> dont l'ouvrage *Esquisse pour un projet de réorganisation du Japon* (*Nihon kaizō hōan taikō* 日本改造法案大綱) lui paraît porteur de « relents d'orgueil maléfique » (Mishima 2002 [1967-1968] : 231).

Construire un quelconque édifice politique paraît en effet en contradiction avec les conceptions du héros de *Chevaux échappés* qui projette tout son

---

5. Plusieurs critiques ont souligné le fait que dans *Patriotisme* le cadre historique sert surtout de décor poétique (Mitsuhana 2000 : 149 ; Satō 2001 : 15).

6. Pour une discussion plus précise sur les événements historiques qui ont inspiré Mishima on pourra consulter, entre autres, Noguchi (1992 : 7-50) et Shibata (2001 : 299-318).

7. Cf., par exemple, la réponse d'Isao au juge Hisamatsu qui, à la fin du roman, l'interroge sur ses convictions (Mishima 2002 [1967-1968] : 470-473).

8. Penseur et écrivain nationaliste qui fut d'abord proche des mouvements socialistes et vécut plusieurs années en Chine, où il soutint la révolution (1911-1919). Rentré au Japon, il évolua dans les milieux ultranationalistes et fonda, avec Ōkawa Shūmei 大川周明 (1886-1957), l'organisation militariste « La Société des Survivants » (*Yūzon-sha* 猶存社). Son ouvrage *Esquisse pour un projet de réorganisation du Japon* fut beaucoup lu dans les milieux ultranationalistes. Impliqué dans la tentative de coup d'État du 26 février 1936, il fut condamné à mort par une cour martiale et fusillé le 19 août 1937.

idéal sur l'action et s'en remet pour la suite à une forme de pensée magique. Au juge Hisamatsu qui l'interroge, à la fin du roman, sur les objectifs des assassinats ciblés qu'il préparait au moment d'être arrêté, Isao répond qu'il avait simplement l'intention de « mettre à bas les esprits néfastes qui empoisonnent le Japon » (Mishima 2002 [1967-1968] : 473) et interdisent aux hommes de rester en contact avec les dieux. Le mysticisme du héros de *Chevaux échappés* n'est cependant pas celui d'un fanatique imperméable au doute<sup>9</sup>. Le jeune activiste remet en cause le bien-fondé de ses entreprises à plusieurs reprises et va jusqu'à considérer son projet de coup d'État comme une simple fiction sans lien avec le monde réel<sup>10</sup>. Son impatience à agir semble parfois moins le résultat de ses convictions, qu'un moyen d'échapper à la tentation de la mort et à une hantise du vide antérieures à toute idéologie :

Il pensait toujours à la mort et cette pensée avait fini par le rendre transparent : il flottait dans les airs, marchait comme suspendu au-dessus de la société des hommes, et même l'aversion et la haine qu'il avait pour les objets de ce monde semblaient, quelque part, être en train de se diluer. C'était là une chose qu'Isao redoutait. (Mishima 2002 [1967-1968] : 155-156)

En offrant des éclairages sur les mobiles latents de son personnage, Mishima tend à atténuer la charge idéologique de son texte. Mais les motivations nihilistes du jeune activiste de *Chevaux échappés* reflètent aussi les

---

9. La seconde partie du roman est notamment scandée par des phases de doute (chapitres 20, 21, 23, 28, 33 et 38), lesquelles suivent ou accompagnent une épreuve que le personnage doit surmonter (fin du chapitre 20 : première révélation des liens entre le politicien anglophile Kurahara et son père ; chapitre 27 : défection du lieutenant Hori, chapitre 33 : prison). Ces épisodes ont une fonction narrative évidente : en laissant planer une incertitude sur la détermination d'Isao, ils créent un effet de suspens et relancent l'intrigue.

10. « Désœuvré, Isao s'assit dans les herbes folles. Le bourdonnement à peine audible des insectes était couvert par les bruits de l'eau. Le ciel aux couleurs si lucides et si pénétrantes se désagrégait dans le baquet où Sawa faisait sa lessive. Il n'y avait aucun problème en ce monde. Tout l'univers s'évertuait à montrer que son entreprise n'était qu'une fiction. Les arbres et les teintes du ciel joignaient leurs forces pour geler sa brûlante résolution, pour adoucir l'impétueux torrent de ses sentiments et lui représenter à quel point il était envoûté par une chimère de réformes, les plus irréalistes et les plus inutiles qui soient » (Mishima 2002 [1967-1968] : 261).

convictions personnelles du romancier qui voit dans l'obsession du néant l'un des principaux ferments de l'impulsion révolutionnaire. Dans son essai *La pensée de Wang Yangming comme philosophie révolutionnaire* (*Kakumei tetsugaku toshite no yōmeigaku* 革命哲学としての陽明学, septembre 1970), il est, sur ce point, très explicite :

Selon moi, la philosophie qui prépare une révolution, ou l'état d'esprit qui vient consolider cette philosophie, repose, en règle générale, toujours sur ces deux piliers que constituent le nihilisme et le mysticisme. [...]

La révolution est action. Dans la mesure où l'action est souvent en rapport étroit avec la mort, il est naturel, dès lors que l'on quitte l'univers intellectuel de son cabinet de travail pour entrer dans le monde de l'action, de devenir captif aussi bien de ce nihilisme qui place la mort avant toute chose que de ce mysticisme qui exige le secours d'une grâce inespérée.

La révolution Meiji est née, de mon point de vue, de l'association conjointe du mysticisme des études nativistes et du nihilisme actif du yangmingisme. (Mishima 2003 [1970] : 279-280)

Aux professions de foi nativistes d'Isao, façade officielle et bienséante de l'engagement ultranationaliste, répond de fait, dans *Honba*, la passion pour la pensée de Wang Yangming et la figure d'Ōshio Heihachirō 大塩平八郎 (1793-1837)<sup>11</sup> dont le personnage redécouvre les actions violentes dans l'ouvrage *La philosophie de l'école japonaise du yangmingisme* (*Nihon yōmeigakuba no tetsugaku* 日本陽明学派の哲学) d'Inoue Tetsujirō 井上哲次郎 (1855-1944)<sup>12</sup> (Mishima 2002 [1967-1968] : 424). Cette lecture confère au personnage un aspect intellectuel qui ne s'accorde pas vraiment avec son portrait de jeune fougueux pressé d'en découdre et indifférent aux subtilités de la raison raisonnante. Cet intellectualisme est cependant aussi présenté comme un anti-intellectualisme, un refus de s'interroger sur le

---

11. Penseur néo-confucéen et activiste idéaliste qui mena, à la suite des mauvaises récoltes de 1835 et 1836, une rébellion à Osaka en 1837 contre le shogunat et la spéculation sur les denrées alimentaires. Son action, à l'issue de laquelle il se suicida, embrasa un quart de la ville et fut violemment matée par les autorités.

12. Philosophe, il contribua notamment à l'introduction de l'idéalisme allemand au Japon. Également intéressé par le bouddhisme et le confucianisme, il chercha à synthétiser la pensée orientale et occidentale. Patriote ardent, il laissa un grand nombre d'ouvrages d'inspiration nationaliste.

sens et les finalités de l'action et d'appréhender le réel en termes de degrés et de nuances.

L'action terroriste est, dans ce contexte, perçue comme un moyen d'échapper au doute et à l'angoisse, un moyen de transformer la négativité en positivité. Toute pensée politique cohérente implique un relativisme minimal, une différenciation des moyens et des fins, la reconnaissance d'une réalité qui impose des ajustements et des compromis. Mais l'action, note Mishima dans son essai *Introduction à une théorie de l'action* (*Kōdōgaku nyūmon* 行動学入門, septembre 1969 – août 1970), avance droit, semblable à une balle qui court vers sa cible, sans se soucier des dommages collatéraux. Agir c'est ne pas revenir en arrière, c'est s'en remettre à une sorte de mécanisme indépendant du sujet et qui le préserve de tout reniement<sup>13</sup>. L'action offre par ailleurs un statut à celui qui s'y engage, elle métamorphose son existence poreuse et incertaine en destinée héroïque et indubitable, elle crée du plein là où la transparence menace. Dans le roman *Chevaux échappés*, le personnage d'Isao se projette à plusieurs reprises sur cette image réifiée de soi que lui offrent son entreprise terroriste et la mort volontaire à laquelle il se destine. L'acte supplée au manque, il crée, dans le même instant, l'absolu au nom duquel il se réalise et l'identité monolithique à laquelle le héros aspire et que la mort pétrifie. Les dernières lignes du roman marquent précisément l'instant de cette coïncidence. Isao fusionne avec le fétiche qu'il vient, par le meurtre et le suicide, de fabriquer – ce soleil impérial qui est un pur produit interne et explose d'ailleurs, de façon significative, « derrière ses paupières »<sup>14</sup>. La doctrine du héros apparaît, dans cette perspective, comme le prétexte d'une action répondant à des motivations strictement

---

13. « L'action possède sa logique propre. Une fois enclenchée, elle doit se poursuivre, jusqu'au terme de cette logique. On pourrait dire qu'elle est, sur ce point, semblable à un jouet dont le ressort est remonté et qui, tant que le ressort ne s'est pas entièrement distendu, répète sans fin un mouvement identique. Cette logique de l'action est, du point de vue des intellectuels, effrayante. Si l'on s'y engage par mégarde, l'on se retrouve rapidement emporté, une fois l'action lancée, jusqu'à un point où il devient impossible de l'arrêter » (Mishima 2003 [1969-1970] : 606).

14. « Isao respira profondément. De la main gauche, les yeux fermés, il se massa doucement le ventre où il appliqua la pointe du poignard qu'il tenait dans sa main droite. Du bout des doigts, il détermina l'endroit adéquat, puis, de toutes ses forces, enfonça la lame. À l'instant précis où le poignard pénétra son ventre, le disque solaire se leva, étincelant, derrière ses paupières » (Mishima 2002 [1967-1968] : 505 ; nous soulignons).

narcissiques, que le personnage réalise d'ailleurs entièrement seul (Tsushima 1988 : 175-192)<sup>15</sup>.

Cette thématique de l'acte auto-réalisateur de l'absolu et de la réalisation de soi dans l'acte ne peut manquer d'évoquer certains romans d'Ôe Kenzaburō du début des années 1960<sup>16</sup>. Antonin Bechler associe, à cet égard, les trois romans *Seventeen* (*Sebuntin* セヴンティーン, 1961), *Hurlements* (*Sakebigoe* 叫び声, 1963) et *Homo sexualis* (*Seiteki ningen* 性的人間, 1963) (Bechler 2016 : 182) dont les héros cherchent tous trois à se dépasser dans une entreprise violente qui les éloignera, sans retour possible, de la médiocrité du quotidien. L'adolescent du diptyque *Seventeen*, double fictif de Yamaguchi Otoyā 山口二矢 (1943-1960)<sup>17</sup>, est évidemment celui

15. Si l'on s'accorde avec Tsushima sur cette hypothèse, on a, en revanche, plus de difficulté à le suivre lorsqu'il prétend que l'ambition d'Isao est de commettre un acte n'ayant d'autre fin que lui-même. Toute entreprise reposant sur le principe de la pureté et où l'action finit en soi par devenir la valeur absolue, contient certes les germes d'une forme de nihilisme actif. Isao n'est pas pour autant un autre Lafcadio qui, dans les *Caves du Vatican* (1914) d'André Gide, jette par la porte du train un vieillard auquel il n'a strictement rien à reprocher pour accomplir l'idéal de l'acte gratuit (Gide 1958 : 827-833) ; ni un autre Kashiba Shirō qui, dans *Haut-le-cœur* (*Iya na kanji* いやな感じ, 1963) de Takami Jun 高見順 (1907-1965), se retrouve à commettre des meurtres « dénués de signification » (Takami 2006 [1963] : 446). Quand bien même le contenu politique de son discours relèverait du prétexte, il a besoin de ce prétexte. Tuer le premier venu ou se suicider sans raison n'offre aucune rétribution narcissique. L'ultranationalisme, fût-il une forme vide, n'en est pas moins une forme.

16. Les parallèles entre l'œuvre romanesque de Mishima et les premières œuvres d'Ôe Kenzaburō ont été assez largement étudiés par la critique. On pourra notamment consulter sur ce point Karatani Kōjin (1995 [1990]), Shibata Shōji (1992), Susan J. Napier (1995) ou Suga Hidemi (2003).

17. Le 12 octobre 1960, ce jeune activiste de dix-sept ans assassina à l'arme blanche Asanuma Inejirō 浅沼稲次郎 (1898-1960) président du Parti socialiste japonais qui présentait alors son programme dans le cadre d'une conférence organisée par la NHK à l'auditorium Hibiya. Fils d'un colonel des forces d'auto-défense et ancien membre du Parti patriotique du grand Japon (Dainihon aikokutō 大日本愛国党) d'Akao Bin 赤尾敏 (1899-1990) auquel il reprochait son inertie, Yamaguchi Otoyā renouvelait, par ce geste, la théorie d'« un homme, un meurtre » d'Inoue Nisshō 井上日照 (1886-1967) qui inspira les partisans d'une « restauration » ultranationaliste au début de l'ère Shōwa. Les réponses de Yamaguchi aux enquêteurs et les documents qu'il laissa derrière lui s'inscrivaient d'ailleurs clairement dans la lignée du discours des officiers rebelles des années 1930 : appropriation mystique du fétiche impérial, valorisation de l'action sacrificielle

qui évoque le plus étroitement Isao. Les deux personnages entretiennent un rapport très égoïste à la chose politique, semblent, à des degrés certes divergents, voir dans la mystique ultranationaliste plus une réponse à une angoisse interne qu'une solution aux problèmes du pays. En raison de la dimension ironique du texte, le trait est évidemment beaucoup plus poussé dans *Seventeen* que dans *Chevaux échappés*. Mais l'aspect critique du roman d'Ōe tend à éclairer ce qui, dans le second tome de la tétralogie de Mishima, ne se lit parfois qu'en filigrane, et notamment l'idée selon laquelle l'idéal et l'absolu ne seraient que des artifices. Le jeune adolescent de *Mort d'un jeune militant* (*Seiji shōnen shisu* 政治少年死す), la seconde partie de *Seventeen*, comprend ainsi que « la véritable âme de droite » est celle qui « forge de ses propres mains » la preuve de son élection. Un peu plus loin, le héros, réalise que « ce n'est pas à la révélation de choisir pour [lui] » quand et comment il doit agir, « mais à [lui] de le faire » (Bechler 2011 : 571 et 582). On retrouve un certain nombre de scènes comparables dans *Chevaux échappés* : le personnage d'Isao, après avoir vainement attendu une révélation divine, en vient ainsi à fixer arbitrairement une date pour son insurrection, créant ainsi de lui-même ce que le mutisme du ciel lui refuse (Mishima 2002 [1967-1968] : 311).

Dans *Seventeen* et *Chevaux échappés*, Ōe et Mishima ont, pour le dire autrement, mis en scène des personnages qui composent de toutes pièces, par l'action, un fétiche dont ils reconnaissent, fût-ce de façon partiellement inconsciente, l'inexistence. Ce thème de l'acte démiurgique se retrouve de façon obsédante dans l'œuvre de Mishima des années 1960. Dans *Le marin rejeté par la mer* (*Gogo no eikō* 午後の曳航) les adolescents tuent ainsi le jeune marin Ryūji pour que celui-ci devienne le héros qu'il a refusé d'être (Mishima 2001 [1963] : 380-385). Les personnages de *Belle étoile* se lancent aussi dans diverses entreprises pour se convaincre qu'ils sont effectivement des extra-terrestres venus sur terre protéger l'espèce humaine ou la détruire (Mishima 2011 [1962]). Le vieux poète de *Pèlerinage aux trois montagnes* (*Mikumano mōde* 三熊野詣) et le beau couple sur le déclin d'*Une matinée d'amour pur* (*Asa no jun.ai* 朝の純愛) élaborent, de leurs

---

et du coup d'État (ou à défaut de la violence ciblée), désignation de boucs émissaires rendus responsables de la décadence contemporaine (Hori 1993 [1983] : 28-29 ; Bechler 2016 : 203-215).

côtés, des stratagèmes complexes pour donner ou redonner vie à un amour idéal qui n'a sans doute jamais existé (Mishima 2002a [1965] : 343-403 et 2002b [1965] : 431-453). De nombreux personnages de *La mer de la fertilité* semblent aussi adopter ce geste ironique qui consiste à inventer l'absolu pour lequel on se sacrifie. De même qu'Isao se lance dans un acte solitaire et désespéré pour préserver son fétiche terroriste, Kiyooki, le héros du premier tome *Neige de printemps* (*Haru no yuki* 春の雪), élabore les conditions d'un amour impossible, pour pouvoir le vivre (Mishima 2012 [1965-1967]). Les entreprises les plus notables du personnage de Honda dans la tétralogie, comme le fait de défendre Isao lors de son procès ou d'adopter Tōru dans le quatrième volume, témoignent d'une identique volonté de préserver, par l'action, un idéal (la fidélité à Kiyooki, son ami d'enfance, et à ses hypothétiques réincarnations). Le parcours du jeune adolescent terroriste de *Chevaux échappés* n'est ainsi que la version politique d'un thème omniprésent dans la dernière partie de la carrière du romancier.

## L'ironie romantique : de l'avant à l'après-guerre

De nombreux commentateurs ont évoqué la notion d'ironie romantique pour décrire la tension, présente dans les textes de Mishima, entre un regard nihiliste porté sur le monde (en l'absence d'absolu la réalité perdrait toute consistance) et une volonté de lui substituer, par l'action, une autre réalité, fût-elle une chimère<sup>18</sup>. Selon Noguchi Takehiko, Mishima aurait poussé jusqu'à cette pointe extrême et paradoxale où l'ironie se saborde elle-même, abandonne en toute conscience (donc ironiquement) la distance

---

18. La notion d'« ironie romantique peut être définie, dans un sens étroit, comme l'attitude qui consiste à s'engager pour quelque chose auquel on ne croit pas, l'individu ayant perdu sa crédulité mais non ses illusions » (Bourgeois 1974 : 200). Dans un sens plus large l'ironie romantique désigne la propension « à corriger le subjectif par l'objectif : l'adhésion aux sentiments [étant] contrebalancée par la distance critique » (Schoentjes 2001 : 101). On conçoit cependant le lien entre les deux définitions : le pari fanatique implique une conscience du caractère factice du saut (donc une distance) et en même temps un attachement sentimental au fétiche que l'on refuse d'abandonner.

ironique<sup>19</sup>. Cette logique de saut dans la foi, inscrite au cœur de l'engagement idéologique du romancier, se manifeste aussi à travers son intérêt pour le phénomène de la réorientation politique (*tenkō* 転向) qui a joué un rôle déterminant dans l'histoire du Japon moderne et contemporain. Nombreuses sont, dans la période 1930-1960, les désillusions qui ont pu nécessiter, de la part de l'intelligentsia japonaise, un réaligement idéologique : dissolution du mouvement prolétarien en 1934, défaite en 1945, déstalinisation en 1956, échec de la lutte du mouvement contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain en 1960, etc. L'engagement dans un nouveau dogme pouvait être perçu comme un moyen de redonner du sens à une existence détruite par l'effondrement de la cause précédemment embrassée et à laquelle le converti avait, contraint ou non, tourné le dos. Pour Mishima, l'engagement ultranationaliste de l'écrivain Hayashi Fusao 林房雄 (1903-1975), transfuge de la gauche prolétarienne auquel il a consacré un essai paru en février 1963, serait ainsi le résultat d'une prise de conscience de la contingence même de l'absolu. Le deuil de ses convictions marxistes aurait, en effet, permis à Hayashi de comprendre que le contenu même de l'idéal importait peu, que l'idéal était simplement la forme vide de la passion que les circonstances s'attacheraient à combler (Mishima 2003 [1963] : 377-378).

Ce mouvement de va-et-vient entre dépression nihiliste et manie sectaire inscrit l'engagement politique dans une trajectoire plus individuelle que collective : l'activisme devient un enjeu existentiel, une réponse au désastre répété, et toujours imminent, de la perte. Sur ce point les réorientations politiques mériteraient d'être corrélées à un phénomène plus large de reconfiguration du rapport à la figure de l'empereur ayant notamment favorisé, au cours des années 1930, une dérive solipsiste particulièrement visible dans les mouvements d'insurrection ultranationaliste prônant une

---

19. Selon Noguchi, l'écart entre la fin du roman *La maison de Kyōko* (*Kyōko no ie* 鏡子の家, 1958-1959) et la nouvelle *Patriotisme* (1961) annoncerait notamment, dans l'œuvre fictionnelle, le basculement à venir du romancier : tandis que dans les dernières lignes du roman le personnage du boxeur Shunkichi rejoint un groupuscule d'extrême-droite par désœuvrement et sans pour autant partager leurs convictions (Mishima 2008 [1958-1959] : 452-456), le couple Takeyama est présenté dès l'incipit comme un couple fanatiquement dévoué à l'empereur (Noguchi 1968 : 224-225)

« restauration de Shōwa<sup>20</sup> ». Hashikawa Bunsō 橋川文三 (1922-1983) a distingué, en l'occurrence, l'ultranationalisme de l'immédiat avant-guerre du nationalisme des réformateurs de l'ère Meiji dont la morale d'État prenait appui sur le confucianisme et les valeurs du *bushidō*. Phénomène citadin de l'ère Taishō (1912-1926), le culte de l'empereur qui se répand au début des années 1930 relèverait moins d'un projet construit d'ordre politique que d'une tentative de réponse, par la fusion avec une entité transcendante, au sentiment de solitude et d'anomie né de l'exode rural et au sentiment de vide qui a suivi l'exaltante victoire du Japon sur la Russie en 1905. Le geste d'Asahi Heigo 朝日平吾 (1890-1921)<sup>21</sup>, terroriste ultranationaliste qui, le 28 septembre 1921, assassina à son domicile Yasuda Zenjirō 安田善次郎 (1838-1921), le dirigeant et fondateur du conglomérat Yasuda, serait le premier symptôme d'une réinterprétation radicale de la morale patriotique : au modèle du bon citoyen respectueux de la loi de l'empereur se substitue l'idéal d'une union, par la mort, avec le souverain (Hashikawa 1994)<sup>22</sup>. Ignorant tout de la misère des campagnes au nom de laquelle ils prétendent agir, abusant de concepts creux et abstraits, le personnage d'Isao et ses acolytes incarneraient aussi une certaine sensibilité d'époque marquée par un désintérêt pour la politique et la recherche d'une réponse d'ordre religieux à l'angoisse et au déracinement<sup>23</sup>. Incitant le « je » à se fondre

---

20. Divinité révélée et souverain, l'empereur était, dans la constitution de Meiji (1889), présenté comme l'incarnation simultanée du droit naturel et du droit positif. Les mutins des années 1930 se revendiquaient, en l'occurrence, de la divinité de l'empereur pour contester son gouvernement. Le caractère simultanément transgressif et légitime des révoltes accomplies en son nom explique la fascination de Mishima pour ce « système de l'empereur » (*tennōsei* 天皇制) : la pulsion de mort se trouvait en effet ainsi anoblée et fondée en droit (se tuer pour expier) (Garcin 2015 : 48-51).

21. Il faut faire remarquer que dans le roman *Chevaux échappés* le personnage d'Isao agit, comme Asahi, en loup solitaire en s'introduisant dans le domicile de sa victime avant de se suicider. Shibata Shōji considère en l'occurrence que l'évocation du soleil levant (*asahi* 朝日) dans les dernières lignes du roman est un clin d'œil à Asahi Heigo (Shibata 2001 : 300-301).

22. Pour une présentation succincte de l'analyse de Hashikawa et de l'écart entre sa position et celle de Maruyama Masao 丸山眞男 (1914-1996), on se rapportera à Katayama (2007 : 5-42).

23. Il n'est peut-être pas anodin que, dans le roman *Chevaux échappés*, le père d'Isao, fondateur de l'institution ultranationaliste où il est scolarisé, ait été lui-même un jeune et pauvre samuraï de province subitement confronté à la modernité de la capitale.

dans un grand tout, à expérimenter dans sa chair et dans son existence (et non d'un point de vue abstrait) la réalité des principes (empereur, *kokutai* 国体, etc.)<sup>24</sup>, la mystique ultranationaliste, bardée de concepts d'autant plus efficaces qu'ils sont flous et grandiloquents, serait l'enfant illégitime du relativisme. Cette lecture tend à donner une certaine pertinence historique au roman *Honba* : partageant avec les mutins des années 1930 une même passion pour le fétiche impérial, mais néanmoins conscient du vide où elle s'origine, Mishima a su cerner une sensibilité d'époque qui n'est peut-être pas non plus sans lien avec le contexte de parution.

Le fait de mettre en scène un personnage nourri de la pensée insurrectionnelle de l'avant-guerre relève certes d'une forme de provocation de l'auteur à l'égard de son lectorat<sup>25</sup>. On peut cependant, avec Suga Hidemi, faire l'hypothèse d'un lien entre la sensibilité ironique et romantique des ultranationalistes des années 1930 et celle des mouvements d'extrême-gauche des années 1960, qui apparaissent dans un contexte de déclin de l'influence du parti communiste (Suga 2003 : 61). Suga avance que les activistes gauchistes, dont les actions sont contemporaines de la publication du second tome de *La mer de la fertilité*, ne pouvaient, par opposition aux intellectuels de la génération précédente, vraiment croire aux idéaux (la révolution, le peuple, etc.) aux noms desquels ils prétendaient agir. La déstalinisation, l'échec de la lutte contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain et l'ancrage croissant du pays dans le camp occidental tendaient à invalider les hypothèses marxistes d'un déterminisme historique orientant

---

24. Le *kokutai*, mot à mot « corps national », est un terme d'origine chinoise qui fut utilisé à partir de l'ère Meiji pour désigner l'essence intemporelle de la nation. Cette notion occupe notamment une place essentielle dans *L'essence du principe national* (*Kokutai no hongi* 国体の本義, 1937), ouvrage édité par le ministère de l'Éducation japonais en 1937 et qui prétendait expliquer la nature du territoire national et de son peuple en s'appuyant sur la mythologie des chroniques antiques. Selon Alan Tansman, *L'essence du principe national*, qui joua un rôle essentiel dans l'endoctrinement de la jeunesse, invitait notamment les citoyens japonais à vivre de façon physique des principes qui relevaient donc moins de la théorie que de la pratique (Tansman 2009 : 167).

25. « Évidemment, la loyauté [ultranationaliste] brandissant l'empereur comme preuve d'innocence est un thème qui n'avait aucun pouvoir de persuasion sur les lecteurs de l'après-guerre. Il est en revanche très clair que dans le contexte de l'avant-guerre, un tel thème renvoyait à une réalité bien définie et exerçait un réel pouvoir de coercition » (Satō 2009 : 327).

de façon irréversible le Japon et le monde vers le « Grand Soir » communiste. La révolution ne pouvait plus être alors qu'une enveloppe vide, un motif esthétique dont la valeur se révélait plus existentielle qu'idéologique (Suga 2003 : 25-50). L'engagement tendait à perdre toute teneur politique, devenait un mode de (sur)vie, un moyen de conjurer le vide sans jamais cesser de l'exhiber. Les raisons de s'indigner et d'agir ne manquaient pas (guerre du Vietnam, hausse des frais de scolarité à l'université, surpeuplement des campus et des amphithéâtres, etc.). Mais le moteur central (le déterminisme historique de la pensée marxiste) ayant disparu, chaque action entreprise devenait à elle seule sa propre fin. On pourrait être tenté de ranger ce désenchantement parmi les nombreux facteurs (bouversements socio-politiques, déracinement, décalage intergénérationnel, etc.) expliquant la surenchère d'une partie des activistes<sup>26</sup>. La violence fut sans doute, au moins pour quelques-uns, un moyen d'exorciser le vide.

À lire certains témoignages d'anciens des fronts unis estudiantins de la fin des années 1960 (*zenkyōtō* 全共闘)<sup>27</sup>, comme celui du philosophe Kosaka Shūhei 小阪修平 (1947-2007) dans son ouvrage *La pensée de la génération du front uni estudiantin* (*Shisō toshite no zenkyōtō sedai* 思想としての全共闘世代, 2006) on ne peut qu'être frappé par les parentés entre leur rapport au militantisme et celui de Mishima. Kosaka rappelle que les étudiants de sa génération étaient loin d'être des fêrus du *Capital*. Enfants d'un Japon devenu prospère, ils arrivaient après la « saison du politique » (*seiji no kisetsu* 政治の季節), avec pour unique horizon l'univers morne et embourgeoisé du « *myhome*-isme » (*maihōmu-shugi* マイホーム主義). Les médias, qui les opposaient aux étudiants de la fin des années 1950 engagés dans la lutte contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain, leur avaient, par dérision, attribué le qualificatif de *sanmu-shugi*

26. Sur l'appel de la violence chez les activistes de la nouvelle gauche on pourra consulter par exemple Oguma Eiji (2009, vol. 1).

27. Le terme de *zenkyōtō* (abréviation de *zengaku kyōtō kaigi* 全学共闘会議 « Association du front uni estudiantin ») désigne différents « fronts estudiantins » apparus au cours de l'année 1968 dans plusieurs grandes universités. Les *zenkyōtō* portaient des revendications concrètes qu'ils cherchaient à mettre en avant de façon indépendante des *sekuto* ou groupuscules politiques d'extrême-gauche qui dominaient la scène contestataire. Le plus connu de ces fronts estudiantins est celui de l'université de Tokyo qui prit d'assaut l'auditorium Yasuda avant d'en être délogé par la police les 18 et 19 janvier 1969.

三無主義 (« trois rien-isme ») pour désigner leur insensibilité (*mu-kandō* 無感動), leur apathie (*mu-kiryoku* 無気力) et leur absence de pensée et d'idéaux (*mu-shisō* 無思想). Lecteurs d'Ionesco et de Sartre, plutôt que de Marx et Engels, leurs actions auraient été avant tout une réponse, individuelle et esthétisante, à un sentiment de désespérance et de vide (Kosaka 2006 : 17-67). Beaucoup se seraient engagés par suivisme, ou dans le souci d'obtenir une forme de reconnaissance. Selon Oguma, l'activisme, la propension à donner et prendre des coups ou la capacité à débattre étaient perçus comme les preuves d'une existence solide et pleine (Oguma 2009, vol. 1 : 310-318). Kosaka, certes, ne parle que pour lui-même. Quant au point de vue d'Oguma, il va évidemment à l'encontre de celui des militants de l'époque qui ne doutaient pas, au moins pour les plus engagés, du fondement politique de leur action<sup>28</sup>. La proximité des perspectives de ces deux auteurs est néanmoins frappante et tend à suggérer que, pour certains jeunes de la nouvelle gauche, l'action politique était aussi un refuge face à une angoisse existentielle. Il est difficile de ne pas songer ici au personnage de *Chevaux échappés* qui cherche dans l'action le reflet adamantin et idéal d'une personnalité vécue à l'origine comme fuyante et incertaine.

Mishima se sentait lui-même très proche de ceux que l'on surnommait les *akai taiyōzoku* 赤い太陽族, « la tribu du soleil version rouge », en référence à la jeunesse désenchantée et hédoniste de la fin des années 1950 dont l'écrivain Ishihara Shintarō 石原真太郎 (né en 1932) fut considéré comme le porte-parole<sup>29</sup>. Invité par le front uni étudiant de l'université de Tokyo à débattre sur le campus de Komaba le 13 mai 1969, Mishima ne cache pas ses sympathies (Mishima 2004 [1969] : 442-506) avec les valeurs du mouvement (idéalisme et anti-intellectualisme, refus de l'ordre, du matérialisme et du pragmatisme, célébration de la violence et de l'insurrection, etc.). Le passage le plus frappant et le plus souvent cité de ce débat est le suivant :

---

28. On pourra consulter en français, l'ouvrage de Bernard Béraud, journaliste favorable aux activistes étudiants et qui défend le bien-fondé et les motivations idéologiques de leur action (Béraud 1970 : 35-107).

29. Ishihara Shintarō s'est fait connaître avec *La saison du soleil* (*Taiyō no kisetsu* 太陽の季節) qui obtint le prix Akutagawa en 1955. La violence décomplexée, la glorification du corps et la célébration nietzschéenne de la force présentes dans ce court roman prenaient à rebours la morale établie. Le titre du récit fut à l'origine de l'expression « tribu du soleil » (*taiyōzoku*).

Bon, on se regarde droit dans les yeux ! (rires) Voilà, je vous le dis sérieusement : si ceux de la ligue étudiante qui s'étaient retranchés dans l'auditorium Yasuda avaient prononcé l'unique mot de *tennō* [empereur], alors avec joie je me serais enfermé avec eux, je me serais battu avec eux. (rires) Je n'rigole pas. J'arrête pas de le dire : il n'y a pratiquement aucune différence, du point de vue des concepts politiques, entre le système en vigueur avant la fin de la guerre du pouvoir direct de l'empereur et celui qu'on appelle aujourd'hui démocratie directe. Ce sont des concepts politiques extrêmement creux, mais il y a un élément commun. Cet élément commun, c'est le rêve de voir la volonté du peuple joindre directement la volonté nationale sans passer par une structure d'autorité intermédiaire. (Mishima 2004 [1969] : 474)

Loin de chercher à donner le change sur l'éventuel *fond* de sa doctrine politique, Mishima ne fait au contraire que souligner le nihilisme constitutif de sa démarche comme de celle, selon lui, du *zenkyōtō*. Le dogme est une structure vide et un mot essentiel suffirait à réconcilier des sensibilités antithétiques. Pour la nouvelle gauche comme pour l'ultranationalisme de l'avant 1945, l'ennemi est avant tout l'autorité et la médiocrité bourgeoise qu'il s'agit d'ailleurs moins d'affronter que de court-circuiter en fusionnant d'emblée avec l'absolu (le peuple, l'empereur, la volonté générale, la nation, etc.), au mépris des règles institutionnelles.

La politique se définit dès lors avant tout comme un événement, une sorte de happening qui permettrait d'échapper temporairement (ou définitivement dans le cas de l'action sacrificielle) au marasme du quotidien et de conjurer la disparition des grands récits idéologiques. C'est d'ailleurs ainsi que le romancier lit les scènes de guérillas urbaines des mouvements étudiants radicaux de la fin des années 1960. Dans l'essai *Introduction à une théorie de l'action*, il avance que la démarche du « révolutionnaire » (*kakumeika* 革命家) consiste à se fabriquer intentionnellement un ennemi (la police, les forces anti-émeutes, l'autorité, etc.) (Mishima 2003 [1969-1970] : 621-625). Cette dimension construite du terrorisme participe, selon lui, de toute éthique de l'action : il faut des oppositions tranchées pour que l'engagement ait du sens et que l'individu échappe aux tergiversations et au relativisme. Quand la réalité nous refuse cet exaltant manichéisme, quand la conscience se retrouve, selon le mot d'un étudiant du *zenkyōtō* s'adressant à Mishima, « castrée par le réel » (Mishima 2004 [1969] : 448), il faut alors modifier le réel, « créer de l'oppression là où il n'y avait pas d'oppression » (Mishima 2003 [1969-1970] : 622), trouver les motifs de l'action dans l'action même. Le romancier projette à l'évidence ses propres conceptions de la politique sur le mouvement étudiant. Une partie des

militants du *zenkyōtō* semble toutefois clairement partager son point de vue. Kosaka, se référant au théâtre d'avant-garde et aux performances d'un Kara Jūrō 唐十郎 (né en 1940) ou d'un Terayama Shūji 寺山修二 (1935-1983), suggère que pour les étudiants de sa génération la politique relevait d'une sorte de spectacle où l'activiste jouait le premier rôle (Kosaka 2006 : 15). L'insurrection réhabilite l'humanité de sujets menacés par l'anonymat du bonheur petit-bourgeois auquel l'université semble les promettre<sup>30</sup>.

## Deux éthiques face à l'échec ?

Ce romantisme existentiel est indissociable d'une forme de pessimisme, de lucidité amère quant au sens et à l'efficacité de l'action entreprise. Oguma Eiji note que la plupart des étudiants engagés dans les luttes politiques de la fin des années 1960 n'avaient ainsi aucune illusion sur l'influence et sur les chances de réussite de leur mouvement (Oguma 2009, vol. 1 : 311). Seule une minorité d'entre eux croyait à la révolution. Nous retrouvons un tel mélange de romantisme idéalisant et de défaitisme chez l'universitaire et écrivain Takahashi Kazumi<sup>31</sup>. Associé au mouvement, celui-ci a participé à plusieurs revues militantes et publié de nombreux textes favorables aux jeunes radicalisés s'inscrivant dans la mouvance du *zenkyōtō*. Avocat d'une littérature engagée dont la fonction serait d'influencer la conscience des lecteurs, il n'a cependant jamais cessé de rédiger, de ses débuts littéraires en 1958 à sa mort, des récits tendant à révoquer le sens de l'action collective et des idéaux politiques. Ses personnages principaux, comme Shindō Makoto dans *Mon cœur n'est pas de pierre* (*Waga kokoro wa ishi ni arazu* 我が心は石にあらず, 1967 [1964-1965]) ou Aoki Ryūzō dans *La chute* (*Daraku* 墮落, 1969 [1965]), sont des anti-héros ayant perdu leurs illusions, trahis non

---

30. Oguma Eiji note que la théorie marxiste est elle-même relue sous cet angle, dans une perspective en l'occurrence totalement inverse de l'interprétation contemporaine, structuraliste et anti-humaniste, d'un Louis Althusser (Oguma 2009, vol. 1 : 242-243).

31. Spécialiste de la Chine ancienne, Takahashi accepta de démissionner de son poste à l'université de Kyoto en 1970 pour assumer la responsabilité des troubles estudiantins qu'il aurait contribué à attiser. Il décéda prématurément d'un cancer du côlon en 1971. Pour une présentation en langue occidentale de son œuvre, on pourra consulter l'article de Livia Monnet (1991).

seulement par l'histoire ou leur hiérarchie, mais aussi par eux-mêmes, par leur naïveté, leur hypocrisie d'utopiste indifférent au réel qui les entoure. Au terme d'un long parcours qui souligne sa dépendance à l'égard des notables de sa région d'origine, Shindō Makoto s'engage finalement contre eux dans une action syndicale vouée à l'échec. Aoki Ryūzō, nostalgique de l'idéal pan-asiatiste qu'il avait cru un instant trouver en Mandchourie, dirigera après-guerre un orphelinat pour les enfants métis abandonnés par leurs parents. Mais il viole plusieurs de ses employées et abandonne la structure qu'il avait lui-même fondée, s'enfermant volontairement dans une spirale de l'échec et de l'autodénigrement après avoir pourtant été distingué et récompensé pour son action caritative. Désabusés, les protagonistes de ces textes optent finalement pour une sorte de mystique de la défaite, voire du mal, selon une parabole quasi-dostoïevskienne mais sans l'espoir religieux d'une rédemption christique. Il est difficile de ne pas songer, devant ces destins fictifs, à l'aboutissement du mouvement étudiantin contemporain, efficacement maté par les forces de l'ordre et dont les derniers rescapés engagèrent diverses entreprises désespérées et sanglantes qui portèrent le discrédit sur l'ensemble de l'extrême-gauche<sup>32</sup>.

Les figures de la déception et de l'échec jouent aussi un rôle central dans le militantisme teinté d'exhibitionnisme de Mishima. Dans une préface à une réédition de *Patriotisme* publiée en 1966, le romancier note que dans la version initiale de son texte, le lieutenant Takeyama, personnage principal de la nouvelle, avait été affecté au « bataillon de logistique de la garde impériale » afin de suggérer un statut militaire peu glorieux et donc

---

32. Cf. notamment les incidents des camps de montagne (*sangaku bēsu jiken* 山岳ベース事件) ou l'incident du chalet Asama (*Asama sansō jiken* あさま山荘事件). Alors que le mouvement étudiantin semblait avoir été définitivement réprimé et que les leaders des factions les plus violentes étaient en prison, deux groupuscules se réunirent pour former, le 15 juillet 1971, l'Armée rouge unifiée (Rengō sekigun 連合赤軍). Sous la houlette de Mori Tsuneo 森恒夫 (1944-1973), le groupe imposa à certains de ses membres des « séances d'autocritique », en réalité des assassinats et des lynchages. Douze membres supposément hétérodoxes trouvèrent la mort en quelques semaines entre décembre 1971 et février 1972. L'incident du chalet Asama est une prise d'otage fomentée par cinq membres de l'Armée rouge unifiée qui étaient parvenus à échapper à la police. L'opération dura une dizaine de jours (du 19 au 28 février 1972) et se solda par la mort de deux policiers et d'un civil.

une volonté de revanche narcissique<sup>33</sup>. L'engagement du jeune héros de *Chevaux échappés* se nourrit, de même, d'une série de revers et d'humiliations : révélations sur les agissements troubles de son père, défections de membres de son groupe, expérience de la prison, condescendance des inspecteurs de police, etc. Mais les similitudes apparentes, sur ce point, entre les héros de Mishima et de Takahashi ne font que mieux ressortir une différence essentielle qui permet de cerner avec davantage de précision les spécificités de l'engagement politique respectif des deux romanciers. Pour le dire simplement : l'un voit dans l'échec un tremplin que l'autre ignore ou refuse. Les espoirs déçus des héros de *Patriotisme* et de *Chevaux échappés* leur permettent de comprendre que l'idéal n'est jamais qu'une construction, une invention dont ils sont, à l'instar du héros du diptyque *Seventeen* d'Ōe Kenzaburō, les seuls responsables. Dans *Chevaux échappés*, chaque nouveau déboire vécu par Isao semble le rapprocher un peu plus de cette vérité ultime selon laquelle il n'appartient qu'à lui d'agir et de retourner l'échec en gloire héroïque. Enfin conscient du néant dont l'absolu procède, Isao saute sur le premier prétexte venu pour assassiner et mourir, tout en reconnaissant d'ailleurs que son action est insuffisamment fondée<sup>34</sup>. Les personnages de Takahashi Kazumi s'enferment, par contraste, dans le désillusionnement volontaire et brisent les idoles auxquelles ils s'étaient précédemment soumis. Cette démarche d'autodénigrement est aussi un deuil impossible et ne fait jamais que souligner leur nostalgie d'un rêve déçu. Ils ont cru ; ils détruisent par désespoir de ne plus pouvoir croire.

Tous ces êtres de fiction se ressemblent sur des points essentiels : ils agissent seuls, ont perdu la possibilité de croire mais non le goût des chimères. Le peu qui les sépare est toutefois plus important encore, car il

---

33. Suematsu Tahei 末松太平 (1905-1993), ancien mutin du 26 février (il était alors capitaine d'infanterie), fit cependant observer à l'auteur qu'un lieutenant affecté à des opérations de maintenance ne risquait pas de se voir contraint à tirer sur d'autres soldats (le romancier évoque lui-même la remarque dans sa postface à son recueil *La voix des mânes héroïques* publié en juin 1966 et dans lequel il colligea trois de ses textes évoquant les incidents du 26 février 1936 (Mishima 2005 [1966] : 260-261).

34. Isao décide de tuer le personnage de Kurahara, politique influent qui incarne selon lui un Japon corrompu et vendu à l'étranger, pour avoir commis un « sacrilège » en se rendant au sanctuaire d'Ise après avoir mangé de la viande. Mais il reconnaît qu'un tel acte ne mérite sans doute pas la mort (Mishima 2002 [1967-1968] : 481).

indique deux être-au-monde, suggère deux réponses antinomiques à l'expérience de l'échec et de la désillusion : d'un côté la simulation, le saut dans une gloire fabriquée de toutes pièces ; de l'autre la mélancolie, la complaisance dans l'échec et l'auto-flagellation. À la différence des personnages de Mishima, qui s'accommodent très bien de leur solitude, les anti-héros de Takahashi ne cessent d'ailleurs, tel Aoki Ryūzō dans *La chute*, de regretter l'idéal communautaire qu'ils ont chéri, méprisant l'échelle réduite des combats qui leur sont échus. Leur pessimisme, leurs pensées crépusculaires, leur propension à médire d'eux-mêmes sont la manifestation d'un nihilisme « moral » qui tranche avec le nihilisme beaucoup plus « métaphysique » des personnages de Mishima, notamment dans les textes des années 1960<sup>35</sup>. En bon petit fasciste, Isao, l'adolescent activiste de *Chevaux échappés*, entonne certes le refrain décadentiste. Mais derrière son discours partisan, on sent poindre, comme nous l'avons montré plus haut, des mobiles étrangers à toute pensée idéologique relevant d'une angoisse profonde devant une béance intérieure (Garcin 2015 : 429-431). Plusieurs critiques, comme Noguchi Takehiko, considèrent que la spécificité de la pensée politique de Mishima tient précisément à ce sentiment d'inexistence, antérieur à l'expérience même du réel et auquel répond une *simulation*, c'est-à-dire une action qui ne tient que par elle-même et rend inepte toute tentative de distinction entre le vrai et le faux, le réel et l'imaginaire (Noguchi 1968 [1969] : 13-14). La lente et douloureuse déchéance des protagonistes de Takahashi suggère, à l'inverse, un attachement authentique à une cause en son temps légitime, mais galvaudée et perdue.

Les œuvres de Mishima Yukio et de Takahashi Kazumi n'étaient pas inconnues des étudiants de la fin des années 1960 et on pourrait être tenté de les associer, fût-ce de façon schématique, à deux courants, voire deux moments des mouvements d'extrême-gauche contemporains. Par commodité, nous avons évoqué jusqu'à présent de façon globale de la « nouvelle

---

35. Roger-Pol Droit distingue un nihilisme « ontologique » ou « métaphysique », qui se rapporte à la question de l'être et du néant, d'un nihilisme « moral » qui renvoie simplement à une vision négative de l'existence ou des valeurs de la société (Droit 1997 : 39-40). Nombreux sont, dans les fictions de Mishima composées dans les années 1960, les passages qui s'apparentent à une véritable révélation du *nihil* : les personnages se ressentent comme creux ou ils voient le néant se matérialiser dans le monde alentour (Garcin 2015 : 412-418).

gauche » estudiantine. Celle-ci était en fait divisée entre de nombreux groupes divergents, certains se réclamant de Trotski, d'autres de Mao ou, très vaguement, du « marxisme-léninisme ». Mais les témoignages recueillis par Oguma Eiji ou le regard rétrospectif de Kosaka Shūhei suggèrent que les affiliations idéologiques se révélaient, pour beaucoup, aléatoires et superficielles (Oguma 2009, vol. 1 : 302-311 ; Kosaka 2006 : 62-63). Une autre ligne de partage, peut-être plus pertinente, se rapporte au regard que les uns et les autres portaient sur les fins pratiques de l'action. Il est indéniable que l'idéalisme abstrait, la célébration de la violence, la critique du bonheur petit-bourgeois, le désintérêt pour toute pensée concrète de l'organisation politique et le sectarisme idéologique rapprochent Mishima des étudiants activistes de la fin des années 1960. Il faut toutefois préciser que tous ne se reconnaissaient pas dans cette fuite en avant contestataire. Les différents fronts unis estudiantins qui, à partir de 1968, s'émancipent, dans plusieurs universités, de la tutelle des factions politiques, sont nés de revendications communes et concrètes : appel au respect des étudiants et à une censure du pouvoir discrétionnaire de la hiérarchie à l'université de Tokyo (notamment pour les internes en médecine), refus de l'augmentation des frais de scolarité et réaction à un scandale de corruption impliquant la direction à l'université Nihon, etc. Mais ces réactions légitimes, indissociables d'un contexte de massification de l'enseignement supérieur, ont rapidement été étouffées par la répression policière d'une part et par la récupération politique des groupes les plus sectaires de l'autre. Une telle évolution – qui entraînera la défection de nombreux étudiants d'abord impliqués dans le mouvement (Oguma 2015 : 3) – évoque, de façon frappante, le schéma d'une spoliation de l'action collective par des intérêts individuels, récurrent dans les romans de Takahashi Kazumi.

Les curieuses sympathies intellectuelles, voire idéologiques entre Mishima et les membres du *zenkyōtō* avec lesquels il fut invité à débattre mériteraient aussi d'être réévaluées à l'aune de cette évolution interne au mouvement estudiantin. Il faut en l'occurrence rappeler que la rencontre eut lieu le 13 mai 1969, soit plusieurs mois après l'assaut des forces de police à l'université de Tokyo qui brisa l'élan du mouvement et contribua à le couper de sa base. Les militants avec lesquels Mishima fut amené à dialoguer représentaient donc en majorité l'aile dure du *zenkyōtō*, celle qui refusait de rentrer dans le rang et agissait au nom d'un idéal révolutionnaire fustigeant le compromis, fût-il favorable aux revendications locales des

étudiants. L'échec annoncé du mouvement tendait à valider leur approche jusqu'au-boutiste. Certains semblent cependant avoir eu conscience des contradictions et des impasses du mouvement. L'étudiant « A » qui anime principalement le dialogue, fait ainsi remarquer à juste titre que survaloriser la violence et la confrontation ne permet pas de penser la place de l'autre qui fonde le projet de toute vie en société. Le romancier, imperturbable, rétorque que l'autre n'importe qu'en tant qu'il peut être transformé, changé conformément à son propre désir :

Aimer selon une volonté réciproque n'est pas la véritable forme de l'érotisme amoureux. Que l'autre voie sa volonté entravée, qu'il ne puisse pas se mouvoir de sa propre initiative, voilà la situation la plus obscène qui soit, celle qui en appelle le plus à l'érotisme. [...] L'autre est, pour tout un chacun, un objet qui, par nature, et quoi qu'il arrive, doit pouvoir être transformé. L'autre, du point de vue de soi, doit être dans cet état transmutable. Ou, pour le dire autrement, nous désirons l'autre qu'en tant qu'il devrait être transmutable. Quand l'autre ne se conforme pas à ce que nous souhaitons, alors notre relation à lui se complique. Elle devient non-érotique. Et dès lors qu'elle est non-érotique, il serait vraiment étrange qu'elle génère de la violence. (Mishima 2004 [1969] : 450-451)

En termes de solipsisme, de refus de l'autre, de dépolitisation érotisée du politique, Mishima n'a de leçon à recevoir de personne au point de laisser derrière lui les membres du *zenkyōtō* de l'université de Tokyo qui semblent parfois, face au romancier, faire figure de modérés. Tous n'ont pas fait le deuil d'une politique concrète impliquant la rencontre de l'autre et la recherche de compromis.

## Comparer Mishima et la nouvelle gauche : pertes et profits

En raison de son suicide par éventrement qui marque symboliquement l'aboutissement d'un certain nombre d'œuvres engagées dans l'exploration de la pensée extrême, Mishima est parfois présenté comme un penseur fanatique de la cause ultranationaliste. Une lecture attentive de ses œuvres des années 1960 suggère cependant que son rapport à la politique est indissociable d'une forme de nihilisme. Mishima se désintéresse d'ailleurs de la science politique. Seul compte l'instant révolutionnaire, l'action qui fonde l'idéal et crée ainsi cela même qui la justifie. Dans les années 1990 et 2000, plusieurs analystes majeurs ont été amenés à souligner les liens entre cet

idéalisme abstrait et la pensée de la nouvelle gauche qui fétichise la révolution alors même qu'elle ne semble plus en mesure de croire au déterminisme historique et au « Grand Soir » communiste. Chez Mishima comme chez les jeunes activistes étudiants de la fin des années 1960, l'action politique prend une dimension esthétique et existentielle, qui semble relever d'une forme de performance conjuratoire. Il importe cependant de rappeler que les mouvements estudiantins de la fin des années 1960 sont eux-mêmes travaillés par des divergences et que seuls les plus radicaux d'entre eux semblent partager une éthique de la violence et de l'affirmation de soi proche de celle du romancier.

En d'autres termes, les rapprochements entre Mishima et la nouvelle gauche, s'ils tiennent évidemment à des éléments concrets, reposent aussi sur des choix critiques et une forme d'arbitraire dans la délimitation des objets de comparaison. Le mouvement estudiantin a connu plusieurs phases et réunissait des sensibilités divergentes. À certains égards, il est donc contestable de réduire, comme tend parfois à le faire Oguma Eiji, les motivations des nombreux activistes qui s'y sont engagés à une forme de mal-être existentiel, d'ordre générationnel. On pourrait, par ailleurs, se demander si les commentateurs ne font pas de la sorte le jeu de Mishima qui fut le premier à mettre en exergue les convergences entre sa vision de l'activisme et celles du *zenkyōtō*, au point de nier l'écart de leurs positions respectives, rendant ainsi accessoire le contenu même de leurs propositions. Dans ses échanges avec les étudiants sur le campus de Komaba, le romancier ne cesse de vouloir les ramener à lui en insistant sur leur opposition commune aux rassis du système et à l'embourgeoisement généralisé du pays. Des penseurs comme Suga Hidemi, ainsi que d'anciens membres du *zenkyōtō* comme Kosaka Shūhei (Kosaka 2006 : 62-63), ont validé la pertinence de ce point de vue sans vraiment s'attarder sur les raccourcis ou les malentendus qu'il pouvait impliquer.

L'objet de notre article n'était pas de les contredire. Nous avons, à l'inverse, souligné ce qui justifiait l'analogie. On pourrait, en l'occurrence, nous reprocher de ne pas avoir interrogé les écueils d'une démarche comparative qui balaie parfois opportunément sous le tapis les différences et les écarts entre les comparés. Peut-on établir la moindre comparaison entre des textes littéraires et un mouvement politique, lui-même pluriel ? Pour reprendre l'expression de Marcel Détienne, ne prend-on pas le risque de comparer ainsi l'incomparable ? Il y a certes une logique générationnelle qui justifie, au moins

partiellement, ces rapprochements. Oguma rappelle ainsi que les étudiants de la nouvelle gauche étaient lecteurs d'écrivains nés dans les années 1920 ou 1930, comme Mishima Yukio et Takahashi Kazumi, les jeunes auteurs de leur génération n'ayant pas encore connu leurs premiers succès (Oguma 2009, vol. 1 : 81). Au-delà, et d'un point de vue plus méthodologique, nous avons privilégié une démarche analogique dynamique, évitant de réifier les comparés dans des typologies ou de réduire la différence à l'équivalence. L'écart entre nos éléments de comparaisons s'est révélé, en l'occurrence, porteur d'une véritable valeur heuristique. Il nous a permis d'élargir « un espace d'intelligibilité » défriché par d'autres et de mettre ainsi en exergue de nouvelles articulations, des « connexions » et des « traits différentiels » inattendus<sup>36</sup>. Rapprocher, par exemple, *Seventeen* d'Ōe Kenzaburō de *Chevaux échappés* de Mishima Yukio, plutôt que de les opposer comme l'ont fait certains commentateurs (Nathan 2000 [1974] : 182), offre des éclairages mutuels sur les deux textes. À l'inverse, la confrontation entre l'œuvre de Mishima, Takahashi et le mouvement étudiant nous a amené à cerner des cheminements différents qui permettent de souligner une alternative dans l'engagement jusqu'au-boutiste, pourtant souvent réduit aux raccourcis et aux mêmes mots en « isme » (fanatisme, nihilisme, activisme, militantisme, etc.).

En nous intéressant en priorité à la fétichisation de l'absolu ou au saut dans la foi, nous nous inscrivons certes dans la lignée des nombreux historiens ou penseurs japonais (Hashikawa Bunsō, Oguma Eiji ou Suga Hidemi) qui se sont penchés sur les récurrences et les répétitions d'une approche existentielle et finalement dépolitisée de l'activisme politique au Japon, au risque de sous-estimer, comme tend à le faire Mishima lui-même, les différences de contenu, d'ordre idéologique. Cherchant à éviter l'équivalence stricte, nous avons cependant mis à jour des variantes dans les réponses existentielles au désenchantement politique. Au final, c'est plutôt la singularité du parcours des uns et des autres qui ressort de notre analyse. Mishima aspirait à partager avec une génération entière d'étudiants sa propre mystique nihiliste qui trouve l'absolu dans le simulacre et la simulation. À lire attentivement son entretien avec les étudiants du *zenkyōtō* de l'université de Tokyo, c'est cependant l'impossibilité même de cette tentative d'appropriation qui court entre les lignes.

---

36. Nous empruntons ces expressions à Marcel Détiene (2000 : 109 et 167).

## Bibliographie

### Sources primaires

#### MISHIMA Yukio 三島由紀夫 1969

*Bunka bōei ron* 文化防衛論 (Défense de la Culture), Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 27-64.

#### MISHIMA Yukio 2001 [1963]

*Gogo no eikō* 午後の曳航 (Le marin rejeté par la mer), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 9, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 223-385.

#### MISHIMA Yukio 2002a [1965]

*Mikumano mōde* 三熊野詣 (Pèlerinage aux trois montagnes), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 20, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 343-403.

#### MISHIMA Yukio 2002b [1965]

*Asa no jun.ai* 朝の純愛 (Une matinée d'amour pur), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 20, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 431-453.

#### MISHIMA Yukio 2002 [1967-1968]

*Honba* 奔馬 (Chevaux échappés), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

#### MISHIMA Yukio 2003 [1960]

*Hitotsu no seijiteki iken* 一つの政治的意見 (Une opinion politique), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 31, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 435.

#### MISHIMA Yukio 2003 [1963]

*Hayashi Fusao ron* 林房雄論 (Sur Hayashi Fusao), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫

全集 32, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 377-378.

#### MISHIMA Yukio 2003 [1969-1970]

*Kōdōgaku nyūmon* 行動学入門 (Introduction à une théorie de l'action), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 35, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 606-658.

#### MISHIMA Yukio 2003 [1970]

*Kakumei tetsugaku to shite no yōmeigaku* 革命哲学としての陽明学 (La pensée de Wang Yangming comme philosophie révolutionnaire), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 36, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 277-310.

#### MISHIMA Yukio 2004 [1969]

*Tōron*, *Mishima Yukio vs. Tōdai zenkyōtō* — *Bi to kyōdōtai to tōdai tōsō* 討論 三島由紀夫 vs. 東大共闘 — 美と共同体と東大闘争 (Débat : Mishima vs. le front uni de l'université de Tokyo — Beauté, communauté et le combat des étudiants de l'université de Tokyo), *Mishima Yukio zenshū* 三島由紀夫全集 40, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 442-506.

#### MISHIMA Yukio 2005 [1966]

*Eirei no koe* 英霊の聲 (La voix des mânes héroïques), Tokyo, Kawade shobo shinsha 河出書房新社.

#### MISHIMA Yukio 2008 [1958-1959]

*Kyōko no ie* 鏡子の家 (La maison de Kyōko), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

#### MISHIMA Yukio 2011 [1962]

*Utsukushii hoshi* 美しい星 (Belle étoile), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

**MISHIMA Yukio 2012 [1965-1967]**

*Haru no yuki* 春の雪 (Neige de printemps), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

**TAKAHASHI Kazumi 高橋和巳 1971**

[1964-65]

*Waga kokoro wa ishi ni arazu* 我が心は石にあらず (Mon cœur n'est pas de pierre), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

**TAKAHASHI Kazumi 1982 [1965]**

*Daraku* 墮落 (La chute), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

**Sources secondaires****BECHLER Antonin 2011**

« *Ceci est mon corps* ». *L'économie de la violence chez Ōe Kenzaburō*, thèse de doctorat, université de Strasbourg.

**BECHLER Antonin 2016**

*Ōe Kenzaburō. Une économie de la violence*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.

**BÉRAUD Bernard 1970**

*La gauche révolutionnaire au Japon*, Paris, Seuil, coll. Combats.

**BOURGEOIS René 1974**

*L'ironie romantique. Spectacle et jeu de Mme de Staël à Gérard de Nerval*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

**DÉTIENNE Marcel 2000**

*Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du xx<sup>e</sup> siècle ».

**DROIT Roger-Pol 1997**

*Le culte du néant. Les philosophes et le Bouddha*, Paris, Seuil.

**GARCIN Thomas 2015**

*Récit autoritaire, thème de la pureté et place du lecteur dans Yūkoku (Patriotisme) et Honba (Chevaux échappés) de Mishima Yukio*, thèse de doctorat, université Lyon 3.

**GIDE André 1958**

*Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

**HASEGAWA Izumi 長谷川泉 1971**

« *Yūkoku, Tōka no kiku, Eirei no koe ni furete* » 『憂国』、『十日の菊』、『英霊の聲』に触れて (Au sujet de *Patriotisme, Le chrysanthème du dixième jour* et *La voix des mânes héroïques*), *Gendai no esupuri* 現代のエスプリ, 48, Tokyo, Shibundō 至文堂 : 136-161.

**HASHIKAWA Bunsō 1994**

*Shōwa nashonarizumu no shosō* 昭和ナショナリズムの諸相 (Les diverses formes du nationalisme de l'ère Shōwa), Nagoya, Nagoya daigaku shuppankai 名古屋大学出版会.

**HORI Yukio 堀幸雄 1993 [1983]**

*Sengo no uyoku seiryoku* 戦後の右翼勢力 (Les forces d'extrême-droite dans l'après-guerre, 1983), Tokyo, Keisō shobō 勁草書房.

**KARATANI Kōjin 柄谷行人 1995 [1990]**

*Shūen wo megutte* 終焉をめぐる (Sur la fin), Tokyo, Kōdansha 講談社.

**KATAYAMA Morihide** 片山杜秀 2007  
*Kindai Nihon no uyoku shisō* 近代日本の  
 右翼思想 (La pensée d'extrême-droite  
 dans le Japon contemporain), Tokyo,  
 Kōdansha 講談社.

**KOSAKA Shūhei** 小阪修平 2006  
*Shisō toshite no zenkyōtō sedai* 思想  
 としての全共闘世代 (La pensée de la  
 génération du front uni étudiantin),  
 Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房.

**MITSUHANATA Takao** 光榮堯夫 2000  
*Mishima Yukio-ron* 三島由紀夫論 (Sur  
 Mishima Yukio), Tokyo, Chūsekisha  
 沖積舎.

**MONNET Livia** 1991  
 « The Melancholy Flagellant or  
 the Responsibility of Literature:  
 Takahashi Kazumi and his Project for a  
 Revolution », in Adriana Boscaro, Franco  
 Gatti & Massimo Raveri, *Rethinking  
 Japan. Vol. 1 – Literature, Visual Arts  
 & Linguistics*, Londres & New York,  
 Routledge : 15-24.

**NAPIER Susan J.** 1995  
*Escape from the Wasteland. Romanticism  
 and Realism in the Fiction of Mishima Yukio  
 and Ōe Kenzaburō*, Cambridge (MA.),  
 Harvard University Press.

**NATHAN John** 2000 [1974]  
*Mishima. A biography*, New York, Da  
 Capo Press.

**NOGUCHI Takehiko** 野口武彦 1968  
*Mishima Yukio no sekai* 三島由紀夫の世界  
 (Le monde de Mishima Yukio), Tokyo,  
 Kōdansha 講談社.

**NOGUCHI Takehiko** 1992 [1985]  
*Mishima Yukio to Kita Ikki* 三島由紀夫と  
 北一輝 (Mishima Yukio et Kita Ikki),  
 Tokyo, Fukumura shuppan 福村出版.

**OGUMA Eiji** 小熊英二 2009  
 1968, 2 vol., Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**OGUMA Eiji** 2015  
 « Japan's 1968: A Collective Reaction  
 to Rapid Economic Growth in an Age  
 of Turmoil », *The Asia-Pacific Journal –  
 Japan Focus*, vol. 13, issue 12 (1) : 1-16.

**RICHARD François** 1997 [1991]  
*Les anarchistes de droite*, Paris, Presses  
 universitaires de France, coll. Que  
 sais-je ?.

**SATŌ Hideaki** 佐藤秀明 2001  
 « "Genjitsu ga kyōyō shinai shi" to  
 Mishima Yukio no shōsetsu » 「現実が許容  
 しない詩」と三島由紀夫の小説 (« La poésie  
 que le réel n'admet pas » et les romans  
 de Mishima Yukio), in Inoue Takashi  
 井上隆史, Matsumoto Tōru 松本徹 & Satō  
 Hideaki 佐藤秀明 (dir.), *Mishima Yukio no  
 hyōgen* 三島由紀夫の表現 (L'expression  
 chez Mishima Yukio), Tokyo, Bensei  
 shuppan 勉誠出版 : 1-22.

**SATŌ Hideaki** 2009  
*Mishima Yukio no bungaku* 三島由紀夫の  
 文学 (La littérature de Mishima Yukio),  
 Tokyo, Shironsha 試論社.

**SCHOENTJES Pierre** 2001  
*Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil,  
 coll. Points (Essais).

**SHIBATA Shōji** 柴田勝二 1992

*Ōe Kenzaburō ron. Chijō to higan* 大江健三郎論—地上と彼岸 (Ōe Kenzaburō. La terre et l'au-delà), Tokyo, Yūseidō suppan 有精堂出版.

**SHIBATA Shōji** 2001

*Mishima Yukio. Miserareru seishin* 三島由紀夫—魅せられる精神 (Mishima Yukio ou l'esprit fasciné), Tokyo, Ōfū おうふう.

**SUGA Hidemi** 桂秀実 2003

*Kakumeiteki na, amari ni kakumeiteki na. « 1968 nen no kakumei » shiron* 革命的な、あまりに革命的な—「1968年の革命」史論 (Révolutionnaire, si révolutionnaire. Essai sur l'histoire de la « Révolution de 1968 »), Tokyo, Sakuhinsha 作品社.

**TAKAMI Jun** 2006 [1963]

*Haut-le-Coeur*, trad. Marc Mécréant, Arles, Éditions Philippe Picquier.

**TANSMAN Alan** 2009

*The Aesthetics of Japanese Fascism*, Berkeley, University of California Press.

**TSUSHIMA Katsuyoshi** 対馬勝淑 1988

*Mishima Yukio Hōjō no umi ron* 三島由紀夫『豊饒の海』論 (Sur *La mer de la fertilité* de Mishima Yukio), Tokyo, Kaifūsha 海風社.



# Terao Gorō au nord du 38<sup>e</sup> parallèle

## Une analyse de ses récits de voyage en Corée du Nord

Adrien CARBONNET\*

« Qui est celui qui s'appelle Terao<sup>1</sup> ? » Aux mots du jeune homme, tous les regards de la délégation se dirigèrent vers celui qui était assis près de la fenêtre. C'est alors que trois ou quatre jeunes gens se précipitèrent sur lui et l'attrapèrent par le col. [...] « Terao, t'es sûr que c'est le paradis sur terre ici ? Vu le nombre de fois que t'es venu, t'as dû bien voir ce qu'il se passait ici, non ? Si t'avais juste un peu de bonne conscience, tu nous aurais pas raconté tous ces bobards ! Terao ! Je suis monté dans le bateau qui m'a amené ici parce que j'ai pris au sérieux ce que t'avais écrit dans ton livre. Et maintenant on est ici à gâcher nos jeunes années. Dis-nous un peu maintenant comment tu vas faire pour réparer nos vies brisées ? » (Shibata 1984 : 92-93)<sup>2</sup>

---

1. L'auteur remercie le comité de rédaction d'*Ebisu* pour ses judicieux conseils, ainsi que Catherine Gicquel-Bourlet, professeure agrégée à l'université de Paris I-Panthéon Sorbonne, et Aline Henninger pour leur aide précieuse lors de la traduction des archives est-allemandes vers le français.

2. Shibata Minoru 柴田穂 (1930-1993), alors éditorialiste en chef au quotidien conservateur *Sankei shinbun* 産経新聞 dont il avait été l'envoyé spécial à Séoul dans les années 1960, se fonde sur le témoignage de O Ki-wan 吳基完 (né en 1928), un officiel nord-coréen ayant fait défection au Sud en 1965. L'épisode est aussi relaté par Seki Kisei 関貴星 (*cf. infra*) (Seki 1962 : 68-69) et par Kim Chong-guk 金鍾國 (*cf. infra*) – qui serait un des rapatriés au centre de l'altercation avec Terao – dans son livre publié en 1964 (Takasaki 2005b : 275-276).

---

\* Université de Louvain (KU Leuven).

La scène se passe le 27 août 1960 dans le train acheminant la délégation japonaise vers la ville portuaire de Ch'öngjin, au nord-est du pays. Invité à l'occasion du quinzième anniversaire de la Libération, Terao Gorō 寺尾五郎 (1921-1999)<sup>3</sup> séjourne pour la deuxième fois en Corée du Nord. Le jeune homme qui vient violemment de le prendre à partie, quant à lui, vivait encore au Japon quelques mois auparavant. Il est un de ces milliers de Coréens qui, las de l'indigence et des discriminations qu'ils subissaient au Japon<sup>4</sup>, avaient décidé de gagner le Nord du 38° parallèle pour contribuer à l'édification du socialisme dans la patrie libérée ou simplement dans l'espoir d'un avenir meilleur<sup>5</sup>.

Le présent article s'articule autour de trois parties. La première s'interroge sur la place des écrits de Terao Gorō – et notamment de son premier journal de voyage en Corée du Nord (1959) – dans le Japon de l'après-guerre. La deuxième confronte la figure du rapatrié telle qu'elle apparaît dans son second journal de voyage (1961) à la lumière d'autres sources dont nous disposons aujourd'hui : témoignages de rapatriés et d'anciens officiels nord-coréens, journaux de voyage, rapports de diplomates en poste à P'yöngyang<sup>6</sup>. Une troisième partie, enfin, revient sur les critiques formulées à l'encontre de Terao à partir des années 1980.

---

3. Le présent article est pour beaucoup redevable à la contribution de l'historien Takasaki Sōji (2005b), qui constitue à ce jour l'étude la plus complète sur Terao et ses écrits.

4. Pour une étude détaillée sur la situation de la minorité coréenne arrivée au Japon principalement durant la période coloniale, voir Tonomura (2004). Pour une synthèse plus récente, voir Mizuno & Mun (2015).

5. De 1959 à 1984, plus de 93 000 Coréens et Coréennes – mais aussi environ 2 000 Japonaises vivant avec ces Coréens – quittèrent le Japon pour la Corée du Nord. Sur ces rapatriements, voir notamment les travaux de Morris-Suzuki (2007), Kikuchi (2009) et Pak (2012). Pour une synthèse des raisons ayant poussé ces Coréens à partir, voir Kikuchi (2009 : 149-180).

6. Nous avons notamment eu recours aux archives du ministère des Affaires étrangères de la République démocratique allemande (RDA) (Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten / MfAA) conservées au ministère des Affaires étrangères de la République fédérale de l'Allemagne (RFA) à Berlin sous l'intitulé « Archives politiques des Affaires étrangères » (Politisches Archiv des Auswärtigen Amts ; cote : « Pol.Arch. AA ») ainsi que celles de la Section politique extérieure et relations internationales ou Section IV (Abteilung Außenpolitik und Internationale Verbindungen / Abteilung IV) du Comité central du Parti socialiste unifié d'Allemagne (Sozialistische Einheitspartei

## Terao Gorō et ses écrits dans le Japon de l'après-guerre

Né en 1921 à Muroran 室蘭 (Hokkaidō), Terao entame en 1938 des études de philosophie à l'université Waseda. Militant communiste, il est arrêté en 1940 pour violation de la Loi sur le maintien de l'ordre public (Chian jiji hō 治安維持法). Mobilisé en 1943, il est à nouveau mis aux arrêts en 1945 à Qiqihar, dans le Nord de la Mandchourie (à l'époque État du Mandchoukouo) pour propagande pacifiste et emprisonné au quartier-général de la Police militaire (Kenpeitai 憲兵隊) à Tokyo. En octobre 1945, il est libéré sans avoir renié ses convictions, et se souvient que « ceux qui étaient venus [l']accueillir [lui et ses codétenus] à [leur] sortie de prison étaient tous des Coréens » (Yamamoto 2010 : 313). Il travaille dès lors pour le Parti communiste du Japon (Nihon kyōsantō 日本共産党, PCJ) en tant que secrétaire de Miyamoto Kenji 宮本顕治 (1908-2007).

Sur l'échiquier politique japonais, le PCJ était alors officiellement le premier interlocuteur du Parti du Travail de Corée (Chosŏn rodongtang 朝鮮勞動黨, PTC), place qu'il occupa jusqu'à la fin des années 1960<sup>7</sup>. Cette proximité s'expliquait par une idéologie en partage, et parce que le PCJ avait été le seul parti japonais d'avant-guerre à condamner l'annexion de la Corée. Son programme adopté en septembre 1922 fustigeait la colonisation comme « le plus infâme de tous les crimes commis par l'impérialisme japonais » et engageait ses membres à prendre « toutes les mesures possibles pour l'émancipation de la Corée » (Katō T. 1998 : 48)<sup>8</sup>. Le Komintern ayant décidé, après son VI<sup>e</sup> Congrès de 1928, de n'autoriser qu'un seul parti communiste dans chaque pays, les membres du Parti communiste coréen

Deutschlands / SED) conservées aux Archives fédérales (Bundesarchiv) et administrées par la Fondation pour les archives des partis et organisations de masse de la RDA (Stiftung Archiv der Parteien und Massenorganisationen der DDR / SAPMO ; cote : « SAPMO-BArch ») située, elle aussi, à Berlin.

7. Sur les relations entre le PCJ et la Corée du Nord, nous suivons Wada (2005a).

8. Extrait du texte anglais dactylographié retrouvé en 1998 au Centre russe de conservation et d'études des documents en histoire contemporaine (Moscou) par Katō Tetsurō. Ce programme, approuvé par la Convention nationale du PCJ, porte les signatures d'Aoki Kumekichi (pseudonyme d'Arahata Kanson 荒畑寒村) et de Sakatani Gorō (pseudonyme de Sakai Toshihiko 堺利彦), respectivement secrétaire général et secrétaire international du parti (Katō T. 1998).

(fondé en 1925) résidant au Japon adhèrent au PCJ, et le Bureau général japonais du Parti communiste de Corée (Chōsen kyōsantō Nihon sōkyoku 朝鮮労働党日本総局) fut dissout en 1931<sup>9</sup>. Durant les années sombres, une fraternité d'armes se forgea entre communistes coréens et japonais qui, comme l'écrit l'historien Wada Haruki, « combattirent ensemble, furent arrêtés et torturés ensemble et accueillirent dans une joie commune la capitulation du Japon » (Wada 2005a : 14).

Lors de la scission du PCJ en 1950<sup>10</sup>, Terao se range dans le camp des « internationalistes », position qui lui vaut d'être radié du parti. Avec sa première épouse, Terao Toshi 寺尾とし (1901-1973), il travaille alors comme concierge d'un immeuble pour subvenir aux besoins du foyer. Toshi confectionne également des vêtements, technique qu'elle a apprise en prison où elle s'est retrouvée, elle aussi, à cause de son militantisme communiste. Sans emploi au sein du parti, Terao a alors le loisir de se rendre quotidiennement à la bibliothèque pour dépouiller les articles de presse traitant de

---

9. L'article 2 des Statuts de la III<sup>e</sup> Internationale adoptés lors de son VI<sup>e</sup> Congrès dispose : « Chaque parti membre de l'Internationale communiste est appelé Parti communiste de [nom du pays] (Section de l'Internationale communiste). Dans chaque pays, il ne peut y avoir qu'un seul parti communiste affilié à l'Internationale communiste en tant que sa section. » *Program of the Communist International, Together with the Statutes of the Communist International, Adopted at the Forty-Sixth Session of the Sixth World Congress of the Communist International, September 1, 1928*, New York, Workers Library Publishers, 1933 (2<sup>e</sup> éd.), p. 88. Sur les communistes coréens au Japon, voir Ko (1983 : 57-113).

10. En janvier 1950, le Kominform avait ouvertement critiqué, dans un texte intitulé « À propos de la situation du Japon », la ligne modérée du PCJ – alors défendue par Nosaka Sanzō 野坂参三 (1892-1993) et le secrétaire général Tokuda Kyūichi 徳田球一 (1894-1953) – considérant que l'occupation américaine n'était pas un obstacle à l'établissement d'un gouvernement populaire qui assurerait la transition pacifique d'un régime démocratique à un régime socialiste. Cette critique conduisit à la scission du PCJ entre les partisans de cette ligne – les « impressionnistes » (*shokanba* 所感派, terme reprenant la réponse de Tokuda à la critique soviétique : « Impressions sur “À propos de la situation du Japon” » (“*Nihon no jōsei ni tsuite*” ni kansuru *shokan* 「日本の情勢について」に関する所感) et les « internationalistes » (*kokusaiha* 国際派) – notamment Shiga Yoshio 志賀義雄 (1901-1989) et Miyamoto Kenji – considérant qu'il fallait prendre en compte les critiques internationales – c'est-à-dire celles du Kominform, mais également celles du Parti communiste chinois (PCC) – et s'attaquer en priorité non pas au gouvernement japonais, mais à l'impérialisme états-unien (Masumi 1988 : 176-181 ; Scalapino 1967 : 48-78).

la Guerre de Corée qui fait rage. Ce sont ces heures passées à se documenter qui sont à l'origine de son premier livre consacré à la Corée – *Une défaite états-unienne ? La Guerre de Corée du point de vue militaire (Amerika yaburetari ? Gunjiteki ni mita Chōsen sensō アメリカ敗れたり？一軍事的に見た朝鮮戦争)* (Satō K. 2014 : 26). Dans cet ouvrage publié en décembre 1952 – l'armistice de P'anmunjōm n'est alors pas signé – sous le pseudonyme de Yoshitake Yōzō 吉武要三, Terao, qui n'a pas encore séjourné en Corée, évite d'imputer le début des hostilités à un camp ou à un autre (Terao 1952 : 13). Il défendra toutefois la thèse d'une agression du Nord par le Sud sur ordre américain (Terao 1960 : 27-30) dans sa troisième monographie parue en 1960, *Une guerre sans victoire. Du 38<sup>e</sup> parallèle à Quemoy et Matsu (Shōri naki sensō. Sanjūhachidosen kara Kinmon Baso made 勝利なき戦争—三十八度線から金門・馬祖まで)*.

En 1955 – année consacrant la réconciliation entre les « internationalistes » et les « impressionnistes » ainsi que le retour de Miyamoto dans les instances décisionnelles du parti – Terao est réintégré au sein du PCJ. C'est à partir de cette même année qu'il occupe la fonction d'administrateur (*jōnin riji* 常任理事) de l'Association Japon-Corée (Nitchō kyōkai 日朝協会)<sup>11</sup>. Créée en 1955 avec l'objectif affiché de promouvoir les relations amicales, culturelles et économiques entre le Japon et les deux Corées, cette organisation s'illustra rapidement par ses positions pro-Nord, en soutenant les opérations de rapatriement, mais aussi en s'opposant à la normalisation des relations diplomatiques entre Tokyo et Séoul (Yi S. 2005)<sup>12</sup>.

*Une défaite états-unienne ?* fut, à la demande de son auteur, présenté aux officiels nord-coréens par Kazami Akira 風見章 (1886-1961), membre de la Chambre des représentants affilié au Parti socialiste du Japon (Nihon shakaitō 日本社会党, PSJ) et conseiller de l'Association Japon-Corée, lors de son séjour dans le pays en septembre 1957. C'est à la suite de cette visite du parlementaire que Terao fut invité pour la première fois en Corée

11. Pour une étude plus détaillée de l'Association Japon-Corée, voir Pak (2012 : 75-91, 184-222).

12. En 1965, après de laborieuses années de négociations, fut signé le Traité général relatif aux relations entre le Japon et la République de Corée (*Nihonkoku to Daikan minkoku to no aida no kihon kankei ni kansuru jōyaku* 日本国と大韓民国との間の基本関係に関する条約) dont l'article 3 reconnaît la Corée du Sud comme « le seul gouvernement légitime dans la péninsule ».

du Nord, à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation du pays, en septembre 1958 (Takasaki 2005b : 271 ; Satō K. 2014 : 26). Quelques mois plus tard, en avril 1959, il publia le récit de son séjour aux éditions Shin Nihon sous le titre de *Au nord du 38° parallèle* (*Sanjūhachidosen no kita 38度線の北*)<sup>13</sup>. Terao y décrit avec grandiloquence les efforts d'un peuple uni au service de la reconstruction d'un pays ravagé par la guerre et l'impérialisme<sup>14</sup> :

Cette Corée que l'on disait arriérée vient soudainement de se métamorphoser. Elle amorce sa mue. Elle est en train de se transformer. [...] Tel un cheval capable de parcourir mille lieues en une journée, elle s'est mise à galoper à toute allure pour sortir de son retard et de son infériorité. [...] Lorsque le plan quinquennal sera achevé, la Corée aura dépassé, dans tous les domaines à l'exception de l'acier, le niveau du Japon d'il y a deux ans. Le Japon peut encore s'enorgueillir d'être le pays le plus industrialisé d'Orient, mais cette année ou l'année prochaine tout au plus. (Terao 1959 : 75-89)

Au moment où ce livre fut publié, le Cabinet Kishi venait (13 février 1959) d'autoriser officiellement les opérations de rapatriement pour la Corée du Nord. L'Association générale des Coréens résidant au Japon (Zai Nihon Chōsenjin sōrengō kai 在日本朝鮮人総聯合会, abrégé en Ch'ongryōn 總聯 / Sōren 総連)<sup>15</sup> consacrait alors l'ensemble de ses forces à convaincre les Coréens du Japon de quitter le pays pour la Corée du Nord. En

---

13. En 1964, cette maison d'édition étroitement liée au PCJ avait notamment à son catalogue les œuvres choisies de Kim Il-sōng et de Máo Zédōng, des ouvrages théoriques sur le marxisme-léninisme et de la littérature prolétarienne, comme *Le bateau-usine* (*Kanikōsen* 蟹工船, 1929) de Kobayashi Takiji 小林多喜二 (1903-1933) ou encore *Les étoiles du jour* (1959, traduit en japonais en 1963) d'Olga Bergholtz (1910-1975).

14. Concernant les écrits de Terao et Seki (*cf. infra*), nous reprenons plusieurs extraits judicieusement sélectionnés par Inagaki (1994), Takasaki (2005b), Wada (2005c), Satō H. (2005) et Kikuchi (2009).

15. Disposant de branches régionales sur l'ensemble du territoire japonais ainsi que d'un réseau d'établissements scolaires, cette organisation regroupe les Coréens du Japon affiliés (par la nationalité, par l'idéologie ou par tout autre type d'allégeance) à la Corée du Nord. Depuis sa fondation en 1955 et en l'absence de relations officielles entre les deux pays, la Ch'ongryōn est *de facto* chargée de défendre les intérêts nord-coréens au Japon. Lors des opérations de rapatriement, elle entra en conflit, parfois violemment, à l'Union des Coréens résidant au Japon (Zai Nihon Daikan minkoku kyoryū mindan

septembre 1958, Kim Il-sŏng s'était personnellement et publiquement engagé à garantir aux rapatriés « toutes les conditions nécessaires à leur retour dans leur patrie et à une vie nouvelle » (Kim 1983 : 469), patrie qui, à en croire la Ch'ongryŏn, était en train de se métamorphoser en « paradis sur terre » (*chijō no rakuen* 地上の樂園)<sup>16</sup>. Selon Satō Katsumi 佐藤勝巳 (1929-2013), compagnon de route de Terao, *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* aurait été écrit à la demande du PTC conscient que les Coréens du Japon accordaient peu de crédit à cette publicité excessive (Satō K. 2014 : 31)<sup>17</sup>. Les autorités nord-coréennes espéraient peut-être de Terao qu'il laissât un témoignage réaliste. Quoi qu'il en soit, son récit est plus nuancé – donc plus convaincant sans doute – que la propagande de la Ch'ongryŏn, car s'il souligne les aspects positifs du pays, il relève également certaines de ses lacunes (Kikuchi 2009 : 176) :

Si vous cherchez aujourd'hui des défauts ici en Corée [du Nord] – ce qu'elle a de misérable ou d'arriéré, ce qui ne marche pas – vous en trouverez autant que vous voulez. D'ailleurs, vous vous en rendrez compte sans avoir besoin de chercher. (Terao 1959 : 69)

Le lecteur est le spectateur d'un pays encore en construction, mais qui est – parce que ses imperfections seront corrigées dans un avenir proche – en train de se métamorphoser en une société idéale (Kikuchi 2009 : 176). Dès lors, une large part du récit relève de la prospective, du domaine du possible : « le Sud et le Nord de la Corée seront réunis au plus tard d'ici 1963 ou 1964 sous une forme ou sous une autre » (Terao 1959 : 80). Alors que les Coréens du Japon étaient très majoritairement issus des régions de Corée du Sud, on imagine aisément que ce type de prévision ait pu les inciter à franchir le pas (Takasaki 2005b : 272-273)<sup>18</sup>. Une autre caractéristique

---

在日本大韓民国居留民団), l'organisation rassemblant les Coréens du Japon affiliés à la Corée du Sud alors opposées aux opérations de rapatriement.

16. Pour une analyse plus détaillée de cette propagande et de l'expression « Paradis sur terre » qui la symbolise, voir respectivement Kikuchi (2009 : 168-173) et Takasaki (2005c : 110-112).

17. Dans les années 1980, O Ki-wan insinuait même que Terao avait dû recevoir de Kim Il-sŏng « quelque chose de conséquent » pour écrire ce livre (Shibata 1984 : 91).

18. Selon les statistiques sur les résidents étrangers (在留外国人統計 *Zairyū gaikokujin tōkei*) du ministère des Affaires juridiques pour avril 1959, plus de 90 % des Coréens du

du récit de Terao réside dans l'effet d'authenticité qu'il produit en donnant l'impression que les témoignages qu'il a recueillis auprès de la population sont spontanés, à mille lieues du discours officiel (Inagaki 1994 : 173). Ainsi, alors qu'il se trouve dans les rues de la capitale remplies de monde à l'occasion des célébrations de la fondation du pays, il écrit :

Emporté par cette foule immense, je décidai de poser, tout à fait au hasard, quelques questions aux personnes qui se laisseraient interroger. Dans ces moments-là, les gens ne vous débitent jamais la propagande officielle que l'on sert aux étrangers. La conversation se fait à bâtons rompus ; ils vous disent ce qu'ils pensent sans songer aux conséquences qu'auront leurs déclarations, comme s'ils étaient dans un état d'ivresse. Mais *in fine*, tous disaient la même chose : « Je n'en crois pas mes yeux. Ma situation s'améliore de jour en jour. Je n'avais jamais imaginé pouvoir avoir la vie que je mène aujourd'hui [...] ». (Terao 1959 : 92)

Dans le Japon de l'après-guerre, les informations de première main sur la Corée du Nord étaient peu nombreuses<sup>19</sup>. Ce vide s'explique en partie par l'absence de liaisons directes maritimes ou aériennes entre les deux pays. Le gouvernement japonais, engagé avec Séoul dans une relation qui se voulait exclusive dans un contexte de Guerre froide, avait fixé une ligne de conduite qui interdisait tout contact avec P'yŏngyang<sup>20</sup>. Les autorités japonaises ne

---

Japon étaient originaires des régions alors comprises dans le territoire de la Corée du Sud (Morita 1996 : 40).

19. Ce constat conduit Takasaki à supposer que si les comptes rendus de voyage en Corée du Nord avaient été plus nombreux au moment des rapatriements, *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* n'aurait pas acquis ce statut de référence absolue (Takasaki 2005b : 273).

20. À l'image de la RFA, qui refusait depuis la mise en œuvre de la doctrine Hallstein en 1955 d'entretenir des relations diplomatiques avec tout État ayant reconnu la RDA, la Corée du Sud exigeait de ses partenaires une relation diplomatique exclusive et se montrait réticente à ce que le Japon entretienne des liens avec le Nord, fussent-ils de nature économique ou culturelle. Un document classé « secret » du ministère des Affaires étrangères du Japon (MAEJ) daté du 24 novembre 1955 et intitulé « Sur la possibilité d'établir des relations de nature commerciale ou autre avec la Corée du Nord » (*Hokusen to bōeki sono ta no shokankei o juritsu suru koto no kabi ni kansuru ken* 北鮮と貿易その他の諸関係を樹立することの可否に関する件) entérine cette politique de non relation avec P'yŏngyang. MAEJ, Archives diplomatiques (Tokyo), Dossier « Relations entre les gouvernements japonais et nord-coréens. Divers » (*Nihon Kitachōsen seifu kankei zasshū* 日本・北朝鮮政府関係雑集), A'1.2.1.1.3.

délivrant que très rarement un passeport pour les personnes – fussent-elles des parlementaires – souhaitant se rendre dans les pays du bloc socialiste avec lesquels le Japon n'entretenait pas de relations diplomatiques officielles, les rares témoignages de ceux qui avaient pu s'y rendre venaient combler le manque de connaissances sur les pays<sup>21</sup>. Sans avoir les lettres de noblesse d'un universitaire spécialiste de la Corée – peu nombreux à l'époque au demeurant –, Terao jouissait de la crédibilité d'un témoin direct et *a priori* non partisan (Inagaki 1994 : 172)<sup>22</sup>. Ainsi Kojima Harunori 小島晴則 (né en 1931), qui vit transiter plusieurs milliers de Coréens en tant que secrétaire général du Bureau de Niigata de l'Association de coopération au rapatriement des Coréens du Japon (Zainichi Chōsenjin kikoku kyōryoku kai 在日朝鮮人帰国協力会), se rappelle l'importance de son livre<sup>23</sup> :

D'après mes souvenirs, Terao Gorō a écrit *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* après avoir séjourné une ou deux fois en Corée du Nord. Il s'agit donc du récit de ce qu'il avait vu et entendu sur place. En général, on accorde du crédit aux témoignages de celles et ceux qui ont vu de leurs propres yeux ce qui se passait. C'est bien là où réside la valeur du livre. Les récits de voyage – écrits par ceux qui sont réellement allés sur place – sont différents des théories socialistes ou du Parti du Travail [de Corée] que

---

21. À l'époque, les Japonais désireux de quitter le territoire devaient demander aux autorités japonaises, en précisant le motif de leur voyage, l'obtention d'un passeport qui n'était valable que pour un seul séjour à l'étranger (Obinata 2005 : 19-20). Pour contourner cette interdiction, il fallait se rendre dans un pays tiers pour lequel les autorités japonaises délivraient un passeport puis, à partir de là, gagner le pays du bloc socialiste après avoir obtenu un visa auprès de l'instance consulaire du pays de destination établie dans le pays tiers (*Yomiuri shinbun*, 7 octobre 1952, édition du matin).

22. Inagaki fait de Terao une « personne tierce » dans le sens où il n'était ni du Nord, ni du Sud, mais Japonais (Inagaki 1994 : 172). Certes, mais Terao était membre du PCJ qui soutenait la position nord-coréenne notamment dans le conflit armé qui avaient opposé les deux Corées (Wada 2005a : 14).

23. Fondée en novembre 1958, l'Association de coopération avait pour objectif de « mobiliser l'opinion publique et d'exiger du gouvernement qu'il mette en œuvre les rapatriements », opérations qu'il fallait « promouvoir au-delà des différentes sensibilités politiques ». Rapidement, elle disposa de nombreuses ramifications régionales et compta dans ses rangs aux postes de « conseillers » des figures de premier plan de la vie politique : l'ancien Premier ministre et membre fondateur du Parti libéral-démocrate (Nihon jiyū minshutō 日本自由民主党, PLD), Hatoyama Ichirō 鳩山一郎 (1883-1959), le secrétaire général du PCJ, Miyamoto Kenji, ou encore le secrétaire général du PSJ, Asanuma Inejirō 浅沼稲次郎 (1898-1960) (Pak 2012 : 303-313).

tous les cadres de la Ch'ongryōn connaissaient. En les lisant, on se dit qu'il ne peut en être autrement là-bas<sup>24</sup>.

Un encart publicitaire des éditions Shin Nihon présentait d'ailleurs à l'époque *Au nord du 38° parallèle* comme « le meilleur ouvrage pour connaître la Corée aujourd'hui »<sup>25</sup>. Quant au quotidien *Yomiuri shinbun*, il publia la recension du poète Tsuboi Shigeji 壺井繁治 (1897-1975) louant le caractère « fouillé » de ce compte rendu de voyage<sup>26</sup>. Deux ans après sa publication, le livre avait, selon sa maison d'édition, acquis le statut du « premier ouvrage présentant la “Corée du Nord” au public japonais à être passé à la postérité<sup>27</sup> ».

Les écrits de Terao ont-ils joué un rôle dans les opérations de rapatriement comme on le lui reprochera plus tard ? Il est malaisé d'évaluer précisément l'impact d'un livre. Un des moyens possibles pour juger de son succès est de se fier au nombre d'exemplaires imprimés. *Au nord du 38° parallèle* a vraisemblablement atteint les 12 000 exemplaires depuis sa première parution en avril 1959 jusqu'à son dixième tirage en mai 1964<sup>28</sup>. Son deuxième récit de voyage dans le pays, *Corée du Nord, Corée du Sud (Chōsen. Sono kita to minami 朝鮮—その北と南, Terao 1961)*, a connu quant à lui au moins huit tirages (10 000 exemplaires) jusqu'en octobre 1965 (Takasaki 2005b : 275). Ces calculs ne prennent toutefois pas en compte le fait qu'un livre peut être prêté – *a fortiori* au sein d'une communauté désargentée – ou même se retrouver au centre d'une discussion sans que ceux qui en parlent ne l'aient jamais lu. Cela ne nous renseigne pas non plus sur le ressenti du lecteur, ni sur l'influence que le livre a pu avoir dans sa décision de partir pour le Nord. Plusieurs rapatriés qui réussirent par la suite à fuir le pays

---

24. Entretien avec Kojima Harunori, Niigata, 26 février 2012.

25. Cet encart fut publié dans la sixième *Lettre d'information* (avril 1960) du Bureau de Niigata de l'Association de coopération au rapatriement des Coréens du Japon (*Niigata kyōryoku kai nyūsu* 新潟協力会ニュース). Kojima Harunori publia dans le premier numéro (mars 1960) de cette *Lettre d'information* une recension de ce même livre qu'il « recommande les yeux fermés aux personnes voulant savoir quel genre de pays est la Corée du Nord ».

26. *Yomiuri shinbun*, 7 mai 1959 (édition du soir).

27. Encart publicitaire paru à la fin du premier tirage de *Corée du Nord, Corée du Sud* (décembre 1961).

28. Nous reprenons le calcul de Takasaki qui évalue le premier tirage à 3 000 exemplaires et les suivants à 1 000 exemplaires chacun (Takasaki 2005b : 272).

ont toutefois souligné l'importance du premier compte rendu de voyage de Terao<sup>29</sup>. Kim Chong-guk affirme ainsi dans son témoignage avoir accompli les formalités de rapatriement après la lecture de *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* « comme si sa destinée lui indiquait qu'il s'agissait là du chemin à prendre » (Satō H. 2005 : 108)<sup>30</sup>. Kojima Harunori, quant à lui, souligne le rôle moteur d'un ouvrage porté par les qualités rhétoriques de son auteur :

Terao savait écrire et parler ! Je pense qu'il a joué un grand rôle dans les rapatriements. Parce qu'il avait le don de décrire [...] combien la Corée du Nord était un pays merveilleux. C'est pour cette raison que beaucoup de personnes ont décidé de partir après l'avoir lu ou écouté. Ils étaient nombreux ceux qui ont lu *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle*. Il semble que le livre ait d'ailleurs fait l'objet de plusieurs tirages. En tout cas, il était lu et relu par les cadres de la Ch'ongryŏn. Il faut dire qu'à l'époque même eux ne pouvaient pas se rendre librement en Corée du Nord<sup>31</sup>.

Pour le sociologue des migrations Everett S. Lee (1917-2007), chaque migrant potentiel est confronté à une série de facteurs répulsifs (p. ex. : pauvreté et discrimination raciale pour les Coréens au Japon) et attractifs (p. ex. : promesse des autorités nord-coréennes de garantir à ces mêmes Coréens des conditions de vie décentes une fois rapatriés) existant à la fois dans la région d'origine et celle de destination<sup>32</sup>. Pour que l'acte de migration se réalise, les facteurs en faveur d'un départ doivent l'emporter sur ceux en faveur du *statu quo* et être suffisamment importants pour surmonter les obstacles à prévoir (distance, contrôle aux frontières, etc.). Toutefois, comme le précise Lee, l'acte de migration s'explique moins par la réalité des facteurs attractifs ou répulsifs du pays de destination que par leur *perception* chez les migrants potentiels (Lee 1966 : 50-51). On peut dès lors

---

29. Voir par exemple le témoignage de Kim Haeng-il 金幸一 : « *Yoku zo damashite kureta na, Chōsen sōren. Nani ga "chijō no rakuen" da!* » よくぞ騙してくれたナ、朝鮮総連一何かが「地上の楽園」だ! (Tu m'a bien berné ! Dis un peu, la Ch'ongryŏn, c'est ça ce que tu appelles « le paradis sur terre » ?) dans le numéro de *Shokun!* 諸君! d'octobre 2001 (p. 142-151), voir Takasaki (2005b : 272).

30. Kim Chong-guk 金鍾國, *Watashi wa damasareta. Hokkan no michi wa bisan datta* 私はだまされた—北韓の道は陰惨だった (Je me suis fait avoir ! Mon effroyable voyage en Corée du Nord), Tokyo, Kankoku shinbunsha 韓国新聞社, 1964, 29 p.

31. Entretien avec Kojima Harunori, Niigata, 26 février 2012.

32. Pour une synthèse de ces facteurs, voir Kikuchi (2009 : 149-181).

penser que les écrits de Terao, en véhiculant une image positive ou en laissant entrevoir ce que pourrait être une Corée idéale, incitèrent un certain nombre de Coréens du Japon à franchir le pas. Dans la préface de son deuxième récit de voyage, Terao semblait d'ailleurs ému que son livre ait pu contribuer à ces opérations de rapatriement :

À Hamhŭng et à P'yŏngyang, j'ai rencontré deux ou trois Coréens qui m'ont dit : « Nous avons décidé de quitter le Japon où nous étions établis pour rentrer dans notre patrie après avoir lu votre livre ». En tant qu'auteur, c'est on ne peut plus gratifiant d'entendre cela ; j'en avais les larmes aux yeux : j'étais content pour eux. (Terao 1961 : 5)

### **Corée du Nord, Corée du Sud à l'épreuve**

Ce deuxième compte rendu de voyage, *Corée du Nord, Corée du Sud*, fut publié en décembre 1961, soit deux ans après le départ des premiers bateaux de rapatriement. Quelques mois plus tôt, du 13 août au 7 septembre 1960, Terao avait fait partie de la délégation de l'Association Japon-Corée invitée à séjourner en Corée du Nord à l'occasion du quinzième anniversaire de la Libération du pays<sup>33</sup>. Le premier chapitre du livre est consacré au sort des rapatriés qu'il a pu rencontrer. Terao précise qu'il a rencontré le premier témoin, Ch'oe Hyŏn-t'ae 崔鉉太, « à titre strictement privé, en marge du programme officiel » (Terao 1961 : 14). Marié à une Japonaise, Yamanaka Suzuko 山中鈴子, Ch'oe travaillait à l'Institut des sciences industrielles de l'université de Tokyo avant leur départ (Iwamoto 1960 : 133) et occupe désormais un emploi d'ingénieur dans le complexe sidérurgique Kim Ch'aek. Terao s'étend sur la configuration de son nouveau logement :

Il vit dans une maison en pierres qui est reliée au téléphone ; luxueuse, elle comporte un vestibule, un hall d'entrée (environ 7 m<sup>2</sup>), un salon (environ 16 m<sup>2</sup>), deux

---

33. Cette délégation, présidée par la vice-présidente de l'Association Japon-Corée et ancienne membre (PSJ) de la Chambre des conseillers Abe Kimiko 安部キミ子 (1908-1996), était composée de cadres du siège tokyoïte et des branches régionales de l'Association. Partie de Haneda, la délégation arriva à P'yŏngyang après avoir transité par Hong Kong et Pékin. Pour la composition et le programme de la délégation, voir Seki (1962 : 137-144).

salles de séjour (environ 13 et 10 m<sup>2</sup>), une cuisine, une salle de bain, des toilettes, et deux jardins, un devant la maison de 33 m<sup>2</sup> et un autre derrière de 16 m<sup>2</sup>. Le loyer est de deux wons. Quant à son salaire, il m'a affirmé la chose suivante : « Je gagne 135 wons. En Corée, la fonte produite là où je travaille est vendue 45 wons la tonne. C'est donc un salaire équivalent à trois tonnes de fonte que je perçois. Je me souviens qu'au Japon la tonne était vendue 26 000 ou 27 000 yens ; cela me ferait un salaire de 80 000 yens... » Il dépense pour lui, sa femme et leurs deux enfants 4 ou 5 wons en riz. Ch'oe me confia en riant : « En comparaison avec mon existence au Japon, je mène ici un train de vie à la limite de l'indécence ! » (Terao 1961 : 15)

Une photographie du couple, visiblement heureux, avec un de leurs enfants complète ce témoignage d'opulence. Terao prévient le lecteur que Ch'oe est une « personne exceptionnelle maîtrisant un haut degré de technicité » et que, s'il bénéficie des meilleures conditions de vie possibles, « son cas ne permet pas de tirer des conclusions sur la situation des autres rapatriés » (*ibid.* :15). Cependant, les témoignages présentés dans les pages suivantes ne sont pas plus mesurés et dépeignent tous des personnes comblées, vivant dans des conditions souvent bien meilleures qu'au Japon. Par exemple, Kim Ch'an 金燦, 42 ans, autrefois chiffonnier à Morioka, peut désormais faire des études aux frais de l'État :

Alors que M. Kim était en mission à P'yŏngyang, nous nous sommes invités chez lui où sa femme se trouvait seule. Au Japon, ils étaient tous deux chiffonniers. Aujourd'hui, son mari est employé dans le service municipal en charge de l'éducation et de la culture. Il est en mission à P'yŏngyang pour un certain temps puisqu'il y fait, nous dit-on, des études à l'université de l'Économie du Peuple. Pendant la durée de ces études, qu'il effectue aux frais de l'État, sa femme reçoit tout de même un salaire de 36 wons cumulé avec la paye mensuelle de 50 wons qu'elle touche comme couturière. « En plus du salaire de mon mari, j'ai le mien qui est plus important. Quand nous vivions à deux, nous avions déjà plus d'argent qu'il n'en fallait ; alors maintenant que je suis toute seule, je ne sais pas quoi en faire », nous a-t-elle raconté d'un ton on ne peut plus décontracté. (*ibid.* : 15)

Nishikawa Ryūsaku 西川隆作, quant à lui, témoigne sous son ancien nom japonais et déclare « avoir l'impression d'être au paradis depuis qu'il est rentré [en Corée du Nord] » (*ibid.* : 18), lui qui devait le plus souvent se contenter de deux repas par jour durant ses quarante-et-une années passées au Japon. Terao fait même état d'un cas édifiant, à la frontière du miracle : celui du jeune fils d'un Coréen rapatrié dont la tendance à la cleptomanie avait été « guérie » depuis son arrivée en Corée (*ibid.* : 36-38).

La réalité prometteuse décrite par Terao Gorō aurait dû logiquement galvaniser les candidats au départ et persuader les hésitants<sup>34</sup>. Mais le nombre de rapatriés, après un pic en 1960 (49 036 personnes), chuta brusquement de 22 801 en 1961 à 3 494 en 1962 et continua (à l'exception des années 1965 et 1984) de baisser de manière continue. En 1984, dernière année durant laquelle les opérations de rapatriement furent organisées, seulement 30 personnes partirent pour la Corée du Nord (Kim & Takayanagi 1995 : 341). D'après Takasaki (2005a : 44-49), plusieurs hypothèses peuvent expliquer cette baisse<sup>35</sup>. Parmi celles-ci, l'une avance que les Coréens réellement désireux d'être rapatriés ont profité des tout premiers bateaux mis à leur disposition. Dès lors, il serait naturel que les années suivantes aient vu moins de personnes gagner le Nord. Selon une deuxième hypothèse, la « Révolution d'avril » (*sawöl hyōngmyōng* 四月革命) en 1960 a pu susciter des espoirs au sein de la communauté coréenne (majoritairement issue des régions du Sud) en laissant penser que le pays serait bientôt réuni et que les Coréens du Japon pourraient alors se rendre au Sud après avoir été rapatriés au Nord (Takasaki 2005a : 44)<sup>36</sup>. Une troisième hypothèse est liée à la période de haute croissance que connaît alors le Japon. En ce début des années 1960, de nombreux Coréens purent, eux aussi, nourrir l'espoir de voir leurs conditions de vie s'améliorer et renoncer de ce fait au rapatriement. Enfin, une dernière hypothèse semble particulièrement

---

34. Terao ne fut pas le seul à véhiculer une image positive des rapatriés et de la Corée du Nord. Citons également le témoignage de cinq journalistes japonais (*Yomiuri shinbun*, *Kyōdō tsūshinsha*, *Sankei shinbun*, *Mainichi shinbun*) publié dans un recueil collectif en 1960. Le journaliste du *Sankei shinbun* Sakamoto Ikuo 坂本郁夫, auteur du chapitre dédié à la vie des rapatriés arrivés dans la capitale nord-coréenne, écrit : « Tous les rapatriés – du moins ceux que j'ai rencontrés – ont l'air heureux ici » (Hōchō kishadan 1960 : 40).

35. Takasaki s'appuie notamment sur une enquête conduite par la Société de la Croix-Rouge du Japon et le ministère japonais des Affaires sanitaires et sociales (les deux instances en charge, sur le territoire japonais, de la mise en œuvre des opérations de rapatriement) dont les résultats furent publiés par l'*Asahi shinbun* du 23 mars 1961 (édition du matin).

36. Cette « Révolution », qui mit fin à douze années de régime autoritaire en Corée du Sud, fut très provisoire. En effet, le coup d'État du 16 mai 1961 perpétré par le général Pak Chōng-hūi 朴正熙 (1917-1979) referma brusquement la courte parenthèse de démocratisation en Corée du Sud.

pertinente pour expliquer une chute aussi brutale : les correspondances entre les rapatriés et leurs proches restés au Japon ainsi que les récits de voyage critiques, auraient permis de mesurer l'écart entre l'image véhiculée par la Ch'ongryŏn et la réalité sur place<sup>37</sup>.

L'un de ces journaux de voyage critiques<sup>38</sup>, *Le rêve brisé d'un paradis sur terre* (*Rakuen no yume yaburete* 楽園の夢破れて), publié en mars 1962, mérite ici l'attention : son auteur, Seki Kisei 関貴星 – un responsable local de l'Association Japon-Corée exerçant plusieurs fonctions au sein de la Ch'ongryŏn – fit partie de la même délégation que Terao Gorō en août 1960. Toutefois, son témoignage, à l'opposé de celui de Terao, laisse penser que les deux délégués ont été les spectateurs de deux réalités différentes. Seki y dénonce les « mensonges » colportés par *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle*, un livre qui, écrit-il, « commence par une célébration de la Corée du Nord et se finit par son éloge » (Seki 1962 : 68-74). Il affirme en outre que la situation du pays est « à l'inverse de l'image paradisiaque véhiculée par la Ch'ongryŏn » et que la poursuite des rapatriements pourrait conduire à « une redoutable erreur humanitaire » (*ibid.* : 86).

Seki en était sans doute convaincu depuis une rencontre organisée dans la capitale entre certains membres de la délégation et une vingtaine de rapatriés. Ces derniers répondaient invariablement, « tels des perroquets », qu'ils étaient satisfaits de leurs nouvelles conditions de vie et fiers de pouvoir travailler pour le pays (*ibid.* : 46). Or, le directeur d'une scierie laissa échapper un : « Apportez-nous des scies la prochaine fois ! » qui stupéfia Seki – face à sa surprise, le directeur aurait même eu peur d'en avoir trop dit (Seki 1962 : 47-48)<sup>39</sup>. À la fin du livre, Seki présente vingt lettres de rapa-

---

37. SAPMO-Barch, DY 30/IV 2/20 137, *Information über einige Probleme in der Partei der Arbeit Koreas und in der Koreanischen Volksdemokratischen Republik*, 29 mars 1961, p. 5. Voir plusieurs de ces lettres et messages reproduits dans Ikeda (1974) et Maekawa (2012).

38. Au moins deux autres furent publiés durant les opérations de rapatriement : celui de Kim Chong-guk (*cf. supra*), ainsi que *La République de la terre gelée. Récit désabusé de mon voyage en Corée du Nord* (*Tōdo no kyōwakoku. Kitachōsen genmetsu kikō* 凍土の共和国—北朝鮮幻滅紀行, 1984) de Kim Wŏn-jo 金元祚. Pour une analyse de ces récits de voyage, voir les contributions de Wada (2005c : 161-185) et Satō H. (2005 : 93-120).

39. Terao concède, dans *Corée du Nord, Corée du Sud* que cette rencontre organisée était un « exemple typique de formalisme » (Terao 1961 : 27). Wada voit dans ce commentaire de Terao une « critique » (2005c : 168), ce qui est tout de même exagéré.

triés envoyés à leurs proches au Japon – qu’il dit non retouchées, mais rendues anonymes – offrant une description sans fard de leurs conditions de vie (manque de biens de première nécessité, conditions de travail difficiles, etc.) et témoignant de leur frustration face à une vie différant largement des promesses entendues au Japon. Saitō Hiroko 齊藤博子 (née en 1941), une Japonaise partie au Nord avec son mari et sa belle-famille coréenne, se souvient avoir ainsi écrit à sa mère :

Une fois là-bas [en Corée du Nord], j’ai envoyé des lettres au Japon pendant environ une année. Mais il n’était pas possible de s’étendre sur les détails. Les enveloppes japonaises [que j’avais emportées] sont doublées, alors j’écrivais sur la doublure intérieure ce qui manquait et ce que je voulais que l’on m’envoie, tandis que sur le papier à lettre, j’écrivais que tout allait bien. J’ai pu ainsi recevoir de ma mère des vêtements et de l’argent. Cela a duré pendant cinq ou six ans. Et puis, d’un coup, plus de nouvelles<sup>40</sup>.

Son arrivée au port de Ch’ongjin en 1961 lui est également restée en mémoire des années après avoir fui la Corée du Nord en 2001 :

Alors que nous allions débarquer après deux jours de mer, je me suis rendue compte que ça ne collait pas, que je m’étais fait avoir. Je n’étais pas la seule : lorsque les 1 300 personnes à bord de ce 63<sup>e</sup> bateau de rapatriement sont sorties sur le pont et ont aperçu les vêtements [dans un état misérable] des Coréens venus les accueillir [jusqu’au port de Ch’ongjin], ils se sont dit qu’au Japon plus personne ne portait de tels accoutrements. Les passagers étaient abattus, et il y en avait même qui pleuraient. Ils criaient qu’ils ne voulaient pas débarquer, qu’ils ne voulaient plus rentrer [en Corée en Nord]. Sur le bateau, c’était, comment dire, une vraie pagaille. Peu de temps après, des responsables, probablement des personnes de la Ch’ongryŏn, nous ont demandé de descendre en disant qu’on réglerait le problème une fois sur la terre ferme<sup>41</sup>.

---

40. Entretien avec Saitō Hiroko, Ōsaka, 23 février 2012.

41. *Ibid.* Ce témoignage, dans une version anonymée, figure également dans l’ouvrage de Tessa Morris-Suzuki (Morris-Suzuki 2007 : 232-233). Toutefois, Saitō Hiroko donne une version sensiblement différente de cet épisode dans son témoignage publié en 2011 : « Nous sommes descendus du pont. Tout le monde semblait content. Me voilà en Corée, me suis-je dit » (Saitō 2010 : 45). Ce n’est, selon ce même témoignage, qu’après avoir été transférée avec les autres rapatriés dans un gymnase qu’elle se rendit compte de l’aspect misérable des enfants qu’elle apercevait au-dehors (*ibid.* : 46).

À l'époque membre du comité en charge de l'accueil des rapatriés du Japon, O Ki-wan se souvenait en 2002 de la réaction des habitants de Ch'ôngjin dont deux mille avaient été mobilisés pour accueillir les rapatriés :

Sur les quais, les habitants agitaient des drapeaux en criant « Bienvenus chez vous ! », alors qu'à bord les rapatriés étaient tous montés sur le pont et lançaient des « Vive Kim Il-sông ! ». Mais ce fut la surprise lorsqu'ils purent distinguer leurs silhouettes respectives à mesure que le bateau s'approchait des quais. On entendait les personnes à bord dire que tout cela ne ressemblait pas au paradis sur terre, que les Coréens venus les accueillir avaient tous l'air misérable, qu'on les avait trompés, qu'on leur avait menti. Ceux qui les attendaient sur la terre ferme se demandaient, eux, s'il n'y avait pas erreur : alors qu'ils s'attendaient à voir débarquer des pauvres gens semblables à des mendiants, ils se retrouvaient en face de personnes bien vêtues et qui, à en croire le teint de leur visage, étaient bien nourries. (Abe 2002 : 37)

Ces deux témoignages croisés illustrent bien un double décalage : d'une part entre la réalité sur place et l'image que s'en faisaient les rapatriés ; d'autre part, entre qui étaient vraiment les rapatriés et la perception qu'en avait le reste de la population. Le 1<sup>er</sup> août 1960, l'ambassadeur de Hongrie, Károly Práth (1910-1994), adressa au ministère hongrois des Affaires étrangères un rapport soulignant les difficultés d'intégration des rapatriés. Concernant l'attitude de la population à l'égard de ceux qu'elle percevait comme des privilégiés, il note :

Les travailleurs coréens n'apprécient pas vraiment les rapatriés. Ils ont plusieurs raisons pour cela : 1) un grand nombre de personnes ont été délogées de leur habitation afin de pouvoir fournir un logement décent aux rapatriés ; 2) dans les usines, ils perçoivent un salaire étonnamment élevé ; 3) ils occupent une position privilégiée dans le système de rationnement ; 4) la discipline de travail est moins contraignante pour eux (tout du moins, ils ne sont pas rappelés à l'ordre de la même manière que les autres) ; 5) concernant leurs vêtements et mode de vie, ils se distinguent de la population locale<sup>42</sup>.

---

42. Archives nationales de Hongrie (Budapest), MOL, XIX-J-1-j Korea, 5. doboz, 5/ca, 004238/1/1960. Nous avons eu recours à la version anglaise traduite par Balázs Szalontai dans le cadre du *North Korea International Documentation Project* du Woodrow Wilson International Center for Scholars. Selon Kikuchi, qui présente ce document dans sa traduction japonaise, les points 2 et 3 mis en avant par l'ambassadeur hongrois ne reflètent pas la réalité (Kikuchi 2009 : 222-223).

Ce traitement « privilégié », les rapatriés ne le percevaient pas comme tel (Kikuchi 2009 : 218) et regrettaient même leur vie au Japon. Dès février 1962, les diplomates est-allemands signalaient que de jeunes rapatriés leur avaient manifesté ouvertement leur insatisfaction et qu'un autre avait réussi à regagner le Japon en profitant d'une mission en Chine<sup>43</sup>. Deux ans plus tard, en 1964, une note confidentielle de la section Corée du ministère est-allemand des Affaires étrangères rapportait les déclarations d'une citoyenne est-allemande mariée à un Coréen et définitivement installée dans le pays :

Concernant l'attitude des Coréens rapatriés faisant partie de son cercle de connaissances, elle a déclaré que la plupart d'entre eux voulaient retourner au Japon. Comparant leur vie actuelle et celle qu'ils avaient au Japon, ceux-ci en sont arrivés au constat qu'ils vivent plus mal ici [en Corée du Nord], rapporte-t-elle. Cette opinion trouvait une illustration parlante dans un rassemblement au chantier naval de Namp'o où il était question de la vie des travailleurs sous régime capitaliste, alors qu'un rapatrié décrivait tout ce qu'il possédait – et tout ce que son fils possède encore – au Japon (radio, réfrigérateur, automobile, etc.). Cette intervention ne fut toutefois qu'un cas isolé, et c'est précisément pour cette raison qu'elle suscita un certain désarroi dans l'assistance. Les organisateurs de la réunion ignorèrent complètement cette remarque<sup>44</sup>.

La situation ne s'améliora pas avec le temps. D'avril 1966 à juin 1970, les autorités nord-coréennes procédèrent à une enquête à grande échelle sur la population, qui permit de la répertorier en 51 catégories, elles-mêmes regroupées en trois classes distinctes : « classe noyau », « classe turbulente » et « classe ennemie » dont l'appartenance conditionnait notamment les chances d'accéder à des études et à un emploi (Isozaki 2009a : 29-30)<sup>45</sup>. Les rapatriés, qui représentent la 31<sup>e</sup> catégorie, font partie de la « classe turbulente » (tout comme, par exemple, les intellectuels éduqués avant la Libération, les riches paysans ou encore les radiés du Parti) devant faire

---

43. Pol.Arch.AA, Bestand MfAA, A 7156, F.1, Aktenvermerk, 16 février 1962, p. 1.

44. SAPMO-BArch, DY 30/IV A 2/20 251, *Information über einige innere Probleme der KVDR*, 16 avril 1964, p. 1.

45. Les rapatriés du Japon se retrouvèrent également au centre d'une nouvelle enquête conduite de janvier 1981 à avril 1984 visant à renforcer leur surveillance (Isozaki 2009a : 30).

l'objet d'une surveillance (Yi U. 1990 : 20-23). Étudiant à l'université des Langues étrangères de P'yŏngyang dans les années 1970, l'ancien diplomate Ko Yŏng-hwan 高英煥 (né en 1953) raconte qu'un agent du ministère de la Sécurité de l'État lui avait demandé de surveiller les rapatriés dans sa classe (Ko 1992 : 281-282). En 1992, un an après avoir fait défection au Sud alors qu'il était en poste au Congo-Brazzaville, il écrivait :

En Corée du Nord, aux yeux des gens du Parti et des organes de sécurité, les rapatriés apparaissent comme une « bande de vauriens envoyés par ces fourbes de Japonais avec pour mission de nous espionner » ; pour la population, ils n'étaient que des « fieffés égoïstes faisant des pieds et des mains pour avoir la vie belle »<sup>46</sup>. « Les vauriens », c'est comme cela que les Nord-Coréens désignent avec mépris nos compatriotes rapatriés. (*ibid.* : 280)

## Les critiques à l'encontre de Terao

En dépit des témoignages de Seki Kisei (1962) et de Kim Chong-guk (1964) qui constituent les premières critiques publiées de ses écrits, Terao décrivait encore en 1965 la Corée du Nord comme :

Une société au sein de laquelle les 80 000 Coréens rapatriés du Japon peuvent vivre en ne manquant de rien sous la généreuse protection d'un État bienveillant ; une société dans laquelle ceux qui étaient au Japon condamnés à une cécité incurable recouvrent la vue ; une société dans laquelle les culs-de-jatte sont soignés gratuitement jusqu'à ce qu'ils puissent remarcher. (Terao 1965 : 71)

*Introduction à la question coréenne (Chōsen mondai nyūmon 朝鮮問題入門)* dont sont extraites ces lignes fut toutefois sa dernière monographie

---

46. Le mot original traduit ici par « vauriens », *tchaetcha* 째짜, vraisemblablement de l'argot nord-coréen, ne figure pas dans les dictionnaires standards sud-coréens que nous avons consultés. Ikeda Kikutoshi 池田菊敏 (1932-2000), le traducteur japonais du livre qui s'est illustré par la traduction de plusieurs témoignages de transfuges nord-coréens, le laisse tel quel tout en proposant entre parenthèses le mot *komono* 小者 (Tokuma shoten, 1997, p. 344) pouvant faire référence à un serviteur ou plus largement à une personne de basse condition.

consacrée à la Corée : à partir de la deuxième moitié des années 1960, il cessa d'écrire sur ce pays, comme s'il souhaitait prendre de la distance avec ce qu'il avait publié. Il démissionna en 1967 de son poste d'administrateur du Centre de recherche japonais sur la Corée (Nihon Chōsen kenkyūjo 日本朝鮮研究所)<sup>47</sup> et n'occupa plus, selon sa seconde épouse Terao Yaeko 寺尾八重子, d'emploi stable jusqu'à sa mort (Watanabe 1999). Suivit alors une période chinoise : critiqué par le PCJ pour son soutien à la Révolution culturelle en Chine et exclu du Parti en 1967, Terao participa, à la création du Parti communiste du Japon - aile gauche (Nihon kyōsantō (saha) 日本共産党(左派)) en 1969 qui s'illustra par une ligne pro-Chine continentale. À partir des années 1970, Terao voulut se consacrer à l'étude de « penseurs révolutionnaires non importés de l'étranger » (*ibid.*)<sup>48</sup> et se pencha sur trois d'entre eux ayant vécu sous la féodalité japonaise : Shinran 親鸞 (1173-1263), Yoshida Shōin 吉田松陰 (1830-1859) et surtout Andō Shōeki 安藤昌益 (1703-1762). À la tête du Groupe d'étude des œuvres d'Andō Shōeki (Andō Shōeki kenkyūkai 安藤昌益研究会), Terao voyait en ce « philosophe des opprimés, le poète des classes productives, le génie du peuple paysan ».

« Si, en écrivant en 1848 le Manifeste du Parti communiste, Marx et Engels n'avaient pas encore découvert l'existence de la société communiste originelle, Shōeki, autour des années 1750, en avait eu l'intuition, la conviction, et en avait fait le fondement même de tout son système de pensée, les devançant ainsi tous deux d'une centaine d'années. Au niveau de l'histoire universelle, Andō Shōeki est le précurseur du communisme. » (cité dans Joly 1996 : 55)<sup>49</sup>

Alors qu'il avait, selon ses dires, reçu plusieurs lettres – qu'il reconnaissait d'ailleurs avoir « ignorées » jusqu'alors – le mettant en cause pour son rôle joué dans les rapatriements, Terao décida de sortir de son mutisme

---

47. Créée en 1961 à l'initiative de Terao et bastion intellectuel de l'opposition à la normalisation avec la Corée du Sud (Satō K. 1978 : 45-48), ce centre s'illustra toutefois, à partir des années 1970, par des prises de positions critiques vis-à-vis du Nord. À partir de 1997, il dénonça le rôle de la Corée du Nord dans l'enlèvement de plusieurs Japonais (*cf. infra*) (Sō 2010 : 132-133). Voir également Wada (2005b).

48. Il s'agit probablement ici aussi d'un propos de sa veuve rapporté par le journaliste.

49. Il s'agit d'un passage figurant dans les œuvres complètes d'Andō Shōeki éditées par le Groupe d'étude éponyme.

en 1987<sup>50</sup> à l'occasion d'une critique publiée dans le bulletin de l'Association des hommes libres du Japon, de Corée du Nord et de Corée du Sud (Nitchōkan jiyūjin no kai 日・朝・韓自由人の会)<sup>51</sup>. Dans une lettre ouverte qu'il signait en tant qu'ancien administrateur de la branche départementale de Nara de l'Association Japon-Corée – association qui avait, rappelons-le, soutenu les rapatriements et au sein de laquelle Terao avait exercé des fonctions centrales – Shino Tadashi 志野忠司 (né en 1942) s'en était pris nominativement à Terao :

M. Terao, si vous pensez toujours que la Corée du Nord est un paradis sur terre, dites-le nous clairement ! Sinon, vous pourriez au moins dire aux rapatriés et à leurs familles que vous êtes « désolé » ? (Shino 1987)

Terao lui répondit dans le numéro suivant du bulletin de l'association. Il se défendit d'avoir véhiculé l'image d'une Corée idéalisée, arguant qu'il avait d'ailleurs, en publiant *Corée du Nord, Corée du Sud*, été « le premier au Japon à avoir souligné des aspects négatifs inhérents au rapatriement » (Terao 1987). S'il reconnaissait qu'*Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* comportait des « défauts et des erreurs », il nia que l'on puisse le lire comme une « incitation au rapatriement » dans la mesure où « il n'était alors pas encore question de rapatriement vers la Corée du Nord » (*ibid.*). Cette argumentation est fallacieuse : lors de la publication du livre en avril 1959, les premiers bateaux de rapatriements (décembre 1959) n'avaient certes pas encore quitté Niigata pour Ch'ōngjin, mais Kim Il-sōng avait déjà annoncé (septembre 1958)

---

50. Terao n'avait pas, à notre connaissance, réagi au livre de Shibata en 1984. Ce livre est en réalité le dernier tome d'une série de trois traitant de la Corée du Nord et dont le contenu avait été publié sous forme de chroniques de juillet 1981 à juillet 1984 dans le *Sankei shinbun* (Shibata 1984 : 335).

51. Fondée en 1986, cette association avait pour objectif « la résolution concrète et progressive de la division coréenne », « la démocratisation du Japon et des deux Corées » ainsi que « la protection des droits des Coréens au Japon ». En 1987, elle comptait dans ses rangs plusieurs anciens membres de l'Association Japon-Corée à l'image de son président Wada Yōichi 和田洋一 (1903-1993) et de Shino Tadashi, et avait pour secrétaire général Rin Sōng-goeng 林誠宏 (1936-2013). Ce Coréen du Japon de deuxième génération, chargé de cours de langue et philosophie allemandes dans plusieurs universités du Kansai, s'était illustré dès 1980 par des ouvrages critiques à l'égard du régime nord-coréen.

qu'il accueillerait avec bienveillance les rapatriés, le Cabinet Kishi avait déjà officiellement approuvé (février 1959) ces opérations alors que la Ch'ongryŏn, l'Association Japon-Corée et l'Association de coopération au rapatriement des Coréens du Japon déployaient une énergie considérable en ce sens. Aussi, comme le résume Takasaki Sōji, *Au nord du 38° parallèle* fut publié dans une effervescence que le livre contribua lui-même à alimenter (Takasaki 2005b : 272).

Dans l'introduction de sa monumentale *Histoire du socialisme en Russie*, Martin Malia note que :

Maintenant que nous connaissons le dénouement du drame, nous n'avons plus à jouer aux devinettes, et ce que nous croyions avoir compris des débuts de l'histoire et de son milieu apparaît aujourd'hui très loin de faire l'affaire. Une véritable évaluation de l'aventure peut enfin démarrer : pour reprendre la sagesse historienne de Hegel, « l'oiseau de Minerve ne prend son vol que lorsque tombent les ombres de la nuit ». (Malia 1995 : 14-15)

Certes, l'aventure nord-coréenne n'est pas terminée. Mais notre connaissance de ce pays a progressé. Les témoignages de transfuges – officiels du régime à l'image de Ko Yōng-hwan puis, surtout après la deuxième moitié des années 1990<sup>52</sup>, citoyens ordinaires comme Kang Ch'ol-hwan 姜哲煥<sup>53</sup> – ont permis de se représenter avec plus d'acuité les conditions de vie des rapatriés. Plusieurs d'entre eux ont même pu, grâce à l'aide d'organisations non gouvernementales japonaises, regagner le territoire japonais et faire

---

52. L'aggravation de la situation économique dans les années 1990 a poussé plusieurs milliers de personnes à fuir la Corée du Nord, le plus souvent en franchissant la frontière sino-nord-coréenne. Ces migrations n'ont pas toujours pour destination finale la Corée du Sud : plusieurs Coréens gagnent de l'argent en Chine pendant quelque temps et retournent en Corée du Nord (Isozaki 2009b : 140-144).

53. Issu d'une famille de Coréens aisés et impliqués dans les instances de la Ch'ongryŏn à Kyoto, Kang fut envoyé avec sa famille (à l'exception de la mère, fille d'un « héros de la révolution ») dans le camp de Yodōk en 1977. Après dix années de misère, de travaux forcés et de rééducation idéologique, la famille fut libérée et Kang réussit à fuir le pays en 1992. Il publia, avec un autre transfuge, le récit de son expérience concentrationnaire en 1993, récit traduit et publié en japonais aux éditions Bungei shunjū en 1994 (Kang & An 1997 [1994]). Son témoignage, recueilli par Pierre Rigoulot, a également été publié en français sous le titre *Les Aquariums de Pyongyang* (Kang 2000), puis traduit en anglais (Perseus Press, 2001) et en japonais (Popurasha ポプラ社, 2004).

part de leur expérience<sup>54</sup>. Ces témoignages ont fourni par la même occasion un matériau de choix pour questionner la responsabilité de ceux qui avaient organisé ces opérations de rapatriement ou dénoncer, *a posteriori*, les « errements » intellectuels de certains.

En 1994, l'*Histoire des apôtres du socialisme dans le Japon de l'après-guerre* (« *Akumabarai* » *no sengoshi* 「悪魔祓い」の戦後史) d'Inagaki Takeshi 稲垣武 (1934-2010) connut un certain retentissement<sup>55</sup>. Comme le suggère le bandeau promotionnel du livre – « Crimes et châtements » de ceux qui ont trompé l'opinion publique –, Inagaki, journaliste à l'*Asahi shinbun* pendant près de trente ans (1960-1989), fustige sur 375 pages les intellectuels japonais ayant été, selon lui, complaisants à l'égard des pays du bloc socialiste. Deux pages sont consacrées à Terao, accusé d'avoir contribué avec *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* à asseoir une « image paradisiaque » de la Corée du Nord auprès de la communauté coréenne. Il remet en cause le caractère immédiat, spontané des témoignages recueillis auprès de la population locale en soulignant, à juste titre, que Terao devait forcément être assisté d'un interprète puisqu'il ne parlait pas coréen. Aussi, poursuit Inagaki, on ne peut exclure que l'interprète missionné par le régime ait substitué la propagande officielle aux réponses des personnes interrogées (Inagaki 1994 : 171-174).

Des années plus tard, après la mort de Terao en 1999, Inagaki reprit, mot pour mot (Inagaki 2003 : 110-113), le texte qu'il lui avait consacré en 1994 dans un nouvel ouvrage dédié cette fois-ci exclusivement à la Corée du Nord : *Les envoutés de la Corée du Nord. Ce que les hommes politiques, les intellectuels et les médias ont raconté sur ce pays* (*Kitachōsen ni tsukareta hitobito. Seijika, bunkajin, media wa nani o katatta ka* 北朝鮮に憑かれた人々—政治家、文化人、メディアは何を語ったか). Publié en 2003, ce livre s'inscrit dans le cadre plus large d'une dénonciation générale du régime nord-coréen (et des personnes jugées trop complaisantes à son égard) après que Kim Chōng-il 金正日 (1941-2013) a, en septembre 2002, reconnu l'enlèvement

---

54. Sur ce point, voir notre article (Carbonnet 2017).

55. Lauréat en 1995 du Prix Yamamoto Shichihei 山本七平賞 (organisé par l'éditeur PHP kenkyūjo PHP研究所 depuis 1992 et récompensant souvent des ouvrages de tendance conservatrice), publié en édition de poche en 1997, réédité dans une nouvelle présentation en 2015.

de plusieurs citoyens japonais dans les années 1970-1980. À la suite de ces révélations, abondamment relayées par les médias japonais dans un registre sentimentalo-sensationnaliste (Jinken to hōdō renrakukai 2003 ; Takasaki 2004 : 189-190 ; Lynn 2006), et du rapatriement de cinq victimes (octobre 2002), un nombre important de livres critiques sur la Corée du Nord ont été publiés au Japon, dont certains consacrent quelques pages à Terao. C'est le cas de *Rendez-nous les kidnappés et les épouses japonaises ! La question nord-coréenne et les crimes du Parti communiste du Japon (Rachi higaiisha to Nihonjinzuma o kaese. Kitachōsen mondai to Nihon kyōsantō no tsumi 拉致被害者と日本人妻を返せ—北朝鮮問題と日本共産党の罪)* publié en 2002 par le journaliste Inayama Mitsuo 稲山三夫 (pseudonyme de Yanagihara Shigeo 柳原滋雄, né en 1965). Après avoir rappelé l'affiliation de Terao (et de son éditeur) au PCJ – cible principale du livre – Inayama fustige, sans en citer un seul extrait, *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* comme un « livre soulignant uniquement les aspects positifs de la Corée du Nord » (Inayama 2002 : 72), ce qui, on l'a vu, n'est pas exact.

Dans un registre similaire, *Quelques curiosités de Corée du Nord (Kitachōsen toribia 北朝鮮トリビア)* publié en 2004 par Katō Shōki 加藤将輝 (né en 1962) présente une collection de soixante « trivia » et autres incongruités censés interloquer le lecteur<sup>56</sup>. L'auteur (qui s'était jusqu'alors illustré par des chroniques à la télévision et pour des magazines) fonde ses affirmations sur ce qu'il a pu observer durant trois séjours dans le pays, observations qu'il a, dit-il, complétées par un travail de documentation (Katō S. 2004 : 2-3). Ici encore, *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle* y est décrit comme « colportant les informations du régime nord-coréen » et constituant pour de nombreux Coréens du Japon « le début d'une tragédie encore en cours ». En caractère gras et avec une police plus grande, la sentence suivante vient conclure l'exposé : « À la fin de sa vie, l'auteur de ce livre [Terao] se reconvertit dans l'étude d'Andō Shōeki sans reconnaître ses erreurs » (Katō S. 2004 : 90)<sup>57</sup>.

---

56. Un exemple : « On peut payer ses courses en Corée du Nord avec des yens ! » (Katō S. 2004 : 43-44).

57. Il est intéressant de constater que plusieurs personnes autrefois activement impliquées dans les opérations de rapatriement se sont très tôt retrouvées à la tête d'organisations civiles constituées pour défendre la cause de ces Japonais enlevés et de leurs familles. Satō Katsumi occupa, de sa création en 1998 jusqu'en 2008, la présidence du Comité national pour le secours des Japonais enlevés par la Corée du Nord (Kitachōsen

## Conclusion

Lors de son deuxième séjour en Corée du Nord, Terao Gorō fut, on l'a vu, pris à partie par un jeune Coréen qui avait décidé de gagner le pays après avoir lu *Au nord du 38<sup>e</sup> parallèle*. Cette violente altercation aurait pu constituer un avertissement pour Terao, l'incitant à plus de prudence dans ses livres à venir. Pourtant, s'il revient sur l'incident en faisant des jeunes rapatriés en cause une « bande de voyous » oisifs (Terao 1961 : 39-45), l'auteur de *Corée du Nord, Corée du Sud* présente de nombreux témoignages de rapatriés satisfaits de leur nouvelle vie. Comment expliquer le décalage entre son récit d'une part, et, d'autre part, les observations des diplomates et autres témoignages dont nous disposons aujourd'hui ? De quoi Terao a-t-il été le spectateur ? A-t-il menti ? Esquissons quelques hypothèses en guise de conclusion.

La première hypothèse fait du récit de Terao une fiction, les rapatriés qu'il présente dans son livre ayant été inventés de toutes pièces. Cette piste peut être toutefois vite écartée, car les témoignages sont accompagnés d'informations personnelles aisément vérifiables (âge, lieu d'origine, profession au Japon, etc.).

La deuxième hypothèse plaide pour une coïncidence : Terao Gorō n'aurait rencontré que des rapatriés satisfaits. Il y en eut probablement, puisque plusieurs d'entre eux, scientifiques ou ingénieurs notamment – dont la Corée du Nord avait besoin (Kikuchi 2009 : 141-143) – purent bénéficier de plus de considération que les autres<sup>58</sup>. Cette hypothèse est toutefois peu plausible quand on sait qu'en 1960 plus de 50 000 personnes avaient été

---

ni rachi sarea Nihonjin o kyūshutsu suru tame no zenkoku kyōgi kai 北朝鮮に拉致された日本人を救出するための全国協議会). Quant à Kojima Harunori, il prit la tête, dès sa fondation à Niigata en 1997, de l'Initiative pour élucider l'enlèvement de Yokota Megumi et la secourir (Yokota Megumi-san rachi kyūmei kyūshutsu hokinin kai 横田めぐみさん拉致究明救出発起人会).

58. MAEJ, Dossier « Documents divers sur la politique et la situation intérieures de la RPDC » (*Hokusen jinmin kyōwakoku naisei narabi ni kokujō kankei zakken* 北鮮人民共和国内政並びに国情関係雑件), A'4.1.2.4., Informations sur la Corée du Nord recueillies auprès d'un Nord-coréen soutenant désormais la cause sud-coréenne (*Kankoku-gawa ni tenkō shita Kitachōsenjin no kataru Kitachōsen jijō* 韓国側に転向した北朝鮮人の語る北朝鮮事情), Division de l'Asie du Nord-Est, 4 août 1966.

rapatriées (Kim & Takayanagi 1995 : 341) et que, selon les archives est-allemandes, le climat d'insatisfaction chez les rapatriés ne se limitait pas à quelques cas individuels.

La troisième hypothèse, à laquelle concourt l'épisode relaté par Seki, suppose que Terao Gorō n'aurait été autorisé à rencontrer que des rapatriés sélectionnés par les autorités nord-coréennes et satisfaits de leurs conditions de vie (ou capables de délivrer un discours de complaisance dans ce sens). Subjugué par ce qui se déroulait sous ses yeux, il aurait perdu tout sens critique, oubliant que le pouvoir aime se mettre en scène, et relayé le discours officiel nord-coréen<sup>59</sup>. À ce propos, on peut constater que Yamanaka Suzuko – l'épouse de Ch'oe Hyun-t'ae présenté dans *Corée du Nord, Corée du Sud* – fut interviewée pour un article du *Yomiuri shinbun* sous-titré « Épouses japonaises : les inquiétudes désormais dissipées<sup>60</sup> ». Son témoignage figure également dans un autre compte rendu de voyage publié dans la revue pacifiste *Sekai* 世界 en juin 1960 par Iwamoto Nobuyuki 岩本信行 (1895-1963), parlementaire (PLD), membre de l'Association de coopération au rapatriement. Yamanaka Suzuko y racontait qu'elle et les autres Japonaises avaient été « accueillies comme des sœurs » par les habitants d'un pays qui avaient pourtant souffert de l'impérialisme japonais et invitait les Coréens et leurs épouses japonaises à venir sans crainte les rejoindre (Iwamoto 1960 : 133). Il est peu probable que Terao, Iwamoto et les deux journalistes du *Yomiuri shinbun* – qui séjournèrent en Corée du Nord à des moments différents – se soient entretenus par hasard avec ce même couple nippon-coréen. Des années plus tard, en 1997, Yamanaka Suzuko fera d'ailleurs partie des quelques Japonaises autorisées par les

---

59. « Ce qui est le plus surprenant lorsque l'on rencontre les dirigeants de la République populaire démocratique de Corée, c'est que leur peau est toute noire à force d'avoir été exposée au soleil. [...] Ils ne sont pas dans des bureaux, terrés au fond de la résidence du Premier ministre, à téléphoner ou à tamponner des documents ; ils parcourent littéralement les masses populaires, se rendant d'un champ à l'autre, d'une usine à l'autre. [...] Le dirigeant et les masses populaires ne font plus qu'un, liés par la confiance et une révérence sincère » (Terao 1965 : 69).

60. *Yomiuri shinbun*, 21 décembre 1959 (édition du matin). L'article, publié à l'occasion de l'arrivée des premiers rapatriés à P'yŏngyang, est co-signé par deux envoyés spéciaux, Shimamoto 島元 et Akimoto 秋元, qui séjournèrent dans la capitale pour l'occasion.

autorités nord-coréennes à rendre visite à leurs proches au Japon pour quelques jours.

La quatrième et dernière hypothèse se fonde sur la foi personnelle de Terao dans le projet communiste. Il aurait *de son propre chef* accommodé, retouché les témoignages pour qu'ils coïncident avec une image idéale, à moins qu'il ait mis en avant uniquement les témoignages de rapatriés satisfaits, passant sous silence les mécontentements. Il savait que la réalité sur place n'était pas parfaite – ne l'avait-il pas d'ailleurs écrit ? –, qu'elle différerait de la propagande véhiculée auprès des Coréens au Japon. Mais tout cela n'était, somme toute, pas très important au vu des discriminations et de la misère qu'ils y avaient subies. Et puis, il était convaincu que le communisme – pour lequel il s'était battu et auquel, même dans les geôles japonaises, il n'avait jamais renoncé – finirait par triompher tôt ou tard.

## Bibliographie

**ABE Shunji** 安部俊二 2002

« Kitachōsen kara “kikoku undō”  
O Ki-wan moto “Zainichi dōhō kikan  
geisetsu iin” ni kiku » 北朝鮮から見た  
「帰国運動」— 吳基完・元「在日同胞帰還  
迎接委員」に聞く (La campagne pour les  
rapatriements vus de Corée du Nord.  
Entretien avec O Ki-wan, ancien membre  
du Comité d'accueil des compatriotes  
du Japon), *Nagasaki daigaku kyōiku  
gakubu shakai ka gakuronō* 長崎大学  
教育学部社会科学論叢 (Recueil d'articles  
académiques de la section des sciences  
sociales de la faculté des Sciences de  
l'éducation de l'université de Nagasaki),  
61 : 33-41.

**CARBONNET Adrien** 2017

« North Korean Defectors, States, and  
NGOs: The Case of Former Korean

Residents in Japan », *The Journal of  
Northeast Asian History*, 14 (1) : 151-178.

**Hōchō kishadan** 訪朝記者団 (Délégation  
de journalistes en Corée du Nord) 1960

*Kitachōsen no kiroku. Hōchō kishadan  
no hōkoku* 北朝鮮の記録—訪朝記者団の  
報告 (Témoignages de Corée du Nord.  
Compte rendu d'une délégation de  
journalistes), Tokyo, Shindoku shosha  
新読書社.

**IKEDA Fumiko** 池田文子 1974

*Tori denai no ga zannen desu. Hokusen  
kikan no Nihonjinsuma kara no tayori*  
鳥でないのが残念です—北朝鮮帰還の  
日本人妻からの便り (Dommage que je  
ne sois pas un oiseau. Lettres d'épouses  
japonaises parties vivre en Corée du  
Nord), Tokyo, Nihonjinsuma jiyū ōrai  
jitsugen undō no kai 日本人妻自由往来  
実現運動の会.

**INAGAKI Takeshi 稲垣武 1994**

« *Akumabarai* » no *sengoshi*. *Shinpoteki bunkajin no genron to sekinin*  
 「悪魔祓い」の戦後史—進歩的文化人の  
 言論と責任 (Histoire de l'« exorcisme »  
 du Japon de l'après-guerre. Discours  
 et responsabilités des intellectuels  
 progressistes), Tokyo, Bungei shunjū  
 文藝春秋.

**INAGAKI Takeshi 2003**

*Kitachōsen ni tsukareta hitobito. Seijika, bunkajin, media wa nani o katatta ka*  
 北朝鮮に憑かれた人々—政治家、文化人、  
 メディアは何を語ったか (Les Envoutés de  
 la Corée du Nord. Ce que les hommes  
 politiques, les intellectuels et les médias  
 ont raconté sur ce pays), Tokyo, PHP  
 kenkyūjo PHP研究所.

**INAYAMA Mitsuo 稲山三夫 2002**

*Rachi higaisha to Nihonjinsuma o kaese. Kitachōsen mondai to Nihon kyōsantō no tsumi*  
 拉致被害者と日本人妻を返せ—  
 北朝鮮問題と日本共産党の罪 (Rendez-  
 nous les kidnappés et les épouses  
 japonaises ! La question nord-coréenne  
 et les crimes du Parti communiste du  
 Japon), Tokyo, Mirai shobō 未来書房.

**ISOZAKI Atsuhito 磯崎敦仁 2009a**

« Tōsei shakai no Kitachōsen. Kanshi to dōin » 統制社会の北朝鮮—監視と動員  
 (Une société sous contrôle. Surveillance et  
 mobilisation de la population en  
 Corée du Nord), in Okonogi Masao  
 小此木政夫 & Isozaki Atsuhito 磯崎敦仁,  
*Kitachōsen to ningen no anzenhoshō*  
 北朝鮮と人間の安全保障 (La Corée du  
 Nord et la sécurité humaine), Tokyo,

Keiō gijuku daigaku shuppan-kai 慶應  
 義塾大学出版会 : 25-47.

**ISOZAKI Atsuhito 2009b**

« Dappokusha mondai. "Kakekomi" no imi o chūshin ni » 脱北者問題—「駆け込み」の意味を中心に (La question des transfuges nord-coréens. À propos de la signification des « intrusions dans les missions diplomatiques et consulaires »), in Okonogi Masao 小此木政夫 & Isozaki Atsuhito 磯崎敦仁, *Kitachōsen to ningen no anzenhoshō* 北朝鮮と人間の安全保障 (La Corée du Nord et la sécurité humaine), Tokyo, Keiō gijuku daigaku shuppan-kai 慶應義塾大学出版会 : 139-160.

**IWAMOTO Nobuyuki 岩本信行 1960**

« *Kitachōsen no inshō. Kikokusha o tazunete* » 北朝鮮の印象—帰国者達を訪ねて (Impressions de Corée du Nord. À la rencontre des rapatriés), *Sekai* 世界, 174, juin 1960 : 127-134.

**JOLY Jacques 1996**

*Le naturel selon Andō Shōeki. Un type de discours sur la nature et la spontanéité par un maître-confucéen de l'époque Tokugawa, Andō Shōeki, 1703-1762*, Paris, Maisonneuve & Larose.

**Jinken to hōdō renrakukai 人權と報道連絡会 (Comité de liaison sur les droits de l'homme et l'information) 2003**

*Kenshō "rachi kikokusha" masukomi hōdō* 検証「拉致帰国者」マスコミ報道 (Le traitement médiatique du retour des kidnappés japonais à l'épreuve), Tokyo, Shakai hyōronsha 社会評論者.

**KANG Ch'öl-hwan** 姜哲煥

**& AN Hyök** 安赫 1997 [1994]

*Kitachōsen dasshutsu* 北朝鮮脱出 (Évadé de la Corée du Nord), 2 tomes, Tokyo, Bungei shunjū 文藝春秋.

**KANG Ch'öl-hwan** 2000

*Les aquariums de Pyongyang. Dix ans au goulag nord-coréen*, Paris, Robert Laffont.

**KATŌ Shōki** 加藤将輝 2004

*Kitachōsen toribia* 北朝鮮トリビア (Quelques curiosités de Corée du Nord), Tokyo, Asuka shinsha 飛鳥新社.

**KATŌ Tetsurō** 加藤哲郎 1998

« 1922 nen 9 gatsu no Nihon kyōsantō kōryō (jō) » 1922年9月の日本共産党綱領(上) (Le programme du Parti communiste du Japon de septembre 1922 [première partie]), *Ōhara shakai mondai kenkyūjo zasshi* 大原社会問題研究所雑誌 (Bulletin du Centre de recherche Ōhara sur les questions sociales), Tokyo, université Hōsei, 481 (décembre) : 43-60.

**KIKUCHI Yoshiaki** 菊池嘉晃 2009

*Kitachōsen kikoku jigyo*. « *Sōdai na rachi* » *ka* « *tsuihō* » *ka* 北朝鮮帰国事業—「壮大な拉致」か「追放」か (Les rapatriements en Corée du Nord des Coréens du Japon. « Enlèvements de masse » ou « ostracisme » ?), Tokyo, Chūō kōron shinsha 中央公論新社.

**KIM Chong-guk** 金鍾國 1964

*Watashi wa damasareta. Hokkan no michi wa insan datta* 私はだまされた—北韓の道は陰惨だった (Je me suis fait

avoir ! Mon effroyable voyage en Corée du Nord), Tokyo, Kankoku shinbunsha 韓国新聞社.

**KIM Il-sōng** 金日成 1983

« Rapport présenté à la réunion célébrant le 10<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la République Populaire Démocratique de Corée, le 8 septembre 1958 » in *Œuvres*, vol. 12, P'yōngyang, Éditions en langues étrangères : 435-475.

**KIM Yōng-dal** 金英達

**& TAKAYANAGI Toshio** 高柳俊男 1995  
*Kitachōsen kikoku jigyo kankei shiryōshō* 北朝鮮帰国事業関係資料集 (Documents relatifs aux rapatriements en Corée du Nord des Coréens du Japon), Tokyo, Shinkansha 新幹社.

**KO Chun-sōk** 高俊石 1983

*Chōsen kakumei undō shi* 朝鮮革命運動史 (Histoire du mouvement révolutionnaire coréen), tome 2 : *Kominterun to Chōsen kyōsantō* コミンテルンと朝鮮共産党 (Le Komintern et le Parti communiste de Corée), Tokyo, Shakai hyōron sha 社会評論社.

**KO Yōng-hwan** 高영환 1992

*Pukhan oegyogwan Ko Yōng-hwan i palkhinūn P'yōngyang isibosi* 북한외교관 고영환이 밝히는평양25시 (Vingt-cinq heures à P'yōngyang. Les révélations du diplomate nord-coréen Ko Yōng-hwan), Séoul, Koryōwŏn 고려원.

**LEE Everett S.** 1966

« A Theory of Migration », *Demography*, 3 (1) : 47-57.

**LYNN Hyung-Gu 2006**

« Vicarious Traumas: Television and Public Opinion in Japan's North Korea Policy », *Pacific Affairs*, 79 (3) : 482-508.

**MAEKAWA Keiji 前川恵司 2012**

*Yume mita sokoku wa jigoku datta* 夢見た祖国は地獄だった (La patrie rêvée était en réalité un enfer), Tokyo, Takagi shoten 高木書店.

**MALIA Martin 1995**

*La Tragédie soviétique. Histoire du socialisme en Russie 1917-1991*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire ».

**MASUMI Junnosuke 升味準之輔 1988**

*Nihon seijishi* 日本政治史 (Histoire politique du Japon), vol. 4, Tokyo, Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学出版会.

**MIZUNO Naoki 水野直樹****& MUN Kyōng-su 文京洙 2015**

*Zainichi Chōsenjin. Rekishi to genzai* 在日朝鮮人—歴史と現在 (Les Coréens au Japon. Histoire et actualité), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**MORRIS-SUZUKI Tessa 2007**

*Exodus to North Korea: Shadows from Japan's Cold War*, Lanham, Rowman & Littlefield.

**MORITA Yoshio 森田芳夫 1996**

*Sūji ga kataru zainichi Kankoku Chōsenjin no rekishi* 数字が語る在日韓国・朝鮮人の歴史 (L'histoire des Coréens du Japon en chiffres), Tokyo, Akashi shoten 明石書店.

**OBINATA Kazuo 大日方和雄 2005**

*Ryōji no shigoto. Kokusaijin no sapōtā* 領事のごとく : 国際人のサポーター (Le métier de consul. Les partisans internationaux), Tokyo, Yūshindōkōbunsha 有信堂高文社.

**PAK Chōng-jin 朴正鎭 2012**

*Nitchō reisen kōzō no tanjō 1945-1965. Fūin sareta gaikōshi* 日朝冷戦構造の誕生 1945—1965—封印された外交史 (Les origines structurelles de la Guerre froide entre le Japon et la Corée du Nord. Une histoire diplomatique inédite), Tokyo, Heibonsha 平凡社.

**SAITŌ Hiroko 齊藤博子 2010**

*Kitachōsen ni totsuide yonjūnen. Aru dappoku nihonjinsuma no shuki* 北朝鮮に嫁いで40年—ある脱北日本人妻の手記 (Quarante ans de mariage en Corée du Nord. Le journal d'une femme japonaise qui a fui), Tokyo, Sōshisha 草思社.

**SATŌ Hisashi 佐藤久 2005**

« Kikokusha no sono go » 帰国者のその後 (Le sort des rapatriés), in Takasaki Sōji 高崎宗司 & Pak Chōng-jin 朴正鎭, *Kikoku undō to wa nan datta no ka. Fūin sareta Nitchō kankeishi* 帰国運動とは何だったのか—封印された日朝関係史 (Ce que fut la campagne pour le rapatriement en Corée du Nord des Coréens du Japon. Une histoire inédite des relations nippon-nord-coréennes), Tokyo, Heibonsha 平凡社 : 93-120.

**SATŌ Katsumi 佐藤勝巳 1978**

*Wa ga taikenteki Chōsen mondai* わが体験的朝鮮問題 (Une expérience personnelle de la question coréenne),

Tokyo, Tōyō keizai shinpōsha 東洋経済新報社.

**SATŌ Katsumi 2014**

« *Hiwa* » *de tsuzuru watashi to Chōsen*  
「秘話」で綴る私と朝鮮 (Mes confidences sur la Corée), Tokyo, Banseisha 晩聲社.

**SCALAPINO Robert A. 1967**

*The Japanese Communist Movement 1920-1966*, Berkeley / Los Angeles, University of California Press.

**SEKI Kisei 関貴星 1962**

*Rakuen no yume yaburete. Kitachōsen no shinsō* 楽園の夢破れて—北朝鮮の真相 (Le rêve brisé d'un paradis sur terre. Le vrai visage de la Corée du Nord), Tokyo, Zenbōsha 全貌社.

**SHIBATA Minoru 柴田穂 1984**

*Kin nissei no yabō* 金日成の野望 (Les ambitions de Kim Il-sōng), tome 3 : *Bōkyō no Nihonjinsuma* 望郷の日本人妻 (Ces épouses japonaises nostalgiques de leur pays), Tokyo, Sankei shuppan サンケイ出版.

**SHINO Tadashi 志野忠司 1987**

« Terao Gorō sama e » 寺尾五郎様へ (Lettre à M. Terao Gorō), *Nitchōkan jiyūjin no kai kaihō* 日・朝・韓自由人の会会報 (Bulletin de l'Association des hommes libres du Japon, de Corée du Nord et de Corée du Sud), Kyoto, 3 (janvier).

**SŌ Chōng-gŭn 徐正根 2010**

« Gendai Koria kenkyūjo » 現代コリア研究所 (Le Centre de recherche sur la Corée contemporaine), in Pak Il 朴日 (dir.), *Zainichi Korian jiten* 在日

コリアン辞典 (Dictionnaire des Coréens du Japon), Tokyo, Akashi shoten 明石書店 : 132-133.

**TAKASAKI Sōji 高崎宗司 2004**

*Kenshō Nitchō kōshō* 検証日朝交渉 (Les négociations nippon-nord-coréennes à l'épreuve), Tokyo, Heibonsha 平凡社, coll. « Heibonsha shinsho » 平凡社新書.

**TAKASAKI Sōji 2005a**

« Kikoku mondai no keika to haikai » 帰国問題の経過と背景 (La question des rapatriements : faits et contexte), in Takasaki Sōji 高崎宗司 & Pak Chōng-jin 朴正鎮, *Kikoku undō to wa nan datta no ka. Fūin sareta Nitchō kankei-shi* 帰国運動とは何だったのか—封印された日朝関係史 (Ce que fut la campagne pour le rapatriement en Corée du Nord des Coréens du Japon. Une histoire inédite des relations nippon-nord-coréennes), Tokyo, Heibonsha 平凡社 : 18-53.

**TAKASAKI Sōji 2005b**

« Terao Gorō no Chōsen-ron » 寺尾五郎の朝鮮論 (La Corée selon Terao Gorō), in Takasaki Sōji 高崎宗司 & Pak Chōng-jin 朴正鎮, *Kikoku undō to wa nan datta no ka. Fūin sareta Nitchō kankei-shi* 帰国運動とは何だったのか—封印された日朝関係史 (Ce que fut la campagne pour le rapatriement en Corée du Nord des Coréens du Japon. Une histoire inédite des relations nippon-nord-coréennes), Tokyo, Heibonsha 平凡社 : 268-284.

**TAKASAKI Sōji 2005c**

« Kikoku undō to wa nan datta no ka » 帰国運動とは何だったのか (Ce que fut le mouvement pour le rapatriement en

Corée du Nord des Coréens du Japon), in Wada Haruki 和田春樹 & Takasaki Sōji 高崎宗司, *Kenshō Nitchō kankei rokujūnen shi* 検証日朝関係60年史 (Le Japon et la Corée du Nord. Soixante ans de relations à l'épreuve), Tokyo, Akashi shoten 明石書店 : 101-119.

**TERAO Gorō** 寺尾五郎 [YOSHITAKE Yōzō 吉武要三] 1952

*Amerika yaburetari? Gunjiteki ni mita Chōsen sensō* アメリカ敗れたり?—軍事的に見た朝鮮戦争 (Une défaite états-unienne? La guerre de Corée du point de vue militaire), Tokyo, Gogatsu shobō 五月書房.

**TERAO Gorō** 1959

*Sanjūhachidosen no kita* 38度線の北 (Au nord du 38° parallèle), Tokyo, Shin Nihon shuppansha 新日本出版社.

**TERAO Gorō** 1960

*Shōri naki sensō. Sanjūhachidosen kara Kinmon Baso made* 勝利なき戦争—三十八度線から金門・馬祖まで (Une guerre sans victoire. Du 38° parallèle à Quemoy et Matsui), Tokyo, San'ichi shobō 三一書房.

**TERAO Gorō** 1961

*Chōsen. Sono kita to minami* 朝鮮—その北と南 (Corée du Nord, Corée du Sud), Tokyo, Shin Nihon shuppansha 新日本出版社.

**TERAO Gorō** 1965

*Chōsen mondai nyūmon* 朝鮮問題入門 (Introduction à la question coréenne), Tokyo, Shin Nihon shuppansha 新日本出版社.

**TERAO Gorō** 1987

« Kaihō daisangō o yonde » 会報第3号 を読んで (En lisant le troisième bulletin de l'Association), *Nitchōkan jiyūjin no kai kaihō* 日・朝・韓自由人の会会報 (Bulletin de l'Association des hommes libres du Japon, de Corée du Nord et de Corée du Sud), Kyoto, 4 (septembre).

**TONOMURA Masaru** 外村大 2004

*Zainichi chōsenjin shakai no rekishigakuteki kenkyū. Keisei, kōzō, henyō* 在日朝鮮人社会の歴史学的研究—形成・構造・変容 (Étude historique sur la société des Coréens résidant au Japon. Formation, structure, évolutions), Tokyo, Ryokuin shobō 緑蔭書房.

**WADA Haruki** 和田春樹 2005a

« Nihon kyōsantō to Kitachōsen » 日本共産党と北朝鮮 (Le Parti communiste du Japon et la Corée du Nord), in Wada Haruki 和田春樹 & Takasaki Sōji 高崎宗司, *Kenshō Nitchō kankei rokujūnen shi* 検証日朝関係60年史 (Le Japon et la Corée du Nord. Soixante ans de relations à l'épreuve), Tokyo, Akashi shoten 明石書店 : 13-34.

**WADA Haruki** 2005b

« Nihon Chōsen kenkyūjo o kangaeru » 日本朝鮮研究所を考える (Réflexions sur le Centre de recherche japonais sur la Corée), in Wada Haruki 和田春樹 & Takasaki Sōji 高崎宗司, *Kenshō Nitchō kankei rokujūnen shi* 検証日朝関係60年史 (Le Japon et la Corée du Nord. Soixante ans de relations à l'épreuve), Tokyo, Akashi shoten 明石書店 : 55-80.

**WADA Haruki 2005c**

« Pyonyan hōmonshatachi » 平壤訪問者たち (Les visiteurs de P'yōngyang), in Wada Haruki 和田春樹 & Takasaki Sōji 高崎宗司, *Kenshō Nitchō kankei rokujūnen shi* 検証日朝関係60年史 (Le Japon et la Corée du Nord. Soixante ans de relations à l'épreuve), Tokyo, Akashi shoten 明石書店 : 161-185.

voyage dans l'industrie nord-coréenne), Tokyo, Aki shobō 亜紀書房.

**WATANABE Nobuyuki 渡辺延志 1999**

« Shakai undōka Terao Gorō » 社会運動家 寺尾五郎 (Terao Gorō, activiste), *Asahi shinbun* 朝日新聞, 14 octobre 1999 (édition du soir).

**YAMAMOTO Kōshō 山本興正 2010**

« Terao Gorō » 寺尾五郎 (Terao Gorō), in Pak Il 朴日 (dir.), *Zainichi Korian jiten* 在日コリアン辞典 (Dictionnaire des Coréens du Japon), Tokyo, Akashi shoten 明石書店 : 313-314.

**YI Sang-jin 李尙珍 2005**

« Nitchō kyōkai no seikaku to yakuwari » 日朝協会の性格と役割 (Nature et fonctions de l'Association Japon-Corée), in Takasaki Sōji 高崎宗司 & Pak Chōng-jin 朴正鎭, *Kikoku undō wa nan datta no ka. Fūin sareta Nitchō kankei-shi* 帰国運動は何だったのか—封印された日朝関係史 (Ce que fut la campagne pour le rapatriement en Corée du Nord des Coréens du Japon. Une histoire inédite des relations nippo-nord-coréennes), Tokyo, Heibonsha 平凡社 : 235-267.

**YI U-hong 李佑泓 1990**

*Angu no kyōwakoku. Kitachōsen kōgyō no kikai* 暗愚の共和国—北朝鮮工業の奇怪 (La République obscurantiste. Un étrange





Varia



# Quand la nudité féminine dit la sauvagerie

## La représentation des aborigènes taiwanais dans la photographie coloniale japonaise (1895-1945)

LEE Ju-Ling\*

Taiwan est annexé par le Japon en 1895, suite à la signature du traité de Shimonoseki. Une importante production d'images présentant les coutumes, les habitants et les paysages de l'île va alors circuler dans la métropole. Les aborigènes taiwanais en constituent un thème privilégié, malgré leur faible présence démographique<sup>1</sup>. La représentation récurrente de ces derniers contribue à perpétuer l'image d'une île « indigène et intemporelle » tout au long de la période coloniale (Barclay 2010a : 86). Dans le contexte de l'expansion impériale, la construction d'un discours sur la « sauvagerie » des marges japonaises, fondé sur la manipulation de l'image des indigènes, est certes utile pour justifier la mission « civilisatrice » du Japon. Le cas de Taiwan est particulièrement révélateur de ce processus (Ching 2001,

---

1. Les aborigènes ne représentent à l'époque que 2,7% de la population totale, composée majoritairement de Chinois Han immigrés sur l'île depuis le xvii<sup>e</sup> siècle (taux calculé d'après la première enquête sur les familles, menée par le Gouvernement général de Taiwan en 1905 ; Rinji Taiwan kokô chōsabu 1908). Si nous utilisons ici le terme neutre d'« aborigènes », ceux-ci étaient désignés pendant la colonisation par celui de *banjin* 番人 (littéralement « sauvage »). Dans cet article, « Taiwanais » se rapporte aux Chinois Han immigrés sur l'île.

---

\* Université de Genève.

Eskildsen 2002, Fraleigh 2012). Sur le terrain, l'administration coloniale va toutefois établir une démarcation plus fine entre « civilisation » et « sauvagerie » en distinguant les zones d'administration normales (*futsū gyōseiku* 普通行政区), sur les plaines de l'Ouest où résident les Taiwanais, des zones d'administration spéciales (*tokubetsu gyōseiku* 特別行政区), les régions montagneuses de l'Est où sont installés les aborigènes. Dans ces espaces, encore appelés « territoires des sauvages » (*banchi* 蕃地), les indigènes sont exclus du système juridique colonial, leurs droits totalement négligés (Fujii 1989 : 3). L'administration coloniale est de fait avant tout motivée par les intérêts économiques du colonisateur : l'exploitation des mines et des forêts, notamment celle du camphre qui est alors utilisé comme stabilisant pour les explosifs<sup>2</sup>. Soucieux de s'en assurer le monopole, le Gouvernement général restreint strictement l'accès au territoire aborigène<sup>3</sup>. L'incident de Nanzhuang 南庄 va le conduire à donner un plus grand rôle à la force militaire à partir de 1902<sup>4</sup>. Entre 1910 et 1915, le Gouverneur général Sakuma Samata 佐久間左馬太 (1844-1915) lance une série d'opérations à grande échelle et obtient la soumission de la plupart des tribus (Fujii 1989 : 175-227). Par la suite débute la mise en place d'une série de mesures visant à « moderniser » et à « civiliser » les populations locales, qui aboutira à de grands changements dans les territoires aborigènes.

La photographie est le principal média qui nourrit l'imaginaire des Japonais sur les aborigènes taiwanais et, plus généralement, sur l'île de Taiwan. Une importante production de photos débute avec les premiers travaux de l'anthropologie japonaise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Première colonie

---

2. Autour de la Première Guerre mondiale, le Japon occupe la première position des pays exportateurs de camphre. 80 % de sa production provient de Taiwan (Lin 2010).

3. En septembre 1896, le Gouvernement général publie les Règlements pour l'accès au territoire aborigène (*Banchi shutsunyū torishimari kisoku* 蕃地出入取締規則) qui conditionnent toute entrée à l'obtention de l'accord du chef de l'Office d'exploitation. Les autorisations sont avant tout données aux hommes d'affaires japonais qui s'intéressent à l'exploitation des ressources forestières (Taiwan sōtokufu keisatsu honsho 1918 : 28 ; Lin 2010).

4. Dans les premières années de la colonisation, la répression des résistances locales menées par les Taiwanais étant considérée comme la priorité, le Gouvernement général évitait d'entrer en conflit avec les aborigènes. L'incident de Nanzhuang (1902), dû à un conflit entre les aborigènes et le Gouvernement général au sujet de l'exploitation du camphre, a changé les politiques d'administration des territoires (Fujii 1989 : 125-174).

du Japon, Taiwan est en effet un terrain d'enquête idéal pour les anthropologues japonais, et l'occasion pour eux de se former aux nouvelles technologies d'enregistrement du réel. Ceux-ci sont parmi les seuls à avoir accès à ces lieux pendant les premières années de la colonisation. Certains de leurs clichés vont connaître une large diffusion par le biais notamment de la carte postale, dont l'usage s'est répandu dans le monde entier au tournant du siècle. Des clichés représentant les aborigènes taiwanais circulent ainsi abondamment à l'intérieur et à l'extérieur de l'île<sup>5</sup>. L'intérêt du public japonais pour ces images s'accroît au fil de l'expansion japonaise vers l'Asie du Sud-Est et avec l'établissement du concept de « Sud » (*Nanpō* 南方)<sup>6</sup>. Le Sud permet de rêver de fortune, de se libérer de la pression d'une société moderne coercitive, de vivre l'aventure en rencontrant des indigènes, l'Autre sauvage. La riche création littéraire et iconographique relative aux aborigènes taiwanais pendant la période coloniale permet aux lecteurs japonais de s'appropriier et de rêver le Sud<sup>7</sup>. Son influence est considérable sur l'image des marges à la métropole. L'artiste Takehisa Yumeji 竹久夢二 (1884-1934) avouera ainsi que c'est seulement lors de sa première visite à Taiwan, en 1933, qu'il découvre l'existence de Taiwanais sur l'île. Il pensait jusqu'alors qu'il n'y avait là que « des aborigènes sauvages et des Japonais en uniforme<sup>8</sup> ».

---

5. Ceci commence avec la publication par le Gouvernement général de Taiwan, à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'administration japonaise de l'île en 1905, de deux séries de cartes postales commémoratives. Par la suite, la publication privée de cartes postales se développe sur l'île (Li 2003). À propos de l'expansion de la photographie et de l'industrie de la carte postale au Japon à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, voir Satō (2002) et Bennett (2006).

6. L'expansion japonaise vers le sud (*nanshin* 南進) est d'abord marquée par le départ de Japonais en quête d'opportunités à Taiwan, aux Philippines et dans d'autres pays d'Asie du Sud-Est pendant les ères Meiji et Taishō. Elle se poursuit avec l'établissement du concept politique de « sphère de coprosperité de la grande Asie orientale » prôné par l'État pendant l'ère Shōwa (Yano 1975 ; Myers & Peattie 1984 : 172-210).

7. Les romans d'Ōshika Taku 大鹿卓 (1898-1959) et Satō Haruo 佐藤春夫 (1892-1964) sont les plus représentatifs sur ce sujet. À propos de la littérature coloniale concernant les aborigènes taiwanais, voir Ching (2001), Kleeman (2003) et Tierney (2005).

8. *Taiwan nichinichi shinbō* 台湾日日新報, 14 novembre 1933. Takehisa Yumeji s'est rendu à Taiwan à l'occasion d'une exposition de ses œuvres.

L'imaginaire japonais de la « sauvagerie » de Taiwan a cependant commencé bien avant la colonisation. Il a été nourri par des sources littéraires et illustrées de l'époque d'Edo (Yamaji 2004 : 32-40). Le *Wakan sansai zue* 和漢三才図会 (Encyclopédie sino-japonaise illustrée), publié au Japon en 1713 et inspiré du *Sancai tuhui* 三才圖會 (Encyclopédie illustrée des Trois Talents) publié en Chine en 1607, dit ainsi des aborigènes taiwanais qu'ils sont « de caractère méprisable et se mettent toujours nus<sup>9</sup> ». Les *Kōmō zatsuwa* 紅毛雑話 (Récits des poils rouges, c'est-à-dire des Hollandais), traduits de textes néerlandais et publiés en 1787, apportent une description similaire<sup>10</sup> :

Ce sont des gens ignorants qui aiment la tuerie [...]. Les hommes et les femmes marchent tous pieds nus ; ils s'habillent avec un haut court et un simple pagne qui couvre le bas du corps.

俗皆頑愚にして、人を殺す事を好む(中略)男女何れも跣足にして、身に短衫を穿、幅巾をもって腰の下を蔽ふ

(Morishima 1914 [1787] : 473)

Dans ces écrits sur les aborigènes comme dans les photographies ultérieures, la marque la plus constante de leur sauvagerie est la mention de leur corps dénudé. On constate une focalisation particulière sur le corps féminin (Lee 2014 : 112-137). Emma Teng (2004 : 184) notait, dans son étude sur la construction de l'imaginaire chinois à propos de Taiwan sous la dynastie Qing (1644-1911), que le manque de pudeur des femmes aborigènes choque tous les voyageurs chinois. La littérature coloniale japonaise décrit elle aussi les femmes aborigènes taiwanaises comme sexuellement ouvertes, preuve de leur nature indomptée<sup>11</sup>. La rencontre du colonisateur

---

9. « *Sono jinpin hisen nishite, tsuneni rakei tosu* 其人品卑賤常裸形 » (Terajima 1713 : vol. 13, 27-28).

10. Les *Kōmō zatsuwa* sont des récits illustrés, édités par Moriyama Chūryō 森島中良, qui présentent de nombreuses connaissances – y compris géographiques – et techniques acquises par les Hollandais. Le Sud de Taiwan a été occupé par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales entre 1624 et 1662, période durant laquelle les Néerlandais ont eu des contacts fréquents avec les aborigènes.

11. Plusieurs travaux ont été menés sur ce sujet : Kleeman (2003 : 11-66), Ching (2001 : 133-174), Tierney (2005). En Occident également, le corps féminin colonisé

japonais et de ces femmes indigènes est souvent mise en scène pour évoquer le contact conflictuel entre la civilisation et la sauvagerie. La représentation de femmes au corps à moitié nu demeure l'un des thèmes préférés de la photographie coloniale indépendamment des transformations des pratiques vestimentaires des aborigènes au cours de la colonisation. Loin d'être anodine, elle participe au discours faisant de la marge taiwanaise un territoire sauvage, à la fois désirable et à dominer.

Dans cet article, nous examinerons tout d'abord la production photographique des anthropologues japonais, premiers photographes de l'île « sauvage », et montrerons comment ceux-ci se sont inspirés des thèmes établis dans les illustrations ethnographiques chinoises de l'époque Qing. Nous regarderons ensuite comment ces premières photographies ont été déterminantes dans la construction d'images de Taiwan par les photographes des générations suivantes. Nous nous attacherons plus précisément pour cela à la carte postale, principal support des clichés représentant Taiwan pendant la période coloniale<sup>12</sup>.

Avec le développement continu des studios de photographie sur l'île, et l'accès de plus en plus facile au territoire aborigène après à la fin des répressions, à partir du milieu des années 1910, les photographes commerciaux deviennent une source alternative d'images pour l'industrie de la carte postale<sup>13</sup>. La perspective coloniale reste néanmoins très présente : Paul Barclay

---

se situe au centre du discours sur la sexualité et des métaphores de la relation coloniale (Yee 2000).

**12.** Notre travail se fonde principalement, mais non exclusivement, sur l'étude de trois collections de cartes postales coloniales ouvertes à la consultation publique : 1) East Asia Image Collection (abrégiée E.A.I.C ci-après ; <http://digital.lafayette.edu/collections/eastasia>). Conservées au Lafayette College aux États-Unis, les images sont annotées et datées de façon systématique avec une explication détaillée de Paul Barclay, éditeur principal du site. 2) Taiwan Memory (NCL : <http://memory.ncl.edu.tw/>). Relevant de la Bibliothèque nationale centrale de Taiwan, le site présente une collection de plus de quatre mille cartes postales. 3) Taiwan Pictures Digital Archives (Taipics : <http://taipics.com/>). Maintenu par deux collectionneurs privés, Marc Plumber et David Reid, le site recueille une riche collection de cartes postales classées par thème.

**13.** Le milieu de la photographie à Taiwan pendant la période coloniale reste dominé par des photographes japonais jusqu'à la fin des années 1920, avant que les studios tenus par des Taiwanais de retour du Japon après une formation en photographie ne commencent à se développer. Cependant, ces derniers coopèrent moins souvent avec

a ainsi montré comment le Gouvernement général a joué un rôle actif dans « la production et la dissémination des cartes postales afin de propager un point de vue particulier sur la vie en territoire aborigène » (Barclay 2010a : 81). Il a également mis en évidence les liens étroits qui existaient entre le Gouvernement général, les universitaires japonais, le milieu artistique et l'industrie de la carte postale à Taiwan<sup>14</sup>. Il confirme que l'industrie de la carte postale a eu tendance à publier des clichés qui ont accentué l'identité ethnique des aborigènes en mettant en scène le port du costume traditionnel, ou encore en recolorant sur les photographies des tatouages déteints avec le temps. Son étude, essentielle pour notre travail, privilégie l'analyse de la production des cartes postales et se soucie moins du rôle de la représentation du corps dans la photographie coloniale. La question a été abordée frontalement par Robert Eskildsen (2002) et Matthew Fraleigh (2012), qui ont montré comment la représentation du corps sert à distinguer les Japonais « civilisés » des aborigènes « sauvages ». Leur propos est toutefois limité au premier temps de la rencontre coloniale, leur corpus étant constitué des illustrations des sources littéraires et commerciales traitant de l'Expédition de Taiwan de 1874<sup>15</sup>. L'étude d'Henrietta Harrison (2003), qui couvre la période suivante, contextualise les choix vestimentaires des aborigènes dans la transformation de leur rapport avec les autorités coloniales en considérant la question du genre. Notre travail veut quant à lui questionner le rôle attribué aux femmes dans la photographie coloniale à travers l'examen de la représentation de leur corps dénudé.

---

le Gouvernement général ou avec le milieu commercial composé majoritairement de Japonais influents.

14. Voir aussi, à propos de la représentation des cultures étrangères à travers les cartes postales coloniales japonaises, Urakawa (2008).

15. L'Expédition de Taiwan de 1874 est une opération punitive provoquée par le massacre de 54 marins d'Okinawa par des aborigènes taiwanais du village de Mudan 牡丹 en 1871 (voir par ex. Makihara 1994 : 277-283). Prélude à la colonisation japonaise de Taiwan, l'Expédition constitue la première rencontre de la nation moderne japonaise avec les « sauvages » de sa périphérie.

## Les premiers dévoilements de la photographie anthropologique japonaise à Taiwan

Nous traiterons dans cette partie de deux personnages : les anthropologues Torii Ryūzō 鳥居龍藏 (1870-1953) et Mori Ushinosuke 森丑之助 (1877-1926), pionniers japonais de l'étude des aborigènes taiwanais. Fortement influencés par l'anthropologie évolutionniste européenne et par les discours occidentaux sur la civilisation, ils sont représentatifs de ces anthropologues japonais qui jugeaient, en fonction de critères physiques, sociaux, culturels et économiques, que les colonisés du Japon étaient des retardataires dans la course à la civilisation. Pour Paul Barclay, l'approche anthropologique japonaise du début du xx<sup>e</sup> siècle est ainsi marquée par ce que Johannes Fabian appelle le « déni de co-temporalité » (Barclay 2010a : 86). Elle se caractérise par une « tendance persistante et systématique à placer le(s) référent(s) de l'anthropologie dans un Temps autre que le présent du producteur du discours anthropologique » (Fabian 2006 : 72). Dans ce contexte, elle entretient « une relation de complot » avec les autorités coloniales : ces dernières se servent des enquêtes des anthropologues pour justifier le besoin d'apporter la civilisation aux colonisés (Yamaji 2002 : 9). On peut penser que la production photographique de ces premiers chercheurs participe de cette relation.

C'est à vingt ans que Torii Ryūzō découvre l'œuvre de l'archéologue allemand Heinrich Schliemann (1822-1890) et s'engage à suivre ses pas<sup>16</sup>. Assistant au laboratoire d'anthropologie de l'université impériale de Tokyo, il est envoyé quatre fois à Taiwan entre 1896 et 1900, afin d'y étudier les aborigènes. Son institution le dote d'un appareil photo dont il commence aussitôt l'apprentissage. Torii est donc le premier anthropologue japonais à utiliser la photographie sur un terrain de recherche et c'est à Taiwan qu'il commence<sup>17</sup>. Parmi les 2 545 clichés qu'il prend en Asie, presque un tiers concerne les aborigènes taiwanais (Torii Ryūzō *shashin shiryō kenkyūkai*

16. Sur Torii, voir Nanta (2004).

17. Les anthropologues japonais travaillaient plutôt à l'aide de croquis pour rendre compte de leurs observations sur le terrain et coopéraient avec des studios de photographie en cas de besoin (Torii 2013 [1953] : 117 ; Sunami 2011 : 425-428).

1990, vol. 1 : 11)<sup>18</sup>. Son enquête fait partie d'« un projet plus large visant à découvrir les origines de la race japonaise dans le Pacifique Sud » et pour lequel il s'agit de retrouver « la relation entre les fossiles vivants sur l'île – les aborigènes – et les habitants préhistoriques du Japon » (Barclay 2001 : 118, 134). Le lien établi par Torii entre corps dénudé et niveau de civilisation s'exprime dès l'introduction d'un discours prononcé en 1897 :

Ceci est connu de tous, les êtres humains sont à l'origine dénudés comme les singes anthropoïdes et il est sûr que leur sexe n'est pas recouvert. Ce n'est cependant pas qu'une histoire lointaine. Aujourd'hui encore, il existe des aborigènes dont le corps reste dénudé et le sexe découvert [...].

Qu'en est-il des aborigènes taiwanais ? Ceux-ci portent des « vêtements » incomplets. Par exemple les Ami de Qilai, entièrement nus la plupart du temps, qu'ils soient dans leur maison ou dehors, portent parfois un pagne. [...] Celui-ci est attaché autour des hanches avec un fil en chanvre, et est constitué d'un petit morceau de tissu noir suspendu devant leurs parties génitales, cachant à peine le sexe [...]. (Torii 1897 : 355)

On le voit, pour Torii, la nudité est une caractéristique qui relie les aborigènes taiwanais aux ancêtres des êtres humains. Sa description aborde ensuite les différentes sortes de pagnes que portent les hommes Ami selon les régions. La photo des Ami de Qilai, prise par Torii en 1896, illustre le passage cité ci-dessus (fig. 1). Elle montre deux femmes en train de piler des céréales, accompagnées d'un homme debout. L'une des femmes est torse nu, tandis que l'autre revêt un haut aux manches mi longues ; l'homme à leur côté porte seulement un pagne. L'activité représentée, le pilage des céréales, vient renchérir sur la nudité pour souligner l'altérité des aborigènes<sup>19</sup>.

Les autres photos des Ami de Qilai prises par Torii attestent toutefois d'une réelle diversité : certaines femmes adoptent un haut de style chinois qui couvre leur poitrine par exemple (Torii Ryūzō shashin shiryō kenkyūkai

---

18. Le musée de l'université de Tokyo a publié en quatre volumes un catalogue de photos prises par Torii. Les volumes 2 et 3 sont consacrés à Taiwan.

19. En bon anthropologue, Torii fixe avec son appareil les différents éléments rendant compte des activités économiques. Les thèmes retenus – tissage, chasse à l'arc ou pêche au lancer – affirment le caractère primitif de la culture aborigène. Analysant les clichés de Torii, Wang (2009 : 171-91) propose de retenir cinq catégories : les caractéristiques physiques (clichés anthropologiques ; voir De L'Estoile 2005), le contexte social, les paysages et les constructions, la culture matérielle et, enfin, la présence des Japonais.



**Fig. 1**

Ami de Qilai. Femmes décortiquant des céréales (*Qilai no ami zoku*. *Dakkoku chū no josei* 奇萊のアミ族。脱穀中の女性), photo prise entre août et décembre 1896.

(Torii Ryūzō *shashin shiryō kenkyūkai* 1990, vol. 2, cliché 44)

1990, vol. 2, clichés 40-47). Ses clichés de la tribu Puyuma (Torii Ryūzō *shashin shiryō kenkyūkai* 1990, vol. 2, clichés 97-138), exposent de la même façon une variété de vêtements, couvrant ou dénudant à différents degrés les corps. Si, sur la photo prise en 1896, les deux femmes au centre de l'image sont représentées torse nu (fig. 2), l'anthropologue note bien que certaines femmes Puyuma, en particulier celles possédant un statut tribal plus élevé, portent des vêtements de style chinois (Torii 1976 [1897] : 480-481). On sait que les femmes ont été les premières à adopter le costume chinois, souvent suite à leur mariage avec un Taiwanais, et ce d'autant plus que leur groupe était proche des plaines où ces derniers vivaient (Harrison

2003 : 339)<sup>20</sup>. La soumission progressive des aborigènes à l'autorité japonaise, à partir des années 1910, a ensuite poussé les hommes à s'adapter au costume japonais ou occidental, dans une revendication symbolique de leur modernité et de leur capacité à concurrencer le colonisateur (*ibid.* : 343-348). Les femmes sont alors devenues les « porteuses principales de l'identité ethnique » (*ibid.* : 350) en choisissant des costumes traditionnels qui intégraient des éléments japonais, chinois ou occidentaux, pour à la fois maintenir l'authenticité de leur identité et s'adapter aux changements de la société coloniale. Les photos de Torii rendent finalement assez bien compte de ce jeu sur le vêtement. En revanche, les photographes des générations suivantes et l'industrie de la carte postale ne manifesteront aucun intérêt pour les changements des cultures aborigènes face aux forces d'occupation. Ils ne retiendront que certains clichés de Torii, pour ne reproduire que l'image de la nudité des corps « sauvages ».

Mori Ushinosuke arrive à Taiwan en septembre 1895 comme interprète de l'armée japonaise. Son travail lui permet d'être en contact avec les aborigènes pour lesquels il se découvre une véritable passion. Pendant les premières années de son séjour, Mori parcourt le territoire et observe « sans aucun but la vie quotidienne des aborigènes » (Mori 1913 : 8). En 1900, il accompagne Torii Ryūzō dans son quatrième voyage sur l'île. Ce dernier le forme aux techniques photographiques et l'initie aux méthodes ethnographiques. L'arrivée successive sur le territoire de chercheurs de différentes disciplines l'encourage à mener une étude systématique des aborigènes (Mori 1913 : 8). C'est ainsi que Mori deviendra le principal producteur des photos de Taiwan utilisées à des fins commerciales et de propagande officielle (Barclay 2010a : 101-102)<sup>21</sup>.

---

20. Harrison (2003 : 335) explique que les hommes adoptent plus tardivement les costumes de style chinois ou japonais car le corps dénudé est pour eux associé à la force et à l'endurance. En outre, le costume traditionnel propre à chaque groupe permet de dévoiler les tatouages, marqueurs de masculinité et du statut social.

21. Notre analyse s'appuie sur le *Taiwan sanzoku zufu* 臺灣蕃族圖譜 (Recueil de photos des aborigènes taiwanais) publié en deux volumes en 1915. Chacun de ces volumes recueille cent clichés dont la majorité est prise par Mori. Il ne s'agit pas toutefois de la totalité de sa production. L'anthropologue mentionne par exemple dans la préface que les photos qu'il a prises avant 1900, déjà publiées ailleurs et circulant depuis sur le marché, ne figurent pas dans ce recueil. Non identifiables, ces premiers clichés n'ont pas pu être inclus dans notre étude.



**Fig. 2**  
Diversité des costumes (*Kakushu ifuku o kita hitobito* 各種衣服を着た人々), photo prise entre août et décembre 1896.

(Torii Ryūzō *shashin shiryō kenkyūkai* 1990, vol. 2, cliché 111)

Ses prises de vue ne diffèrent pas fondamentalement de celles de son mentor. On y constate le même intérêt pour les caractéristiques morphologiques ou les activités économiques et culturelles. La nudité y constitue également l'un des traits attribués à l'ethnicité aborigène. La photo suivante (fig. 3), prise en 1902, est intéressante à cet égard. Elle montre de façon très banale une femme de la tribu Bunun seins nus, en train de tisser, entourée par des enfants. Or, d'après le photographe lui-même, la plupart des femmes de la tribu Bunun s'habillent avec des vêtements de style chinois<sup>22</sup>.

---

22. Mori souligne ce point dans l'annotation de plusieurs photos (Mori 1915 : clichés 1-28). Les photos prises par Torii Ryūzō dans le même village quelques années plus tôt montrent de même l'adoption courante des vêtements de style chinois par les femmes Bunun (Torii Ryūzō *shashin shiryō kenkyūkai* 1990, vol. 3 : clichés 94-124).



**Fig. 3**  
Tissage dans la tribu Bunun (*Bunun zoku no kigyō* ブヌン族の機業),  
janvier 1902.

(Mori 1915, vol. 2, cliché 11)



**Fig. 4**  
Tissage dans la tribu Bunun (*Bunun zoku no kigyō* ブヌン族の機業).  
Reproduction teintée de la photo de Mori (fig. 3) pour une carte postale,  
date de publication inconnue.

([http://taipics.com/abo\\_weavers.php/](http://taipics.com/abo_weavers.php/))

Cette photo est d'ailleurs la seule du *Taiwan sanzoku zufu* à montrer une femme Bunun à demi nue. C'est pourtant elle qui est retenue pour la carte postale (fig. 4) : la nudité féminine est un motif privilégié quand il s'agit de représenter la sauvagerie des aborigènes.

Mori Ushinosuke disparaît le 4 juillet 1926 pendant son trajet de retour au Japon<sup>23</sup>. Il est alors le photographe le plus prodigue de clichés d'aborigènes taiwanais, reproduits sur divers supports et parus dans des publications destinées aussi bien au Japon qu'à l'extérieur du pays<sup>24</sup>. Ses photographies exercent une influence considérable sur la vision japonaise du territoire aborigène de Taiwan (Barclay 2010a : 100-101).

## Modèles ethnographiques chinois de l'époque mandchoue et corps sauvage

Lorsque les premiers anthropologues japonais commencent à s'intéresser aux aborigènes taiwanais, ils ont tout à découvrir (Torii 2013 [1953] : 116). Ils consultent alors, pour débiter leurs recherches, les sources écrites chinoises de l'époque Qing. Les *Chroniques de la préfecture de Taiwan* (*Taiwan fuzhi* 臺灣府志), compilées par le gouvernement local, représentent la principale référence sur la situation de l'île sous la dynastie Qing. Elles sont souvent accompagnées d'illustrations à caractère ethnographique qui décrivent la vie quotidienne et les coutumes des aborigènes. La première chronique de Taiwan est compilée en 1685, soit un an après la prise de contrôle de l'île par le pouvoir mandchou (1683, règne de l'empereur Kangxi)<sup>25</sup>. Il faut tou-

---

23. La thèse officielle évoque un suicide, suite aux difficultés rencontrées dans l'élaboration d'un projet d'établissement d'un « paradis des aborigènes » (*banjin no rakuen* 蕃人の楽園), qui aurait permis de maintenir la paix dans les territoires (Mori 2000 : 95-110).

24. Des photos prises par Mori ont été utilisées dans un article du *National Geographic Magazine* de 1920 (vol. 37, n° 3, mars) et dans l'ouvrage de Janet McGovern, *Among the Headhunters of Formosa*, publié en 1922. Le *Report on the Control of the Aborigines in Formosa*, publié en 1911 par le Bureau des affaires aborigènes du Gouvernement général à destination des non Japonais, contenait de même environ cinquante photos de Mori (Barclay 2010a : 100).

25. Cette chronique de Taiwan a connu de nombreuses révisions jusqu'en 1888, dont les six révisions compilées durant l'ère de prospérité de la dynastie, sous les règnes des



empereurs Kangxi (1661-1722), Yongzheng (1722-1735) et Qianlong (1735-1796), Fig. 5 (g.)

Illustration des coutumes aborigènes de la *Chronique du bourg de Zhuluo*, pilage du riz (*Zhuluo xianzhi fansutu. Chongmi* 諸羅縣誌番俗圖—春米), 1717.

(Institute of Ethnology, Academia Sinica,  
Zhongyang yanjiuyuan minzuxue yanjiusuo 中央研究院民族學研究所,  
<http://c.ianthro.tw/285254>)

Fig. 6 (d.)

Illustrations des coutumes aborigènes, tissage (*Fanshe caifengtu. Zhibu* 番社采風圖—織布), 1745-46.

(Institute of History and Philosophy, Academia Sinica,  
Zhongyang yanjiuyuan lishiyuyan yanjiusuo 中央研究院歷史語言研究所,  
<http://saturn.ihp.sinica.edu.tw/~wenwu/taiwan/fan.htm>)

tefois attendre 1717 (*Chronique du bourg de Zhuluo, Zhuluo xianzhi* 諸羅縣誌, voir fig. 5) pour voir apparaître les premières illustrations ethnographiques<sup>26</sup>. Celles-ci présentent les coutumes et les activités économiques des aborigènes en dix thèmes qui deviendront les motifs typiques des illustrations ethnographiques des aborigènes taiwanais réalisées au cours de la période mandchoue<sup>27</sup>.

La *Chronique du bourg de Zhuluo* et ses descriptions illustrées vont ainsi servir de modèle à tous les comptes rendus suivants. On constate toutefois une évolution allant vers une plus grande indépendance des illustrations : alors que celles-ci accompagnent initialement le texte, qui est central, elles vont peu à peu s'en détacher pour constituer des rouleaux ou des brochures à part, objets de collection et sujets d'imitation pour d'autres artistes (Shih 2010 : 14). C'est le cas des *Illustrations des coutumes aborigènes (Fanshe caifengtu* 番社采風圖, fig. 6) réalisées entre 1745 et 1746, à la demande du préfet de Taiwan Liushiqi 六十七<sup>28</sup>.

La popularité des images d'aborigènes taiwanais croît en même temps que se développent les « Illustrations des barbares du Sud » (*Miaomantu* 苗蠻圖) décrivant les populations des périphéries de l'empire Qing<sup>29</sup>.

sont les plus riches.

26. Zhuluo est le nom donné à une délimitation administrative mise en place par les Qing qui correspond à un grand quart Nord-Ouest de l'île entre 1684 et 1723.

27. Ces dix thèmes (« poser le toit », « planter les semis », « récolter », « ranger la récolte », « festival », « boire et fêter », « piler le riz », « chasser le cerf », « pêcher » et « cueillir des noix de bétel ») sont inspirés des illustrations des « Tableaux du labour et du tissage » (*gengzhitu* 耕織圖, jap. *kōshokuzu*), mises au point durant la dynastie Song (960-1297). Le *gengzhitu* est un genre de la peinture chinoise qui illustre les procédés de la riziculture et de la sériciculture, deux des activités économiques les plus importantes dans l'histoire prémoderne chinoise. Le principe en devient populaire à l'époque Qing, lorsque l'empereur Kangxi commande des œuvres sur les mêmes thèmes (Teng 2004 : 152-156). À propos des illustrations ethnographiques chinoises de l'époque Qing, voir Xiao (1999).

28. Le préfet Liushiqi avait déjà fait compiler en 1744 une *Chronique révisée de la préfecture de Taiwan (Chongxiu Taiwan fuzhi* 重修臺灣府志). Les *Illustrations des coutumes aborigènes* montrent une forte influence des illustrations de la *Chronique du bourg de Zhuluo* (Du 1998).

29. Les *Miaomantu* apparaissent en Chine au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et deviennent très prisées des collectionneurs chinois, mais aussi japonais et occidentaux, au siècle suivant (Teng 2004 : 156-159).



**Fig. 7**  
Illustrations des tribus aborigènes taiwanaises (*Taiwan fanshetu* 臺灣番社圖), réalisées par Xushu 徐澍, 1820\*.

(Collection du Musée national de Taiwan,  
[https://nchdb.boch.gov.tw/webno/cultureassets/  
Antiquity/info\\_upt.aspx?p0=620](https://nchdb.boch.gov.tw/webno/cultureassets/Antiquity/info_upt.aspx?p0=620))

\* L'auteur de cette illustration est peu connu. D'après l'analyse de Du Zhengsheng (1998 : 8-9), le peintre ne serait jamais allé à Taiwan mais aurait réalisé cette œuvre en s'inspirant d'illustrations chorographiques, et en particulier du *Fanshe caifengtu*.

Originellement basées sur les descriptions ethnographiques conçues pour un usage informatif et destinées aux officiels locaux administrant les frontières, les reproductions vont être réalisées pour un usage décoratif et destinées aux collectionneurs privés (fig. 7). Elles constituent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les sources principales d'informations sur les indigènes taiwanais pour les anthropologues japonais avant que ceux-ci n'entrent en contact direct avec les aborigènes.

Torii Ryūzō mentionne effectivement dans son autobiographie qu'il a consulté des chroniques de Taiwan avant son départ afin de se renseigner sur la situation des aborigènes (Torii 2013 [1953] : 116)<sup>30</sup>. Il connaît alors sans doute les illustrations ethnographiques qui accompagnent les chroniques. Il a d'autre part, lors d'une visite d'un palais royal en Mandchourie en 1905, découvert les *Illustrations des tributs à la Cour des Qing* (*Huangching zhigongtu* 皇清職貢圖) réalisées au XVIII<sup>e</sup> siècle. Chaque peuple versant un tribut à la dynastie mandchoue y est représenté par un homme et une femme en costume traditionnel. Leur corps est plus ou moins dénudé, selon le niveau de civilisation qui leur est reconnu dans la vision chinoise. L'anthropologue a tout spécialement pris en photo la partie qui représente les aborigènes taiwanais<sup>31</sup>. Les illustrations mandchoues constituent de toute évidence pour lui une source d'information précieuse. On sait par ailleurs que Mori Ushinosuke a également consulté les chroniques chinoises de Taiwan. Il s'appuie par exemple sur la *Chronique révisée de la préfecture de Taïwan* (1744) pour analyser les changements de coutumes et de costumes de la tribu Paiwan lors de sa visite avec Torii en 1900. Se référant à l'ancien ouvrage, qui mettait en scène la nudité des Paiwan, Mori témoigne de l'adoption de vêtements de style chinois par les hommes et explique que

---

30. L'anthropologue précise qu'il a également lu le travail du missionnaire canadien George Leslie Mackay (*From Far Formosa: The Island, its People and Missions*, 1896), *l'Histoire des îles taiwanaises* (*Taiwan shotōshi* 台灣諸島誌, 1896) du géographe Ogawa Takuji 小川琢治 (1870-1941), ainsi que l'ouvrage de René Verneau publié en 1890, *Les races humaines*, dans lequel un court passage évoque les habitants aborigènes à Taïwan (Torii 2013 [1953] : 116).

31. Torii Ryūzō shashin shiryō kenkyūkai, 1990, vol. 4, cliché 10. Dans ce volume, on trouve une autre photo de l'œuvre chinoise, prise lors de la même visite, relative à la minorité Mong (cliché 11). Torii s'est rendu en Chine en 1902 pour étudier le lien entre les Mong et les aborigènes taiwanais.

ceux-ci commencent à s'habiller avec un haut couvrant à peine le nombril et une jupe courte cachant les parties génitales (Mori 1924 : 158-159). Pour lui, l'adoption de vêtements chinois par les Paiwan et leur code vestimentaire, qui respecte la hiérarchie tribale et la distinction de genre, sont les preuves de l'état avancé de leur culture par rapport aux autres tribus de Taiwan.

Les anciennes descriptions ethnographiques ne servent pas seulement de source d'information. Elles orientent aussi le regard photographique des anthropologues japonais. La scène du pilage des céréales (fig. 2) montre par exemple une certaine similitude avec les illustrations figures 5 et 7. De même la photo du tissage (fig. 3) avec l'illustration figure 6. Comme nous l'avons déjà souligné, activités économiques et sociales indigènes et nudité sont fréquemment combinées pour souligner l'état primitif des aborigènes. Emma Teng met en évidence un phénomène de « mise en icône » dans les illustrations chinoises, qui associe le corps dénudé des aborigènes taiwanais et d'autres marqueurs visuels – les tatouages, les muscles bien marqués, les poses belliqueuses – aux signes de primitivité de leur civilisation (Teng 2004 : 149-172). La représentation de la poitrine nue des femmes était un de ces indices. Pour les peintres chinois, la poitrine dénudée et les pieds nus des femmes aborigènes permettent de souligner leur différence avec les femmes chinoises, dont le corps est strictement couvert et qui suivent, dans leur majorité, la pratique des pieds bandés. La représentation du corps dénudé, de la poitrine aux pieds, rend alors « disponible le corps "sauvage" féminin au regard voyeuriste et colonial » (*ibid.* : 156)<sup>32</sup>. Outre la nudité, la participation des femmes aborigènes aux travaux manuels « pénibles » représente également, selon la perspective chinoise, un signe de barbarie (*ibid.* : 255 ; Du 1998 : 26-27). La photographie anthropologique japonaise reprend ces signes de leur faible degré de civilisation. Et les

---

32. Du (1998 : 3, 20) remarque toutefois que la représentation de la demi-nudité des femmes aborigènes taiwanaises n'est pas une composante systématique des descriptions chinoises. Si, par exemple, la majorité des illustrations de la *Chronique du bourg de Zbuluo* présente les femmes aborigènes seins nus, suivant fidèlement en cela ce que dit le texte, dans les *Illustrations des coutumes aborigènes* seuls les hommes sont torse nu alors que les femmes portent des hauts de style chinois qui couvrent leur poitrine. Ces différences peuvent s'expliquer par des facteurs spécifiques, tels que la date de création des œuvres ou l'interprétation que font les artistes des textes écrits.

photographes des générations suivantes perpétueront cette représentation des femmes aborigènes.

## Le nu exotique des cartes postales coloniales

Pendant les deux premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, la carte postale est le support dominant des clichés représentant Taiwan. D'autres supports photographiques commencent certes à se développer à partir des années 1910-1920, mais l'industrie de la carte postale continue à enrichir ses productions jusqu'à la fin des années 1930 (Barclay 2010a : 82). Avec la guerre contre la Chine en 1937, l'usage de l'appareil photo est strictement contrôlé par le Gouvernement général, afin de limiter l'utilisation de la photographie à des fins de propagande et d'éviter la diffusion d'informations confidentielles sur des lieux ayant une importance militaire. On continue toutefois à vendre des cartes postales sur l'île, comme en témoigne le journaliste américain Harrison Forman lors de son voyage à Taiwan en 1938<sup>33</sup>. Non seulement celles-ci contribuent à la construction de l'image du monde colonial, mais elles exercent encore une influence considérable sur le regard des photographes.

La clientèle des cartes postales à Taiwan est majoritairement constituée de résidents de la colonie ou de touristes japonais<sup>34</sup>. Les images font leur fonds de commerce de l'exotisme des coutumes et des paysages locaux. Le thème des aborigènes continue de rencontrer un grand succès : environ 30 % des cartes concernent les aborigènes et leurs coutumes dans la

---

33. Forman (1938). Ses photos des aborigènes taiwanais présentent d'ailleurs une forte ressemblance avec les cartes postales qui circulaient largement à l'époque (Barclay 2010b).

34. D'après une étude statistique publiée en 1917, parmi les 15 594 446 cartes postales expédiées de Taiwan en 1916, 40 % sont envoyées par des Taiwanais et 60 % par les Japonais. Ces derniers représentent pourtant seulement 4 % de la population totale de l'île à l'époque (*Taiwan nichinichi shinbō* 台湾日日新報, 7 décembre 1917). Une grande partie des cartes postales publiées à Taiwan se retrouvent aujourd'hui chez les bouquiniéristes du Japon (Li 2003 : 12).

collection E.A.I.C, 20 % dans celle de la Bibliothèque nationale centrale<sup>35</sup>. Le reste des cartes postales produites pendant la période coloniale porte sur des sujets divers tels que les constructions modernes, les ressources naturelles ou les coutumes des Taiwanais.

Si l'on excepte les photographies dues à des universitaires japonais identifiables, la plupart des clichés reproduits par les cartes postales sont l'œuvre de photographes anonymes ayant travaillé pour des studios ou des maisons d'édition. Il est dès lors difficile de définir les circonstances de la prise de vue et les éventuelles mises en scène du photographe<sup>36</sup>. Celui-ci a-t-il expressément demandé aux sujets de se dénuder pour la photo, comme ont pu le faire certains anthropologues occidentaux du tournant du xx<sup>e</sup> siècle (Peterson 2003 ; Poignant 2004) ? Quoi qu'il en soit, certaine est l'intention des photographes japonais de construire des clichés représentatifs d'une société indigène par le procédé de « mise en icône » que l'on retrouve dans les illustrations chinoises et la photographie anthropologique, tout comme est évidente la stratégie des dirigeants de l'industrie de la carte postale, avec le choix délibéré de publier des photos exotiques, dont la représentation de la poitrine dénudée féminine est une garantie.

Néanmoins, toutes les femmes aborigènes ne sont pas représentées seins nus. On constate au contraire une diversité de choix vestimentaire chez ces dernières. En réalité, les cartes postales des femmes aborigènes seins nus sont souvent issues des mêmes photos originales, publiées, republiées, rééditées, par les maisons d'édition. Cela confirme la popularité, pour ne pas dire la nécessité, du motif.

La production des cartes postales d'aborigènes démontre une proximité thématique avec la photographie anthropologique japonaise et, au-delà, avec les illustrations ethnographiques chinoises. Il faut rappeler ici que les femmes dont la poitrine est exposée sur les cartes sont pour la plupart

---

35. D'après l'étude de Barclay sur la collection de cartes postales de Gerald Warner, consul américain à Taiwan entre 1937 et 1941, la moitié des cartes montrent des aborigènes, contre seulement 20 % les Taiwanais (Barclay 2010a : 86-87).

36. Dater la carte postale est une autre difficulté. Si la carte a été envoyée par la poste, le cachet et le timbre aideront à délimiter la période de publication de celle-ci. Toutefois, la majorité des cartes conservées n'a jamais été utilisée. On peut également vérifier la façon dont est effectuée, au dos de la carte, la division séparant l'adresse du message. Celle-ci a en effet connu plusieurs changements réglementaires au cours de la colonisation.

engagées dans des activités artisanales et physiques considérées comme typiques de la « culture indigène » (tisser – fig. 8, piler des céréales – fig. 9, fumer la pipe – fig. 10, porter des jarres sur la tête – fig. 10). Les éléments « poitrine nue », « femme » et « activités traditionnelles aborigènes » suffisent à reconstituer une société indigène telle qu'elle s'inscrit dans l'imaginaire japonais.

Certaines scènes « typiques » connaissent plusieurs versions qui laissent entrevoir le travail de composition du photographe. La femme tissant (fig. 8), publiée entre 1918 et 1933 par Niitakadō 新高堂, a connu ainsi plusieurs rééditions durant la même période<sup>37</sup>. La photo représente une femme aborigène assise en train de tisser au centre de la scène, un enfant attaché sur le dos. Elle est entourée de neuf autres enfants et d'une femme tenant un bébé dans les bras. Le photographe semble avoir pris plusieurs clichés lors de la même séance. Une seconde version de la scène a été reproduite plusieurs fois en cartes postales (fig. 11), elles aussi publiées entre 1918 et 1933, mais par une autre maison d'édition, *Akaoka shōkai* 赤岡商会<sup>38</sup>. Bien qu'elle ait été prise selon un angle légèrement différent, sa composition est quasiment identique à celle de la carte fig. 8, à ceci près que la femme et le bébé sont absents de la scène. Les différences de colorisation sont en revanche flagrantes : les aréoles des seins de la femme tissant sont

---

37. Le Pitt River Museum à Oxford conserve la même carte, comportant le même numéro de série, probablement publiée par la même maison d'édition ([http://photographs.prm.ox.ac.uk/pages/1998\\_234\\_16\\_3.html](http://photographs.prm.ox.ac.uk/pages/1998_234_16_3.html)). La période de publication de la carte est inconnue. Cette carte fait partie de la collection de cartes postales d'Arthur Morgan Young, éditeur du *Japan Chronicle Daily* entre 1922 et 1936, qui l'aurait acquise en 1937 lorsqu'il fut envoyé à Taiwan pour réaliser un rapport sur l'île pour le gouvernement japonais. L'E.A.I.C conserve une édition non présentée ici de la carte fig. 8, publiée par Niitakadō (Iw0092). Le site Taipics conserve une édition encore différente ([http://taipics.com/abo\\_weavers.php](http://taipics.com/abo_weavers.php)), dont la période de publication et la maison d'édition sont inconnues. La même photographie est également insérée dans un livre traitant des modes de production en Chine et à Taiwan (Fujimoto 1925).

38. Nous avons trouvé deux autres éditions de la carte fig. 11. L'une est conservée au Musée national de Taiwan (<https://collections.culture.tw/Object.aspx?SYSUID=13&RNO=QUgwMDMzMtctMDAx>), publiée par la même maison d'édition et pendant la même période. Le même cliché est utilisé dans les *Notes sur les aborigènes* d'Inoue Inosuke (1926).



Fig. 8



Fig. 9

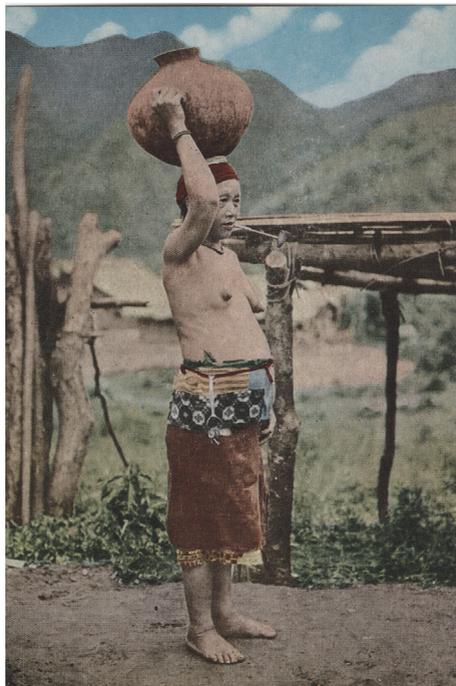


Fig. 10

**Fig. 8 (ci-contre, haut)**

*Savage woman at weaving, Formosa.* Carte postale E.A.I.C. (lw0137), publiée entre mars 1918 et février 1933.

(<http://digital.lafayette.edu/collections/eastasia/lewis-postcards/lw0137>)

**Fig. 9 (ci-contre, bas)**

*Pounding millet by savage women, Formosa.* Carte postale E.A.I.C. (lw0108), publiée entre mars 1918 et février 1933 par la maison d'édition Seibanya shōten 生蕃屋商店. Photographe inconnu.

(<http://digital.lafayette.edu/collections/eastasia/lewis-postcards/lw0108>)

**Fig. 10 (ci-dessus)**

Tribu Ami (Aborigènes de Taïwan). Femme puisant de l'eau (*Taiwan no banjin*) *Ami zoku mizu o kumu onna* (台灣の蕃人) アミ族 水を汲む女). Carte postale E.A.I.C. (wa0320), février 1933 – mars 1941.

(<http://digital.lafayette.edu/collections/eastasia/warner-postcards/wa0320>)



**Fig. 11**  
*Hataori of Marikowan* (Tissage chez les Marikowan). Publiée entre mars 1918 et février 1933.  
(Collection Yan Bozheng 顏博政, cliché autorisé Lee Ju-Ling)



**Fig. 12**  
Femme aborigène tissant (tribu Atayal) (*Banfu no hataori (taiyaru zoku)* 蕃婦の機織 (タイヤル族)).  
*Taiwan shashin taikan* 台湾写真大観 (*Album photographique de Taiwan*), autour de 1918.  
(Collection de la Taiwan kyōkai 台湾協会 à Tokyo, cliché autorisé Lee Ju-Ling)

teintées en jaune, les tatouages de son visage davantage soulignés. Ici encore la poitrine nue et le corps marqué participent à son assignation ethnique.

La même scène a suscité un troisième cliché, plus resserré sur la tisserande (fig. 12). Celui-ci paraît dans l'*Album photographique de Taiwan* (*Taiwan shashin taikan* 臺灣寫真大觀), publication annuelle éditée par la Société de



**Fig. 13**

*Women carrying earthenware vessel.* Photo n&b E.A.I.C. (wa0120).

(<http://digital.lafayette.edu/collections/eastasia/warner-postcards/wa0120>)

l'Album photographique de Taiwan (*Taiwan shashin taikansha* 臺灣寫真大觀社), dont les membres fournissent les photos<sup>39</sup>. Avec au moins 13 numéros entre 1914 et 1936, l'*Album photographique de Taiwan* est un bon témoin de la situation générale de Taiwan, des habitants locaux et de leurs coutumes. La photo qui nous intéresse ici paraît pour la première fois dans le numéro 4 (1918 ?). L'*Album* avait pour principe de reprendre certaines photos publiées dans les livraisons précédentes. La plupart des numéros ultérieurs conservés contiennent cette photo de la tisserande, qui semble bien jouer le rôle d'icône de la vie indigène<sup>40</sup>.

D'après l'annotation des cartes postales et de la photo de l'*Album photographique*, cette femme est membre de la tribu Marikowan, sous-groupe des Atayals. Les Atayals étaient réputés pour leurs tatouages faciaux et considérés par les autorités coloniales comme les aborigènes les plus féroces de Taiwan. L'une des plus importantes opérations de la répression lancées par Sakuma Samata entre 1910 et 1915 contribua au demeurant à décimer la tribu Marikowan ainsi que le reste des Atayals<sup>41</sup>. Les trois photos représentant la tisserande étant toutes publiées entre la fin des années 1910 et 1920, il est probable qu'elles aient été prises après l'action des militaires japonais.

---

39. Pendant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, on publie au Japon et dans ses colonies un grand nombre d'albums sous différentes appellations : *shashin-chō* 写真帳, *shashin-jō* 写真帖, *shashin-shū* 写真集, *shashin-taikan* 写真大觀. Ceux-ci présentent les colonies, évoquent la commémoration des grands événements, les catastrophes naturelles ou les actions de l'armée japonaise (voir, en français, Dalban-Tabard 2011 pour la Mandchourie). Souvent soigneusement compilés, ils reproduisent le plus souvent les photos imprimées, mais il arrive que celles-ci soient collées directement sur les pages des albums, accompagnées d'une courte annotation.

40. Il n'existe pas de collection complète du *Taiwan shashin taikan*. Les numéros subsistants sont éparpillés dans différentes archives et bibliothèques à Taiwan et au Japon : trois albums sont conservés par la *Taiwan kyōkai* 台湾協会 à Tokyo ; deux à la Bibliothèque nationale de Taiwan. Le Musée national d'histoire de Taiwan, le fonds Miyoshi Tokusaburō 三好徳三郎 de l'Institut d'histoire de Taiwan de l'Academia Sinica, la Bibliothèque nationale d'information publique de Taizhong et la Bibliothèque nationale centrale de Taiwan en possèdent chacun un. Malgré sa publication récurrente dans l'*Album photographique*, il n'existe pas, à notre connaissance, de carte postale coloniale qui reproduise cette photo.

41. L'opération contre les Marikowan débuta en octobre 1912 et prit fin en mai 1914, avec leur soumission (*Taiwan sōtokufu keimukyoku* 1921 : 312-320, 357-360, 504-507).



**Fig. 14**  
 « (En bas) fille de Takasago représentative de l'ignorance et de la primitivité [indigène]. (Au-dessus) fille de Takasago d'aujourd'hui à l'éducation accomplie » (*(Migi) muchi to genshi no tenkei tarishi Takasago no otome to (ue) chisei ni hirameku genzai no Takasago musume* (右) 無智と原始の典型たりし高砂の乙女と (上) 智性に閃めく現在の高砂むすめ).

(Asahi shinbunsha 1944 : 43)

Le cliché représentant une porteuse d'eau de la tribu des Ami (fig. 10) a lui aussi connu une certaine postérité. Publié entre 1935 et 1941, il fait partie d'une série de huit cartes postales intitulée *Différents aspects du territoire aborigène – images de la tribu Takasago* (*Bankai no inshō. Takasagozoku no fūbō* 蕃界の印象—高砂族の風貌.)<sup>42</sup>. Les Ami sont connus pour leur poterie, dont l'art est souvent évoqué par le biais de l'image de femmes coiffées d'un pot sur la tête, manière traditionnelle de porter les charges lourdes. Sur cette illustration, les pieds nus de la femme, sa poitrine dévoilée, sa pipe<sup>43</sup>, ainsi que la jarre sur sa tête sont autant d'éléments attestant qu'elle fait partie du territoire aborigène, comme l'indique le titre de la série des cartes postales. Un montage resserré sur la femme (fig. 13), en noir et blanc, produit un effet plus saisissant encore. La disparition du paysage ne nuit pas à l'identification ethnique. La femme à demi nue peut être déplacée, à tout moment, sur un fond blanc ou dans n'importe quel autre décor exotique et tropical : elle symbolise en quelque sorte la sauvagerie des marges méridionales du Japon.

La fin des années 1930 donne lieu à une évolution notable : on voit de plus en plus souvent, dans les publications de propagande, des images de femmes aborigènes en kimono. La nudité s'efface, le kimono symbolise la transformation en citoyen « civilisé » du Japon. Les deux photos de la figure 14 établissent un contraste entre le « passé » et le « présent » des aborigènes, opposant une fille en costume mixte (tribal / chinois), décrite comme « ignorante et primitive », et une autre en kimono, « à l'éducation accomplie ». Parallèlement pourtant, les cartes postales continuent à les représenter seins nus et perpétuent l'imaginaire des territoires aborigènes

---

42. La NCL conserve deux cartes identiques à celle de la fig. 10 (n° de collection 002414058 et 002414649), publiées toutes deux par le *Taishō shashin kōgeisho* 大正写真工芸所, entre 1933 et 1945. On y trouve également la collection complète de la série (collection 0024145-52). Dans les années 1930, l'appellation de *banjin* (barbare) est officiellement remplacée par celle de *Takasago zoku* 高砂族 (tribu de Takasago), non péjorative. Takasago est une ancienne appellation japonaise de l'île de Taiwan utilisée à partir du xvi<sup>e</sup> siècle.

43. Le tabac aurait été introduit par les missionnaires néerlandais à Taiwan au xvii<sup>e</sup> siècle et repris par les aborigènes qui découvrirent le plaisir de fumer et en firent la culture. Les Ami appréciaient, semble-t-il, particulièrement le tabac. Les observateurs occidentaux et japonais ont souvent noté qu'hommes et femmes fumaient à tout moment de la journée (Chen 1992 : 158-159).

élaboré aux siècles précédents. Très rares sont en effet les cartes montrant des indigènes en kimono ou en habits occidentaux, femmes comme hommes<sup>44</sup>. Paul Barclay en a expliqué la difficulté. Analysant une carte postale des années 1930 où figure un ancien chef Sai-Siyat en costume aborigène – en parfaite adéquation avec son ancienne réputation de guerrier –, il a montré le décalage qui existait entre cette production et les photos de famille de la même époque qui attestent que le chef de la tribu ne s’habillait plus en habits traditionnels (Barclay 2010a : 91-93). En réunissant des éléments qui évoquent un monde primitif aux yeux des Japonais, en se focalisant sur les traces d’indigénéité, la carte postale transforme le territoire aborigène tel qu’il est pour en faire « ce qu’on en savait déjà », pour « retrouver justement cet exotisme d’avant » (Yee 2000 : 36), intact, protégé de l’influence d’autres cultures. Dans ce processus, les femmes aborigènes sont tour à tour dénudées ou rhabillées en kimono, au gré des supports de diffusion de l’image, en fonction du rôle que l’on veut leur faire jouer, dans les différents temps de la période coloniale.

## Conclusion

D’abord aventure scientifique, la photographie coloniale constitue peu à peu un genre avec la popularisation du média photographique et l’affirmation du pouvoir japonais sur ses marges. Censée rendre compte du bien fondé et des bienfaits de l’action civilisatrice coloniale, elle attire l’attention du public sur le territoire aborigène. Or, si le média est nouveau, le discours l’est beaucoup moins. Les premiers photographes, anthropologues savants lecteurs de chroniques anciennes, empruntent leurs thèmes aux illustrations ethnographiques ou aux scènes de genre chinoises de l’époque Qing. Leur regard n’est d’ailleurs pas si différent. Soucieux certes de rendre compte du terrain où ils se rendent, ils ne voient que ce qu’ils se sont préparés à voir : l’altérité et le « retard » de la civilisation. Les premières photos donnent parfois l’impression de reproductions agrandissant les détails des

---

44. Il n’existe qu’une seule carte postale qui représente des femmes aborigènes en kimono dans la collection E.A.I.C. (Iw0472), de même pour la collection de la NCL (carte n° 002414509).

illustrations ethnographiques chinoises. Comme les premières chroniques chinoises pour le monde des arts, elles vont fixer des thèmes obligés, garants de l'exotisme des aborigènes. La poitrine nue des femmes aborigènes est l'un de ces motifs communs qui soulignent l'ethnicité et l'excentricité de leurs cultures. L'industrie de la carte postale continuera à reproduire ces images stéréotypées bien après que l'anthropologie a intégré la réalité du mixage des cultures.

Si la poitrine nue des femmes fonctionne comme un symbole, les pieds nus sont également interprétés comme des signes d'infériorité d'une culture. À l'ère Meiji, avec le mouvement d'« ouverture à la civilisation et au progrès » (*bunmei kaika* 文明開化), la façon de se chauffer – ou pas – devient un sujet de discussion chez les élites japonaises (Lee 2017 : 47-48). À Taiwan, les autorités coloniales convoqueront également les pratiques de chausse (pieds nus des femmes et hommes aborigènes, pieds bandés des femmes taiwanaises, habitude des Taiwanais de marcher pieds nus) pour mettre en évidence leur devoir de « civiliser » la colonie (Lee 2015). L'analyse de ces images permet donc de rendre compte de l'évolution des rapports entre aborigènes et Taiwanais, ainsi que de l'évolution de la relation coloniale. Elle met en lumière la question complexe de l'identité dans le colonialisme japonais, qui se fonde ici sur une adéquation conçue comme évidente entre niveau de civilisation et pratiques et représentations du corps.

## Bibliographie

**Asahi shinbunsha** 朝日新聞社 (dir.) 1944

*Nanpō no kyoten: Taiwan. Shashin hōdo* 南方の據點・臺灣：寫真報道 (Les bases du Sud : Taiwan. Reportage photographique), Tokyo, Asahi shinbunsha 朝日新聞社.

**BARCLAY Paul D. 2001**

« An Historian among the Anthropologists: The Inō Kanori Revival and the Legacy of Japanese Colonial Ethnography in Taiwan », *Japanese Studies*, 21 (2) : 117-136.

**BARCLAY Paul D. 2010a**

« Peddling Postcards and Selling Empire: Image-Making in Taiwan under Japanese Colonial Rule », *Japanese Studies*, 30 (1) : 81-110.

**BARCLAY Paul D. 2010b**

« The “Modern Marco Polo” Visits a Colonial Polices State: Harrison Forman and Government Public Relations in Japanese Ruled Taiwan », compte rendu du colloque 2010 *International Conference on Taiwan Studies. Taiwan under Japanese Rule: Cultural Translation and Colonial Modernity*, Santa Barbara : University of California, 4-5 juin 2010 : 139-152.

**BENNETT Terry 2006**

*Photography in Japan 1853-1912*, North Clarendon (VT), Tuttle.

**CHEN Qilu** 陳奇祿 1992

*Taiwan tuzhu wenhua yanjiu* 臺灣土著

文化研究 (Études des cultures aborigènes de Taiwan), Taipei, Lianjing chuban 聯經出版.

**CHING Leo T. S. 2001**

*Becoming “Japanese”. Colonial Taiwan and the Politics of Identity Formation*, Berkeley, University of California Press.

**DALBAN-TABARD Sandrine 2011**

« Un autre regard : la Mandchourie des photographes pictorialistes japonais », *Cipango*, 18 : 79-104.

**DU Zhengsheng** 杜正勝 1998

*Fanshe caifeng tu tijie. Yi Taiwan lishi chuqi pingpuzu zhi shehui wenhua wei zhongxin* 番社采風圖題解—以臺灣歷史初期平埔族之社會文化為中心 (Études des illustrations ethnographiques des coutumes des aborigènes : autour de la société et de la culture des aborigènes taiwanais au début de l'histoire de Taiwan), Taipei, Zhongyang yanjiuyuan lishi yuyan yanjiusuo 中央研究院歷史語言研究所.

**ESKILDSEN Robert 2002**

« Of Civilization and Savages: The Mimetic Imperialism of Japan's 1874 Expedition to Taiwan », *The American Historical Review*, 107 (2) : 388-418.

**FABIAN Johannes 2006**

*Le temps et les autres : comment l'anthropologie construit son objet*, trad. Estelle Henry-Bossonney et Bernard Müller, Toulouse, Anacharsis.

**FORMAN Harrison 1938**

Box 1, Diary 6, Special Collection &

University Archives, University of Oregon Libraries.

**FRALEIGH Matthew 2012**

« Transplanting the Flower of Civilization: The “Peony Girl” and Japan’s 1874 Expedition to Taiwan », *International Journal of Asian Studies*, 9 (2) : 177–209.

**FUJII Shizue 藤井志津枝 1989**

*Riju shiqi Taiwan zongdufu de lifan zhengce* 日據時期臺灣總督府的理蕃政策 (Les politiques d’administration aborigènes du Gouvernement général de Taiwan pendant la période de la colonisation japonaise), Taipei, Guoli Taiwan shifandaxue lishi yanjiusuo 國立台灣師範大學歷史研究所.

**FUJIMOTO Jitsuya 藤本實也 1925**

*Minami Shina oyobi Taiwan no sangyo* 南支那及臺灣之產業 (Les industries dans le sud de la Chine et à Taiwan), Tokyo, Ōsakayagō shoten 大阪屋號書店.

**HARRISON Henrietta 2003**

« Clothing and Power on the Periphery of Empire. The Costumes of the Indigenous People of Taiwan », *Positions: East Asian Cultural Critique*, 11 (2) : 331–360.

**INOUE Inosuke 井上伊之助 1926**

*Seibanki* 生蕃記 (Notes sur les aborigènes), Tokyo, Keiseisha Shoten 警醒社書店.

**KLEEMAN Faye Yuan 2003**

*Under an Imperial Sun. Japanese Colonial*

*Literature of Taiwan and the South*, Honolulu, University of Hawaii Press.

**LEE Ju-Ling 李如玲 2014**

*La nudité dans l’image : pouvoir et représentations du corps à Taiwan (1895–1987)*, thèse de doctorat, université Lumière Lyon 2.

**LEE Ju-Ling 2015**

« “Civilising” and “Modernising” the Feet: Their Emancipation, Domestication and Aestheticisation in Colonial Taiwan (1895–1945) », *European Journal of East Asian Studies*, 14 : 225–260.

**LEE Ju-Ling 2017**

« Clothing the Body, Dressing the Identity: The Case of Japanese in Taiwan during the Colonial Period », *Journal of Japanese Studies*, 43 (1) : 31–64.

**L’ESTOILE Benoît (de) 2005**

« Au-delà des clichés : la vie sociale des photographies anthropologiques », *Revue d’Histoire des Sciences Humaines*, 12 : 193–204.

**LI Qinxian 李欽賢 2003**

*Taiwan de fengjing huiyeshu* 臺灣的風景繪葉書 (Cartes postales des paysages de Taiwan), Taipei, Yuanzuwenhua 遠足文化.

**LIN Yihong 林一宏 2010**

« Cong “kaishan fufan” dao “lifan”. Zhangnao chanye yu aiyongxian de yanbian » 從“開山撫蕃”到“理蕃”——樟腦產業與隘勇線的演變 (De « l’exploitation des montagnes et du réconfort des sauvages » à l’« administration des aborigènes » : l’évolution de l’industrie

du camphre et des lignes de défense),  
*Taiwan Bowu* 臺灣博物, 29 (3) : 18-25.

**MAKIHARA Norio** 牧原憲夫 1994

« Bunmei kaika ron » 文明開化論  
(Discours de civilisation et progrès), in  
Asao Naohiro 朝尾直弘 (dir.), *Iwanami  
kōza Nihon tsūshi* 岩波講座日本通史  
(Lecture Iwanami sur l'histoire du  
Japon), vol. 16, Tokyo, Iwanami shoten :  
249-290.

**MORI Ushinosuke** 森丑之助 1913

« Taiwan banzoku ni tsuite » 臺灣蠻族  
について (À propos des tribus aborigènes  
de Taiwan), *Taiwan jihō* 臺灣時報, 138 :  
6-13.

**MORI Ushinosuke (éd.)** 1915

*Taiwan banzoku zufu* 臺灣蕃族圖譜  
(Recueil de photos des aborigènes  
taiwanais), vol. 2, Taipei, Rinji Taiwan  
kyūkan chōsakai 臨時臺灣舊慣調查會.

**MORI Ushinosuke** 1924

« Seiban anyya (san) » 生蕃行脚(三)  
(Périple chez les aborigènes, 3), *Taiwan  
jihō* 臺灣時報, juin : 158-166.

**MORI Ushinosuke** 2000

*Shengfan xingjiao. Senchou Zhizhu de  
Taiwan tanxian* 生蕃行脚—森丑之助の  
台灣探險 (Périple chez les aborigènes.  
Les aventures de Mori Ushinosuke à  
Taiwan), trad. Yang Nanjun 楊南郡,  
Taipei, Yuanliu chuban 遠流出版.

**MORISHIMA Chūryō** 森島中良 1914  
[1787]

*Kōmō zatsuwa* 紅毛雜話 (Récits des poils  
rouges), réimprimé in Kokusho Kankōkai

国書刊行会 (ed.), *Bunmei genryū sōsho*  
文明源流叢書 (Collections d'ouvrages sur  
l'origine de la civilisation), vol. 1, Tokyo,  
Kokusho Kankōkai 国書刊行会.

**MYERS Ramon H.**

**& PEATTIE Mark R. (eds.)** 1984

*The Japanese Colonial Empire, 1895-1945*,  
Princeton (N. J.), Princeton University  
Press.

**NANTA Arnaud** 2004

*Débats sur les origines du peuplement de  
l'archipel japonais dans l'anthropologie  
et l'archéologie (décennie 1870 - décennie  
1990)*, thèse de doctorat, université  
Paris 7.

**PETERSON Nicolas** 2003

« The Changing Photographic Contract:  
Aborigines and Image Ethics »,  
in Christopher Pinney & Nicolas  
Peterson (eds.), *Photography's Other  
Histories*, Durham, Duke University  
Press : 119-145.

**POIGNANT Roslyn** 2004

*Professional Savages. Captive Lives and  
Western Spectacle*, New Haven, Yale  
University Press.

**Rinji Taiwan kokō chōsabu** 臨時臺灣戶口  
調查部 1908

*Meiji sanjūhachinen rinji Taiwan kokō  
chōsa kijutsu hōbun* 明治38年臨時臺灣  
戶口調査記述報文 (Rapport de l'enquête  
spéciale sur les familles à Taiwan de  
l'an 38 de l'ère Meiji), Taipei, Rinji Taiwan  
kyūkan chōsabu 臨時臺灣舊慣調查部.

**SATŌ Kenji 佐藤健二 2002**

« Postcards in Japan: a Historical Sociology of a Forgotten Culture », *International Journal of Japanese Society*, 11 : 35-55.

**SHIH Wen-cheng 石文誠 2010**

« Digo de bianchui lunshu : yi qingdai Taiwan tuxiang wei li » 帝國的邊陲論述：以清代台灣圖像為例 (Discours sur les frontières de l'Empire Qing : études sur les illustrations de Taiwan pendant l'époque Qing), *Guoli Taiwan lishibowuguan guankan* 國立臺灣歷史博物館館刊, 1 : 8-31.

**SUNAMI Sōichirō 角南聡一郎 2011**

« Mono o zukasuru koto » モノを図化すること (Mettre les choses en dessin), in Yamaji Katsuhiko 山路勝彦 (dir.), *Nihon no jinruigaku. Shokuminchi shugi, ibunka kenkyū, gakujutsu chōsa no rekishi* 日本の人類学—植民地主義、異文化研究、學術調査の歴史 (Anthropologie au Japon : l'histoire du colonialisme, de la recherche sur les cultures exotiques et des enquêtes académiques), Nishinomiya, Kwansei gakuin daigaku shuppankai 関西学院大学出版会 : 403-441.

**Taiwan sōtokufu keimukyoku 臺灣總督府警務局 1921**

*Riban shikō* 理番誌稿 (Chronologie de l'administration des aborigènes), 3 vol., Taipei, Taiwan sōtokufu keimukyoku 臺灣總督府警務局.

**Taiwan sōtokufu keisatsu honsho 臺灣總督府警察本署 1918**

*Riban shikō* 理番志稿 (Chronologie de

l'administration des aborigènes), 1 vol., Taipei, Taiwan sōtokufu keisatsu honsho 臺灣總督府警察本署.

**TENG Emma 2004**

*Taiwan's Imagined Geography. Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, Cambridge (Mass.), Harvard University Asia Center.

**TERAJIMA Ryōan 寺島良安 1713**

*Wakan sansai zue* 和漢三才圖會 (Encyclopédie illustrée sino-japonaise), 13 vol., Osaka, Okada Saburōemon 岡田三郎右衛門.

**TIERNEY Robert 2005**

*Going Native. Imagining Savages in the Japanese Empire*, Ph.D. dissertation, Stanford University.

**TORII Ryūzō 鳥居龍藏 1897**

« Tōbu Taiwan sho banzoku ni tsuite » 東部臺灣諸蕃族について (À propos des tribus aborigènes de l'Est de Taiwan), *Chigaku zasshi* 地学雑誌, 9 (104) : 352-359.

**TORII Ryūzō 1976 [1897]**

« Tōbu Taiwan ni okeru kakubanzoku oyobi sono bunpu » 東部台湾に於ける各蕃族及び其分布 (À propos des différentes tribus aborigènes de l'Est de Taiwan et leur répartition), in Torii Ryūzō 鳥居龍藏, *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集 (Œuvres complètes de Torii Ryūzō), Tokyo, Asahi shinbunsha 朝日新聞社 : 464-485.

**TORII Ryūzō 2013 [1953]**

*Aru rōgakuto no shuki* ある老学徒の手記

(Notes d'un vieil apprenti), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**Torii Ryūzō shashin shiryō kenkyūkai**

鳥居龍藏写真資料研究会 (dir.) 1990 *Tōkyō daigaku sōgō kenkyū shiryōkan shozō Torii Ryūzō hakushi satsuei shashin shiryō katarogu* 東京大学総合研究資料館所蔵鳥居龍藏博士撮影写真資料カタログ (Catalogue de la collection des photos prises par le docteur Torii Ryūzō du musée de l'université de Tokyo), 4 vol., Tokyo, Tōkyō daigaku sōgō kenkyū shiryōkan 東京大学総合研究資料館.

**URAKAWA Kazuya 浦川和也 2008**

« Kindai Nihonjin no Higashi Ajia, Nan'yō shotō e no "manazashi" : ehagaki no rekishiteki kachi to "ibunka" hyōshō » 近代日本人の東アジア・南洋諸島への「まなざし」—絵葉書の歴史的価値と「異文化」表象 (Le « regard » japonais moderne sur les peuples d'Asie Orientale et de Micronésie : la valeur historique de la carte postale et la représentation des « cultures étrangères »), *Kokuritsu rekishi minzoku hakubutsukan kenkyū hōkoku* 国立歴史民俗博物館研究報告, 140 : 117-163.

**WANG Ka F. 2009**

« Visual Methods in Early Japanese Anthropology: Torii Ryūzō in Taiwan », in Christopher Morton & Elizabeth Edwards (eds.), *Photography, Anthropology, and History. Expanding the Frame*, London, New York, Routledge : 171-191.

**Xiao Qiongrui 蕭瓊瑞 1999**

*Daomin, fengsu, hua : shiba shiji Taiwan*

*yuanzhumin shenghuo tuxiang* 島民風俗 畫 : 十八世紀臺灣原住民生活圖像 (Insulaires, coutumes et peinture : illustrations de la vie quotidienne des aborigènes taiwanais au XVIII<sup>e</sup> siècle), Taipei, Dongda tushu gongsi 東大圖書公司.

**YAMAJI Katsuhiko 山路勝彦 2002**

« Jinruigaku to shokuminchi shugi. Kenkyūshi o chōkan suru » 人類学と植民地主義—研究誌を鳥瞰する (Anthropologie et colonialisme : historiographie générale), in Yamaji Katsuhiko 山路勝彦 & Tanaka Masakazu 田中雅一 (dir.), *Shokuminchi shugi to jinruigaku* 植民地主義と人類学 (Colonialisme et anthropologie), Nishinomiya, Kwansei gakuin daigaku shuppankai 関西学院大学出版会.

**YAMAJI Katsuhiko 2004**

*Taiwan no shokuminchi tōchi : "mushu no yabanjin" to iu gensetsu no tenkai* 台湾の植民地統治 : 「無主の野蠻人」という言説の展開 (La colonisation à Taiwan : le développement du discours sur les « sauvages sans maîtres »), Tokyo, Nihon tosho sentā 日本図書センター.

**YANO Tōru 矢野暢 1975**

*Nanshin no keifu* 南進の系譜 (Généalogie de l'avancée vers le Sud), Tokyo, Chūō kōronsha 中央公論社.

**YEE Jennifer 2000**

*Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan.





Livres *à* lire



## Comptes rendus

---

---

---

---

### À propos des numéros spéciaux « Japon »

Les amateurs éclairés ont pu constater au cours de l'année 2017 la parution successive de plusieurs numéros spéciaux consacrés au Japon, dans des revues généralistes ou disciplinaires réputées et inscrites dans différents champs de la réflexion intellectuelle en France. Le comité éditorial d'*Ebisu*, revue d'études japonaises créée en 1993 à la Maison franco-japonaise à Tokyo (classée par l'AERES en

2008), ne peut que se réjouir, dans son 54<sup>e</sup> numéro, d'une telle situation. Depuis quelques années d'ailleurs, les questions japonaises sont bien présentes dans des revues générales : si les circonstances tragiques de la triple catastrophe du Japon du Nord-Est ne sont pas étrangères à certains choix éditoriaux depuis 2011, l'intérêt pour le Japon, en tant qu'« objet thématique » dépasse cet horizon. Tout se passe comme si, après une longue période d'indifférence, les responsables des publications avaient décidé de se pencher sur les problématiques aréales, et spécifiquement celles du Japon.

Ne nous méprenons pas cependant : derrière cette tendance,

s'activent des spécialistes convaincus, qui ne ménagent pas leur peine pour faire connaître leurs travaux et ceux de leurs pairs, qui sélectionnent et traduisent en français des études écrites par leurs collègues japonais, qui sans relâche cherchent à mieux insérer l'« objet japonais » parmi les paradigmes généraux de la connaissance scientifique. Mais leurs efforts ne porteraient pas leurs fruits s'il n'y avait pas du côté de la réception un intérêt culturel accru pour le Japon, aujourd'hui espace des esthétiques alternatives, renvoyant à l'idée de « moderne sans être occidental », pour citer le titre de la récente étude historique de Pierre-François Souyri<sup>1</sup>. Lentement mais sûrement, l'on assiste à la construction d'un objet général de la connaissance, qui a pour nom « Japon », autour de débats sur les modèles et contre-modèles, sur le décentrement comme approche herméneutique, sur la connexion et le dialogue, pour une vision scientifique plurielle et mieux partagée.

Autant d'occasions en tous les cas qui permettent de désenclaver les recherches, de les offrir en lecture à d'autres spécialistes d'autres champs, de se confronter à leurs analyses et à leurs regards critiques. La diffusion bénéficie de plus d'un réel développement grâce aux supports numériques, que les revues soient déjà au format sur des portails tels que Persée ou

Revue.org, ou qu'elles fassent partie de différents bouquets numériques, notamment BibCNRS et Cairn. Autrement dit, l'accès libre et global représente en soi une chance supplémentaire d'ouvrir les frontières de la spécialisation – tout en conservant bien évidemment la haute expertise des données locales, indispensable aux recherches aréales. Il reste enfin la question de la langue de publication : la francophonie doit rester centrale dans une vision multiculturelle et multilinguistique du savoir. Mais cela n'exclut pas les interfaces avec l'anglais, avec au minimum de brefs résumés, voire des sélections d'articles traduits en anglais ; et l'on constate aussi par les statistiques d'accès aux revues numériques que le format est réellement incitatif dans tous les continents, y compris des régions non francophones.

Citons quelques numéros récents :

– Revue *Critique*, avril 2017, tome LXXIII, n° 839 : « Et le Japon devint moderne » <https://www.cairn.info/revue-critique.htm>

– Revue *Médiévales*, printemps 2017 : « Roman du Genji et société aristocratique au Japon » <https://www.cairn.info/revue-medievales-2017-1.htm>

– Revue *philosophique*, n° 1, janvier-mars 2017 : « Philosopher au Japon, 2 » <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-1.htm>

– Revue *Histoire, Économie & Société*, n° 2, juin 2017 : « *Mibun* – Penser les statuts sociaux du Japon pré-moderne (xvi<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles) » <https://www.cairn.info/revue-histoire-economie-et-societe-2017-2.htm>

À paraître début 2018 :

– Revue *Tracés. Revue de Sciences Humaines* Hors série 2017 « Traduire et introduire les sciences sociales d'Asie Orientale » (articles sur le Japon, la Corée, la Chine) <http://traces.revues.org>

Nous ne chercherons pas ici à commenter chacune de ces parutions, mais elles composent ensemble un kaléidoscope pluridisciplinaire, en histoire, littérature, philosophie, anthropologie, etc. Aux côtés des deux revues francophones spécialisées en études japonaises<sup>2</sup> que sont *Ebisu – Études japonaises* à Tokyo et *Cipango – Cahiers d'études japonaises*<sup>3</sup>, fondée à Paris en 1992 par le département d'études japonaises de l'Inalco, elles offrent des possibilités nouvelles de coordination. Signalons aussi le lancement en juillet 2017 d'un tout nouveau blog scientifique de publication, adossé à la Société Française d'Études Japonaises (SFEJ), intitulé *Japon(s) Carnet de la SFEJ*, sur <https://sfej.hypotheses.org>. Cette formule relativement souple, sous la houlette d'un jeune comité de rédaction, doit faciliter aussi le partage des connaissances et des informations.

N'oublions pas enfin les revues régionales sur l'Asie, qui peuvent aussi porter des dossiers sur le Japon. On rappellera principalement *Extrême-Orient Extrême-Occident*<sup>4</sup>, dont le dernier numéro (41, 2017) sur les : « Statuts et identités dans l'Asie pré-moderne xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles » comprend ainsi plusieurs articles sur le Japon.

Désenclavement et amplification de la réception : le tableau paraîtrait presque idyllique s'il n'y avait pas toute une série de difficultés inhérentes à la production des revues. Tout d'abord le travail considérable de préparation de chaque numéro, devant obéir désormais aux critères des évaluations scientifiques : appels à projet, rapports externes anonymes, long travail d'élaboration entre les auteurs et les comités de rédaction, jusqu'à la version finale. Au plus rapide, la préparation d'un numéro nécessite 18 mois de travail et de multiples relectures, de la part d'équipes formées d'enseignants-chercheurs assumant une multitude d'autres missions fondamentales dans l'enseignement et la recherche, et le plus souvent sans soutien technique.

Le dernier numéro de la revue trimestrielle *Perspectives chinoises/China Perspectives*, n° 2017/3, éditée en français et en anglais par le Centre français d'Études sur la Chine Contemporaine (CEFC,

UMIFRE 18 CNRS/MEAE), s'ouvre sur un éditorial fort instructif de Séverine Arsène, rédactrice en chef de la revue, qui présente son bilan de quatre années à ce poste, sous l'intitulé : « Perspectives chinoises au cœur des mutations scientifiques et numériques ». Tout en se félicitant de la récente inscription de la revue, classée par l'AERES en 2011, à l'Emerging Sources Citation Index, après l'index Scopus en 2015, l'auteur de l'éditorial alerte sur les biais et dérives induits par un « certain modèle managérial d'abord répandu dans les sciences exactes, privilégiant l'usage d'indicateurs quantitatifs étroits par rapport à une vision plus holistique de l'activité scientifique » (p. 4). Accompagné d'une solide bibliographie critique, cet éditorial met en garde contre les effets pervers d'un système d'évaluation hyper-normatif, fondé sur l'unique modèle anglo-saxon des « impact factors » en sciences exactes. Il appelle de ses vœux des formules mieux adaptées et diversifiées, qui fassent la part nécessaire aux approches qualitatives et originales – l'un des cœurs du métier en sciences humaines et sociales. La négociation de ce vaste champ de recherche avec la mutation numérique en cours représente un enjeu fondamental pour l'avenir.

Une autre question se pose aussi, en filigrane, du choix des modèles

de publication en SHS : revues ou monographies ? Idéalement, les auteurs devraient pouvoir assumer tous les formats, tous azimuts. Le temps dont ils disposent néanmoins n'est pas infini. Si l'on se réfère à l'histoire des SHS au cours du xx<sup>e</sup> siècle, ce sont les monographies qui ont été centrales dans le dispositif de production et transmission des connaissances. L'écriture d'articles plus courts, plus rapides, plus maniables, aurait-elle remplacé, sous la pression du régime d'évaluation, le livre d'auteur ? Au nom de quelle valeur scientifique ? Seule sans doute une vision à long terme de la production scientifique en SHS permettra-t-elle de porter un regard possiblement objectif sur les décennies 2000-2020, avec un effet rétroactif dont les leçons, hélas, ne pourront s'appliquer que pour les décennies suivantes.

Il reste que tous les moyens scientifiques de rendre comparable l'objet « Japon » sont aujourd'hui mis en œuvre, avec la collaboration d'un grand nombre d'acteurs engagés. On citera un extrait de l'éditorial du numéro 839 de la revue *Critique*, susmentionnée : « Le Japon issu de la Restauration de Meiji a longtemps été décrit comme un mélange de “modernité” (occidentale) et de “tradition” (autochtone), mais ce paradigme rudimentaire interdisait de penser toute dynamique proprement

historique. On comprend mieux aujourd'hui que le Japon a inventé sa version spécifique de la grammaire du moderne, et que c'est au prisme des autres nations qu'il a refaçonné ses héritages » (p. 275). Ce constat, que l'on peut largement partager, autorise de nouvelles approches, confrontations et conversations, toujours plus nombreuses et fructueuses. La revue *Ebisu* espère contribuer à cette ouverture, en associant les études des spécialistes francophones à celles des grands auteurs japonais, insuffisamment connus et reconnus en France, avec pour mission de les présenter dans leur contexte et – nécessairement – de proposer en traduction leurs textes fondamentaux.

Cécile SAKAI  
 Université Paris Diderot,  
 Umifre 19-MFJ

---

1. Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidentale – Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, NRF, Gallimard, 2016. Voir le compte rendu dans ce numéro.

2. On rappellera le rôle important joué par la revue *Daruma*, dont 13 numéros sont parus entre 1997 et 2003, sous la houlette des responsables du département de japonais de l'université de Toulouse. Durant 7 années, trois revues francophones spécialisées se sont donc côtoyées, chacune avec ses caractéristiques.

3. 21 numéros et 3 hors série parus. Voir <https://cipango.revues.org/>, qui donne

également accès à une sélection en anglais : *Cipango – Japanese Studies: English Edition*  
 4. <https://extremecorient.revues.org/>

---



---

© Pierre-François SOUYRI,  
*Moderne sans être occidentale – Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, coll. « Bibliothèque des histoires », Gallimard, 2016, 496 p.

Voici un ouvrage dont une des qualités premières est d'offrir un panorama et une synthèse remarquables sur les idéologies modernes du Japon.

*Moderne sans être occidentale* : adoptant ici encore la démarche qui le distingue depuis ses travaux sur le Moyen Âge japonais, son auteur, Pierre-François Souyri – professeur à l'université de Genève –, s'emploie à restituer dans notre représentation du Japon le dynamisme historique dont nous avons trop peu conscience. Car si la richesse culturelle de ce pays a toujours fasciné, nous savons peu de choses de sa modernité, sinon, et c'est même un poncif, qu'il a su garder ses traditions malgré sa modernisation fulgurante. Celle-ci n'est vue le plus souvent que comme le résultat de l'assimilation rapide de facteurs exogènes.

Pierre-François Souyri nous invite à nous départir de cet eurocentrisme. Il note que, contrairement

aux *Cultural Studies* par exemple, présentées en langue anglaise, la production historiographique japonaise, bien que foisonnante, est restée confinée à l'archipel, pour des raisons qui tiennent en grande partie à la langue. De plus, pendant longtemps, l'historiographie japonaise s'est enfermée dans un « comparatisme euro-centré », pratiquant la « *lack history* », à savoir montrer tout ce qui a fait défaut par rapport à la modernité occidentale. Ce temps est certainement révolu, mais la barrière de la langue reste importante, et empêche les non-spécialistes d'accéder à cette nouvelle historiographie. Ce livre vient donc avec bonheur combler de fâcheuses lacunes. Il invite à se départir de l'idée d'une « modernité boiteuse ». Même si cette conception a participé d'une vision critique de la société, les travaux menés par les historiens depuis une trentaine d'années montrent au contraire que les contradictions du Japon moderne ne sont pas la conséquence d'une distorsion de la modernité occidentale, mais le fait de la modernité en tant que telle : ses manifestations se sont développées dans un espace et un temps qui dépassent le cadre des États-nations, même si leurs constructions ont été, en premier chef, un des fondements de cette modernité commune.

C'est dire l'intérêt que présente l'examen des débats et polémiques

qui ont présidé aux ruptures politiques fondamentales du Japon depuis la « Restauration de Meiji » (l'auteur préfère parler de « Rénovation de Meiji ») de 1868, dans la construction de cet État-nation moderne.

Présenté dans un ordre à la fois chronologique et thématique, cet ouvrage fait découvrir les jalons de cette histoire – de la réappropriation des Lumières occidentales au choix étatique d'un nationalisme mystique, après les répressions successives des mouvements démocratiques et contestataires, dont l'ampleur est trop souvent méconnue en Occident. La richesse des débats politiques et idéologiques est retracée avec vivacité, grâce aux portraits et parcours de dirigeants dont les œuvres ont acquis un caractère « patrimonial », comme celles de Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901), Nakae Chōmin 中江兆民 (1847-1901), Tanaka Shōzō 田中正造 (1841-1913), Kuga Katsunan 陸羯南 (1857-1907), parmi d'autres. Le lecteur peut ainsi mieux comprendre la place des débats d'idées et des constructions théoriques dans le processus d'élaboration de nouvelles structures étatiques modernes.

Parmi les différents intellectuels des Lumières japonaises, Fukuzawa Yukichi occupe une place centrale dans le livre, tout particulièrement dans le premier chapitre, « La

tentation de l'Occident ». Le point de départ de la transformation de Meiji, les objectifs du nouvel État et de la société se mesurent, à cette époque, à l'aune de la « civilisation ». Le terme de « modernisation » (*kindaika* 近代化) ne fera sa première apparition que plus tard, à l'époque Taishō, pour devenir un thème central des sciences sociales et humaines après 1945, avant d'être remplacé par celui de « globalisation » (*gurōbaru-ka* グローバル化) depuis les années 1990.

L'occidentalisation s'affirmerait d'abord avec les « Lumières à la japonaise ». Quel sens donner à cette expression ? Après une analyse de l'invention du pousse-pousse, symbole de l'urbanisation moderne et de la formation du nouvel État, qui se répand ensuite dans tout l'Extrême-Orient, P.-F. Souyri aborde surtout dans ce chapitre les différentes modalités de l'assimilation des idées venues d'Europe.

« L'ouverture à la civilisation » (*kaika* 開化, *bunmei kaika* 文明開化) fut préparée par différentes mesures prises dès la fin du shōgunat d'Edo (1603-1868). Celui-ci ordonna la création en 1855 d'un Centre d'instruction de la marine militaire et, en 1856, de l'Institut d'investigation des ouvrages barbares, puis organisa des délégations diplomatiques (la première aux États-Unis en 1860) et l'envoi d'étudiants à l'étranger (aux

Pays-Bas en 1862, en Russie en 1865, en Angleterre en 1866 et en France en 1867). Mais c'est après 1868 que les initiatives se développent. La singularité et la modernité de la mission Iwakura (1871-1873), composée de la moitié des membres du gouvernement d'alors et d'une cinquantaine de fonctionnaires et étudiants, est rendue avec toute l'attention qu'elle mérite. La mission étudie systématiquement les institutions de la société occidentale, comme pour un reportage scientifique. Ses membres reviennent au Japon convaincus de la nécessité de réformer leurs propres institutions nationales pour négocier les traités inégaux signés en 1858.

Parmi les outils de la modernisation, une place privilégiée est accordée à la traduction et à la transformation des esprits par les débats publics. Le caractère systématique des traductions que le Japon entreprend lui donne un rôle pionnier en Asie. Le pays, échappant au statut de colonisé, diffuse ainsi le nouveau savoir qu'il acquiert de l'étranger. La description des processus les plus significatifs mis en œuvre pour traduire des concepts comme ceux de liberté, de droit, ou divers termes économiques, rend compte de l'intensité des recherches au cours de cette période. Nombre de néologismes créés à cette occasion seront ensuite exportés dans le monde de culture sino-japonaise

(Chine, Corée, Vietnam). Si la Chine est mal armée pour faire face au défi occidental (p. 48), le Japon, lui, joue de sa situation géopolitique particulière, qui conduit Fukuzawa à parler d'« autocolonisation » : « une colonisation de l'intérieur qui fait du Japon à la fois un "objet regardé" par les Occidentaux, et un "sujet regardant" le reste de l'Asie » (p. 80).

Quelle différence entre « civilisation » et « modernité » ? Pour P.-F. Souyri, les deux termes semblent être de simples synonymes. Il conclut en effet : « la construction de cette modernité (même désignée sous le terme de "civilisation") fut sans aucun doute le questionnement principal qui domina les débats politiques dans l'archipel depuis Meiji, jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. » À ses yeux, la seule méthode pour résister à l'hégémonie occidentale aurait été l'appropriation de la production conceptuelle occidentale (p. 95-96).

Le deuxième chapitre restitue l'expérience authentique d'un mouvement démocratique, le Mouvement pour la Liberté et les droits du peuple, *Jiyū minken undō* 自由民権運動, qui, malgré son échec politique, a permis « d'implanter profondément dans la société japonaise des pratiques et des modes de pensée fondés sur le débat, la discussion, la confrontation » (p. 165). Le Mouvement pour la Liberté et les droits du peuple

propose lui aussi un nouveau mode d'appropriation de « savoirs exogènes », mais le terreau est désormais préparé pour « changer les esprits », « rompre avec les mentalités d'esclaves », comme le souhaitaient les premiers vulgarisateurs des Lumières japonaises. Au moment de sa disparition, on assiste d'un côté à une accélération du processus de modernisation de la société japonaise et, de l'autre, à une concentration et à une monopolisation accrues du pouvoir dans les mains des oligarques issus des clans de Satsuma et Chōshū : les deux phénomènes relèvent de la même temporalité. La modernité serait-elle autant du côté de l'expérience démocratique que du renforcement de l'absolutisme étatique ?

Le troisième chapitre aborde cette question au cours de la seconde décennie de Meiji, où l'occidentalisation du Japon fait plus que jamais débat, en posant le problème du conflit entre modernité occidentale et modernité japonaise (p. 174-175). Le discours japonais articulé sur la défense de la nation, puis de la pureté nationale contre l'occidentalisation et la modernité (p. 189-90) se décline alors en diverses formes de nationalisme (culturel, ethnique, populaire, étatique). Les courants qui dominent prolongent les débats antérieurs, mais en des termes plus théoriques : les courants démocrates

et nipponistes (nationalistes) marqueront profondément la vie intellectuelle du Japon pour plusieurs décennies. Ils ont en commun la critique du caractère aristocratique ou bureaucratique de l'occidentalisation, et le souci d'une modernisation populaire. Une interrogation naît sur la nature de la révolution de Meiji et l'idée qu'elle fut inachevée gagne les esprits éclairés. Quelles possibilités s'offraient alors pour la constitution d'un nationalisme moderne rationnel, contre le courant mystique et impérial (p. 216) ? Le nationalisme culturel lui-même ne fut-il pas une impasse intellectuelle, qui servit à intégrer artistes et écrivains à l'effort de guerre grâce à son romantisme (p. 217-223) ? Telles sont les questions qui composent le fil conducteur de ce chapitre.

Les guerres menées par le Japon pour gagner le leadership régional en Asie trouvent leur prémisse dès le début de l'ère Meiji, dans sa volonté d'apporter la modernité au continent tout entier, puis dans sa déception devant la résistance opposée par les pays asiatiques. La rupture idéologique de 1885 conduit le Japon à vouloir intégrer le concert des puissances occidentales, un choix assumé par Fukuzawa Yukichi (p. 225-33), mais elle suscite aussi des débats sur la place de l'Asie dans le monde. Pour Nakae Chōmin, l'Orient est capable

de démocratie, et même de démocratie réelle, face à un Occident empêtré dans les contradictions entre idéaux démocratiques et réalité impérialiste (p. 235-40). Utopie ou fantasme ? Miyazaki Tōten 宮崎滔天 (1871-1922) est le représentant de cet idéal, pleinement reconnu par Sun Yatsen 孫逸仙 (1866-1925) (p. 242). La valorisation culturelle de l'Asie par un Okakura Tenshin 岡倉天心 (1863-1913) prend tout son sens dans ce contexte, même si elle se trouva récupérée dans un discours politique totalitaire (p. 242-247). Le racisme entre aussi dans le discours asiatiste, et l'opposition entre race blanche et race jaune conduira ce courant à opérer « un étrange cocktail de nationalisme transnational, de naïveté anti-impérialiste et de cynisme légitimant la dénomination nouvelle du Japon » (p. 257). Du soutien aux nationalistes réformistes des pays d'Asie (p. 259), le Japon passera à une volonté d'hégémonie mondiale en puisant de nombreuses références dans son histoire, à commencer par celle de Nichiren (p. 261). L'asiatisme mène à la guerre, et surtout à un discours idéologique le légitimant : « Se dresser seul contre l'impérialisme blanc des Anglo-Saxons pour la libération de l'Asie ».

Le large soutien que rencontre ce mot d'ordre est l'occasion de présenter dans le quatrième chapitre le point

de vue, entre autres, de Takeuchi Yoshimi 竹内好 (1910-1977) sur l'opposition entre une modernité chinoise perçue comme authentique, parce qu'issue de la résistance à l'Occident, et une modernité japonaise présentée comme servile, parce qu'elle a conduit le pays à renoncer à être lui-même. On regrettera peut-être que l'auteur ne se soit pas emparé de l'occasion pour clarifier le concept de modernité, polysémique et multiforme. Modernité philosophique, modernité politique, modernité culturelle, modernité sociale, se déclinent sur des plans différents et surtout sur des temporalités décalées. Que signifie « moderne sans être occidental » ? Au fond la question se pose dès que l'on aborde les figures qui ont particulièrement réfléchi à la place de l'Asie dans le monde et du Japon dans ce continent, comme Nakae Chōmin ou Okakura Tenshin. Chez ces deux auteurs, la modernité politique relève de l'Occident, tandis que la modernité culturelle est issue de siècles de maturation en Orient. Dans la vision de Takeuchi, loin de l'idée d'une modernité endogène non aboutie chère à Maruyama Masao, la modernité chinoise est une séquence obligatoire de la modernité occidentale qui, en englobant et absorbant le processus mondial des résistances, achève ainsi de se constituer en sujet de l'histoire. Le Japon fut le meilleur

élève de l'Occident et pourtant – ou pour cette raison – il s'est trouvé pris dans une rivalité mortelle, qui l'a conduit vers une guerre totale dirigée par un État mystique et nationaliste.

Ainsi revient au chapitre cinq la problématique de la prédominance de ce « nationalisme mystique d'État ». Ce nationalisme serait une forme d'utopie (p. 279), une tradition inventée pour consoler le peuple confronté aux maux de la modernisation, les idéologues conservateurs présents au cœur même de l'État inspirant alors discours et pratiques. Le rappel des polémiques entre Yoshida Shōin 吉田松陰 (1830-1859) et Yamagata Taika 山県太華 (1781-1866), à l'origine de la notion « magique » (selon les termes de Maruyama Masao, repris par Sakai Naoki) de *kokutai* 国体, qui a « ensorcelé » les esprits, permet d'appréhender ce concept. Il reste pourtant malaisé de comprendre comment la population japonaise a pu épouser l'illusion que toute la culture japonaise confluaient vers le *tennō*, et comment celui-ci a pu jouer le rôle à la fois de *Kaiser* et de pape, comme le souligne P.-F. Souyri. Comment et pourquoi un nationalisme expansionniste a-t-il pu l'emporter contre les aspirations démocratiques et libérales ? Cette question essentielle, liée sans doute aux conditions géopolitiques du Japon, a travaillé les historiens de

plusieurs générations après la défaite.

C'est dans la répression des mouvements contestataires à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle, abordée aux chapitres six (*Devant l'injustice*) et sept (*Le capital en question*), que s'élabore cette mystique impériale. Celle-ci est le fait des représentants des deux clans qui ont décidé de monopoliser le pouvoir étatique à travers l'armée, la marine et la figure de l'empereur, héritier d'une lignée ininterrompue inscrivant la nation japonaise dans son historicité. Au retour à la pensée chinoise reformulée est associé le darwinisme social (p. 291-295), qui renforcera l'idée d'une nation supérieure. Parallèlement, la structure bureaucratique s'implante pour durer (p. 299-305), et soutient un régime autoritaire confirmé par la Constitution de 1889 qui sacralise la souveraineté impériale. La contre-offensive des milieux conservateurs et étatiques contre les mouvements populaires est l'occasion de dissocier modernisation et occidentalisation dans le processus de formation de l'État impérial.

Les mouvements contestataires, bien que pleinement issus des expériences locales, ont été circonscrits par la répression, et c'est peut-être dans la société japonaise de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle qu'ils rencontrent tout leur écho. Ainsi Tanaka Shōzō, élu au Parlement en 1890 après

s'être mobilisé pour la défense de la liberté et des droits du peuple, s'engagea alors « en faveur des paysans, victimes de la pollution au cuivre des mines d'Ashio, et ce combat en faveur de la justice sociale devint vraiment le combat de sa vie » (p. 343). Son engagement et ses idées furent redécouverts lors de la lutte contre la pollution de Minamata, dans les années 1960, et aujourd'hui encore il figure comme le symbole des mobilisations écologistes, sa pensée étant étudiée pour ce qu'elle peut encore apporter aux luttes actuelles. Les féministes de l'ère Taishō, rassemblées autour de la revue *Seitō*, furent également redécouvertes lors de la seconde vague du féminisme des années 1970. Quant à la figure de Kōtoku Shūsui 幸徳秋水 (1871-1911), il fait encore aujourd'hui l'objet de recherches, et le mouvement pour sa réhabilitation stimule la redécouverte d'autres protagonistes de l'affaire du crime de lèse-majesté (1910-1911).

Si la parole impériale devient le droit (p. 297), donnant de fait un pouvoir discrétionnaire aux fonctionnaires qui servent loyalement Sa Majesté, n'est-ce pas en raison du manque de pénétration d'une mentalité et d'une pratique démocratiques qui n'ont pu s'ancrer dans la société, faute de débouchés politiques à la fin de la décennie de 1880 ? Pourquoi le nationalisme l'a-t-il emporté sur la

démocratie ? S'agissait-il d'un phénomène inhérent à la construction de l'État-nation ? P.-F. Souyri semble arriver à cette conclusion dans la mesure où, selon lui, « *le premier ressort était lié à une réaction indépendantiste radicale de la part des élites du pays, soutenues par l'immense majorité de la nation en construction* (p. 443). » Ce déterminisme qui a nourri la formation d'un nationalisme mystique et étatique n'oblige-t-il pas à revisiter cette « grammaire commune » de la modernité ?

Peut-on être moderne sans être occidental ? À la fin d'un parcours qui nous a fait vivre la richesse et la complexité des débats au Japon, l'auteur nous explique que les tenants des Lumières occidentales ont été rapidement marginalisés (p. 443) et que ce sont en réalité des idées structurées depuis l'époque d'Edo qui ont contribué à la construction d'une nouvelle idéologie officielle moderne (p. 446), mais que par la suite les débats qui agitent la société japonaise sont contemporains de ceux d'Occident. Le Japon est aujourd'hui de plain-pied dans la modernité. Mais le Japon n'est-il pas aussi l'Occident ? Ne faudrait-il pas séparer la notion d'Occident de son origine géographique pour lui reconnaître pleinement sa signification géopolitique ?

Comme l'indique son sous-titre, le livre de P.-F. Souyri nous donne

des clés pour mieux comprendre le Japon d'aujourd'hui. C'est un ouvrage de référence pour les étudiants qui se spécialisent sur le Japon et, plus généralement, un outil privilégié pour se repérer dans le Japon des années Meiji à la défaite de 1945. Ces quelques lignes ne sauraient rendre toute la richesse des réflexions qui y sont menées. Laissons le lecteur découvrir de nombreux autres aspects méconnus de l'histoire mouvementée des idées au Japon.

Christine LÉVY

Université Bordeaux Montaigne,  
CRAO

---



---

© Michael LUCKEN,  
*Les Japonais et la guerre 1937-1952*,  
Paris, Fayard, 2013, 400 p. /  
*The Japanese and the War:  
Expectation, Perception, and the  
Shaping of Memory*, transl. by Karen  
Grimwade, New York, Columbia  
University Press, 2017, 378 p.

En cette année du quatre-vingtième anniversaire du déclenchement de la seconde guerre sino-japonaise

– début de la Seconde Guerre mondiale –, qui vit une offensive japonaise massive contre la République de Chine et le massacre de Nankin à l'hiver 1937, paraît en anglais la traduction de l'excellent tableau que dresse Michael Lucken de la perception japonaise de ce conflit, durant la guerre et la période d'occupation alliée qui suivit. M. Lucken avait déjà étudié la participation des artistes à l'effort de guerre japonais ainsi que les sources visuelles relatives à Hiroshima<sup>1</sup>. Ses recherches l'ont ensuite amené à se pencher sur les stèles commémorant les morts au combat, donnant lieu à une importante contribution sur le sujet<sup>2</sup>. À la suite de l'ouvrage que nous présentons ci-dessous, il s'est lancé dans une analyse biographique de l'intellectuel Nakai Masakazu 中井正一 (1900-1952), qui est parue en 2015<sup>3</sup>.

Le présent ouvrage prend pour champ d'investigation les quinze années allant du début de la guerre en 1937, jusqu'à l'entrée en vigueur en 1952 du traité de paix de San Francisco, qui marque le recouvrement de la souveraineté nationale. Divisé en onze chapitres, il considère d'abord le temps de la guerre. Les cinq premiers chapitres décrivent tour à tour : les transformations observées au Japon même du fait de la guerre de conquête (chap. 1) ; la question du totalitarisme dans le cas japonais

(chap. 2) ; les différents points de vue sur les objectifs de guerre ou sur l'ennemi (chap. 3) ; la question des morts au combat (chap. 4) ; la peur des bombardements et des destructions en 1944-45 (chap. 5). Après un chapitre 6 exposant les « coordonnées complexes de l'après-guerre », les cinq derniers chapitres apportent des réflexions sur la période d'occupation et analysent les politiques américaines de réforme idéologique du Japon, dont la question du « shintō d'État » (chap. 7), la « table rase » appliquée à l'Histoire (chap. 8), la question de la conscience collective (chap. 9), celle des liens entre lieux de mémoire et shintō (chap. 10), et enfin celle des monuments et des musées après la défaite (chap. 11).

Cet ouvrage, produit d'un travail très poussé sur les sources primaires, notamment sur des journaux et revues d'époque, et qui témoigne aussi d'une connaissance précise des travaux japonais, américains et français, décrit de façon détaillée les discours et perceptions des acteurs japonais de l'époque. Il complète en quelque sorte, sur le terrain national, l'ouvrage de John Dower *War Without Mercy* (1987), qui traitait des représentations croisées nippo-américaines durant la guerre du Pacifique. Les opérations extérieures ou la question des exactions (p. 97-107), ou encore – pour l'après-1945 – les regards

chinois et sud-coréen (p. 53-57, p. 194-198), ne sont que peu traités, de même que la question coloniale. L'ouvrage ne propose pas une histoire du conflit, mais plutôt une histoire culturelle des idéologies de la guerre et de la reconstruction. L'auteur se penche notamment sur les discours politiques et militaires, émanant des autorités ou de la société civile.

Évoquons quelques points. Le chapitre 2 analyse la question du « totalitarisme », qui concerne à la fois l'histoire mais aussi l'historiographie et ses conclusions. L'auteur se demande si ce concept forgé dans les années 1950 par Hannah Arendt, dans un effort de saisir la spécificité des régimes soviétique et nazi, peut être appliqué au Japon (il n'est d'ailleurs généralement pas appliqué non plus à l'Italie). Soulignons que la question n'est pas sans conséquence, car, après que Carl Schmitt a relié nazisme, soviétisme et maoïsme<sup>4</sup>, certains ont pu voir dans le Japon en guerre une sorte de chaînon manquant au sein de ce schéma. De fait, il exista au Japon des projets pour remodeler la société suivant une structure organiciste en prônant l'établissement d'une totalité « de corps », où chaque individu servirait l'État selon une volonté unique. De telles idées existèrent au Japon davantage sous forme de projets que sous celle d'un agenda politique réel. Cependant,

M. Lucken montre que le mot lui-même, *zentaishugi* 全體主義 (totalitarisme), exista dans le Japon des années 1920, trente ans avant que la philosophie politique ne le formule en Occident. Mais conclure de ceci que le Japon de l'entre-deux-guerres aurait déjà eu un projet « totalitaire » serait faire preuve de nominalisme. D'ailleurs, une fois ces discours de l'époque présentés, l'auteur souligne que l'analyse historique doit rechercher les formes d'un « totalitarisme japonais » dans la mise en place d'un puissant contrôle social, plutôt que dans la théorie. Le ministère de l'Intérieur étendit sa surveillance jusqu'à la base de la société via un « réseau parfait » : mais celui-ci visait à nier non pas tant l'individu que les corps intermédiaires, tous contraints à fusionner au sein d'organisations étatiques (p. 66-67). Et l'auteur de faire remarquer que cet effort « ne fut jamais complètement figé » : si le cadre était fixe, néanmoins « plusieurs forces divergentes se partageaient le pouvoir » (p. 71-74). Autrement dit, la réflexion sous l'angle de l'histoire institutionnelle ne peut pas répondre de façon définitive à la question. On pourrait ajouter que la mise en évidence de tel élément structurel (parti unique, culte du chef, etc.) relève de l'analyse des moyens : H. Arendt distinguait dictature, tyrannie et totalitarisme, pour définir ce dernier

avant tout par ses fins, la domination totale<sup>5</sup>. Enfin, ce chapitre conclut que le soutien de la nation japonaise à l'impérialisme et aux guerres de conquête n'était ni « naturel » ni automatique, mais plus classiquement le résultat d'un large éventail de politiques de propagande et d'opérations de répression (p. 36-43), avec en arrière-plan un gouvernement civil inapte à agir efficacement contre la fuite en avant de l'Armée et de la Marine (p. 33).

Dans le chapitre suivant, M. Lucken montre que le temps de la guerre ne vit pas l'arrêt de toute activité de pensée ou de loisirs. Seules les productions prenant pour cible le gouvernement se virent censurées. Pour le reste, les éditeurs continuèrent à œuvrer presque jusqu'à la fin du conflit. Et les gens lisaient non pas des ouvrages « typiquement japonais », comme voudrait le faire croire une certaine vision culturaliste, mais une très grande variété de genres, de titres, et de nombreuses traductions. Parmi celles-ci, M. Lucken souligne la place de l'auteur antifasciste Romain Rolland (1866-1944) durant l'entre-deux-guerres au Japon, où il exista une véritable « génération Jean-Christophe », du titre de son célèbre roman. Par exemple, son contemporain le poète et sculpteur Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956) voyait en lui « la conscience

de l'Europe [...], la conscience du monde » (p. 83-88). Néanmoins, les pressions firent que les écrivains en vinrent à soutenir l'effort de guerre à l'orée de la décennie 1940 (p. 87, p. 95-96), situation semblable à celle analysée par Jean-Jacques Tschudin concernant le théâtre et les arts de la scène<sup>6</sup>. Ce même chapitre décrit aussi, suivant une sorte de futurologie rétrospective, les visions de l'après-guerre qui furent imaginées à l'époque, alors que le pays pensait encore pouvoir sortir vainqueur du conflit.

Son chapitre 5, *Les Japonais et la guerre*, analyse le rapport entre l'imaginaire des bombardements – bombardements conventionnels, les seuls connus avant 1945 – et l'apparition d'une peur collective dès 1932, puis comment cet ensemble permit de justifier, du point de vue des militaires, la mise en place d'un périmètre de sécurité de plus en plus éloigné de la métropole ainsi que la légitimation du sacrifice ultime pour la défense de la patrie. Ce même chapitre explique que les bombardements atomiques à Hiroshima et à Nagasaki ne provoquèrent pas nécessairement de choc sur le moment, du fait d'un très strict contrôle sur l'image et (initialement) de la volonté des dirigeants de poursuivre la guerre (p. 178, p. 181). L'auteur souligne ainsi une progression parallèle entre la brutalisation

de l'appareil politique et militaire, et une dissimulation toujours croissante de la réalité de la mort au combat au sein des discours de ces mêmes autorités politiques et militaires, qui la transfigurèrent au travers de formules « poétiques et historiquement connues » (p. 160).

Enfin, l'ouvrage traite aussi, pour une grande part, du rapport entre l'État japonais et ses morts militaires, avant et après 1945<sup>7</sup>. L'empereur présidait naguère ces rituels étatiques commémorant les héros tombés au combat – d'ailleurs, par définition un héros est un soldat mort face à l'ennemi. L'angle proposé ici est un peu différent : au-delà du cérémoniel et de la symbolique, M. Lucken montre le poids des reliques au Japon, au premier rang desquelles les os. Le Japon et ses colonies de Corée et de Taiwan comptaient en 1945 plus d'une centaine de cimetières militaires, placés sous l'égide d'une neutralité religieuse et où, malgré les idées reçues, la norme était l'inhumation (p. 134 et suiv.). Les règles y connurent progressivement une évolution en faveur du groupe et au détriment de l'individu : dans les années 1930 apparurent des ossuaires militaires – à différencier des stèles commémoratives – dont la supervision fut confiée à une organisation nationale (p. 137). L'avancée de la guerre vit les reliques prendre une importance croissante, qui fut

loin de diminuer après 1945 quand se posa la question du retour des os ou des cendres. Cette question était d'autant plus cruciale que quelque 1,5 million de corps furent abandonnés (p. 144). Elle refit surface dans les années 1960 (p. 268-273) et, encore aujourd'hui, le travail visant à retrouver les corps pour leur offrir un dernier culte n'est pas achevé.

*Les Japonais et la guerre* traite en somme de questions variées toutes en rapport avec les représentations du conflit et de la société qui en émergera, ou, pour l'après-guerre, de sa réforme et de la mémoire de la guerre. Si l'on eût peut-être apprécié davantage d'analyses concernant l'histoire du conflit ou la place qu'y occupa l'empire colonial, cet ouvrage écrit d'une plume modeste sait privilégier une forme d'exposé sobre et méticuleux des données, permettant de compléter la connaissance de la société japonaise et des représentations qui furent les siennes durant et après la guerre, jusqu'à nos jours.

Arnaud NANTA  
CNRS, IAO

---

1. M. Lucken, *Les grenades et l'amertume*, Paris, Les Belles Lettres, 2005 ; M. Lucken, *1945 : Hiroshima, les images sources*, Paris, Hermann, 2008.

2. M. Lucken, « De pierre et d'os. Éléments d'étude sur les monuments aux morts de l'époque moderne », in P.-F. Souyri (dir.), *Mémoire et fiction. Décrire le passé dans le Japon moderne*, Arles, Philippe Picquier, 2010, p. 97-141.

3. M. Lucken, *Nakai Masakazu. Naissance de la théorie critique au Japon*, Dijon, Presses du Réel, 2015. Voir la présentation précise par Emmanuel Lozerand dans la revue *Critique*, avril 2017, 839, p. 290-300. M. Lucken évoquait déjà la figure de Nakai dans l'ouvrage que nous discutons ici, à propos de son arrestation en 1937 pour motifs idéologiques (p. 36-37).

4. C. Schmitt étendit sa dichotomie ami / ennemi, fondatrice chez lui de la notion de politique, à la Chine maoïste, notamment dans *La théorie du partisan* (1963, trad. fr. 1972).

5. H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, vol. 3 : *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972 [éd. orig. angl. 1951], introduction.

6. J.-J. Tschudin, « Le théâtre devant la montée du militarisme », in J.-J. Tschudin & C. Hamon (dir.), *La société japonaise devant la montée du militarisme*, Arles, Philippe Picquier, p. 165-185.

7. Voir aussi : Takahashi Tetsuya, *Morts pour l'empereur. La question du Yasukuni*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

---



---

© *Geschichtsdenken im modernen Japan. Eine kommentierte Quellensammlung*

[La réflexion sur l'histoire dans le Japon moderne. Une anthologie commentée de sources],  
textes édités et présentés par Ken.ichi MISHIMA et Wolfgang SCHWENTKER, en collaboration avec Manfred Hubricht, Tadashi Suzuki, Kuniyuki Terada et Robin Weichert, München, Iudicium Verlag [Monographien aus dem Deutschen Institut für Japanstudien, vol. 56], 2015, 473 p.

Il semblerait, apprend-on accessoirement au détour d'une page, que pendant le demi-siècle qui s'étend entre 1959 et 2009, le nom de Shiba Ryōtarō ait été cité pas moins de 201 fois au Parlement japonais. Le chiffre peut surprendre, en comparaison du score atteint par des personnages bien plus célèbres dans le monde (60 pour Mishima, 59 pour Sōseki, 38 pour Ōe et 28 pour Ōgai ; p. 442). Mais pour faire figurer un romancier populaire dans cette anthologie, les éditeurs ont suivi un critère de sélection très simple : réunir des textes qui ont proposé une réflexion singulière sur l'histoire et influencé les débats de leur époque, sans toutefois que ce

succès ne les ait nécessairement élevés au statut de classiques. Autrement dit : des textes importants pour leurs contemporains, indépendamment de leur canonisation ultérieure. On y trouve donc des noms attendus, des historiens méconnus en France (Kume Kunitake, Tsuda Sōkichi, Inoue Kiyoshi, Ienaga Saburō, Irokawa Daikichi, Yasumaru Yoshio, Amino Yoshihiko), à côté de figures mieux repérées de l'histoire intellectuelle, représentants de la pensée des Lumières de Meiji (Nakae Chōmin, Fukuzawa Yukichi), du socialisme du début du siècle (Kōtoku Shūsui, Ōsugi Sakae) ou de la philosophie politique d'après-guerre (Maruyama Masao, Katō Shūichi, Tsurumi Shunsuke), mais aussi, et cela peut surprendre de prime abord, des écrivains, ethnologues ou sociologues. Pas moins de soixante penseurs donnent ainsi corps à cet ouvrage.

Le but déclaré de cette anthologie est de porter le regard du lecteur germanophone loin de ses frontières nationales, et de lui rendre accessible une réflexion sur l'histoire produite ailleurs et dont l'intérêt est surtout de s'être construite tantôt en s'inspirant tantôt en se distanciant de l'Occident. Les textes, une soixantaine donc, ne dépassent pas les cinq pages (il s'agit souvent d'extraits) et sont accompagnés d'une introduction, d'un commentaire sur

l'auteur et d'un appareil de notes synthétiques, jamais redondantes. Chaque texte a été revu et discuté dans le groupe qui s'est réuni autour des professeurs Mishima Ken'ichi et Wolfgang Schwentker durant quelques années, au rythme de trois ou quatre fois l'an, au Japon et à Heidelberg. Visant ouvertement à éviter tout piège culturaliste (ne pas se contenter de recevoir passivement un discours préfiltré, ou pire « auto-orientalisant », que les Autres nous adressent, mais essayer au contraire d'acquérir des notions qui nous permettent de nous glisser dans les textes originaux et de comprendre comment les Autres parlent entre eux), ce méticuleux travail d'atelier se révèle une excellente solution pour garantir cohérence et scientificité à un recueil de textes autrement disparate.

Dans l'introduction (p. 17), les auteurs s'arrêtent sur le pivot du titre, ce *Geschichtsdanken* par lequel ils veulent rendre *rekishi shisō* 歴史思想, en précisant que chercher à réunir des textes correspondant à ce qui en Europe relèverait d'une épistémologie de l'histoire aurait été impossible pour la simple raison qu'une telle pensée n'aurait pas existé au Japon, ou du moins pas sous la forme qu'elle a prise sur notre continent (dans la sphère germanophone surtout à partir de Herder, en passant par Hegel, pour arriver à l'historicisme). Cela

ne signifie pas que, dans le siècle et demi qui a suivi la restauration de Meiji, on ne trouve pas de nombreux textes qui ont discuté la façon dont la nation interprète sa culture, son passé et son évolution politique. Mais c'est l'unité d'un corpus bien identifié qui semble faire défaut. On s'aperçoit ainsi qu'une réflexion sur l'histoire et sur la théorie de l'histoire peut aussi se lover dans des textes de genres fort différents.

Les éditeurs ont voulu une articulation thématique, parce que suivre une ligne chronologique aurait été banal, et aurait surtout empêché de comprendre dans quelle mesure certains sujets resurgissent avec régularité. Prêts à admettre que la confrontation avec la modernité (transmise, adoptée, rejetée) a été un élément important de la réflexion sur l'histoire, ils considèrent toutefois, contrairement à Carol Gluck<sup>1</sup>, qu'elle n'en constitue pas la totalité, puisque d'autres thèmes semblent s'imposer avec autant de force, et revenir sans cesse, depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. D'où les titres, convaincants, qu'ils proposent : I. Identité, II. Nation et nationalisme, III. Histoire et mythe, IV. Libéralisme, V. Critique sociale, VI. Dichotomie Est-Ouest et théorie des civilisations, VII. Esthétique et conscience historique, VIII. Propositions historiques alternatives, IX. Voisins et avenir, X. Construction du passé après 1945.

Le chapitre III, par exemple, offre de nombreuses accroches. Il s'ouvre avec un texte de Hoshino Hisashi daté de 1893 sur la thèse des origines communes nippo-coriéennes, suivi par le texte critique sur le shintô qui valut à Kume Kunitake son renvoi de l'université en 1892, et du court récit *Ka no yō ni ka*のように (Comme si, 1912) dans lequel Mori Ōgai réfléchit sur les liens entre mythe et histoire, précisément. Si « les mythes ne peuvent pas être considérés comme des faits historiques », ainsi que le croit le protagoniste, le jeune aristocrate Gojō Hidemaro, qui vient d'être diplômé en histoire de l'université impériale, comment écrire le début de l'histoire japonaise sans mettre en danger l'ordre centré sur le *tennō* (empereur) ? Tel est le dilemme, approfondi par l'extrait suivant : *Jindaishi no atarashii kenkyū* 神代史の新しい研究 (Nouvelles recherches historiques sur l'époque des dieux) de Tsuda Sōkichi – qui à sa publication en 1913 ne souleva aucune protestation, mais qui vingt ans plus tard coûta à son auteur sa chaire à Waseda –, où mythe et histoire sont clairement distingués grâce à des méthodes de critique textuelle novatrices. Le chapitre se termine par deux essais plus tardifs sur la recherche des origines. Il s'agit d'un texte d'Ōgami Namio paru en 1949, où il est question de sa fameuse thèse des « peuples cavaliers » (*kiba*

*minzoku* 騎馬民族), selon laquelle la dynastie japonaise aurait été fondée par un peuple de cavaliers arrivés dans l'archipel via la péninsule coréenne ; et pour finir, d'une autre thèse très connue, celle de Yanagita Kunio (*Kaijō no michi* 海上の道 [La route des mers], 1961), qui défend l'idée que les Japonais et la riziculture viendraient de l'archipel des Ryūkyū. Deux propositions qui, chacune à sa façon, revenaient à fusionner mythe et histoire, et qui, tout en rencontrant un certain succès auprès du public, furent très critiquées sur le plan académique. De là, suivant un système de références internes, on peut passer à un autre chapitre, le IX, et retrouver des échos à cette question dans un texte d'Iha Fuyū, qui pensait que les Ryūkyū avaient été peuplées depuis le Nord selon une dynamique inverse. L'intérêt d'un tel rapprochement vient surtout de ce que ces théories furent aussi utilisées pour justifier après-coup l'annexion d'Okinawa.

Certains chapitres réunissent des textes plus intrinsèquement liés entre eux, publiés par exemple dans le cadre d'une controverse. Une partie du chapitre V se concentre ainsi sur le débat autour de l'histoire du capitalisme qui anima les penseurs marxistes autour de 1930, avec des textes d'Inomata Tsunao, Yamakawa Hitoshi, Noro Eitarō et Hattori Shisō. Le chapitre X offre une place à la polémique

qui suivit, au milieu des années 1950, la publication de *Shōwashi* 昭和史 (Histoire de l'ère Shōwa) de Tōyama Shigeki, Imai Seiichi et Fujiwara Akira, en proposant à la lecture un extrait du livre et l'article de Kamei Katsuchirō qui ouvrit le débat. Ce dernier lance d'abord une attaque mordante contre le style des trois historiens (« un texte raide et filandreur, digne de vieux professeurs d'avant-guerre, et aussi noir d'idéogrammes qu'un procès-verbal »), mais qui n'est qu'un élément du reproche principal qu'il émet contre l'historiographie marxiste, à savoir son manque d'intérêt pour l'être humain et la vie, son incapacité à comprendre les mille facettes et les contradictions que peut présenter une situation, ou à intégrer la possibilité du doute. Les marxistes seraient donc prisonniers d'une véritable « superstition », une confiance dans le progrès qui leur fait croire en leur supériorité par rapport à tous ceux qui les ont précédés. On retrouve ici pleinement le Kamei de l'École romantique japonaise, qu'on peut ensuite aisément mettre en perspective avec les Yasuda Yojurō, Nishida Kitarō, Kobayashi Hideo ou Mishima Yukio réunis dans le court chapitre VII, avec des textes qui politisent l'esthétique ou esthétisent la politique, dans un mouvement de sublimation qui les mène à s'abîmer dans un sentiment

d'exception culturelle. On pourrait continuer ainsi, en suggérant de nombreuses autres pistes, avec parallélismes, échos et oppositions, pour traverser cette anthologie riche, soignée et intelligente : un instrument qu'on peut envier à nos voisins.

Nicolas MOLLARD  
Univ. Jean Moulin Lyon 3

---

1. Notamment dans « Thinking with the Past: History Writing in Modern Japan », in Wm. Theodore de Bary, Carol Gluck, and Arthur Tiedemann (eds.), *Sources of Japanese Tradition*, vol. 2, 2<sup>e</sup> édition, New York, Columbia University Press, 2006.

---



---

© Philippe PONS,  
*Corée du Nord. Un État-guérilla en mutation*, Paris, coll. « La suite des temps », Gallimard, 2015, 707 pages.

Des missiles programmés par Pyongyang menacent régulièrement le Japon. La Corée du Nord défraye la chronique chaque mois. Si elle fait l'objet d'articles dans des revues scientifiques françaises<sup>1</sup>, il n'y avait pourtant pas en français d'ouvrage d'ensemble à son sujet. Or, de nombreuses études ont été produites par des chercheurs de pays directement concernés : Chine, Japon,

Corée du Sud, Russie, ainsi que par des Américains, et « beaucoup moins », par des Européens. Cette absence d'ouvrage de référence en français est désormais comblée. Le livre de Philippe Pons est d'abord une somme, fruit de nombreuses années de travail. Le lecteur appréciera par exemple les pages 301-304 sur l'utilisation par le régime nordiste de Macao comme tête de pont de tous les trafics possibles, illicites mais aussi licites. Comme non-spécialiste de la question, je pourrais m'en réjouir, et ajouter que la simplicité de son plan chronologique en trois parties : « l'ère Kim Il Sung », « l'ère Kim Jong Il » et « Kim, troisième du nom » aide à la lisibilité de l'ouvrage. Mais ce n'est pas la principale vertu du livre, laquelle, comme toute bonne recherche, est d'avoir une thèse.

Cette thèse est en vérité double. (1) Si le régime totalitaire nord-coréen est un État-guérilla, concept que Philippe Pons emprunte à l'historien japonais Wada Haruki, soit un État qui organise la population sur le modèle d'une unité de guérilla et entretient une mentalité d'assiégé permanent chez ses sujets, sa longévité s'explique principalement par la force du nationalisme que partage la population et que cultive le régime lui-même. Ce nationalisme puise ses racines dans l'expérience de la colonisation japonaise, du joug japonais.

Pour l'entretenir, le communisme successoral au pouvoir prend appui sur l'éventualité d'un recours à l'arme nucléaire brandie périodiquement par les dirigeants américains depuis 50 ans, à l'exclusion du président Obama. Il me semble qu'on retrouve ici un type d'explication majeur que le politiste américain Chalmers Johnson avait lancé dans son premier livre, en 1963, pour comprendre l'enracinement du communisme en Yougoslavie comme en Chine. Cependant trois composantes propres à la Corée du Nord sont soulignées par Philippe Pons. La première est l'influence d'un christianisme implanté dans des couches bourgeoises, Pyongyang ayant été la ville la plus chrétienne d'Asie après Manille. On relève en particulier le rôle du protestantisme dans ce nationalisme, et on sait le ferment de critique sociale et de contestation qu'il a apporté ensuite en Corée du Sud jusqu'à aujourd'hui. La seconde composante est que le Nord avait, à la partition, un niveau de développement industriel et une faible proportion d'agriculteurs qui évoquent plus certains pays d'Europe de l'Est que les pays analysés par Chalmers Johnson : donc aujourd'hui ce « n'est pas un pays pauvre mais un pays ruiné » (p. 649). La troisième est que la part des communistes dans la libération de la Corée est bien moindre

qu'en Yougoslavie ou en Chine. (2) L'histoire ne s'arrête pas aux origines. Elle n'est pas figée ici plus qu'ailleurs. La permanence de l'État-guérilla et de son aventurisme belliqueux, qui alimente la propagande architecturale, picturale, télévisuelle et cinématographique (p. 255-291), ne doit pas dissimuler une autre réalité profonde : le peuple de la RPDC « ne forme pas une masse amorphe et résignée, composée de robots décervelés, de bourreaux ou de victimes » (p. 31 et 650). Il convient donc, tant pour les États du reste du monde que pour les chercheurs, de ne pas s'en tenir aux facilités intellectuelles et politiques de la diabolisation, de prendre au sérieux la volonté de changement d'une grande partie de la population face à son « tragique destin », d'accompagner les efforts de celles et ceux qui, à différents niveaux, œuvrent à remettre en marche la société, l'économie, la culture, notamment à partir des activités ou des débats qui en sont des indices.

Il n'est pas possible ici d'évoquer toutes les richesses de ce livre. Je me limiterai à deux points.

Le premier, nul n'en sera surpris, est le traitement très informé de la question nucléaire. Philippe Pons suit le passage du nucléaire civil au nucléaire militaire en soulignant (p. 304 et 306) les deux globalisations successives qu'il a impliquées pour

la Corée du Nord. « Le programme nucléaire nord-coréen a connu quatre phases : initiation par les Soviétiques (années 1950) ; obtention par des moyens détournés de savoir-faire et de technologies (1960-1970) ; mise en place progressive d'une filière indépendante (1970-1990) ; et maturation du programme ». Si la première phase est civile, appuyée par les Soviétiques et destinée à créer une industrie d'usage civil de l'énergie nucléaire, en revanche la formation d'une filière militaire se heurte à l'opposition des Soviétiques et est réalisée avec d'autres types de partenaires étrangers : « avec la technologie civile soviétique, puis en débauchant des ingénieurs de l'ex-URSS et en se fournissant au Pakistan en technologie et en équipements (dont une partie fut aussi acquise secrètement au Japon) ». En revanche, c'est une approche géopolitique que Philippe Pons adopte lorsqu'il traite plus tard de la « deuxième crise nucléaire » (p. 486-500).

Le second point concerne l'entrée dans l'économie de marché. L'historien économiste que je suis a lu les pages correspondantes, et notamment le chapitre 14 et dernier, avec la plus grande attention. La prise de conscience par un nombre croissant de décideurs, notamment à la suite de la grande famine, du carcan d'un système « collectiviste et hypercentralisé » est analysée et, au-delà

du nouveau discours officiel sur le collectivisme « flexible et responsable », l'évolution vers une économie hybride articulant le public et le privé est cernée par l'auteur, permettant des rapprochements avec la trajectoire suivie par d'autres pays communistes, la Chine en tête.

Philippe Pons est à la fois, aux côtés de Christian Sautter, le cofondateur du Centre de recherche sur le Japon contemporain de l'École des hautes études en 1973 et un journaliste spécialisé dans la couverture du Japon et de la Corée. Cette double caractéristique, fort précieuse et fort rare, explique la variété des sources qui forment la base de ce livre qui fera date. Depuis le Congrès du PC de 1980 l'auteur s'est rendu treize fois en Corée du Nord pour enquêter sur place, ce qui n'a pas été chose facile dans un pays aussi verrouillé, où il s'agit par exemple de faire croire que l'on rencontre des passagers au hasard quand l'on est dans un wagon de métro. Mais la vigilance et le sens critique ne sont pas les seules qualités nécessaires. L'auteur a aussi été à l'écoute de la « connaissance du terrain » accumulée par les ONG françaises « présentes depuis de nombreuses années » dans le pays. Il a su inspirer « confiance » à des Coréens du Nord rencontrés dans d'autres pays comme sur place, ainsi qu'à des réfugiés. Il a bénéficié de rencontres

avec différents chercheurs étrangers. Il a lu une partie des innombrables sources imprimées produites par le régime dans sa langue de bois spécifique. Il a mobilisé les travaux scientifiques disponibles en japonais et en anglais. Il ne s'est jamais enfermé dans une approche pointue et Leo Strauss, Fernand Braudel, Roger Chartier et d'autres ont été consultés pour éclairer la route.

Il faut donc remercier Pierre Nora d'avoir donné à l'auteur toute la place nécessaire en l'accueillant dans sa collection « La suite des temps ». On a ici un grand livre, où l'auteur fait preuve d'un vrai bonheur d'écriture. On y trouve des péripéties et des personnalités dignes des pièces de Shakespeare. On y trouve aussi la monstruosité et l'impéritie que, dans un livre récent chez le même éditeur (que cite Ph. Pons) *La récidive : révolution russe, révolution chinoise* (Paris, Gallimard, 2014), l'historien Lucien Bianco montrait chez Staline et chez Mao, et dès lors on peut parler d'une nouvelle « récidive » de la tyrannie. On aimerait en savoir plus sur les cadres de l'armée et sur les universitaires qui ont grandi dans le régime, car ils détiennent quelques clés du présent et de l'avenir. Bien sûr, on sait par avance qu'il existe dans la coréanologie internationale des chercheurs qui ont des interprétations opposées à celles de ce livre et qui le diront.

Il n'empêche : derrière la nécessairement minutieuse histoire des cliques et des crimes, des missiles et des provocations en tous genres, de la police des pensées et du contrôle social, le tout sous l'œil de la Chine, on sait énormément gré à Philippe Pons d'avoir cherché, pour chaque étape de cette histoire, à nous faire voir dans ce livre le peuple, qui souffre, que le creusement des inégalités et l'essor de la corruption inquiètent et qui, de par les capacités nouvelles qui sont en train de se créer, peut avoir d'autres horizons que les élites au pouvoir.

Patrick FRIDENSON  
EHESS

- 
1. Et encore peuvent-ils être l'œuvre de chercheurs étrangers. Cf. Hazel Smith, « La Corée du Nord en route vers l'économie de marché », *Critique internationale*, n° 15, 2002, p. 6-14 (non cité dans la bibliographie du livre parmi les travaux de cet auteur).

---



---

© Antonin BECHLER,  
*Ôe Kenzaburô, une économie de la violence*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2016, 352 p.

Né en 1935, lauréat du Prix Nobel de littérature en 1994, écrivain phare du Japon moderne débutant sur la scène littéraire en 1957, Ôe Kenzaburô s'impose aujourd'hui dans la conscience collective comme l'un des porte-paroles les plus résolus du pacifisme et de la lutte contre le nucléaire. Issu de sa thèse, l'ouvrage d'Antonin Bechler associe dans son titre le terme de violence au nom de ce grand personnage public défenseur de la paix et promet d'emblée une lecture renouvelée d'Ôe qui tienne compte de la complexité de sa pensée. L'idée phare de cette étude part du constat suivant, lui-même régulièrement suggéré au Japon par les détracteurs d'Ôe : il existe, sinon d'éminentes contradictions, du moins des décalages évidents, entre la pensée publique de l'auteur telle qu'elle s'exprime dans ses essais et entretiens, à la position moraliste parfois implacable, et son œuvre romanesque, traversée en maints endroits par la violence. Tout au long des 351 pages et des quatre grandes parties qui composent l'ouvrage, Antonin Bechler entend

un vaste mouvement de va-et-vient entre l'œuvre romanesque d'une part et les essais et entretiens d'autre part. Son pari, tenu, est de révéler un réseau d'obsessions susceptible d'éclairer les contradictions apparentes de l'œuvre et du discours public sous le sceau de la cohérence. Cette cohérence relève selon l'auteur du désir d'être au monde, du refus de n'être rien, « dans une quête d'auto-affirmation qui ne saurait être qu'une histoire de la violence » (p. 11). Celle-ci ne peut se dispenser d'un rapport de force, qui est à un niveau plus profond une quête d'absolus, un désir de résistance et de transcendance.

Tout en respectant l'évolution chronologique de l'œuvre, l'architecture de cette analyse thématique fait de 1963 une année pivot, qualifiée de « conversion » par le romancier lui-même : le drame personnel qu'est la naissance d'un enfant handicapé s'accompagne en effet pour Ôe d'un séjour fondateur à Hiroshima, où, prenant la vraie mesure de la tragédie collective des victimes de la bombe, il n'aura de cesse par la suite de dénoncer la violence, en particulier celle de l'atome, et de témoigner sa compassion à toutes les victimes.

Outre la précision des sources, des traductions et de l'écriture, deux mérites s'imposent constamment dans cette étude : le souci de contextualisation d'une part, et la

mobilisation de textes inédits en langue française d'autre part (environ une vingtaine de recueils d'essais et d'entretiens, et une vingtaine de nouvelles et de romans). Ce sont ainsi des pans entiers de l'histoire politique japonaise des années 1960 et 1970 qui sont présentés, cependant que la place capitale de l'auteur dans l'histoire littéraire et culturelle de la même période sort renforcée par l'éclairage d'une argumentation de première main.

En 2011, dans l'avant-propos de la réédition de son ouvrage sur Ōe Kenzaburō<sup>1</sup>, le premier en langue française, l'écrivain et professeur de littérature comparée Philippe Forest écrivait regretter que l'attribution du Prix Nobel en 1994 n'ait pas eu pour conséquence en France une plus flamboyante augmentation des publications sur l'écrivain, études ou traductions. Ce souhait semble avoir été propitiatoire : à l'ouvrage *Ōe Kenzaburō, une économie de la violence*, vient en effet s'ajouter la parution récente aux éditions Gallimard d'un imposant volume de 1 344 pages<sup>2</sup>, établi et préfacé par Antonin Bechler, regroupant des textes fondamentaux d'Ōe, dont trois inédits. Ces romans et nouvelles, mais aussi essais, discours et poèmes, sont répartis au sein de trois grandes parties à chaque fois introduites qui correspondent à ce que

l'on pourrait appeler classiquement les trois grandes périodes de l'œuvre. En pages 26 à 122 du même volume figure une longue notice biobibliographique, d'une efficacité extraordinaire. Celle-ci rend compte de l'intégralité de l'œuvre romanesque et est agrémentée de photographies et de courts textes clefs qui sont autant de miroirs de vie en regard du discours chronologique. Le rapport si vivant de l'homme et de l'auteur avec son œuvre s'y trouve comme ressuscité. Rappelons aussi, pour saluer la ténacité des critiques et traducteurs associés à la diffusion en France de l'œuvre d'Ōe, que ni Mishima, ni Sōseki, ni Tanizaki, ni Akutagawa, ni Kawabata, autrement dit aucun écrivain phare du Japon moderne n'a suscité à ce jour autant de pages d'analyses fines en langue française.

Claire DODANE

Université Jean Moulin Lyon 3,  
IETT

---

1. *Ōe Kenzaburō – Légendes d'un romancier japonais*, Nantes, Pleins feux, 2001, réédité et augmenté en 2012 sous le titre : *Ōe Kenzaburō – Légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais*, Nantes, éditions Cécile Defaut.

2. *Kenzaburō Ōe – Œuvres*, édition établie et préfacée par Antonin Bechler, traductions d'Anne Bayard-Sakai, Antonin Bechler, René de Ceccatty, Edwige de Chavanes,

Patrick De Vos, Claude Elsen, Marc Mécréant, Ryōji Nakamura et Dominique Palmé, Paris, collection Quarto, Gallimard, 2016.

---



---

YAMADA Toyoko 山田登世子,  
 « *Furansu kabure* » no tanjō —  
 Myōjō no jidai 「フランスかぶれ」  
 の誕生。「明星」の時代 (Naissance de  
 la « fièvre francophile ». L'époque de  
 Myōjō, 1900-1927), Tokyo, Fujiwara  
 shoten 藤原書店, 2015, 271 p.

La spécialiste de littérature française Yamada Toyoko, professeure émérite de l'université Aichi Shukutoku, décédée en août 2016, laisse une œuvre importante – ouvrages universitaires, traductions et essais –, fruit de près de quatre décennies de recherche. Nombre de ses ouvrages, croisant France et Japon, se situent dans la lignée d'une histoire de l'imaginaire et du sensible inaugurée par Alain Corbin, dont elle a co-traduit avec Kashima Shigeru *Le Miasme et la jonquille* (*Nioi no rekishi* においの歴史 – littéralement *Histoire des senteurs* – Fujiwara shoten, 1990). D'autres travaux témoignent, au-delà d'un apparent éclectisme, d'une exploration à la fois rigoureuse et créative d'une épistémologie du sensible, de l'esthétique du mondain : un essai sur la séduction et la prostitution

de Baudelaire à Mishima, *Shōfu – yūwaku no disukūru* 娼婦—誘惑のディスクール (Prostituées : discours de la tentation, Nihon bungeisha, 1991), une étude sur les *Rivieras fin de siècle* (*Rizōto no seikimatsu* リゾートの世紀末, Chikuma shobō, 1998), plusieurs ouvrages sur la mode dont une audacieuse mise en parallèle de la poétesse Yosano Akiko et de Coco Chanel (*Akiko to Shaneru* 晶子とシャネル, Keisō shobō, 2006), et de nombreuses traductions (*Pathologie de la vie sociale* de Balzac, *Système de la mode* de Barthes, notamment).

Sa dernière publication, *Naissance de la « fièvre francophile ». L'époque de Myōjō, 1900-1927*, constitue à bien des égards la somme de ces recherches sur la convergence des sensibilités esthétiques françaises et japonaises au début du siècle dernier. Alliant avec aisance stylistique et sociocritique, l'ouvrage a pour fil conducteur les revues littéraires et artistiques *Myōjō* 明星 (L'Étoile du matin, 1900-1908 et 1921-1927) et *Subaru* スバル (Les Pléiades, 1909-1913), principales médiatrices de l'introduction au Japon du symbolisme et de l'art nouveau, de cette insaisissable mais si séduisante sensibilité fin de siècle à la française. Yamada Toyoko excelle dans la combinaison d'analyses littéraires exigeantes et d'évocations du contexte culturel : par une prose élégante et un

goût affiché pour l'esthétique dont elle traite, elle donne à voir les interactions entre les textes littéraires et leur environnement artistique. L'un des mérites de l'ouvrage est de souligner la coexistence, en chacun des collaborateurs de *Myōjō*, des fonctions de lecteur, traducteur, romancier, poète, essayiste et amateur d'art ; Yosano Tekkan (ou Hiroshi) apparaît ainsi autant comme poète novateur qu'éditeur visionnaire et mentor d'une génération d'artistes qui façonneront le paysage esthétique et culturel du Japon des années 1910-1920.

Ce sont les premiers chapitres qui, détaillant le cercle de poètes réunis autour du couple Yosano, présentent le plus d'intérêt en ce qui concerne l'analyse littéraire. Dans le premier est présentée l'étroite corrélation entre traduction et création d'une langue poétique nouvelle. Cela est valable autant pour le mouvement d'unification des langues écrites et parlées de l'ère Meiji (les traductions de Tourgueniev par Futabatei Shimei y jouent un rôle important), que pour la prose de Mori Ōgai, point de départ de l'esthétisme prôné par les poètes de *Myōjō*. En transposant la langue classique (*bungo* 文語) dans un cadre résolument contemporain, la « belle écriture » (*bibun* 美文) d'Ōgai « invente un style dont l'archaïsme constitue la nouveauté » (p. 19). Or, Yamada Toyoko relève

la forte influence qu'ont exercée les traductions : « Définir une élégance propre au japonais – cette tâche qui reste à accomplir au xx<sup>e</sup> siècle naît à Meiji de la confrontation à l'afflux de langues étrangères » (p. 20). Elle analyse ensuite comment deux recueils phares du début du siècle suivant s'insèrent dans cette recherche linguistique : *Kaichōon* 海潮音 (Rumeurs de la mer, 1905) et l'incontournable *Midaregami* みだれ髪 (*Cheveux emmêlés*, 1901<sup>1</sup>). À travers la traduction de poèmes symbolistes, Ueda Bin développe dans le premier une langue poétique adaptée à l'esthétique fin de siècle, tandis que le recueil de Yosano Akiko sensibilise un large public aux thématiques fondamentales du romantisme japonais.

Le deuxième chapitre aborde la revue *Myōjō* par l'analyse historique (origines culturelles et sociales des contributeurs, sociologie du lectorat, évolution du prix de vente) et stylistique (choix de langues – *bungo* plutôt que *kōgo* 口語 – et de genres – *tanka* 短歌 ou vers libres). Le chapitre se clôt sur une analyse de la poétique de Yosano Tekkan, notamment de son recueil *Sōmon* 相聞 (Poèmes d'amour, 1910) et de ses traductions du français réunies dans *Rira no hana* リラの花 (Fleurs de lilas, 1914). L'auteure montre comment Tekkan s'approprié la langue et la posture du poète décadent mises à l'honneur par le

symbolisme depuis Baudelaire.

Les deux chapitres suivants sont consacrés aux jeunes poètes issus de la revue *Myōjō*. À partir de 1908, Kitahara Hakushū, Kinoshita Mokutarō, Yoshii Isamu et, pour un temps, Ishikawa Takuboku, se séparent du couple Yosano pour fonder une revue rivale, *Subaru*. Moins sentimental, plus irrévérencieux, résolument hédoniste et explicitement antinaturaliste, ce nouveau groupe affiche un dédain élitiste des valeurs de probité et d'efficacité prônées par le régime de Meiji. En 1906-1907 étaient en effet parus *Botchan* 坊っちゃん de Natsume Sōseki et, surtout, *Futon* 蒲団 de Tayama Katai : le premier popularise une écriture fluide mimant la langue parlée, tandis que le second consacre le naturalisme japonais (*shizen shugi* 自然主義) comme mouvement littéraire dominant. Pour marquer leur opposition à ces esthétiques, les poètes de *Subaru* forment, avec les artistes de la revue *Hōsun* 方寸 (For intérieur, 1907-1911) – le sculpteur et poète Takamura Kōtarō, le peintre Ishii Hakutei –, le Cercle de Pan (*Pan no kai* パンの会, 1908-1913), fréquenté par leur aîné Ueda Bin ainsi que par des romanciers tels que Nagai Kafū et le jeune Tanizaki Jun.ichirō. Ces artistes se mettent en scène en esthètes dilettantes, affichent leur goût pour l'érotisme et leur fascination pour un « ennui »

baudelairien, popularisé par les traductions d'Ueda Bin et qualifié par Yamada Toyoko de « sensibilité qui se reconnaît dans tout ce qui se lamente, tout ce qui fait naufrage, tout ce qui s'éteint. Parmi les saisons sont privilégiés l'automne tardif ou le printemps finissant ; et le moment du jour par excellence sera le crépuscule » (p. 82).

L'auteure cite alors Hakushū : « N'est-ce pas dans cette fascination pour le crépuscule que l'homme moderne a découvert la beauté ? » (p. 83). Yamada explore ainsi la manière dont cette poésie du crépuscule a su paradoxalement exalter la modernité d'une ville en transition, Tokyo : à l'image du flâneur parisien – la rivière Sumida apparaît dans plusieurs textes comme substitut de la Seine –, les poètes du Cercle de Pan font de l'urbanité le terreau de leur esthétique. À la ville dont ils célèbrent les mutations chaotiques se superposent des visions fantasmées d'un Edo disparu, dont la mobilisation est, selon Yamada, « moins un désir de retour aux sources qu'une soif d'exotisme » (p. 102). La fascination pour Paris et la nostalgie d'Edo fusionnent ainsi dans un escapisme esthétique (déjà remarqué par Katō Shūichi à propos de Nagai Kafū<sup>2</sup>). Les deux chapitres suivants sont d'ailleurs consacrés à l'imaginaire urbain né des séjours parisiens de Nagai Kafū, Yosano Tekkan et Shimazaki Tōson.

Le chapitre VII, qui retrace le séjour parisien de l'anarchiste Ōsugi Sakae, détonne quelque peu dans cet ouvrage à l'approche résolument littéraire. C'est toutefois l'occasion de dresser un portrait différent de l'intellectuel japonais souffrant de la « fièvre francophile » ; son séjour à la prison de la Santé pour activisme syndicaliste – un séjour qu'il dit avoir apprécié – a été l'occasion de quelques vers comiques sur le vin servi à volonté dans les luxueuses geôles françaises. Yamada dépeint un Ōsugi passionné de lectures et amoureux de la vie parisienne, prenant ainsi clairement ses distances avec l'image sombre de ce personnage au destin tragique<sup>3</sup>.

Les fils de ces diverses analyses se nouent dans le dernier chapitre, centré sur Horiguchi Daigaku, disciple tardif de Yosano Tekkan, qui fit ses armes dans *Myōjō* et fut grand traducteur de Baudelaire ainsi que de Musset, Huysmans, Apollinaire, Paul Morand et bien d'autres. Horiguchi est présenté comme un cosmopolite accompli, dont la langue dépouillée, aux accents modernistes, permit de rendre plus familière une littérature à l'esthétisme volontiers élitiste. Là encore, Yamada lie habilement texte et contexte. Elle montre notamment comment la maison d'édition Daiichi shobō 第一書房 sut transformer les recueils de Horiguchi en objets de désir : dans un marché du livre où

la baisse continue des prix accompagnait la massification du lectorat, ces ouvrages luxueux, aux reliures travaillées et aux prix élevés, étaient symboliques d'un capital tant économique que culturel, évoquant la France.

Le lecteur peut se trouver parfois perdu dans le tourbillon de citations, d'anecdotes et d'analyses qu'offre l'ouvrage de Yamada Toyoko. Celui-ci relève plus, au demeurant, de l'essai d'histoire culturelle et littéraire que de l'étude universitaire : absence de notes infrapaginales, bibliographie réduite aux ouvrages de référence majeurs – telle l'incontournable somme de Noda Utarō sur le Cercle de Pan. Néanmoins, la verve de l'écriture ainsi que la vivacité de l'analyse en font une plongée fascinante dans un univers artistique et littéraire examiné sous de multiples angles. Remarquons également les nombreuses illustrations, en couleurs et en noir et blanc, qui témoignent du travail d'introduction et d'adaptation de l'art nouveau réalisé par les éditeurs de revues littéraires et de recueils de poésie.

L'ouvrage de Yamada revisite les débuts de l'attraction durable qu'exerce la France sur les écrivains, artistes et intellectuels japonais en choisissant un axe original : la poésie des années 1900 à 1920<sup>4</sup>. En effet, c'est surtout la réception du naturalisme et le « contresens » – pour

reprendre l'expression de Philippe Forest<sup>5</sup> – dont il a fait l'objet, parmi les auteurs de ce qui sera plus tard appelé *watakushi shōsetsu* ou « roman personnel », qui ont jusqu'à présent retenu l'attention en ce qui concerne ces décennies. Or, Yamada propose un nouveau regard en prenant comme point de départ le renouveau de la langue poétique que précipite la confrontation avec une esthétique symboliste : c'est la capacité du langage à transformer la réalité subjective, plutôt qu'à la retranscrire, qui est alors en question. Aux yeux de ces écrivains japonais, la littérature française du tournant du siècle se fait réceptacle d'aspirations à vivre pleinement et librement passions et désirs, mais également promesse d'un ré-enchantement poétique de l'espace urbain à travers la séduction que Paris ne cesse d'exercer. L'auteur parvient ainsi à faire le lien entre littérature comparée et histoire de l'imaginaire en éclairant un aspect de la francophilie des lettres japonaises trop souvent laissé dans l'ombre.

Isabelle LAVELLE  
Université Waseda

1. Traduction française de Claire Dodane, Les Belles Lettres, 2010. Voir également l'ouvrage de Claire Dodane sur le sujet,

*Yosano Akiko : poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Paris, POF, 2000.

2. Voir Katō Shūichi, « Nagai Kafū – Furansu o aishita jiyūjin » 永井荷風—フランスを愛した自由人 (Nagai Kafū, un homme libre qui aime la France), in Miura Nobutaka (dir.), *Kindai Nihon to Furansu* 近代日本とフランス—10人のフランス体験 (Le Japon moderne et la France : dix expériences de la France), Tokyo, Taishūkan shoten 大修館書店, 2004, p. 171-207.

3. Sur Ōsugi Sakae en français, on peut lire le dossier thématique : « Anarchisme et mouvements libertaires au début du xx<sup>e</sup> siècle », qui lui est consacré dans *Ebisu* n° 28, printemps-été 2002, p. 49-183, et, de Christine Lévy, « L'individu généré chez Ōsugi Sakae », in Collectif, *Ōsugi Sakae to nakamatachi – Kindai shisō sōkan hyakunen* 大杉栄と仲間たち—『近代思想』創刊100年 (Ōsugi Sakae et ses camarades, le centenaire de la publication de *Kindai shisō*, Pensées modernes), Tokyo, Paru shuppan ぱる出版, 2013, p. 51-64.

4. Sur l'attraction française en littérature japonaise, on peut lire : Watanabe Kazutami, *Furansu no yūwaku — Kindai Nihon seishinshi shiron* フランスの誘惑—近代日本精神史試論 (La tentation de la France : essai sur l'histoire intellectuelle du Japon moderne), Tokyo, Iwanami, 1995 ; Michaël Ferrier (dir.), *La tentation de la France, la tentation du Japon*, Arles, Philippe Picquier, 2003 ; Miura Nobutaka (dir.), *Kindai Nihon to Furansu — Jūnin no Furansu taiken* 近代日本と仏蘭西—10人のフランス体験 (Le Japon moderne et la France : dix expériences de la France), *op. cit.* ; Cheng Pei (dir.), *L'aventure des lettres françaises en Extrême Asie : Chine, Corée, Japon, Vietnam*, Paris, You Feng, 2005.

5. *La Beauté du contresens et autres essais de littérature japonaise*, Paris, Cécile Defaut, 2005.

---



---

Francine HÉRAIL,  
*Un fonctionnaire lettré, Miyoshi no Kiyoyuki (847-918) en son temps*,  
 Paris, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Japonaises, Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, 2016, 352 p.

Dès le début du IX<sup>e</sup> siècle, la voie des Lettres, très élitiste, permit à des hommes d'origine modeste de réussir des carrières et, pour certains, de pénétrer dans le groupe des hauts dignitaires. L'exemple le plus connu est Sugawara no Michizane (845-903) qui occupa la prestigieuse fonction de ministre de droite et demeure dans l'histoire littéraire comme l'un des plus grands auteurs de poèmes sino-japonais (*kanshi*). Francine Héralil consacre son dernier ouvrage à son contemporain, Miyoshi no Kiyoyuki (847-918). Elle propose une traduction commentée de ses œuvres conservées, soit une trentaine de textes de nature et de longueur variables écrits – à l'exception de deux poèmes japonais (*waka*) – exclusivement en sino-japonais (*kanbun*). Il convient de noter que l'œuvre de Miyoshi no Kiyoyuki n'avait jusqu'alors jamais été rassemblée, même au Japon, ni traduite. Le livre de Francine Héralil permet donc pour

la première fois de prendre connaissance de l'ensemble de l'œuvre de cet intellectuel.

L'ouvrage est divisé en six chapitres. Dans le chapitre I, intitulé « Miyoshi no Kiyoyuki (847-918) et son temps » (p. 15 à 52), Francine Héralil retrace la vie et la carrière de Miyoshi no Kiyoyuki. Né dans une famille d'origine étrangère et sans aucun ancêtre ayant dépassé le cinquième rang, Kiyoyuki réussit grâce à son acharnement à l'étude et à sa persévérance, à progresser, lentement, dans sa carrière. Celle-ci culmine en 917 quand il est nommé auditeur à l'âge de soixante-dix ans (un an avant sa mort), entrant ainsi dans le groupe des hauts dignitaires.

Dans le chapitre II « Réforme des institutions » (p. 55 à 141) est traduit un ensemble constitué d'une préface et douze propositions portant sur des sujets aussi divers que la « Demande de l'interdiction du luxe », ou « Demande que soit restauré le mouillage d'Uozumi dans la province de Harima ». Francine Héralil souligne (p. 141) que ces propositions sont les plus longues et détaillées qui subsistent de la période de Heian. Chacun des textes traduits est suivi d'un commentaire dans lequel F. Héralil précise les enjeux et la portée du document, éléments essentiels à leur compréhension qui autrement échapperaient aux non-spécialistes.

Le chapitre III, « Biographies » (p. 147-227), contient tout d'abord la biographie d'Enchin (814-891), supérieur du temple Enryakuji de l'école Tendai et ami de Kiyoyuki. Enchin fit de 853 à 858 un voyage en Chine qui est décrit (une carte, jointe à la traduction, permet de suivre son périple). Ce texte, écrit peu après la mort du maître, contient certaines informations qui ne figurent dans aucun autre document. La seconde biographie, celle de Fujiwara no Yasunori (825-895), bon fonctionnaire, renseigne comme le souligne F. Hérial (p. 227) « plus sur l'idéologie politique du gouvernement bienveillant prôné par les lettrés [...] que sur le travail concret accompli par Yasunori dans chacune de ses affectations ».

Le chapitre IV, « Écrits relatifs à la voie du Yin et du Yang » (p. 231-256), contient trois textes dans lesquels Kiyoyuki montre sa connaissance de la voie du Yin et du Yang, tout à fait exceptionnelle pour un lettré docteur de la voie des lettres. Figure ici la lettre adressée à Sugawara no Michizane dans laquelle Kiyoyuki lui recommande de démissionner car l'année suivante (901) sera pour lui dangereuse (en effet, il sera exilé).

Le chapitre V contient les « Textes littéraires » (p. 259-290) : trois préfaces, cinq poèmes, un sujet d'examen et un texte écrit pour lui-même

intitulé « Reproches à ma vue ». Enfin, dans le chapitre VI « Appendice » (p. 293-301), figurent les traductions de trois récits tirés du *Konjaku monogatari-shū* (*Histoires qui sont maintenant du passé*), recueil d'anecdotes compilé au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, dans lesquelles apparaît Miyoshi no Kiyoyuki. L'ouvrage comprend également une bibliographie et quatre index (ouvrages cités, noms de personnes et de divinités, toponymes et index général).

En nous invitant à lire l'œuvre de Miyoshi no Kiyoyuki dans des traductions précises, soigneusement annotées et commentées, Francine Hérial nous permet de prendre connaissance de la vision du monde, du mode de raisonnement et des préjugés d'un intellectuel, fonctionnaire moyen du début de l'époque de Heian : il s'agit là du but revendiqué de son livre et nous pouvons affirmer qu'il est parfaitement atteint. Grâce aux index, l'ouvrage pourra également être consulté sur certains points précis et servir de précieux outil de référence.

Michel VIEILLARD-BARON  
Institut National des Langues et  
Civilisations Orientales

---



---

KURANAKA Shinobu 蔵中しのぶ (dir.),  
*Chafu maki ichi - maki hachi*  
*chūshaku* 茶譜 巻一～巻九 注釈  
 (継続刊行) (Notes sur le thé), livre 1  
 à 9, édition annotée et commentée,  
 Centre de recherche sur l'Orient  
 de l'université Daitōbunka 大東  
 文化大学東洋研究所, 2007-2017  
 (publication en cours).

*Chafu* 茶譜 est le titre d'un ouvrage qui relève du genre littéraire appelé *chasbo* 茶書 (livres concernant la cérémonie du thé)<sup>1</sup>. Ce genre inclut des textes aux contenus très variés tels que des manuels, des essais, des listes d'ustensiles, des anecdotes sur les personnalités qui se sont illustrées dans la voie du thé, des recueils, des réflexions. *Chafu*, sans correspondre pleinement à une de ces catégories, aborde de nombreux aspects de la cérémonie du thé : le cadre architectural (jardin et pavillon), les éléments décoratifs (fleurs, œuvres de calligraphie, encens), les ustensiles (pour le thé et pour le repas), les gestes de l'hôte ainsi que ceux des invités. Bien plus qu'un simple manuel, *Chafu* constitue une sorte d'encyclopédie spécialisée, destinée à transmettre, outre un savoir-faire pratique, des connaissances approfondies.

La cérémonie du thé est apparue

dans l'Ouest du Japon autour de deux centres, Kyoto et Sakai, dans lesquels, au cours des siècles, se sont développées diverses écoles. Une des particularités de *Chafu* est d'établir une comparaison entre les quatre principales écoles qui, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, transmettaient respectivement les enseignements des quatre grands maîtres du thé : Sen no Rikyū 千利休 (1522-1591), Furuta Oribe 古田織部 (1544-1615), Kobori Enshū 小堀遠州 (1579-1647) et Kanamori Sōwa 金森宗和 (1584-1656).

La plupart des parties composant *Chafu* donnent des explications sur la manière d'organiser une réunion pour le thé (*chakai* 茶会) simple et intime. Les indications à propos de réunions formelles sont peu nombreuses, même si sont mentionnées les manières d'accompagner ou de recevoir les grands seigneurs (*daimyō* 大名) ou les dignitaires (*kōki na kata* 高貴な方). Peut-on en conclure que le (ou les) auteur(s) de même que les lecteurs présumés de l'ouvrage étaient des citoyens aisés pratiquant la cérémonie du thé ? Celle-ci se répandit dans la société des villes, au début de l'époque d'Edo, au fur et à mesure que l'État se stabilisait. Auparavant, outre les maîtres du thé qui étaient souvent de riches commerçants, le thé était réservé aux moines, aux seigneurs guerriers et à certains aristocrates de la cour. L'évolution du statut

social des pratiquants du thé à Kyoto fut contemporaine de nouveaux goûts esthétiques<sup>2</sup>. L'un des intérêts de ce texte est de présenter, en plus de l'histoire de la voie du thé, la société des débuts de l'époque d'Edo, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, à travers le prisme du thé.

Dans *Chafu*, les ustensiles et l'architecture, entre autres, sont décrits très minutieusement et les explications sont souvent accompagnées de figures. Bien que le rédacteur lui-même ne semble être ni architecte ni artisan, sans doute avait-il l'occasion de fréquenter ces milieux ou d'acquérir des documents apportant des détails techniques spécialisés.

Pour ceux qui pratiquent actuellement la cérémonie du thé, le contenu de *Chafu* révèle une diversité étonnante. Il juxtapose de façon quasi systématique des exemples empruntés aux quatre écoles traditionnelles avec parfois des réflexions complémentaires sur les manières de faire contemporaines. Cependant, on perçoit vite une préférence pour l'école Rikyū qui est de nos jours effectivement dominante, ce qui ne fut pas le cas par le passé.

En 1591, Sen no Rikyū fut contraint par Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉 (1537-1598) à la mort volontaire et sa famille dispersée. Son petit-fils, Sōtan 宗旦 (1578-1658), fut réhabilité vers 1600, mais

il ne réussit jamais à obtenir de fonction officielle en tant que maître de thé chez un grand seigneur de son temps. C'est seulement à la fin de sa vie qu'il a pu voir ses trois fils reconnus, eux aussi, comme maîtres de thé. À l'opposé, les chefs des autres écoles, Furuta Oribe, Kobori Enshū, Kanamori Sōwa et Katagiri Sekishū 片桐石州 (1605-1673), certes à l'origine seigneurs guerriers eux-mêmes, obtinrent des positions importantes en tant que fonctionnaires du shōgunat ou au service de grands seigneurs, ce qui leur valut l'appellation de *daimyō chajin* 大名茶人 (grand seigneur - maître de thé). L'examen des documents intégrés dans *Chafu* laisse penser que l'auteur était en relation avec la famille Sen durant les dernières décennies de la vie de Sōtan, car ses propos sont davantage cités que ceux d'autres personnalités.

Le style adopté dans *Chafu* semble à première vue très descriptif. On pourrait en déduire que l'ouvrage visait seulement l'aspect pratique de la cérémonie du thé, mais, en l'examinant de près, on s'aperçoit qu'il expose en termes simples mais avec force l'esthétique de l'école Rikyū, à savoir la notion de *wabi* 侘び (sobriété).

Le texte original de *Chafu* n'a pas été retrouvé. Il n'existe pour le moment que quatre manuscrits complets, deux autres à l'état de fragments, sans aucune version imprimée, ce qui

peut paraître étonnant en regard du volume de cet ouvrage, dix-huit livres illustrés en tout. En général, dans les ouvrages publiés à cette époque, une postface (*okugaki* 奥書) indiquait l'auteur et la date, mais on ne trouve rien de tel dans *Chafu*. Eut-il un seul auteur ? La cohérence des textes, qui n'est pas évidente, laisse une impression de désordre ou d'inachevé. Certains chercheurs pensent qu'il y eut plusieurs phases de rédaction : l'une pour rassembler des documents (pas toujours écrits par des maîtres du thé), l'autre pour la mise en forme et la rédaction définitive. Il est possible que ces deux étapes n'aient pas été réalisées par la (ou les) même(s) personne(s)<sup>3</sup>. L'examen des textes et de leur contenu a permis d'établir une datation approximative de la dernière rédaction en l'ère Kanbun 寛文 (1661-1673), soit un peu plus d'un demi-siècle après le début de l'époque d'Edo. Cette compilation fut certainement effectuée à Kyoto, ou du moins dans le Kamigata (nom donné à la région de Kyoto et Osaka), où résidaient presque toutes les personnes citées. En outre, cette région était culturellement plus florissante qu'Edo où l'installation du shogunat était encore récente.

Les manuscrits sont désignés du nom de l'établissement où ils sont conservés :

– Kokkaitoshokan-bon (abrégé en

Kokkai-bon 国会本) : version conservée à la Bibliothèque nationale de la Diète.

– Naikakubunko-bon (Naikaku-bon 内閣本) : conservé dans le fonds d'archives du Gouvernement.

– Seikadōbunko-bon (Seikadō-bon 静嘉堂本) : conservé dans le fonds d'archives Seikadō.

– Nishio shiritsu toshokan Iwasebunko-bon (Iwase-bon 岩瀬本) : conservé dans le fonds d'archives Iwase de la bibliothèque municipale de Nishio.

– Kenshin.in-bon A (顯岑院本 A) : conservé au temple Kenshin.in à Kyoto.

– Kenshin.in-bon B (顯岑院本 B) : *idem*.

Ces manuscrits sont écrits en *katakana* avec *kanji*, sauf le Kenshin.in-bon B qui est écrit en *hiragana* et *kanji*.

Les quatre premiers manuscrits contiennent chacun dix-huit volumes, mais leur composition varie, différentes parties manquant selon les versions. La raison de ces différences reste à ce jour inexpliquée. L'ordre des volumes est, quant à lui, globalement identique, à l'exception de la version Iwase-bon, dont l'ordre initial a probablement été modifié au moment de sa vente chez un bouquiniste<sup>4</sup>. Les liens entre les quatre principaux manuscrits ne sont pas encore totalement éclaircis, mais il existe des

similitudes entre le Kokkai-bon et le Seikadō-bon, ainsi qu'entre l'Iwase-bon et le Naikaku-bon. Afin de pouvoir procéder à l'étude de *Chafu*, il est nécessaire d'en faire une transcription en japonais moderne, ce qui pose un problème philologique. Ne disposant pas du texte original, les chercheurs doivent choisir la version qui leur paraît la plus convenable pour effectuer la transcription, or chacune des quatre versions présente des avantages et des inconvénients.

Malgré la richesse et la diversité de son contenu, pendant longtemps *Chafu* n'a guère attiré que l'attention des chercheurs en architecture japonaise. Ces derniers s'intéressent généralement aux données précises et concrètes sur les savoir-faire et les techniques de construction : détail des mesures, nombreuses figures dont certaines sont colorées, références au vocabulaire des charpentiers. L'architecte Horiguchi Sutemi en a ainsi extrait plusieurs citations pour son livre *Rikyū no chashitsu* 利休の茶室 (Le pavillon de thé selon Rikyū)<sup>5</sup>. Nakamura Masao, spécialiste de l'architecture destinée à la cérémonie du thé, a transcrit en japonais moderne les parties concernant les bâtiments – presque 40 % du total – à partir de la version d'Iwase<sup>6</sup>.

On doit attendre 2010 pour voir la première transcription complète, due à Tani Akira et Yagasaki Zentarō<sup>7</sup>.

Suivant l'exemple de Nakamura Masao, ils se sont également fondés sur l'Iwase-bon. Cette publication se compose de deux volumes, l'un pour le texte, l'autre pour les figures, accompagnés de deux articles des transpositeurs et d'une postface de Nakamura Masao. L'article de Tani Akira est une présentation globale de *Chafu*, tandis que celui de Yagasaki Zentarō est consacré aux figures.

Depuis 2007, avant la transcription récente de la version d'Iwase, une équipe universitaire a entamé la publication de l'intégralité de la version Kokkai-bon, au rythme d'un livre par an. Cette publication est le prolongement d'un projet de recherche sur *Chafu* (2004-2006) dirigé par Kuranaka Shinobu. À ce jour, huit volumes ont été publiés par le Centre de recherche sur l'Orient de l'université Daitōbunka, sous le titre *Chafu chūshaku* 茶譜注釈 (*Notes sur le thé* – version annotée et commentée).

Cette publication comprendra au total dix-huit volumes. Chacun d'eux sera, en principe, composé de la façon suivante : le texte vérifié et comparé avec les trois autres manuscrits principaux, sa lecture, sa transcription en japonais moderne, un glossaire, un commentaire, les figures reproduites à partir des quatre manuscrits, ainsi que de nouvelles figures pour aider à la compréhension. Y seront ajoutés des articles au sujet de *Chafu* relevant

de différents domaines.

Pour mener à bien cette entreprise, le projet a réuni des chercheurs de plusieurs disciplines : littérature de l'époque d'Edo, du Moyen-Âge et de l'époque classique, histoire, bouddhisme, architecture. L'activité de ce groupe a pris une forme originale en rassemblant des chercheurs affiliés à divers établissements, ainsi que des étudiants – en licence, maîtrise et doctorat –, très actifs.

En revanche, l'équipe à ses débuts ne comptait que peu de spécialistes du thé. Pourtant, la compréhension du sujet demande l'acquisition de connaissances réelles que l'on ne peut obtenir qu'en les mettant soi-même en pratique. Au fur et à mesure que l'importance du projet a été reconnue, des chercheurs-pratiquants, issus de différentes écoles de thé, l'ont rejoint.

L'un des points forts de ce groupe consiste en son choix d'une approche philologique : l'analyse porte directement sur les manuscrits. À partir de cette base, des spécialistes d'autres domaines peuvent ajouter leur contribution et aider à reconstituer la logique intérieure qui structure ce vaste ouvrage. Ces efforts contribueront à situer exactement l'importance de *Chafu* dans l'histoire sociale et littéraire de l'époque d'Edo, ce qui permettra de le rendre accessible, non seulement aux chercheurs érudits,

mais à tous ceux qui s'intéressent à la cérémonie de thé.

TAKAGI Yumiko

CRCAO/Chercheuse associée au  
Centre de recherche sur l'Orient de  
l'université Daitōbunka

1. La cérémonie du thé peut être désignée de quatre façons en japonais : *chanoyu* 茶の湯 (eau chaude pour le thé), *chakai* 茶会 (réunion pour le thé), *chadō* ou *sadō* 茶道 (voie du thé) ou tout simplement *cha* 茶 (thé).
2. Ces goûts sont illustrés par Hon.ami Kōetsu 本阿弥光悦 (1558-1637) qui excella dans plusieurs domaines artistique : maître de calligraphie, céramiste également dessinateur. Ensuite par Nonomura Ninsei 野々村仁清 qui vécut au xvii<sup>e</sup> siècle, un céramiste étroitement lié à Kanamori Sōwa.
3. Hirota Yoshitaka 廣田吉崇 « Temae ni kansuru kijutsu kara mita *Chafu* » 点前に関する記述からみた茶譜 (*Chafu* du point de vue des gestes de l'hôte), *Nomurabijutsukan kenkyū kiyō*, 野村美術館研究紀要, n° 19, 2010.
4. Kanai Etsuko 金井悦子, « *Chafu* Nishio shiritsu toshokan Iwase bunko-bon no makijo ni tsuite » 『茶譜』西尾市立図書館岩瀬文庫本の巻序について (Au sujet de *Chafu* tel que conservé dans le fonds d'archives Iwase de la bibliothèque municipale de Nishio), in Kuranaka Shinobu (dir.), *Chafu maki ni chūshaku...*, 2010.
5. Horiguchi Sutemi 堀口捨己, *Rikyū no chashitsu* 利休の茶室 (Le pavillon de thé selon Rikyū), Iwanami shoten 岩波書店, 1949.
6. Nakamura Masao 中村昌生, *Sukiya koten zenshū* 数奇屋古典全集 (Œuvres

classiques sur le pavillon de thé), vol. 3, Shōgakukan 小学館, 1988.

7. Tani Akira 谷晃 et Yagasaki Zentarō 矢ヶ崎善太郎, *Chayu koten sōsho 5 Chafu* 茶湯古典叢書5茶譜 (Œuvres classiques sur la cérémonie du thé, vol. 5, *Notes sur le thé*), Shibunkaku shuppan 思文閣出版, 2010.

## Ouvrages reçus

---



---

*Au comité de rédaction d'Ebisu*

© Philippe BONNIN  
& Jacques PEZEU-MASSABUAU,  
*Façons d'habiter au Japon. Maisons,  
villes et seuils*, Paris, CNRS, Éditions,  
2017, 595 p.

© Robert BURAWOY,  
*Étude du Meikō Zukan. Armuriers du  
Japon XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Collège  
de France, IHEC, 2017, 300 p.

© *Les dialogues de Dōgen en Chine*,  
Édités et traduits par Frédéric  
Girard, Genève, Rayon Histoire de la  
Librairie Droz, EFEO, 2016, 752 p.

© Frédéric GIRARD,  
*Aimables ermites de notre temps*,  
Paris, EFEO, coll. « Monographies »,  
vol. 196 », 2017, 286 p.

© Wybe KUITERT,  
*Japanese Gardens and Landscapes,  
1650-1950*, Baltimore, University of  
Pennsylvania Press, 2017, 384 pages.

© Yoann MOREAU,  
*Vivre avec les catastrophes*, Paris, PUF,

coll. « L'écologie en questions »,  
2017, 391 p.

© NINOMIYA Hiroyuki,  
*Le Japon pré-moderne 1573-1867*,  
Paris, CNRS Éditions, 2017, 234 p.

© Pierre-François SOUYRI,  
*Les guerriers dans la rizière. La  
grande épopée des samouraïs*, Paris,  
Flammarion, coll. « Au fil de  
l'histoire », 2017, 380 p.

© *Revue philosophique de la France  
et de l'étranger*, numéro thématique  
« Philosopher au Japon, 2. Le  
soi et le non-soi », Paris, Presses  
universitaires de France, 1204 (1),  
2017 (janvier-mars), 156 p.

## Maruyama Masao

Mythe et réalités du « champion de la démocratie de l'après-guerre »

OGUMA Eiji

丸山真男の神話と実像

小熊英二

Maruyama Masao. The Myth and Reality  
of Japan's "Champion of Postwar Democracy"

OGUMA Eiji

▼ **Mots-clés** : Maruyama Masao, intellectuels, cognition sociale, après-guerre, engagement politique.

**L'auteur** : Oguma Eiji est professeur d'histoire sociale à l'université Keiō. Il est l'auteur notamment de *L'origine du mythe de l'unicité ethnique* (1995), *Les frontières des « Japonais »* (1998), *« Démocratie » et « patriotisme »* (2002), *1968*, 2 vol. (2009).

**Résumé** : Au cours des années 1946-1951, Maruyama signa ses textes les plus engagés politiquement. Jeune érudit qui venait d'être rapatrié au Japon, il gagna un large soutien parmi ses lecteurs qui avaient été eux-mêmes mobilisés, bien qu'il n'ait jamais eu l'influence des intellectuels connus depuis plus longtemps.

Il se retira du débat public après 1952 pour cause de maladie pour se consacrer au travail académique, à l'exception d'une courte période autour de 1960 lors du renouvellement du traité de sécurité nippo-américain. À cette époque, les déclarations fragmentaires de Maruyama connurent un écho particulier, et les recueils de ses premiers articles devinrent des bestsellers. C'est ainsi qu'il acquit la réputation, un peu éloignée de la réalité, d'intellectuel représentatif de la démocratie d'après-guerre. Depuis, la légende de Maruyama a fait l'objet d'éloges ou de critiques, qui dépassent ses intentions initiales. En suivant une approche empruntée à la sociologie de la connaissance, cet article vise à examiner l'engagement politique chez l'intellectuel.

### ▼ キーワード

丸山眞男、知識人、社会的認知、戦後、コミットメント

### 著者

小熊英二は慶応義塾大学教授。日本の歴史社会学を専門とする。著書に、『単一民族神話の起源』(1995年)、『<日本人>の境界』(1998年)、『<民主>と<愛国>』(2002年)、『1968』上下巻(2009年)などがある。

### 要旨

1946年から1951年にかけて、丸山眞男は、積極的に政治的な論文を執筆した。当時の彼は、30代前半の帰還兵の学者で、戦争を兵士として経験した若い読者から強い支持を得た。しかし当時の丸山は、より年長で権威があった

知識人たちに比べて、影響力が大きな存在ではなかった。1952年以後の彼は病気のため活動を停止し、1960年の新安保条約反対運動の時期を例外として、アカデミックな研究に専念した。それにもかかわらず、敗戦直後の若い読者たちが社会やメディアの中核となった1960年代になって、丸山の断片的な発言は大きな注目を集めるようになり、敗戦直後の論文を集めた本がベストセラーになった。こうして丸山は、戦後民主主義の代表的知識人という、実態とはやや乖離のある評価を確立した。その後は「丸山眞男」という神話は、現実の丸山自身の意図をこえて、賞賛と批判の対象になっていった。本論考では、こうした知識社会学のアプローチから、知識人の政治参加と、その社会的な認知を考察する。

▼ **Keywords:** Maruyama Masao, intellectuals, social cognition, postwar, political engagement.

**The Author:** Oguma Eiji is a professor of Social History at Keiō University. Notable publications include *A Genealogy of Japanese Self-Images* (1995; Engl. transl. 2002), *The Boundaries of “the Japanese”* (1998; Eng. transl. 2014 & 2017), “*Democracy*” and “*Patriotism*” (2002), and *1968*, 2 vol. (2009).

**Abstract:** Maruyama Masao wrote his most politically engaged texts between 1946 and 1951. Then a 30-year-old scholar and recently returned soldier, he was popular with readers who had also fought in the war. Yet he never enjoyed the same

level of influence as his more experienced peers in the intellectual community. He retired from the public debate in 1952 due to ill health and, except for a short period around 1960 when a new Japan-United States security treaty was signed, devoted himself to academic pursuits. Maruyama’s fragmentary statements were widely reported and collections of his writings became bestsellers. He came to be seen, somewhat erroneously, as the representative thinker of Japan’s postwar democracy. Ever since, the Maruyama legend has been the focus of both criticism and praise, going beyond his original intentions. Using an approach borrowed from the sociology of knowledge, this paper seeks to examine the issues of social cognition and political engagement in his work.

## Sur les origines de la nouvelle gauche et des mouvements de contre-culture

Nakai Masakazu et la « pensée contemporaine »

Michael LUCKEN

新左翼とカウンターカルチャーの起源について—

中井正一と「現代思想」

ミカエル・リュケン

On the Origins of the New Left and Counterculture Movements.

Nakai Masakazu and “Contemporary Thought”

Michael LUCKEN

✎ **Mots-clés** : Nakai Masakazu, Tsurumi Shunsuke, École de Francfort, Nouvelle Gauche, théorie critique, Marx, Lénine, contre-culture, *ki*.

**L’auteur** : Michael Lucken (né en 1969) est professeur à l’Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco, Paris). Historien spécialiste de l’art et de la culture du Japon moderne, il a publié, entre autres, *Nakai Masakazu. Naissance de la théorie critique au Japon* (Presses du réel, 2015). Il dirige depuis 2014 le Centre d’Études Japonaises de l’Inalco.

**Résumé** : La pensée de Nakai Masakazu

(1900-1952) exerce depuis plus d’un demi-siècle une influence discrète, mais persistante, sur la culture japonaise. La carrière de Nakai commença avec l’étude de Kant et, à travers Kant, de Cassirer. Mais il y a également une dimension marxiste dans les textes de Nakai. Dans cet article, qui porte principalement sur ses liens avec les penseurs de l’École de Francfort qui furent présentés dans la revue *Sekai bunka* (Culture du monde) dès 1935, j’essaierai de comprendre comment, et dans quelle mesure, la pensée de Nakai peut être considérée, comme elle l’est depuis la fin des années 1950, comme un modèle de contemporanéité.

### ▼ キーワード

中井正一、鶴見俊輔、フランクフルト学派、新左翼、批判理論、マルクス、レーニン、カウンターカルチャー、気

### 著者

ミカエル・リュケン (1969 年生まれ) はフランス東洋言語文化大学 (イナルコ) 教授、同大学日本研究所所長。専門は日本近代美術史、思想史。

### 要旨

哲学者中井正一 (1900 - 1952) の思想は、

半世紀以上にわたり、日本の文化にひそかに影響を与え続けている。中井はカントを学ぶことからはじめ、そしてカントを通じてカッシーラーを発見した。しかし一方で中井の著作にはまた、マルクス主義的な側面もある。本論文では、1935 年から雑誌『世界文化』で紹介されたフランクフルト学派の思想家たちとの共通点に注目しつつ、1950 年代から今日にいたるまで、いかにして中井の思想が現代性のモデルとして捉えられようになったのかを考察する。

▼ **Keywords:** Nakai Masakazu, Tsurumi Shunsuke, Frankfurt School, New Left, critical theory, Marx, Lenin, counter-culture, *ki*.

**The Author:** Michael Lucken (1969-) is a professor at the National Institute of Oriental Languages and Civilizations (Inalco) in Paris. He is the author of *Imitation and Creativity in Japanese Arts: from Kishida Ryūsei to Miyazaki Hayao* (Columbia University Press, 2016), *The Japanese and the War 1937-1945* (Columbia University Press, 2017), among others.

**Abstract:** The thought of philosopher Nakai Masakazu (1900-1952) has exerted a quiet but enduring influence on Japanese culture for more than half a century. Nakai began his career studying Kant, discovering in the process Cassirer. But there is also a Marxist dimension to Nakai's writings. This paper focuses on his links to thinkers from the Frankfurt School, who were presented in *Sekai bunka* (World Culture) as early as 1935. It attempts to understand how and in what sense Nakai's thought can be said – as has been the case since the late 1950s – to provide a model of contemporaneity.

## Le « champ littéraire » japonais en lutte

L'après-guerre et le discours  
sur la responsabilité des écrivains

Simone MÜLLER

日本における「文学場」の闘争  
戦後と作家の戦争責任をめぐる議論

シモン・ミュラー

Japan's Conflict-ridden Postwar "Literary Field"  
and the Debate on War Responsibility

Simone MÜLLER

➤ **Mots-clés** : Débats littéraires, champ littéraire, responsabilité des écrivains, Shin Nihon bungakukai, Kindai bungakukai, *Arechi*.

**L'auteur** : Simone Müller est maître de conférences en études japonaises à l'université de Zurich. Parmi ses publications récentes : "The 'Debate on the Literature of Action' and Its Legacy: Ideological Struggles in 1930s Japan and the 'Rebirth' of the Intellectual" (*JJS*, 41(1), 2015). Elle est spécialisée dans l'étude des discours intellectuels.

**Résumé** : Au cours de la période d'après-guerre, deux débats sur la responsabilité de guerre des intellectuels japonais eurent lieu. Le premier se produisit en 1946 au sein de

deux associations dominant à cette époque le champ littéraire : la marxiste-orthodoxe Shin Nihon Bungakukai (Société littéraire du nouveau Japon) et la « moderniste » Kindai Bungakukai (Société de littérature moderne). Le second débat eut lieu en 1956, entre les membres de la même Société littéraire du nouveau Japon et le groupe réuni autour de la revue *Arechi* (Terre vaine), proche de la nouvelle gauche. Ces deux débats reflètent les tensions dont le champ littéraire de cette époque était traversé ainsi que la « lutte pour un capital symbolique ». En exposant le contexte sociopolitique et en présentant les différentes positions, le présent article met ces deux débats en examen et fait ressortir la fragmentation et les luttes internes qui secouèrent le champ intellectuel du Japon d'après-guerre en perspective.

### キーワード

文学論争、文学場、知識人の責任、新日本文学会、近代文学会、『荒地』

### 著者

シモン・ミュラーはチューリヒは大学東洋学部日本学部門講師。現在の研究分野は知識人論と文学論争。

### 要旨

戦後日本において知識人の戦争責任をめぐる二つの論争が繰り上げられた。そのひとつは

1946年に起こった正統派マルクス主義者を中心とする新日本文学会とモダニストの近代文学会の対立である。もうひとつは1956年から始まった、同じく新日本文学会と雑誌『荒地』周辺の新左翼に近いグループとの対立である。この二つの論争は、当時の文学場における緊張と「象徴資本との闘争」を表している。本論文では政治・社会的背景と様々な立場をふまえて、戦後日本の知の場を揺さぶった内部闘争について詳述し、文学者の戦争責任に関する論争を分析する。

▼ **Keywords:** Literary debates, literary field, intellectuals' wartime responsibility, Shin Nihon bungakukai, Kindai bungakukai, *Arechi*.

**The Author:** Simone Müller is a senior lecturer in Japanese Studies at the University of Zurich. Her recent publications include “The ‘Debate on the Literature of Action’ and Its Legacy: Ideological Struggles in 1930s Japan and the ‘Rebirth’ of the Intellectual” (*Journal of Japanese Studies*, 41 (1), 2015). Her current research focuses on intellectual discourse.

**Abstract:** Two debates arose in postwar Japan over the wartime responsibility of Japanese intellectuals. The first broke out

in 1946 between two groups dominating the literary field at the time: the Orthodox-Marxist Shin Nihon bungakukai (New Japan Literary Association) and the “modernist” Kindai bungakukai (Modern Literature Association). The second arose in 1956 between members of the New Japan Literary Association and a group of New Left sympathisers organised around the journal *Arechi* (Waste Land). These two debates reflect the tensions affecting the literary field at the time and the “battle for symbolic capital”. By examining the socio-political context surrounding the debates, this article highlights the different positions of each group and reveals the fragmentation and infighting that characterized the intellectual field of postwar Japan.

## Le différend

La question des responsabilités de guerre et de la réorientation  
chez Yoshimoto Takaaki entre 1955 et 1958

Éric DUMONT & Vincent MANIGOT

吉本隆明における戦争責任と転向の問題  
1955年から1958年にかけて

エリック・ジュモン、ヴァンサン・マニゴ

The Dispute: War Responsibilities and Ideological Conversion in Yoshimoto  
Takaaki's Work between 1955 and 1958

Éric DUMONT & Vincent MANIGOT

✎ **Mots-clés** : Après-guerre, communisme, littérature, pensée, responsabilité de guerre, Seconde Guerre mondiale, *tenkō*, Yoshimoto Takaaki.

**L'auteur** : Éric Dumont est doctorant à l'université de Tokyo. Ses recherches portent principalement sur le théâtre moderne et contemporain, ainsi que sur la littérature et la pensée du Japon. Vincent Manigot est doctorant à l'Inalco. Ses recherches portent principalement sur l'histoire de l'art moderne et contemporain et le surréalisme japonais.

**Résumé** : La carrière de penseur critique du poète Yoshimoto Takaaki prend son essor au cours des années 1950, à travers notamment un texte remarqué sur la réorientation dans lequel il établit une équivalence entre réorientés et non-réorientés. Nous montrons que sa réflexion sur la réorientation s'inscrit dans le prolongement d'un travail polémique mené avec Takei Teruo sur la responsabilité de guerre des écrivains progressistes. En présentant le développement, le contexte intellectuel, certains protagonistes ainsi que les enjeux de cette polémique, nous tentons de cerner l'originalité de la démarche de Yoshimoto.

### キーワード

戦後、共産主義、文学、思想、戦争責任、第二次世界大戦、転向、吉本隆明

### 著者

エリック・ジュモンは東京大学博士課程在学。日本の近現代演劇を中心に、文学や思想について研究している。

ヴァンサン・マニゴはフランス国立言語文化大学博士課程在学。日本の近現代美術史とシュルレアリスムについて研究している。

### 要旨

詩人吉本隆明は1950年代半ば、とりわけ非転向者と転向者の類似性を主張し注目を浴びたエッセイ『転向論』により、思想家として頭角を現す。彼の転向論は、進歩的文学者の戦争責任についての武井昭夫との共同批評活動の延長として繰り広げられているだろう。この論争について、その展開や思想的文脈、関係する当事者たち、また問題点について論じつつ、吉本のアプローチの独自性を明らかにしたい。

**Keywords:** Postwar, Communism, literature, thought, war responsibility, Second World War, ideological conversion, Yoshimoto Takaaki.

**The Author:** Éric Dumont is a Ph.D. candidate at the University of Tokyo. His research focuses on modern and contemporary Japanese theatre, as well as Japanese literature and philosophy. Vincent Manigot is a Ph.D. candidate at Inalco. His research focuses on Japanese modern and contemporary art, and the reception of Surrealism in Japan.

**Abstract:** The poet Yoshimoto Takaaki's career as a critical thinker took off in the 1950s, notably through a widely remarked essay on ideological conversion in which he established an equivalence between converts and non-converts. We argue that his thoughts on ideological conversion were rooted in the polemic work he engaged in – along with Takei Teruo – on the war responsibility of progressive writers. We seek to identify the originality of Yoshimoto's approach by discussing and presenting the development of this controversy as well as its actors, implications and general intellectual context.

## « Nous sommes tous nihilistes »

L'engagement politique chez Mishima  
et la nouvelle gauche estudiantine

Thomas GARCIN

「われわれはみなニヒリストである」三島由紀夫における  
政治コミットメントと学生の新左翼運動

トマ・ガルサン

“We Are All Nihilists.” Mishima Yukio,  
Political Activism and the Student New Left

Thomas GARCIN

🔍 **Mots-clés** : Mishima Yukio, Nouvelle gauche, Takahashi Kazumi, roman à thèse, nihilisme.

**L'auteur** : Thomas Garcin est post-doctorant à l'université d'Oxford. Sa thèse porte sur la question des rapports entre idéologie et littérature dans *Yūkoku* (Patriotisme, 1961) et *Honba* (Chevaux échappés, 1967-1968) de Mishima Yukio. Il s'intéresse plus largement à la littérature et à l'histoire intellectuelle du Japon d'après-guerre.

**Résumé** : Plusieurs intellectuels, tels que Suga Hidemi ou Oguma Eiji, ont souligné les similitudes entre le rapport de l'écrivain Mishima Yukio (1925-1970) à la politique et l'activisme des radicaux de

la nouvelle gauche de la fin des années 1960. Pour l'un comme pour les autres, l'engagement semble procéder d'une forme de désenchantement et/ou de convictions nihilistes. Nous nous proposons, dans cet article, de revenir sur ces liens en tentant de comprendre à la fois les limites et l'intérêt heuristique de ces rapprochements. Si la comparaison entre Mishima et les jeunes étudiants de la nouvelle gauche implique quelques raccourcis, elle permet néanmoins de mieux cerner un type d'activisme dont les motivations sont d'ordre existentiel et d'en distinguer les variantes. À cette fin nous avons élargi la comparaison à d'autres écrivains, en évoquant notamment Ōe Kenzaburō (né en 1935) et Takahashi Kazumi (1931-1971).

### ▼ キーワード

三島由紀夫、新左翼、高橋和巳、政治小説、ニヒリズム

### 著者

トマ・ガルサンはジャン・ムーラン・リヨン第3大学で博士号を取得。現在はオックスフォード大学ポストドクター研究員。博士論文では『愛国』（1961年）と『奔馬』（1967-1968）における〈文学〉と〈イデオロギー〉との関係を取り上げ、現在は戦後日本の文学と思想史全般について研究を続ける。

### 要旨

小熊英二や絳秀実などは、三島由紀夫と新左

翼との政治的・思想的な共通点を指摘している。確かに、三島の1960年代末の学生運動へのコミットメントは、絶望やニヒリズムと関わっていると思われる。本稿では、三島と新左翼運動の比較を省みて、その比較自体の質を検討しその欠陥について考察する。一人の作家と集団運動を比べる過程では、必ず細部を見損ない、ことにその集団の多義性を見落としがちである。だが、三島と新左翼の精神・思想の比較では、両者の実存主義的なコミットメントをより詳しく析出でき、その差異も明確にすることができる。共通点だけではなく、実存主義的なコミットメントの相違をも明らかにするために、三島由紀夫に限らず、大江健三郎や高橋和巳にも言及することにした。

▼ **Keywords:** Mishima Yukio, New Left, Takahashi Kazumi, ideological novel, nihilism.

**The Author:** Thomas Garcin is a post-doctoral research fellow at the University of Oxford. His doctoral thesis addressed the relationship between ideology and literature in Mishima Yukio's *Yūkoku* (Patriotism, 1961) and *Honba* (Runaway Horses, 1967-1968). His broader interest lies in Japanese postwar literature and intellectual history.

**Abstract:** Several intellectuals, such as Suga Hidemi and Oguma Eiji, have emphasized the similarities between Mishima's conception of politics and the

radical activism of the New Left in the late 1960s. For both the novelist and the young revolutionary group, political activism seems to have been motivated by a form of disillusionment and/or nihilism. The purpose of this article is to reconsider the parallel drawn between Mishima and the New Left by highlighting its limits and virtues. Although comparing one writer with a collective movement certainly implies analytical shortcuts, I argue that this parallel also provides a better understanding of the motivations of their radicalism and brings to light various existential approaches to political activism. To this end, the comparison has been extended to other writers such as Ōe Kenzaburō (1935-) and Takahashi Kazumi (1931-1971).

## Terao Gorō au nord du 38<sup>e</sup> parallèle

Une analyse de ses récits de voyage en Corée du Nord

Adrien CARBONNET

38 度線の北：寺尾五郎による訪朝記の分析

アドリアン・カルボネ

Beyond the 38<sup>th</sup> Parallel:

North Korea in the Writings of Terao Gorō

Adrien CARBONNET

✎ **Mots-clés** : Corée du Nord, rapatriement, Terao Gorō, intellectuel, communisme, Allemagne de l'Est, transfuges, archives diplomatiques.

**L'auteur** : Adrien Carbonnet est professeur assistant à l'Université de Louvain (KU Leuven) et directeur du Centre d'études coréennes de cette même université. Ses recherches portent sur l'histoire politique et diplomatique du Japon, plus particulièrement sur les relations nippono-coréennes et la minorité coréenne au Japon.

**Résumé** : Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les Coréens représentaient la première communauté étrangère au Japon. Beaucoup d'entre eux y subissaient des dis-

criminations et vivaient dans la précarité, voire dans l'indigence. Dans la deuxième moitié des années 1950, alors que les dirigeants nord-coréens se proposaient de les accueillir, le rapatriement en Corée du Nord représenta pour nombre de ces Coréens l'espoir d'un avenir meilleur. De 1959 à 1984, plus de 93 000 personnes – dont environ 2 000 Japonaises vivant avec des Coréens – gagnèrent le nord du 38<sup>e</sup> parallèle. Certains de ces rapatriés avaient lu, avant leur départ, un des deux récits de voyage en Corée du Nord de Terao Gorō (1921-1999). Sous la plume de ce militant communiste libéré des geôles japonaises en 1945, la Corée semblait se métamorphoser en une terre d'accueil idéale grâce aux efforts de son peuple uni sous la bannière du socialisme.

### ▼ キーワード

北朝鮮、帰国事業、寺尾五郎、知識人、共産主義、東ドイツ、脱北者、外交文書

### 著者

アドリアン・カルボネはルーヴェン大学 (KU Leuven) 文学部日本学科准教授。同大学韓国研究所所長。専門は、日本政治外交史及び日朝、日韓関係。

### 要旨

「北朝鮮帰国事業」とは、1959年に始まり1984年に終了した、在日朝鮮人とその日本人配偶者（日本人妻）の朝鮮民主主義人民

共和国（北朝鮮）への大量帰国（計93340人）のことを指す。帰国事業の全体像を把握することは、依然として容易なことではないものの、近年関連資料（特に日本外務省及び国際赤十字委員会の文書）の公開により、学術的な研究が可能になった。本稿は、在日朝鮮人が帰国意思を固めるのに一役を買ったとされる寺尾五郎（1921-1999）の訪朝記『38度線の北』（新日本出版社、1959年）及び『朝鮮—その北と南』（新日本出版社、1961年）を分析し、同書を脱北者の証言及び東ドイツをはじめとする旧東欧諸国の外交文書と照らし合わせることによって、帰国者の生活実態を明らかにする。

▼ **Keywords:** Repatriation, North Korea, Terao Gorō, intellectual, Communism, East Germany, defectors, diplomatic archives.

**The Author:** Adrien Carbonnet is an Assistant Professor of Japanese Studies and Director of the Center for Korean Studies at the University of Leuven (KU Leuven). He specializes in Japanese political and diplomatic history with a focus on Japan-Korea relations.

**Abstract:** At the end of the Second World War, Koreans constituted the largest foreign community in Japan. Having arrived during the colonisation of Korea

(1910-1945), many were subjected to widespread discrimination and lived precariously or even in abject poverty. Beginning in the late 1950s, when they were welcomed by North Korean leaders and guaranteed decent living conditions, repatriation to North Korea gave many of these individuals hope for a better future. Between 1959 and 1984, more than 93,000 people – including 2,000 Japanese women married to Koreans – arrived at the 38th Parallel North. Before and during the repatriation programme, Terao Gorō (1921-1999), an intellectual affiliated with the Japanese Communist Party, visited North Korea and published an account of his travels back in Japan.

## Quand la nudité féminine dit la sauvagerie

La représentation des aborigènes taiwanais  
dans la photographie coloniale japonaise (1895-1945)

LEE Ju-Ling

女性の裸体と野蛮性：日本による植民地期（1895～1945年）  
の写真における台湾原住民の表現

李如玲

When Female Nudity Speaks of Savagery:  
The Representation of Taiwanese Aboriginal Women  
in Japanese Colonial Photography (1895-1945)

LEE Ju-Ling

▼ **Mots-clés** : Taiwan, Japon, période coloniale, photographie, chroniques, corps féminin, aborigènes, anthropologues.

**L'auteur** : Lee Ju-Ling est chercheuse à l'université de Genève. Elle est spécialiste de l'histoire coloniale de Taïwan et s'intéresse au rôle du corps dans les transformations de la société taïwanaise. Sa recherche actuelle porte sur les politiques relatives aux tenues vestimentaires dans le système légal colonial.

**Résumé** : La représentation du corps dénudé des femmes aborigènes taiwanaises est un thème incontournable de la photo-

graphie coloniale japonaise. Cet article examine comment les anthropologues japonais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, premiers photographes des aborigènes depuis le début de l'occupation japonaise de l'île, ont construit des clichés mettant en scène le corps féminin. Il montre que leurs thèmes sont inspirés des chroniques chinoises de Taiwan du XVIII<sup>e</sup> siècle et s'intéresse à leur influence sur les photographes des générations suivantes, dont les œuvres sont éditées en cartes postales en grande quantité et diffusées à l'intérieur et à l'extérieur de l'empire. Ces images composent la représentation d'un Taiwan sauvage et intemporel aux marges de l'empire japonais.

### ▼ キーワード

台湾、日本、植民地期、写真、年代記、女性の身体、原住民、人類学者

### 著者

李如玲はジュネーブ大学の研究員。専門は台湾の植民地史。とくに身体と装いに着目して植民地期の社会変容のあり方を捉えることを試みている。現在は植民地期の法的枠組みにて実施された身装政策に焦点をあてて研究を進めている。

### 要旨

台湾の原住民の裸の女性を表現することは、日本による植民地期の写真において欠くこと

のできない重要な題材だった。本稿では、植民地となった台湾で原住民を撮影した19世紀末の日本の人類学者が、女性の身体をめぐる構想と配置を通じてどのようにしてステレオタイプな表現を構築していったかを検討する。このために本稿では、日本の人類学者による裸の女性の写真が18世紀の清代に書かれた台湾の年代記に着想を得ていたことを示す。そして、彼らの写真が、次世代の写真家たち—植民地期に印刷出版されることで大日本帝国とその外に広く流通した絵葉書の制作者—に与えた影響を分析する。これらの写真作品の台湾原住民の裸の女性のイメージが、ともに、大日本帝国の周縁部における野蛮なままとしての台湾の表現を構築していったことを明らかにする。

▼ **Keywords:** Taiwan, Japan, colonial period, photography, chronicles, female body, aborigines, anthropologists.

**The Author:** Lee Ju-Ling is a researcher at Geneva University. She specializes in the colonial history of Taiwan, in particular the role of the body in the transformations of that society. Her current research focuses on the dress codes enforced in the colonial legal framework.

**Abstract:** The representation of bare-bodied Taiwanese aboriginal women was an essential theme in Japanese colonial photography. This article examines how

Japanese anthropologists at the end of the nineteenth century—the main photographers of the aborigines—created photographic norms through their framing and placement of female bodies. It shows how these photographic themes were inspired by eighteenth-century Chinese chronicles of Taiwan and examines their influence on later generations of photographers, whose works were published in great numbers on postcards during the colonial period and circulated both within the Japanese empire and beyond. Together, these images constructed an image of a savage and timeless Taiwan on the margins of the Japanese empire.

*Feature*

## Intellectuals in Post-War Japan

---

**OGUMA Eiji** – Maruyama Masao. The Myth and Reality of Japan’s “Champion of Postwar Democracy” | **Michael LUCKEN** – On the Origins of the New Left and Counterculture Movements. Nakai Masakazu and “Contemporary Thought” | **Simone MÜLLER** – Japan’s Conflict-ridden Postwar “Literary Field” and the Debate on War Responsibility | **Éric DUMONT & Vincent MANIGOT** – The Dispute: War Responsibilities and Ideological Conversion in Yoshimoto Takaaki’s Work between 1955 and 1958 | **Thomas GARCIN** – “We Are All Nihilists.” Mishima Yukio, Political Activism and the Student New Left | **Adrien CARBONNET** – Beyond the 38<sup>th</sup> Parallel: North Korea in the Writings of Terao Gorō

---

*Varia Articles* | **LEE Ju-Ling** – When Female Nudity Speaks of Savagery: The Representation of Taiwanese Aboriginal Women in Japanese Colonial Photography (1895-1945)

---

**Book reviews**

---

**Abstracts**

---